

Gregory Bateson & Jurgen Ruesch

Communication & Société

Sommaire détaillé

Préfaces

I – Valeurs, communication et culture

II – Communication et relations humaines

III – Communication et maladie mentale

IV – La communication et les valeurs américaines

V – Perspectives américaines

VI – La communication et le système de contrôle et régulation

VII – Information et codage

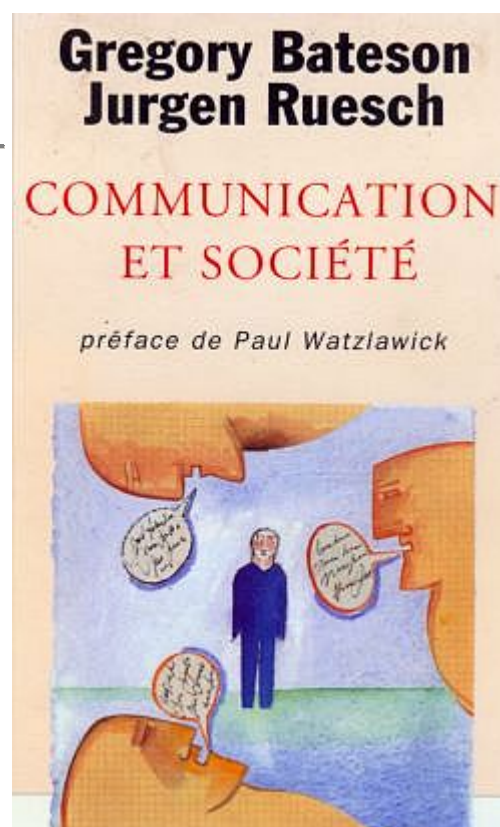
VIII – Communication et conventions

IX – La pensée psychiatrique

X – La convergence de la science et de la psychiatrie

XI – Individu, groupe et culture

Références bibliographiques



Préface à l'édition en ligne

Un courte préface technique. Cette édition reprend celle des Éditions du Seuil de 1988, collection «La Couleur des Idées». Pour des raisons de cohérence interne (références aux pages du livre) j'y ai inséré des marques pour indiquer les ruptures de pages originales, marques qui sont en même temps des liens utilisés dans les endroits du texte qui réfèrent à certaines pages. Autre élément pour le confort du lecteur, les références à la bibliographie dans le corps du livre original sont aussi des liens qui permettent, si on le désire, d'accéder directement à ces références. Pour le reste, cette édition reprend le texte de la traduction de 1988 de Gérald Dupuis, et j'en ai vérifié la transcription (faite avec un scanner et un logiciel de reconnaissance d'écriture) du mieux que j'ai pu mais nul n'est parfait et l'on m'excusera j'espère s'il reste quelques coquilles qui auraient échappé à ma vigilance.

Décembre 2006

O.M.H.

007



Préface à l'édition de 1987

«On peut envisager le monde comme une myriade de messages. A Celui Que Cela Peut Intéresser» - tel était le postulat formulé, en 1947, par le grand mathématicien Norbert Wiener. Son assertion illustre bien la profonde mutation qui avait commencé à se produire

dans nos façons de conceptualiser le monde. Les paradigmes de la science classique avaient atteint les limites de leur utilité. Des phénomènes de plus en plus nombreux semblaient défier l'explication linéaire (de cause à effet) des processus naturels et soulevaient ainsi des doutes en ce qui concerne la validité de la très ancienne conviction selon laquelle, pour comprendre (et changer) le présent, on devait d'abord en découvrir et analyser les causes dans le passé. Une réorientation peut-être encore plus féconde intervint grâce à ce qu'on pourrait presque appeler la «découverte» de l'*information*, entité qui possède son propre droit à l'existence, aux côtés des principes classiques de la *matière* et de l'*énergie*. L'objet d'étude, c'était maintenant le monde, interprété comme une «myriade de messages» qui engendrent des messages qui provoquent une rétroaction sur leurs propres sources.

La publication du présent livre tomba durant cette période de fermentation naissante. Il s'agit du travail commun de deux savants, venant de disciplines différentes, mais dont la formation était cosmopolite, et qui pouvaient donc et souhaitaient remettre en cause les hypothèses scientifiques à partir de leurs prémisses fondamentales: Jurgen Ruesch, un professeur de psychiatrie, et Gregory Bateson, un spécialiste de l'anthropologie culturelle. Ils se rencontrèrent alors qu'ils enseignaient à l'Ecole de médecine [008] de l'université de Californie à San Francisco, et ils convinrent de faire converger leurs idées dans ce livre - tout en écrivant chacun séparément leurs chapitres respectifs.

A notre époque, à la fin des années 1980, il est difficile d'imaginer que ce livre n'aurait pu être écrit ne serait-ce que dix ans plus tôt. Il est vrai qu'une immense partie du travail avait déjà été accomplie en ce qui concerne les aspects théoriques et pratiques de la transmission de l'information, et que la sémiotique (la théorie générale des signes et des langues) avait déjà réalisé des progrès significatifs. Mais les analyses des effets les plus immédiats des échanges d'information - les effets de comportement (pragmatiques) - et des façons dont la communication détermine le comportement en profondeur - en fait, est le comportement -, ces recherches étaient pratiquement inexistantes. La publication de *Communication: La matrice sociale de la psychiatrie* peut être considérée comme l'émergence d'un nouveau champ - si nous acceptons d'oublier les sinistres abus de la communication déjà commis en matière de publicité et de propagande.

Ce qui surprend est que ce livre, écrit il y a environ trente-cinq ans, n'a pas seulement une signification historique - mais qu'il a réussi d'une certaine façon à garder son caractère novateur, presque révolutionnaire, qui fait de sa relecture un véritable plaisir intellectuel.

Ses aspects pratiques, cliniques, sont toutefois encore plus importants. Le livre remet en cause l'utilité de la question dogmatique «Pourquoi ?» en soulignant que «au cours des cent dernières années, le concept médical de l'étiologie qui consistait à rechercher les causes immédiates d'une maladie ou d'un trouble fonctionnel a dominé presque toute la psychiatrie». C'est en partant de considérations de ce type et en mettant à profit leurs connaissances socioculturelles et anthropologiques que les auteurs arrivent à d'importantes et nouvelles perspectives. En vertu de sa formation clinique, le psychiatre traditionnel est enclin à examiner les phénomènes de troubles du comportement avec un modèle conceptuel de la maladie mentale déjà solidement structuré dans son esprit, et à essayer ensuite de comprendre (et de changer) ce comportement dans le cadre de ce modèle. En revanche, l'anthropologue est habitué à approcher les objets de ses recherches (une culture, une [009] civilisation ou une société étrangères) en tâchant d'encombrer le moins possible son esprit d'idées préconçues et de modèles théoriques établis; il fera attention aux phénomènes observés qui se répètent et arrivera ainsi progressivement à un modèle

provisoire des processus interactifs qui façonnent la «réalité» de ce système particulier de relations humaines. Appliquée à la psychiatrie, cette approche n'amène plus à se demander: «Pourquoi cette personne se comporte-t-elle de cette façon bizarre, irrationnelle?» mais plutôt: «Dans quel contexte humain ce comportement serait-il le plus adéquat - peut-être le seul possible?» En procédant ainsi, il a introduit trois concepts d'une importance capitale dans son travail: la *communication*, la *relativité* des normes socioculturelles (et donc aussi la définition de ce qui est jugé sain ou malsain), et le *contexte* dans lequel tout cela se produit. Selon cette conception, le «patient» n'est plus un individu-monade, mais plutôt un système de relations perturbées. «L'ère de l'individu avait pris fin», déclaraient les auteurs dans leur préface à l'édition de 1968.

Dans la même préface, les auteurs mentionnaient que, après avoir achevé le livre, ils avaient continué à développer indépendamment leurs idées. Entre 1956 et 1961, le docteur Ruesch publia trois ouvrages, qui contenaient d'abondantes et riches observations cliniques sur la communication non verbale, les troubles de la communication et la communication en thérapie. Gregory Bateson avait, à ce moment-là, mis en place sa propre petite équipe de chercheurs et poursuivait sa réflexion sur certaines des idées les plus fécondes qu'il avait d'abord exprimées dans le présent ouvrage - avant tout les deux sortes de «sens» de chaque message, c'est-à-dire le *compte rendu* et l'injonction qu'il contient. Son approche du paradoxe et du rôle qu'il joue dans la communication, ses conceptions très originales de la communication des schizophrènes, de la théorie de la «double contrainte» et des nouvelles formes d'interventions thérapeutiques courtes, tout comme ses propositions pour une meilleure compréhension des processus de la création constituent des apports encore plus importants.

Les auteurs ont choisi comme sous-titre de leur ouvrage *La matrice sociale de la psychiatrie*. Ce qu'ils ne pouvaient pas savoir à l'époque, c'est que le livre lui-même deviendrait la [010] matrice de développements ultérieurs capitaux, non seulement en psychiatrie, mais sur le plan de notre compréhension du comportement au sens le plus large. Félicitons W.W. Norton d'avoir entrepris cette réédition.

Palo Alto, Californie
Été 1986

Paul Watzlavick

[011]



Préface à l'édition de 1968

Les sciences de l'information sont apparues après la Seconde Guerre mondiale. Elles représentent peut-être le bouleversement scientifique et intellectuel le plus passionnant du XXe siècle. Les travaux des premières Conférences Macy sur la cybernétique, le livre de Wiener, *Cybernetics or Control and Communication in the Animal and the Machine* (1948), et celui de Shannon et Weaver, *The Mathematical Theory of Communication* (1949), marquent le commencement de la nouvelle ère. Tandis que la communauté scientifique essayait d'assimiler les nouvelles façons de penser que les ingénieurs de la communication avaient introduites, la structure sociale des universités subissait des transformations marquantes. Des spécialistes de formations différentes commencèrent à coopérer et à travailler en

équipe. La séparation traditionnelle entre les départements universitaires commençait à s'estomper, et de nouvelles recherches, plus ambitieuses, étaient entreprises par des équipes de travail interdisciplinaires.

A peu près à la même époque, de nouvelles orientations faisaient leur apparition dans le domaine de la santé mentale. Avant l'avènement des tranquillisants, le psychiatre cherchait surtout à traiter et soigner les principales psychoses, et il avait principalement recours aux thérapies utilisant l'insuline et les électrochocs. Quand éclata la Seconde Guerre mondiale, les psychiatres durent tout à coup prendre en charge et soigner des milliers de blessés qui souffraient de stress d'origine psychologique ou sociale, sous une forme ou une autre. Dans ces conditions, la psychopathologie classique se révéla de peu d'utilité pour comprendre les troubles de la personnalité, [012] les psychonévroses et les problèmes psychosomatiques. En revanche, les hypothèses de la psychiatrie dynamique, qui mettent l'accent sur les processus intrapsychiques, commençaient à devenir beaucoup plus connues. Mais les méthodes de traitement psychanalytique se révélaient être trop longues et les officiers d'infanterie, les chirurgiens de l'armée de l'air, les chefs d'équipage et les psychiatres étaient soumis à de très fortes pressions pour renvoyer les hommes au service actif. Il fallait développer de nouvelles méthodes, et l'on s'intéressa particulièrement au fait que le groupe pouvait grandement aider à la réadaptation des malades neuropsychiatriques. Les techniques de thérapie de groupe commencèrent à faire partie des moyens utilisés par les psychiatres.

A l'époque où ce livre fut écrit, il devenait parfaitement clair que l'ère de l'individu avait pris fin. En dépit de l'épanouissement temporaire de la psychanalyse, les problèmes privés des gens n'étaient plus au centre des préoccupations. La menace de la destruction nucléaire, les poussées démographiques, l'horrible spectre des futures famines, la pollution progressive de l'air et de l'eau, et la lente dégradation des centres urbains, tous ces facteurs montraient que les anciennes façons d'affronter les problèmes humains étaient inefficaces. L'homme psychologique était mort et l'homme social avait pris sa place. Cependant, à l'époque, on ne disposait d'aucune théorie générale ou unifiée qui pût convenablement représenter et englober l'individu, le groupe et la société dans un même système. Certes, il y avait des théories qui s'appliquaient d'un côté à de petits groupes et de l'autre à l'ordre social; mais il manquait un maillon à la chaîne, qui aurait permis de relier l'individu à l'individu, l'individu au groupe et le groupe à l'ordre social plus vaste.

Cette étape franchie, les développements théoriques dans le domaine de la cybernétique et des techniques de la communication parvinrent à assurer le rapprochement. En centrant l'analyse non plus sur la personne ou sur le groupe, mais sur les messages et les circuits de communication, on réussit à relier différentes entités. Les circuits de communication qui doivent être étudiés incluent d'habitude, surtout dans les systèmes humains, au moins deux personnes. En effet, il faut souvent retrouver l'origine du message, et suivre son trajet: il passe d'une personne à une autre, transite par des groupes et des [013] machines, subit des transformations jusqu'à ce qu'il atteigne finalement sa destination prévue, où ses effets en général rétroa-eissent sur la source originelle. Au départ, ce livre avait pour but de décrire une théorie de la communication, adaptée à la condition humaine, et particulièrement aux besoins de la psychiatrie.

Près de vingt années se sont écoulées depuis que ce livre a été conçu, et la science pendant ce temps a progressé à une vitesse foudroyante. La convergence de la physiologie, de l'écologie et de l'éthologie - disciplines qui étudient les transactions de l'organisme avec

son environnement physique et social - a abouti à l'émergence de théories des systèmes dans les sciences biologiques. La convergence de la psychiatrie, de la psychologie, de la sociologie et de l'anthropologie - disciplines qui étudient le comportement de l'homme seul et en groupe - a abouti à ce que l'on appelle maintenant la science du comportement. La convergence des techniques de gestion, de l'organisation sociale, de la direction des groupes et de la thérapie de groupe - techniques qui ont toutes pour but de diriger, organiser ou changer les comportements sociaux - a abouti à la formation d'un corpus de connaissances théoriques centré sur le fonctionnement de la société. Parallèlement à ces nouveaux développements scientifiques, nous avons pu assister, au sein de l'arène politique, à l'intervention du gouvernement dans des sphères jusque-là plutôt privées comme l'éducation, les soins médicaux, le logement et les droits civiques. La perspective sociale de l'existence de l'homme, qui avait été longtemps négligée, a réussi à atteindre presque le même niveau que les conceptions technologiques.

Les progrès de la communication ont abouti non seulement à l'essor d'outils de communication plus perfectionnés mais aussi à toute une gamme de nouveaux types de comportements humains. L'ordinateur, par exemple, a assumé le rôle d'un cerveau auxiliaire de l'homme et des tâches comme le stockage et la recherche d'information, la consultation et le «balayage» des données, leur informatisation et leur traduction n'ont plus eu besoin d'être effectuées par des cerveaux humains. De plus, les ordinateurs peuvent être employés comme des modèles scientifiques d'organismes ou de sociétés. Et la simulation de phénomènes naturels permet au savant de vérifier l'exactitude de ses hypothèses. Dans le domaine de la psychiatrie, nous disposons de programmes qui [014] sont capables de simuler le comportement des patients et le comportement des psychiatres. Il est presque impossible de distinguer l'interaction entre un psychiatre et un patient en chair et en os de la conversation entre deux ordinateurs - l'un simulant le médecin et l'autre le patient. Des programmes d'enseignement informatisés et des machines thérapeutiques ont déjà largement dépassé le stade expérimental. Alors que, dans le passé, l'homme interagissait avec des animaux ou avec d'autres hommes, il doit maintenant faire face, en plus, à des quasi-organismes, autonomes, fabriqués en métal. L'homme moderne doit donc affronter l'interaction humaine, l'interaction entre l'homme et la machine, et l'interaction entre les machines.

La communication est ainsi devenue la matrice sociale de la vie moderne. Quoique ce livre n'eût pas la possibilité de décrire ni la vitesse de l'évolution technologique ni l'extension des engagements sociaux actuels, il anticipa correctement la tendance des événements à venir: le rôle de plus en plus important des mass média, des ordinateurs et des instruments à pilotage automatique dans notre civilisation allait susciter le développement parallèle, sur le plan théorique et pratique, de la communication sociale et de l'organisation sociale qui allaient prendre une importance croissante. Déjà, il y a vingt ans, il apparaissait clairement que la machine complexe ne pouvait exister sans l'aide de sa servante, l'organisation sociale. L'approche développée dans ce livre allait aussi exercer une influence significative sur l'essor ultérieur de la théorie des systèmes et sur les conceptions qui dominent dans ce qu'on appelle aujourd'hui la «psychiatrie sociale».

Après avoir terminé ce livre, les auteurs ont continué à développer leurs idées. Gregory Bateson a perfectionné ses théories du jeu, de l'interaction humaine et des moyens de communication des schizophrènes, tandis que Jurgen Ruesch affinait ses conceptions de la communication non verbale, de la communication thérapeutique et des troubles de la

communication. La présente édition a pour but de familiariser le lecteur avec les fondements de nos recherches ultérieures.

Octobre 1967

Les auteurs

015



I - Valeurs, communication et culture

Jurgen Ruesch & Gregory Bateson

Aujourd'hui, au milieu du XXe siècle, les spécialistes des sciences humaines et les cliniciens font des efforts pour mieux se comprendre mutuellement. Renoncer à des conceptions dogmatiques et échapper à l'isolement scientifique est à la mode, de nos jours. Les psychiatres se sont aventurés hors des hôpitaux psychiatriques; ils ont trouvé un nouveau terrain d'activité dans les hôpitaux généraux ainsi que dans les pratiques privées. La transformation de l'aliéniste d'antan en thérapeute moderne et le passage de principes statiques à des principes dynamiques ont rendu nécessaire une révision des théories psychiatriques.

Alors que, dans le passé, les théories de la personnalité ne s'occupaient que du seul individu, les psychiatres modernes se sont rendu compte que de telles théories ne présentent guère d'utilité: il est en effet nécessaire d'étudier l'individu dans son contexte social. Notre civilisation technologique a réduit au minimum l'isolement intellectuel des gens, et les moyens de communication et de transport modernes accélèrent la diffusion de l'information à un point tel que, dans un avenir qui n'est pas trop éloigné, on peut s'attendre à ce qu'aucun individu ni aucun groupe social ne puisse échapper longtemps à de telles influences. Dans ce livre, qui présente les aspects les plus généraux de la communication, nous avons essayé de conceptualiser des événements interpersonnels et des événements psychothérapeutiques en considérant l'individu inséré dans une situation sociale. Dans la mesure où nous avons observé attentivement les systèmes de relations sociales plus larges, dont le psychiatre et le patient sont partie intégrante, il nous a fallu élaborer des concepts qui puissent 016 englober à la fois des événements à grande échelle et des faits de nature individuelle. Nous avons intégré cette relation dans une théorie unifiée de la communication qui peut s'appliquer à des événements impliquant une relation entre deux individus, entre un individu et un groupe et même, en fin de compte, à des événements de portée universelle.

Au cours de notre investigation, nous avons dû examiner la position de la psychiatrie parmi les sciences humaines. Nous nous sommes particulièrement intéressés à l'étude des connaissances scientifiques sur les comportements humains, et aux interrelations entre les données obtenues au niveau de l'individu, du groupe et de la société. Nous faisons ici allusion aux difficultés dialectiques qui surgissent quand l'homme de science opère à différents niveaux d'abstraction. Pour faciliter l'étude d'un événement d'abord dans le contexte plus restreint d'un organisme individuel et ensuite dans le cadre d'un système de relations sociales plus étendu, nous avons employé le concept de matrice sociale. Le terme de *matrice sociale* renvoie donc à un système scientifique plus important dont à la fois le psychiatre et le patient sont partie intégrante. Mais, au moment de l'interaction, le

psychiatre et le patient ne se soucient guère de ce système plus vaste. Ils examinent un point particulier et ils délimitent un ensemble spécifique d'événements; leurs préoccupations se bornent au couple médecin/malade et peuvent ne pas affecter dans l'immédiat l'univers plus grand qui est aussi le leur. Cependant le petit système est une partie du système plus large; et les conclusions tirées du petit système peuvent devenir inexactes ou même n'avoir aucune valeur quand on les examine dans le cadre du système global.

Nous avons rapproché ce phénomène du problème plus général de «la partie et du tout» [151]. Le médecin et le psychiatre, dans leur travail, ont très souvent affaire à des relations entre une cellule et le tissu environnant, un organe dans un organisme, un individu au sein de son groupe familial, une famille dans la communauté et, finalement, peut-être, la communauté dans le cadre de la nation et la nation au sein des Nations unies.

Ces divers centres d'intérêt sont habituellement observés et étudiés par des disciplines différentes qui toutes utilisent leurs concepts et leurs langages techniques spécifiques. De telles divisions - [017] utiles à un certain stade - peuvent devenir à un stade ultérieur de graves obstacles.

Pour faire progresser la question, nous proposons donc d'utiliser un seul système pour comprendre les multiples aspects du comportement humain. Aujourd'hui, nous croyons que la communication est le seul modèle scientifique qui nous permette d'expliquer les aspects physiques, intrapersonnels, interpersonnels et culturels des événements en un même système. En employant un système unique, nous éliminons la multiplicité des univers séparés, les vocabulaires diversifiés et les polémiques qui surviennent parce que nous, spécialistes des sciences humaines et cliniciens, ne pouvons pas nous comprendre. C'est pour présenter au lecteur un tel système d'explication et ses applications à la psychiatrie que ce livre a été écrit.

Arrivé à ce point, le lecteur se demandera peut-être quelle relation peut exister entre la communication et les divers thèmes abordés dans ce volume. Nous le prions de patienter un peu, jusqu'au moment où nous serons en mesure de lui expliquer comment la théorie des valeurs, la pensée psychiatrique et nos observations sur la culture américaine se trouvent intimement liées. Nous espérons montrer que ces traits multiples inclus sous la dénomination de «matrice sociale» représentent les déterminants implicites de nos moyens de communiquer et que la communication assure la liaison entre la psychiatrie et toutes les autres sciences. Il faut rappeler que presque tous les phénomènes réunis sous le terme classique de psychopathologie constituent des troubles de la communication et que ces troubles sont en partie déterminés par la culture au sein de laquelle ils se produisent. Les théories psychiatriques contemporaines ont été importées d'Europe par des Européens, et, dans la mesure où ces théories sont implicitement des théories de la communication, elles doivent subir une modification et changer progressivement quand on les transplante d'un pays à un autre. Nous avons donc consacré ici un temps et un espace considérables à comprendre le système de communication américain et son influence implicite sur les pratiques et la pensée psychiatriques.

A première vue, les problèmes de la communication semblent ne présenter qu'un intérêt secondaire pour qui étudie le comportement individuel. Les gens agissent par eux-mêmes, ils font des choses seuls, et parfois ils manipulent, exploitent, contraignent ou tuent [018] d'autres personnes sans annoncer leur intention. Mais la communication ne concerne pas

seulement la transmission verbale, explicite et intentionnelle de messages; dans le sens où nous l'utilisons, le concept de communication devrait comprendre tous les processus par lesquels les gens s'influencent les uns les autres. Le lecteur reconnaîtra que cette définition repose sur la prémisse que toutes les actions et tous les événements possèdent des aspects communicationnels dès qu'ils sont perçus par un être humain; cela implique en outre qu'une telle perception modifie l'information d'un individu et par conséquent exerce une influence sur lui. Dans une situation sociale où plusieurs personnes interagissent, les choses sont encore plus compliquées.

Quand des personnes se réunissent, il se passe quelque chose. Elles éprouvent des sensations et réfléchissent et, aussi bien pendant leur réunion que par la suite, elles agissent et réagissent les unes aux autres. Elles perçoivent elles-mêmes leurs propres actions et d'autres personnes présentes peuvent également observer ce qui se produit. Les impressions sensorielles reçues et les actions entreprises sont enregistrées; elles laissent certaines traces à l'intérieur de l'organisme; et il résulte de ce genre d'expérience que les opinions des gens sur eux-mêmes et les images qu'ils ont les uns des autres peuvent être confirmées, modifiées ou radicalement changées. L'ensemble de ces traces, accumulées au cours des années à travers des millions d'expériences, forme le caractère d'une personne et détermine en partie la manière dont elle maîtrisera les événements futurs. Les impressions reçues de l'environnement, des autres et de soi-même, aussi bien que la rétention des impressions qui seront utilisées ultérieurement par la mémoire, tout cela peut être considéré comme partie intégrante du système de communication d'une personne. Dans la mesure où la façon dont une personne répond aux événements perçus nécessite la transmission de messages aux organes effecteurs périphériques, il convient de considérer le réseau intra-organique comme une partie du réseau interpersonnel plus grand ou même du réseau suprapersonnel (culturel).

Alors, peut demander le lecteur, qu'est-ce qui n'est pas de la communication ? Afin de répondre, il nous faut examiner les questions auxquelles un scientifique cherche à trouver une solution. Quand nous nous intéressons à des entités connexes, nous avons affaire à des problèmes de communications; quand ces [019] entités sont considérées isolément les unes des autres, les problèmes de communication n'entrent pas en ligne de compte. S'intéresser à la communication signifie par conséquent adopter une position scientifique déterminée et centrer son observation et ses intérêts sur les relations humaines.

La recherche scientifique sur la communication est cependant rendue plus ardue car nous devons communiquer pour étudier la communication. Attendu que, à aucun moment, nous ne pouvons figer notre position en tant qu'observateurs, nous ne sommes jamais tout à fait sûrs des éléments que nous prétendons observer. Nous ne pouvons jamais nous abstenir de communiquer et, comme nous sommes des êtres humains qui appartiennent à une société, nous sommes biologiquement obligés de communiquer. Nos organes sensoriels sont constamment sur le qui-vive et enregistrent les signaux reçus et, puisque nos organes effecteurs ne se reposent jamais, en même temps nous transmettons continuellement des messages au monde extérieur. Notre besoin biologique de recevoir et de transmettre des messages constitue donc, d'une certaine façon, un handicap pour l'examen des méthodes scientifiques de communication. Pour surmonter cette difficulté, nous devons émettre une hypothèse à propos de la structure des signes et des signaux à l'intérieur de notre propre organisme. Ce résultat final de la perception et de la transmission, nous l'appellerons «information».

L'acquisition et la conservation d'information sont essentielles dans tout système de communication. Afin de garder certaines traces de messages reçus et émis et de les évaluer, l'organisme humain est équipé pour détecter des caractères communs à des événements apparemment divers. Les éléments ou les modèles communs à diverses situations sont nécessairement abstraits, et ce sont ces relations abstraites que retient l'organisme. Cependant, si l'on veut continuer à procéder à des abstractions, l'organisme doit être exposé à un nombre suffisant d'événements qui contiennent les mêmes facteurs. Alors seulement une personne est équipée pour faire face aux circonstances les plus fréquentes qu'elle peut rencontrer. Si quelqu'un peut prédire des événements et s'il possède la capacité d'affronter certaines situations, on dit qu'il dispose de l'information adéquate. Pour autant que nous sachions, on appelle information une combinaison d'impulsions nerveuses et de connexions - combinaison de relations qui proviennent [020] systématiquement des relations entre les événements originels qui se trouvent à l'extérieur de l'organisme.

Dans la sphère sociale, l'individu acquiert de l'information sur les relations en participant de façon continue et régulière à des événements sociaux. Cela commence par l'expérience de l'enfant avec sa mère, cela se poursuit avec les membres de sa famille, et plus tard avec les enfants de son âge à l'école et sur les terrains de jeux. L'adolescent apprend des adultes et de ses compagnons d'âge à suivre des règles et à maîtriser les obstacles qu'il rencontre. Le caractère répétitif des événements sociaux enseigne aux gens à réagir d'une façon stéréotypée, et le comportement stéréotypé crée naturellement des environnements stéréotypés. C'est pourquoi, quand nous parlons d'une matrice sociale dans laquelle s'insèrent les événements interpersonnels, nous faisons référence aux bombardements répétitifs et réguliers de stimuli auxquels les êtres humains sont exposés. Les stimuli proviennent d'un côté du comportement social de nos interlocuteurs, de l'autre des objets, des plantes et des animaux dont nous nous entourons. Graduellement les stimuli perçus et les réponses choisies prennent forme: le stimulus façonne la réponse et, une fois la réponse apprise, l'individu est conditionné à rechercher les stimuli qui déclencheront ses réponses apprises. Tout ce processus peut se comparer au lit qu'une rivière creuse à la surface de la terre. Le chenal est formé par l'eau mais les rives du fleuve contrôlent également la direction du courant, de sorte qu'il s'établit un système d'interaction où la cause et l'effet ne peuvent plus être isolés. Le stimulus et la réponse se soudent en une unité. Cette unité, c'est ce que nous appelons une «valeur».

Par conséquent, les valeurs sont pour ainsi dire des voies préférentielles de communication ou de connexité. L'information sur les valeurs adoptées par les gens nous permet d'interpréter leurs messages et d'influencer leur comportement. Les valeurs non seulement caractérisent un individu mais encore des groupes et des cultures entières. Le lecteur reconnaîtra que, lorsqu'il s'agit d'interpréter des messages, on ne peut différencier nettement théorie de la communication, théorie des valeurs et connaissance anthropologique de la culture. Cette combinaison d'orientations constitue le milieu où nous fonctionnons tous; c'est ce que nous appelons la «matrice sociale».

En tant qu'individus, nous ne sommes généralement pas tout à fait conscients de [021] l'existence de cette matrice sociale. Etant incapables de saisir complètement les conséquences de nos propres actes sur les autres, et vu notre perspective humaine limitée, nous n'arrivons pas à comprendre l'ampleur et la nature des événements. Quand nous nous querellons avec un membre de notre famille ou lorsque nous essayons d'expliquer les raisons de l'augmentation du prix du beurre, nous avons tendance à aborder ces incidents comme s'ils étaient uniques; nous ne nous rendons pas compte que des milliers d'autres

personnes vivent peut-être une expérience semblable et nous blâmons nos proches ou bien nous maudissons l'épicier. De fait, notre conduite dans une telle situation représente déjà et une réponse à des réactions d'autres personnes et un stimulus pour leur comportement. Nos soucis personnels et interpersonnels, nos centres d'intérêt immédiats et quotidiens nous empêchent d'apprécier pleinement les événements sous tous leurs aspects. C'est pourquoi nous nous sommes efforcés ici d'illustrer certaines des relations entre l'individu, le groupe et la culture.

Alors que la plupart des gens se contentent d'avoir quelques connaissances pratiques à ce sujet, le psychiatre en plus doit connaître en détail et à fond ces relations s'il désire aider ses patients. La relation entre les systèmes suprapersonnels, d'un côté, et les systèmes interpersonnels et individuels, de l'autre, n'est pas simplement une fantaisie dialectique du scientifique. Elle s'articule sur les besoins quotidiens de l'individu dont la vie et la santé mentale requièrent qu'il puisse communiquer aisément avec les autres êtres humains. Le psychiatre s'efforce de faciliter cette tâche.

Maintenant que nous avons présenté au lecteur l'objet de notre travail, nous pouvons peut-être dire quelques mots de nos méthodes d'étude de la matrice sociale. Que l'homme de science étudie des phénomènes psychiatriques, sociaux ou culturels, il convient de rappeler qu'il devra, tôt ou tard, prendre en considération l'individu. Seules les données obtenues par des individus diffèrent. En poursuivant cette étude, il nous a donc paru pertinent et nécessaire de garder clairement à l'esprit que nous avons eu affaire à des types de données très divers. Cela est particulièrement vrai des différences entre ce que l'on observe quand on participe à une situation et ce qui se révèle à l'occasion d'opérations expérimentales; de même, il faut opérer une distinction [022] entre l'observation du comportement dans l'action et les rapports introspectifs. Lorsqu'on étudie une culture ou une subculture en tant que système de communication intégré, il faut absolument prendre en considération dans le plan des opérations scientifiques les faits suivants:

1. Les membres de la population étudiée élaborent des généralisations sur leur propre culture.
2. Le chercheur observe l'interaction et la communication entre les membres de la population en tant qu'observateur neutre.
3. Chaque membre de la population a de ses rôles personnels une conception propre et il peut, dans une certaine mesure, les signaler à l'observateur.
4. Enfin, la compréhension de l'enquêteur provient pour une bonne part de sa propre interaction avec certains membres de la population.

Chacun de ces facteurs détermine une façon particulière de recueillir des données et nous devons insister sur le fait que les données recueillies suivant chacun de ces procédés ne sont pas les mêmes; elles diffèrent par leur degré d'abstraction ou bien par les distorsions qu'elles introduisent. En général, on peut dire que ces quatre types de données se corrigent mutuellement et que trop de spécialisation dans l'une quelconque de ces quatre catégories mène à un tableau déformé. Nous devons mentionner maintenant les distorsions qui résultent d'une spécialisation excessive dans chaque façon de recueillir des données.

Si le chercheur porte une attention exagérée à ce que les gens disent sur leur propre culture, il obtiendra une image idéalisée ou stéréotypée de cette culture: il recueillera un ensemble de généralisations sur la société qui ignoreront le comportement effectif des personnes réelles. Son tableau sera tributaire de la culture qu'il étudie parce qu'il collectera

des stéréotypes eux-mêmes culturellement déterminés; mais ce sera une description faussée. En outre, si le chercheur a une orientation sociologique, il se peut qu'il simplifie à l'excès, faute que commettent les rédacteurs des statuts des grandes organisations, qui oublient le côté humain des individus et ne voient que la définition de leurs fonctions.

De même, si le chercheur se borne à observer de façon neutre l'interaction entre les membres d'une population, il risque de broser un tableau des coutumes et des types de caractères dont [023] seront absentes l'individualité humaine et les motivations particulières. Comme de nombreux anthropologues, il se pourrait, par exemple, qu'il en vienne à étudier les comportements individuels uniquement en vue d'utiliser ses observations sur les réactions des gens pour mettre en relief l'imprégnation culturelle de leurs attitudes.

Si, d'autre part, le chercheur ne fait que rassembler des récits personnels introspectifs, il aboutira aux distorsions caractéristiques du thérapeute trop spécialisé: il percevra les individus comme des entités isolées sans relation les unes avec les autres ni avec lui-même. Il se limitera à examiner la structure de leur personnalité et leur dynamique interne, sans voir la structure et la dynamique de la société globale.

Finalement, le scientifique qui se concentre trop sur les expériences de participation interpersonnelle percevra des tendances et des interactions individuelles, mais il sera enclin à ignorer les phénomènes plus statiques des conventions, de l'organisation sociale ainsi que d'autres déterminants sociaux.

Sa description présentera les mêmes défauts professionnels que celle d'un psychiatre qui observe la dynamique originale et le flux des réponses d'un individu à son égard, mais néglige ce qui, dans la vie de cet individu, est socialement déterminé.

Soulignons également que les différences systématiques et les partis pris du chercheur - qui surviennent quand il aborde dans une perspective particulière le système qu'il est en train d'étudier ou quand il adopte une méthode particulière pour rassembler les données - fournissent des indications sur son système de valeurs. La nature ou l'orientation de son savoir sont déterminées par ses méthodes pour obtenir ce savoir et par sa conception de la connaissance. Si nous décrivons le caractère sélectif de sa conscience - sa façon de structurer la perception -, c'est en fait un système de valeurs que nous serons en train de décrire.

Quelles que soient nos réflexions sur les systèmes de valeurs des psychiatres, des patients ou sur la culture américaine, nous sommes pleinement conscients qu'elles seront imprégnées par nos propres valeurs personnelles. D'autre part, nous savons parfaitement qu'aucun observateur scientifique ne peut éviter d'être influencé par sa manière subjective de percevoir. De même que tout chercheur fait partie intégrante du système de communication auquel il participe lui-même ainsi que celui qu'il observe [024] qu'il soit un être humain, un animal ou un objet. Pour la présente recherche, nous avons voulu limiter les risques de déformations en choisissant divers types de données et en écrivant ce livre à deux; chacun de nous a participé à l'évaluation des données à partir d'une formation et d'un point de vue différents. En confrontant à la fois divers types de données et des observateurs de formation différente nous avons cherché à minimiser les distorsions mentionnées ci-dessus.

Les faits, les explications et les concepts présentés dans ce volume reposent sur les travaux suivants des auteurs:

1. Nous nous sommes entretenus avec des psychiatres^u au cours de réunions informelles à leur domicile, dans leur cabinet, à nos bureaux ou bien là où l'occasion se présentait. Pendant ce type d'entretien, l'investigation a été centrée sur l'interaction avec les psychiatres pour obtenir une meilleure vision d'ensemble des approches interpersonnelles de l'informateur.
2. En plus de ces innombrables entretiens informels, environ une trentaine de réunions d'une ou deux heures avec une trentaine de psychiatres différents ont été enregistrées sur bande avec l'accord des participants. Ces entretiens n'ont pas été conçus suivant des questionnaires: les psychiatres n'ont pas non plus été soumis à des questions détaillées comme c'est le cas dans des enquêtes linguistiques ou généalogiques.

Nous avons parfois adopté la démarche de l'anthropologue qui donne à son informateur la liberté de suivre le cours de sa propre pensée, guidé seulement exceptionnellement par des questions et des suggestions de thèmes; quelquefois aussi, l'interviewer a exprimé honnêtement ses propres opinions, provoquant controverses et discussions. La suggestion ouverte d'un thème visait à centrer la conversation sur l'intérêt thérapeutique du psychiatre et l'amenait finalement à s'exprimer d'une façon personnelle et à révéler plus clairement le système de valeurs orientant ses actions thérapeutiques. 025

3. Nous avons assisté à des réunions de psychiatres au cours desquelles des questions théoriques étaient discutées ou bien des cas présentés; et nous avons étudié les relations entre les psychiatres eux-mêmes et la façon dont ils parlent de certaines théories ou de leurs patients.
4. Nous nous sommes soumis comme patients à une thérapie individuelle et nous avons fait l'expérience du psychiatre dans sa fonction de thérapeute.
5. Nous avons examiné les textes importants de la psychiatrie américaine et leurs présupposés. Nous nous sommes limités aux publications contemporaines des plus éminents psychiatres, psychanalystes et psychothérapeutes de chaque école de pensée. Nous ne nous sommes pas particulièrement attardés sur les sources européennes parce qu'elles ne reflètent pas la pensée américaine sur le sujet.
6. Nous avons étudié les stéréotypes populaires concernant la psychiatrie tels qu'ils apparaissent dans les dessins humoristiques et dans les anecdotes aussi bien que les réactions officielles et privées du public face à la psychiatrie.
7. Nous avons enregistré des centaines d'heures de séances de thérapie. Nous avons régulièrement suivi plusieurs relations entre thérapeutes et patients et beaucoup d'autres ont été étudiées de façon épisodique. Nous avons ensuite analysé ces entretiens enregistrés pour y trouver des informations pertinentes sur les systèmes de valeurs à la fois des thérapeutes et des patients. L'étude des modifications des valeurs par la thérapie et au cours de celle-ci a fait l'objet d'une attention spéciale [[135](#); [136](#); [142](#); [146](#); [148](#); [150](#)].
8. Nous avons étudié le milieu culturel américain où opère le psychiatre [[139](#); [140](#); [143](#)]. Pour dégager les prémisses des valeurs de la culture américaine nous avons fait appel aux sources qui figurent dans la bibliographie, à nos propres contacts et à notre interaction avec des Américains durant des années ainsi qu'à l'analyse des systèmes et des méthodes de communication dans la presse, le cinéma, la radio, la publicité, les tribunaux, 026 les hôpitaux et autres institutions. En bref, nos impressions tirées de notre vie aux Etats-Unis ont été recueillies et contrôlées au

cours de discussions entre nous et grâce à des observations quotidiennes au fur et à mesure que notre étude progressait.

La psychiatrie et l'anthropologie se trouvent encore au stade des sciences descriptives; et, du fait que les prémisses théoriques y sont implicites, ces sciences ont du mal à établir un corpus cohérent d'hypothèses clairement formulées. Le présent livre tente d'exposer et d'illustrer longuement les prémisses qui sous-tendent les diverses approches des sciences humaines. Nous nous sommes centrés sur la psychiatrie parce que le psychiatre, dans sa pratique quotidienne, est concerné par les troubles de la communication; le psychiatre et l'ingénieur en communication semblent être les scientifiques les plus conscients des lois de la communication. La communication est la matrice dans laquelle se moulent toutes les activités humaines - tel est l'essentiel de notre message au lecteur. En pratique, la communication établit un lien entre un objet et une personne et entre une personne et une autre; scientifiquement parlant, c'est en termes de systèmes de communication que cette interconnectivité se comprend le mieux. Pour rassembler les informations utiles à la communication, nous avons dû combiner les approches les plus diverses. Le lecteur rencontrera dans ce livre un certain nombre de chapitres qui ont été qualifiés successivement d'approches interdisciplinaire, psychiatrique, psychologique, intégrative, anthropologique, philosophique et épistémologique. En intitulant ainsi ces chapitres, nous avons essayé, d'une part, de définir la position et les points de vue des observateurs et, d'autre part, de montrer que, en dépit des différences d'orientation, ces observateurs ont recours à un système de communication commun. En outre, les chapitres ont été disposés de telle façon qu'ils partent d'observations de base, très concrètes, et progressent jusqu'à des formulations plus abstraites et plus théoriques. La diversité des thèmes, les différentes approches et la multiplicité des niveaux d'abstraction nous ont paru embrasser le domaine de la communication humaine plus concrètement que cela n'eût été possible grâce à une seule approche. Une synthèse a donc été réalisée, d'une part à partir de concepts psychologiques, psychiatriques et anthropologiques, d'autre part 027 avec des théories provenant de la cybernétique et des techniques de la communication.

Le présent volume traite de questions théoriques. Les notions d'information, de communication, de préférence et de valeurs sont notoirement obscures et les phénomènes associés à ces notions sont extrêmement difficiles à disséquer. Notre ouvrage se livre justement à une dissection de ce genre. C'est une étude descriptive, non pas une étude expérimentale, et cela a de curieuses implications.

Un exposé expérimental idéal présente une hypothèse, décrit l'issue d'une expérience cruciale et, à la fin, la contribution apportée à la connaissance théorique apparaît clairement: l'hypothèse est renforcée, modifiée ou rejetée. Pour une étude descriptive, les choses ne sont pas aussi simples parce que les prémisses théoriques du savant déterminent ses techniques de description; elles ont elles-mêmes été déterminées en partie par son expérience des phénomènes qu'il décrit. A la fin d'un tel travail, il peut sembler clair que certains faits nouveaux ont enrichi la connaissance, mais la contribution apportée à un niveau plus théorique n'est généralement guère évidente.

Bien que chacun des deux auteurs soit personnellement responsable des chapitres qu'il a rédigés, l'esprit et la forme de ce livre résultent d'un travail d'équipe, interdisciplinaire, entre un psychiatre et un anthropologue. Des données relatives à l'unicité spécifique de l'individu sont, par conséquent, associées à des données concernant des caractéristiques plus abstraites que partagent les êtres humains.

Nous invitons le lecteur à se demander si la communication est, oui ou non, le dénominateur commun qui jette un pont entre les différents domaines des sciences humaines. Si sa réponse est affirmative, un premier pas aura été fait pour établir une théorie plus unifiée du comportement humain.



PRÉMISSES FONDAMENTALES

Pour faciliter la compréhension de notre point de vue et pour fixer le point de départ de nos considérations, qui sont parfois 028 assez théoriques, nous avons explicité en quelques phrases nos prémisses de base. Elles pourront servir de balisage à ce que nous allons illustrer, développer et étudier plus avant dans les chapitres suivants de notre livre.

Délimitation du champ. L'unité considérée est la situation sociale.

Situation sociale. Une situation sociale s'établit quand des personnes entrent en communication interpersonnelle.

Communication interpersonnelle. Un événement interpersonnel se caractérise par:

- a. l'existence d'actes expressifs d'une ou de plusieurs personnes;
- b. la perception consciente ou inconsciente de tels actes expressifs par d'autres personnes;
- c. l'observation en retour que ces actions expressives ont été perçues par d'autres; percevoir que l'on a été perçu influence profondément et change le comportement humain.

Communication intrapersonnelle. L'étude des événements intra-personnels devient un cas particulier de la communication interpersonnelle. Une entité imaginaire, constituée de traces condensées d'expériences passées, représente à l'intérieur d'un individu la personne qui manque à l'extérieur. Cependant, il existe une différence capitale entre la communication intrapersonnelle et la communication interpersonnelle en ce qui concerne le traitement des erreurs. Dans la situation interpersonnelle, on peut évaluer et, si nécessaire, corriger l'effet des actions intentionnelles ou expressives. Dans la communication intrapersonnelle ou fantasmatique, percevoir que l'on interprète mal ses propres messages est extrêmement difficile, sinon impossible, et la correction ne se produit jamais ou rarement.

Communication de masse. Un événement social peut être rapporté par les moyens de communication de masse: radio, télévision, cinéma et presse. Quand il est exposé à des systèmes de communication, un individu peut sentir, d'une part, qu'il participe à un système suprapersonnel de grande ampleur et, d'autre part, qu'il est incapable de décrire clairement le système. Cette contradiction 029 provient du fait que, dans les communications de masse, les récepteurs et les émetteurs de messages sont si nombreux qu'ils demeurent en général anonymes. Dans de telles conditions, l'individu n'est donc pas capable d'observer l'effet de ses propres messages sur les autres; il ne peut pas non plus communiquer ses réactions personnelles face à un message émanant de comités, d'organisations ou d'institutions. Cause et effet deviennent indiscernables. La correction et

l'autocorrection des messages sont différées dans le temps et déplacées dans l'espace: si la correction finit par se produire, elle n'est souvent plus opportune.

Appareil de communication. L'appareil de communication humain doit être considéré comme une entité fonctionnelle, sans localisation anatomique. Que le lecteur veuille bien se rappeler qu'il existe plusieurs ensembles d'expressions parallèles qui désignent les phénomènes de la communication. Alors que le *centre de communication* de l'ingénieur correspond au concept de *psyché* pour le «mentaliste», l'organiciste, lui, parle du *système nerveux central*. L'un des changements les plus importants qui pourrait résulter des échanges théoriques entre les ingénieurs et les psychiatres devrait être une précision accrue dans l'emploi des formulations qui concernent le psychisme. Les ingénieurs et les physiologistes n'ont pas encore réussi à nous fournir une base organique sur laquelle on puisse édifier des théories psychiques, mais ils nous ont déjà donné certaines notions générales sur les caractéristiques des réseaux et des relais. Ces notions générales doivent nous aider à limiter l'imprécision des abstractions que nous utilisons en parlant du psychisme. Selon nous, l'appareil de communication de l'homme se compose de:

- a. ses organes sensoriels, les récepteurs;
- b. ses organes effecteurs, les émetteurs;
- c. son centre de communication, lieu d'origine et de destination;
- d. le reste des parties du corps, qui abrite entre autres les mécanismes de communication.

Limitations de la communication. Les communications de l'homme sont déterminées par la capacité de son réseau intra-Personnel, par la sélectivité de ses récepteurs et par le fonctionnement de ses organes effecteurs. Le nombre de signaux qui entrent et qui sortent, aussi bien que le nombre des signaux qui [030] peuvent être transmis à l'intérieur de l'organisme, est limité. Au-delà d'un certain maximum, toute augmentation du nombre des messages qui transitent conduit à un embouteillage du réseau et ainsi à une diminution du nombre de messages qui arrivent convenablement à la bonne destination. C'est ce type de rupture du système de communication que le psychiatre appelle angoisse. On ignore si la réduction du nombre de messages entrant et du nombre de messages en transit au-dessous d'un certain minimum peut conduire à un «phénomène de carence». Des informations recueillies en observant des jeunes enfants semblent indiquer qu'un retard mental se produit en cas d'insuffisance d'interaction avec les autres. Il existe également une limitation moins claire à la communication: elle provient de la difficulté de traiter des prémisses fondamentales et du codage d'un système de signaux au moyen de ces mêmes signaux. Cette difficulté revêt une importance particulière dans la situation psychiatrique où le patient et le thérapeute doivent parvenir à communiquer sur la compréhension de leurs propres propos. La même difficulté surgit également dans toutes les tentatives de communication entre des personnes de cultures différentes.

Fonction de la communication. L'homme se sert de son système de communication:

- a. pour recevoir et transmettre des messages et pour stocker de l'information;
- b. pour exécuter des opérations sur l'information à sa disposition afin de tirer de nouvelles conclusions qui n'avaient pas été directement perçues; ainsi que pour reconstituer des événements passés et pour anticiper des événements futurs;
- c. pour amorcer et modifier des processus physiologiques à l'intérieur de son corps;
- d. pour influencer et diriger d'autres personnes et des événements extérieurs.

Effet de la communication. La communication facilite la spécialisation, la différenciation et la maturation de l'individu. Au cours du processus de maturation, l'enfant qui dépendait des autres pour la protection, puis pour les actions correctives, va progressivement entrer, grâce à la communication, dans l'interdépendance [031] avec ses congénères. Au lieu de se laisser prendre en charge par ses aînés, l'adulte cherche auprès de ses semblables des informations sur les façons de résoudre au mieux ses problèmes. L'échange se substitue à la protection et l'activité autonome remplace les actions des autres.

Interférence et communication. Si un comportement orienté vers un but est contrarié, cela suscite une réaction d'alarme. Si l'on peut réussir à se débarrasser de l'obstacle ou à l'éviter complètement, la réaction d'alarme s'estompera. Cependant, fréquemment, la source d'interférence ne peut être évitée ou éliminée. Dans ce cas, partager l'angoisse avec des individus qui ne sont ni anxieux ni menaçants, par le truchement de la communication, constitue un moyen efficace d'amoindrir l'impact de l'interférence.

Ajustement. Une communication fructueuse avec soi-même et avec les autres implique l'autocorrection et les corrections d'autrui. Au cours de ce processus continu, des informations actualisées sur soi, sur le monde et sur la relation entre soi et le monde conduisent à acquérir des techniques appropriées et augmentent finalement les chances qu'a l'individu de maîtriser sa vie. La réussite de la communication devient donc synonyme d'adaptation et de vie.

Perturbations de la communication. Certaines anomalies de comportement sont décrites en termes de troubles de la communication. Dans le passé, ces troubles étaient du domaine de la psychopathologie. Il est utile de rappeler que le terme «organique» fait référence à un dérèglement des mécanismes internes de la communication; qu'«intrapersonnel» s'applique à un réseau limité à un individu et qu'«interpersonnel» évoque un réseau composé de plusieurs individus. Une description exhaustive des perturbations de la communication comporte par conséquent:

- a. à un niveau technique, des indications sur l'appareil de communication, les dimensions du réseau et les implications fonctionnelles aussi bien que les aspects physiques de la transmission et de la réception;
- b. à un niveau sémantique, des indications sur la précision avec laquelle une série de symboles transmettent la signification [032] que l'on souhaite donner à un message, y compris les distorsions sémantiques;
- c. à un niveau d'interaction, des indications sur l'efficacité de la transmission de l'information quand on essaie d'obtenir une orientation du comportement d'autrui.

Thérapie psychiatrique. La thérapie psychiatrique vise à améliorer le système de communication du patient. Le neurophysiologiste, le neurologue et le neurochirurgien s'efforcent de perfectionner l'appareil interne de communication de l'intéressé à un niveau technique, tandis que le psychothérapeute cherche à restaurer un système de communication interpersonnel défectueux à un niveau sémantique ou interactionnel. On y parvient soit en réduisant le nombre des messages entrant et en prévenant l'embouteillage; soit en augmentant le nombre de messages en transit et en évitant l'isolement et la «carence». Une fois que la communication du patient avec lui-même et avec les autres s'est améliorée, la correction et l'autocorrection de l'information apportent un changement dans la conduite du patient.

Nature de la psychothérapie. Quelle que soit l'école de pensée à laquelle on appartient, ou les termes techniques dont on se sert, les interventions du thérapeute ont toujours lieu dans un contexte social. Implicitement, tous les thérapeutes utilisent donc la communication comme méthode pour influencer le patient. Les différences entre le thérapeute et le patient sont des différences entre leurs systèmes de valeurs, qui peuvent être rapportées à des différences dans le codage ou dans l'évaluation des événements perçus.

Le système de valeurs du psychiatre. Pour comprendre les différences entre le système de communication du patient et celui des membres de son groupe, le psychiatre doit disposer d'information sur ces deux systèmes. Si son propre système de communication était analogue à celui du patient, le psychiatre serait incapable d'aider son patient. Si le système de communication du psychiatre est identique à celui de l'entourage du patient, il remarquera que le patient est différent, mais il ne sera pas non plus en mesure de l'aider. C'est pourquoi le psychiatre doit intégrer des valeurs sensiblement [033] différentes de celles du patient mais aussi de celles du noyau du groupe.

Le psychiatre et le changement culturel. Les différences entre le système de valeurs du psychiatre et celui du noyau groupal oroviennent d'expériences vécues spécifiques.

Pour l'essentiel, elles sont liées aux expériences de contacts culturels et à la rencontre fréquente de systèmes de valeurs divergents au cours des années de formation. Ces circonstances affinent la perception sociale du futur psychiatre et lui font prendre conscience que les valeurs sont différentes d'un groupe à l'autre. Il est forcé de réinterpréter sa position personnelle chaque fois qu'il rencontre un nouveau groupe et il développe les moyens nécessaires pour percevoir et évaluer les divers systèmes de communication des autres. Ces expériences fondamentales sont nécessaires dans la vie d'un homme qui désire être un thérapeute efficace. La formation ne fournit qu'une méthode de classement de ces expériences fondamentales de la vie.

Distorsion de la communication et statut marginal du patient. Les valeurs qui distinguent les patients des autres personnes et du thérapeute proviennent des situations sociales particulières dans lesquelles ces patients ont été élevés. Incapables d'assimiler des influences contradictoires à l'intérieur même du milieu familial ou entre ce milieu et l'environnement, ces patients n'ont jamais élaboré de moyens de communication satisfaisants. Ils se trouvent dans une situation marginale, par rapport aux gens qui constituent le noyau du groupe dans lequel ils vivent.

Hygiène mentale. Le psychiatre cherche à aider le patient à acquérir un système de communication semblable à celui du noyau groupal; et, tel un interprète, il tente d'apprendre au noyau groupal à se familiariser avec les particularités de l'homme marginal. Le Mouvement d'hygiène mentale et d'autres initiatives ont pour but de prévenir le développement de troubles de la communication qui, à leur tour, sont directement ou indirectement responsables de troubles du comportement.



[1] La présente étude faisait partie d'une recherche sur la communication non verbale en psychothérapie, recherche financée partiellement grâce à une bourse de recherche de la Division de l'hygiène mentale du



II - Communication et relations humaines

- Approche interdisciplinaire -

Jurgen Ruesch

Les relations humaines se situent dans le champ de la communication. Chaque personne, chaque plante, chaque animal et chaque objet émet des signaux qui, lorsqu'ils sont perçus, transmettent un message au récepteur. Ces messages modifient l'information de celui qui les perçoit et peuvent en conséquence modifier son comportement. Le changement de comportement du récepteur, à son tour, peut influencer l'émetteur d'une façon perceptible ou non.

Parfois, l'effet d'un message est immédiat; à d'autres moments, le message et son effet sont si éloignés l'un de l'autre dans l'espace et dans le temps que l'observateur ne parvient plus à relier les deux événements. Mais, pour les besoins de notre exposé, nous nous intéresserons surtout aux effets immédiats et à leur influence sur le comportement des gens.



CANAUX DE COMMUNICATION DE LA VIE QUOTIDIENNE

Afin de familiariser le lecteur avec la diversité des modalités de la communication humaine, observons les faits et gestes de M. A. en train de se livrer à ses occupations quotidiennes. Le matin, quand il arrive à son bureau, M. A. lit son courrier (communication écrite). En triant ce courrier, il trouve un certain nombre d'imprimés qui ont pour but de vanter les mérites de 036 divers équipements industriels (communication par l'image). Par la fenêtre ouverte, il peut entendre le bruit atténué d'une radio et la voix d'un annonceur vanter ostensiblement les qualités d'un dentifrice (communication orale). Quand sa secrétaire entre dans le bureau, elle lui adresse un cordial «Bonjour» qu'il accueille avec un hochement de tête amical (communication gestuelle) tout en poursuivant une conversation téléphonique (communication parlée) avec l'un de ses collaborateurs.

Un peu plus tard dans la matinée, il dicte des lettres à sa secrétaire; puis il préside une réunion (communication de groupe) pour prendre l'avis de ses associés. Au cours de cette séance, un certain nombre de réglementations gouvernementales (communication de masse) sont étudiées et l'on discute de leurs conséquences sur les activités de l'entreprise. On étudie ensuite une résolution concernant l'attribution d'une prime annuelle aux employés (communication de masse et de groupe).

Après la fin de la réunion, M. A., qui réfléchit à des questions restées en suspens (communication avec soi-même, intrapersonnelle), traverse lentement la rue pour aller déjeuner au restaurant. En chemin, il aperçoit son ami, M. B., qui entre en toute hâte dans la même brasserie (communication par l'action). Mais M. A. décide d'aller s'asseoir seul plutôt que d'aller rejoindre son ami qui va probablement continuer à se dépêcher et engloutir son café (communication avec soi-même). Pendant qu'il attend, M. A. étudie le menu (communication par l'imprimé), mais l'odeur d'un steak saignant parvient à son odorat

(communication chimique). C'est si appétissant qu'il en commande un lui-même. Après le déjeuner, il décide d'acheter une paire de gants. Il entre dans un magasin d'articles pour hommes et, du bout des doigts, il palpe soigneusement les différentes qualités de cuir (communication par le toucher). Après avoir tranquillement effectué son emplette, il décide de prendre un après-midi de congé afin d'emmener son fils au zoo comme promis depuis longtemps. En chemin, John, qui observe comment son père conduit le long des rues, lui demande pourquoi il s'arrête toujours là où il y a un feu rouge, et pourquoi il ne s'arrête pas quand il y a un feu vert (communication par symboles visuels). Une ambulance arrive en trombe, à grand bruit, et M. A. se range sur le côté et stoppe (communication sonore). Pendant l'arrêt, il explique à son fils que l'église, de l'autre côté de la rue, est la plus ancienne de la [037] région; construite il y a très longtemps, elle se dresse comme un point de repère de la communauté (communication culturelle matérialisée).

Après avoir payé l'entrée au zoo (communication par l'action), ils flânent à loisir du côté des éléphants. John rit des tours d'un éléphant qui, avec sa trompe, asperge d'eau l'un des spectateurs (communication par l'action), l'obligeant presque à fuir. Plus tard dans l'après-midi, M. A. cède aux instances de son fils et ils entrent dans un cinéma pour voir un dessin animé (communication cinématographique). De retour à la maison, M. A. s'habille pour aller à un dîner de gala et à une représentation théâtrale (communication artistique).

Ces exemples suffiront pour évoquer la diversité des situations sociales dans lesquelles intervient la communication. Examinons maintenant comment un scientifique peut conceptualiser d'une façon plus systématique ces événements variés.



LE CONTEXTE DANS LEQUEL LA COMMUNICATION SE PRODUIT

L'approche scientifique de la communication doit se faire à plusieurs niveaux de complexité. Dans un premier temps, nous nous efforcerons de définir le contexte dans lequel la communication se produit. Ce contexte est synthétisé par l'étiquette que les gens donnent à des situations sociales spécifiques. L'identification d'une situation sociale est importante à la fois pour l'individu qui désire communiquer et pour le chercheur qui veut conceptualiser les processus de communication.



La perception de la perception

Une situation sociale s'établit dès qu'un échange de communication a lieu; et cet échange commence au moment où les actions de l'autre individu sont perçues à la fois comme des réponses suscitées par le message de l'émetteur précédent et par [038] conséquent comme un commentaire de ce message; cela fournit à l'émetteur l'occasion d'apprécier ce que le message a signifié pour le récepteur. Une telle communication sur la communication est sans aucun doute difficile parce qu'elle est habituellement implicite plutôt qu'explicite, mais il faut qu'elle soit présente pour qu'un échange de messages se produise. La

perception de la perception, comme nous pourrions appeler ce phénomène, indique que les participants sont tacitement d'accord pour accepter une influence réciproque.

Un système de communication s'établit dès lors que deux partenaires prennent conscience qu'ils sont entrés dans le champ de conscience réciproque. Les critères d'une perception réciproque sont en tous les cas des exemples de communication sur la communication. Si une personne A élève la voix pour attirer l'attention de B, elle est, de ce fait, en train de donner un indice sur la communication. Elle peut, par exemple, vouloir dire: «Je communique avec vous»; ou bien: «Je ne vous écoute pas, c'est moi qui parle», et ainsi de suite. De même, toutes les ponctuations du courant des signaux émis sont des indications sur la façon dont ce courant doit être fractionné en sections; il est significatif aussi que toutes les modifications du courant des signaux, qui assignent implicitement ou explicitement des rôles ou bien à soi ou bien à l'autre, constituent des énoncés sur la communication. Si A ajoute: «s'il vous plaît», à une demande verbale, il est en train de produire un énoncé sur cette demande: il donne des instructions sur l'attitude ou le rôle qu'il désire que l'auditeur adopte en interprétant le courant verbal. Il ajoute un signal pour provoquer une modification de l'interprétation par le récepteur.

En ce sens, le signal additionnel est une communication sur la communication tout autant qu'une indication sur la relation entre deux personnes.



Comment se situe l'observateur dans un système de communication ?

L'information sur ce qui se passe sera différente si celui qui observe est en train de participer à une discussion de groupe, ou 039 s'il s'agit d'un chercheur qui procède à une observation scientifique plutôt à l'écart et avec un minimum de participation.

La position de l'observateur, ses points de vue, ses centres d'intérêt, son degré d'implication et sa lucidité lorsqu'il interprétera les règles, les rôles et les situations détermineront ce qu'il va rapporter.

Quand un chercheur s'efforce d'étudier des questions aussi complexes que les relations humaines, il divise à sa convenance l'univers en segments assez petits pour que, dans le cadre d'une telle subdivision, les événements qui surviennent puissent être observés et enregistrés d'une façon satisfaisante. En passant de l'étude des unités plus grandes à celle des unités plus petites, le scientifique doit se garder des pièges qui peuvent provenir de ses propres tendances, de ses idées et de ses orientations personnelles.

On peut comparer sa position à celle d'un visiteur de musée qui ne parvient jamais à voir en même temps la face et le dos d'une statue; placé derrière la statue, par exemple, il ne sera pas capable de prévoir l'expression du visage jusqu'à ce qu'il l'ait vue de face. Pour obtenir une impression complète, il lui faut tourner autour de la statue et, tandis qu'il se déplace, une nouvelle perspective s'ouvrira à chaque pas, jusqu'à ce que la combinaison de toutes les impressions mette ce visiteur en état de construire en lui-même un modèle réduit du personnage en marbre. Les choses se compliquent si l'on considère que tous les visiteurs ne vont pas au musée avec les mêmes intentions. Certains ne cherchent qu'à remporter une impression superficielle des trésors qui s'y trouvent; d'autres veulent entreprendre des études détaillées pour se préparer à une carrière artistique; certains veulent rencontrer des

gens qui partagent les mêmes intérêts. Ainsi, selon ses intentions, chacune des personnes rassemblées autour de la statue pourrait retenir une image différente du modèle en marbre.

La position du scientifique rappelle de très près celle du spectateur de la statue, sauf que, pour parvenir à comprendre plus complètement ce qu'il est en train de faire et ce qui se passe dans la nature, il ne se limite pas uniquement à la perception et à l'observation. Pour satisfaire sa curiosité, il compense les limitations de sa perception d'être humain en créant une théorie. En bref, il procède à peu près comme suit: d'abord, il postule qu'il y a des événements. On définit un événement comme quelque [040] chose qui arrive et qui occupe une petite partie du continuum général quadridimensionnel de l'espace-temps. Cet homme de science observe un événement de ce genre et si cet événement peut être vérifié par d'autres personnes, il considère que son énoncé est celui d'un fait. Quelquefois, il complétera ses observations par des mesures physiques; et il examinera les relations entre l'événement et sa propre unité de mesure. Pour que le chercheur puisse mesurer ou expérimenter, toutefois, il lui faut une hypothèse; c'est-à-dire une théorie provisoire, expérimentale, une supposition qu'il adopte momentanément, en vue d'ajouter une série de nouveaux faits à la connaissance déjà bien établie. Les hypothèses guident ainsi tout futur travail de recherche. Quand une hypothèse - c'est-à-dire une supposition sans preuve - peut être étayée par le fait, elle devient une théorie. Cette dernière peut être décrite comme étant le résultat du raisonnement avec l'intention de tirer d'un corpus de faits connus des principes généraux ou abstraits. Ces principes peuvent alors s'appliquer à d'autres corps de connaissances afin de relier l'information sur les événements avec un plus large continuum d'espace-temps. Le scientifique est obligé de recourir à la théorie parce que peu d'événements sont accessibles à l'observation directe et à la mesure. La plus grande partie des processus dans la nature ou chez l'être humain sont ou bien si lents, ou bien si rapides qu'ils échappent à la perception. On utilise alors la théorie pour insérer les faits connus dans un réseau permettant l'interpolation et l'extrapolation, la reconstruction du passé, et la prévision d'événements futurs.

Arrivé à ce point, le lecteur reconnaîtra que, dès que nous parlons d'une situation sociale ou lorsque nous y pensons, il nous faut définir la position d'où nous observons. En ce sens, tout individu devient un observateur comme le scientifique dès qu'il s'engage dans la communication.

Pour évaluer les événements de la vie courante, et afin de guider la suite de ses actions, chaque être humain particulier possède un système scientifique personnel. Pour celui qui étudie le comportement humain, les systèmes personnels des autres sont assez peu accessibles. Ce qui est assimilé par l'être humain en termes de stimuli, que ce soit de la nourriture, de l'oxygène, des sons ou de la lumière, et ce que l'individu produit comme chaleur, comme déchets ou comme actions délibérées, est accessible à [041] l'investigation. Tout ce qui se passe à l'intérieur, entre l'entrée et la sortie, n'est connu que dans une mesure restreinte: par introspection et, depuis peu, au moyen des rayons X et avec les traceurs de substances radioactives, on peut suivre certains des processus qui se déroulent dans l'organisme. A des fins pratiques, cependant, tout ce qui se produit chez d'autres personnes n'est accessible à un observateur que sous forme d'induction: il ne perçoit que les stimuli qui parviennent à l'autre personne et les réactions de cette dernière; le reste est sujet à conjecture.

En outre, l'observateur étant lui-même un stimulus social pour autrui, il connaît l'origine et la nature des stimuli qu'il fournit à d'autres individus. Dans un tel système qui inclut

l'observateur comme partie intégrante, les actions de la première personne constituent des stimuli pour la seconde et les réponses de la seconde personne sont des stimuli pour la première.



Identification de rôles et de règles

Une fois la position de l'observateur clairement définie, et la situation sociale établie, puisque des individus sont entrés en communication, il incombe aux participants d'identifier cette situation sociale. L'étiquette qu'une personne va lui attribuer dépend des règles qui gouvernent la situation aussi bien que des rôles que les divers participants ont à assumer. Il est évident que chacun a ses idées personnelles sur la définition de la situation et que la confusion règne quand les gens sont en désaccord sur la nature de cette situation. Au cours de la communication avec les autres, des rôles sont mutuellement assignés et, grâce à des échanges, on parvient fréquemment à un accord quant à la nature de la situation.

Lorsque le terme «rôle» est employé en relation avec la communication, il se réfère au code qui est utilisé pour interpréter le flux des messages. Par exemple, les propos d'une personne qui désire vendre une automobile seraient interprétés de façon très différente si cette personne devait jouer le rôle d'un acheteur d'automobile. Connaître le rôle d'une personne dans une situation sociale permet de jauger correctement la signification de ses paroles et de ses actions. Une fois que son propre rôle et ceux [042] de tous les autres participants ont été établis, le code est donné pour interpréter la conversation. Le nombre de rôles que chacun peut assumer est limité et ailleurs nous avons calculé que ce nombre est probablement aux alentours de vingt-cinq [149, p. 405]. Un individu adulte et mûr est capable de maîtriser cette quantité de rôles au cours de sa vie.

Toute situation sociale, quelle qu'elle soit, est gouvernée par des règles implicites ou explicites. Ces règles peuvent être créées sous l'impulsion du moment pour une situation particulière, ou bien elles peuvent découler d'une tradition séculaire. Dans le contexte de la communication, on peut considérer les règles comme des directives qui orientent le flux des messages d'une personne à une autre. Dans la mesure où les règles sont habituellement restrictives, elles limitent les possibilités de communication et, par-dessus tout, elles restreignent les actions des personnes qui participent. Les règles peuvent être considérées comme des dispositifs qui stabilisent ou bien interrompent un système de communication donné, et elles fournissent des directives pour toutes les éventualités. On peut mieux comprendre les significations des règles, des réglementations et des lois si l'on pense à un jeu de cartes auquel participent plusieurs personnes: les canaux de communication sont assignés, la séquence des messages est fixée et les effets des messages sont vérifiables. Les règles expliquent également que certains messages, à certains moments, adressés à certaines personnes, ne sont pas admissibles et que des pénalisations sont appliquées à ceux qui enfreignent ces règles. En outre, il existe toujours des règles concernant le début du jeu, la répartition des fonctions en termes de rôles et la fin du jeu [149, p. 401; 168].



La définition de la situation sociale

Une situation sociale est établie quand des gens sont entrés en communication; l'état de communication est déterminé par le fait qu'une personne perçoit que sa propre perception

a été remarquée par d'autres. Aussitôt le fait établi, on peut dire que le système de communication existe. A ce stade se produisent réception sélective, transmission intentionnelle et processus correctifs. [043] Alors les caractéristiques de circularité et les mécanismes d'autocorrection du système de communication deviennent effectifs. Cela implique que des rôles ont été assignés et des règles établies. Les participants d'une situation sociale sont plus ou moins conscients de ces événements et l'expérience les conduit donner un nom à une telle situation. Ce genre d'«étiquetage» non seulement précise l'attribution des statuts (des rôles) pour les participants et des règles relatives aux réunions, mais il spécifie aussi la tâche ou le but vers lequel la situation est orientée. Un enterrement, par exemple, a une autre finalité qu'un mariage et les communications différeront en conséquence. Ailleurs [149, p. 398], nous avons avancé l'idée qu'une personne quelconque ne rencontre généralement que moins d'une trentaine de situations sociales, au cours de son existence, ce qu'un individu moyennement doué peut aisément maîtriser.

Pour pouvoir donner une étiquette sociale, il est évident que des critères extérieurs sont extrêmement utiles. Si certaines personnes portent des vêtements de deuil et si d'autres connaissent la signification de cette tenue, ils seront tous d'accord sur la nature de la situation; la conversation sera par conséquent limitée, et elle sera interprétée dans l'optique d'une telle situation. Mais l'état de choses est différent et peut présenter des difficultés lorsque deux étrangers se rencontrent - disons par exemple dans l'Ouest américain vers 1850. Il se peut qu'aucun indice de comportement ne les aide à reconnaître leurs rôles réciproques. L'un des hommes, par exemple, pourrait avoir des intentions de meurtre, ou de persécution, ou de commerce. Dans des cas de ce genre, l'identification ne peut être élaborée qu'avec le temps et il faut créer de nouvelles règles. L'intervalle qui s'écoule entre la création d'une situation et son état définitif peut varier. Certaines personnes savent très habilement clarifier les situations; d'autres, particulièrement les névrosés, peuvent éprouver une grande angoisse tant que les règles, les rôles et les buts n'ont pas été définis.

044



LES SYSTEMES DE COMMUNICATION RELATIVEMENT SIMPLES

Quand un individu est seul, le système de communication est limité à un organisme unique. S'il y a deux personnes, le réseau de communication englobe ces deux organismes. S'il y a beaucoup de gens, le réseau embrasse tout le groupe, et, si l'on envisage de multiples groupes, alors on peut parler d'un réseau culturel. Dans le système de communication d'un individu isolé, les signaux circulent le long de voies établies dans le corps. Dans un système de deux ou plusieurs personnes, les signaux circulent à la fois le long des voies à l'intérieur du corps et à travers les milieux existant entre les corps.

Considérons d'abord les instruments de communication humains et les voies corporelles utilisées pour la communication. L'organisme d'un homme dans sa totalité peut être conçu comme un instrument de communication: il est équipé d'organes sensoriels, les récepteurs; d'organes effecteurs, les émetteurs; de transmetteurs internes, les voies humores et les voies nerveuses; et il a un centre, le cerveau. Cependant, le lecteur ne doit pas trop penser en termes anatomiques à propos du réseau interne de communication; il serait plus judicieux de comparer l'individu avec une organisation sociale. Dans le cadre défini d'une nation, par exemple, des messages provenant des frontières et de toutes les autres parties

du pays sont transmis au moyen d'un réseau complexe à la capitale et à tous les autres points. Ces messages peuvent être transmis par radio, par téléphone, par télégraphe ou de bouche à oreille; des messages imprimés peuvent être transportés par air, par bateau, par chemin de fer, en voiture, à pied ou à cheval. La personne qui est la première à rapporter un événement ne prend habituellement pas la peine d'effectuer un déplacement important pour diffuser la nouvelle. Le message est plutôt transmis par un système de relais en d'autres lieux et à d'autres gens.

Chaque station relais peut altérer, amplifier, condenser ou bien abrégé le message originel pour l'utiliser localement; et il n'est [045] pas rare qu'après un long transit toute ressemblance entre le premier rapport et le dernier soit pure coïncidence. Cette image est tout aussi valable lorsque l'on considère l'organisme humain.

Les organes des sens, par exemple, se trouvent répartis de la tête aux pieds sur toute la surface du corps et aussi dans les organes internes et autour. Ils sont sensibles à des stimulations qui ont leur origine dans l'environnement tout comme dans le corps lui-même; les organes terminaux agissent comme des stations de transformation des impulsions. Quel que soit le type du stimulus originel, que ce soient des séries d'ondes lumineuses ou d'ondes sonores ou bien un agent chimique, les organes des sens transforment ce qu'ils reçoivent en des impulsions qui seront transmises à l'intérieur de l'organisme. De même, peu importe si ces impulsions se propagent le long des voies afférentes à partir des nerfs périphériques et crâniens vers le cerveau, ou par des voies humérales, ou peut-être par contiguïté de cellule à cellule à l'intérieur d'un organe donné. L'essentiel en la matière, c'est que tout tissu vivant ait la capacité de répondre à l'impact de stimulations spécifiques. On peut appeler irritabilité cette capacité de réponse. Sa nature est déterminée en partie par le type de stimulus perçu et en partie par la nature des tissus, des organes et du système d'organes qui réagissent. Pour une meilleure économie et pour une plus grande efficacité, la stimulation perçue à la surface du corps ou à l'intérieur de l'organisme est transformée de façon à pouvoir être transmise convenablement; et, de la même façon, des impulsions ayant leur origine dans le cerveau et dans d'autres centres de régulation sont transformées dans plusieurs stations avant d'atteindre les organes effecteurs ou, au-delà même, les organes sensoriels d'une autre personne.

Nos organes effecteurs, les muscles lisses et les muscles striés, réagissent à des stimulations qui proviennent de l'organisme lui-même. Lorsque les muscles sont stimulés, leur irritabilité produit des contractions qui, à leur tour, peuvent provoquer des mouvements des membres, des déplacements du corps dans l'espace, le passage d'air à travers les voies respiratoires et subséquemment des sons ou des mouvements à l'intérieur du tractus digestif ou du système circulatoire. Chaque fois que des activités d'un organe ou de tout l'organisme sont perçues par la personne elle-même ou par les autres, ces activités constituent des éléments de communication qui prêtent à interprétation. [046]

Les centres supérieurs du système nerveux et peut-être certaines glandes évaluent des messages qui proviennent de divers organes, et l'individu peut répondre d'une façon automatique, parfois sans être conscient de la transmission. On appelle réflexes ces réponses automatiques si le circuit, à l'exception du stimulus, est situé entièrement à l'intérieur d'un seul organisme. Lorsque les messages sont transmis d'un individu à l'autre, l'information relative à l'état de leur organisme est souvent transmise sans qu'ils en aient conscience. Dans des situations sociales, on évalue automatiquement l'attitude d'autrui - par exemple si cette attitude est amicale ou hostile. Sans avoir conscience de leur propre

réponse, les interlocuteurs seront plus prudents et vigilants quand ils seront en face d'un individu hostile que lorsqu'ils rencontreront quelqu'un d'apparence inoffensive. Des messages interpersonnels plus complexes, spécialement lorsqu'ils sont codés sous forme verbale, requièrent une évaluation et une interprétation plus conscientes. Mais, quelle que soit la complexité du message ou l'étendue du réseau, les principes de base restent les mêmes.

Prenons un exemple: une personne trébuche dans l'escalier, et reste inanimée après sa chute. Un observateur neutre pourra être impressionné par différents aspects communicationnels de cet incident:

- dans le domaine physique, on peut en conclure que la personne s'est blessée;
- si l'on pense au système intrapersonnel de la victime, on peut déduire que certains processus cérébraux de la personne accidentée ont été altérés ou bloqués et qu'elle a perdu connaissance;
- dans le domaine de la relation interpersonnelle, on en infère que la personne a besoin d'aide;
- et dans le champ social, bien que ce ne soit pas immédiat, on peut s'attendre à certaines répercussions telles que poursuites pénales, établissement de règles pour la prévention des accidents,

et ainsi de suite.

C'est ainsi que tout changement dans l'état d'un organisme peut être analysé de différents points de vue et peut être enregistré consciemment ou inconsciemment.

Si les actions des êtres humains et des animaux ont des aspects communicationnels, de même les plantes et les objets transmettent des messages à ceux qui savent les percevoir. En une fraction de seconde, notre organisme peut percevoir une multitude 047 de stimulations, mais la plupart des descriptions scientifiques des phénomènes de perception rencontrent d'insurmontables difficultés lorsqu'il s'agit de décrire les processus impliqués.

Une brève illustration peut servir d'exemple. Si notre attention est attirée par l'aspect d'une rose rouge, nous apprécions sa beauté, sous l'influence de messages qui nous sont transmis par plusieurs canaux. D'abord nous voyons, puis nous sentons et, éventuellement, si nous nous approchons de cette fleur, nous pouvons la toucher. La description scientifique de ces trois démarches occuperait plusieurs centaines de pages. En commençant par la détermination de la couleur, la longueur d'onde réfléchie, par exemple, pourrait se situer aux alentours de 7.000 Angströms. Sur ce, la teinte ou la nuance de cette couleur, l'angle de réflexion et la nature de la source de lumière, son intensité, la texture et la couleur de l'arrière-plan, en contraste, et beaucoup d'autres traits devraient être étudiés pour compléter la description scientifique des processus concernant la seule lumière.

Spécifier la famille et l'espèce du rosier, préciser l'époque et la durée du processus de floraison constitueraient certains des aspects de l'investigation botanique, qui pourraient être complétés par l'odeur émise par la fleur, ainsi que le nombre des insectes qu'elle attire et leur efficacité dans la propagation du pollen. L'analyse chimique des parties constitutives de la rose et une description du terrain et des conditions climatiques pourraient faire l'objet d'autres chapitres d'une étude scientifique de ce genre.

Enfin, après une étude exhaustive de la rose et des conditions dans lesquelles elle fleurit, l'investigation s'étendrait finalement à l'être humain qui perçoit la rose. Le nom, l'âge, le sexe et d'autres indications seraient nécessaires pour nous identifier, nous, l'individu qui observe. L'étude de notre santé physique et l'examen de notre appareil visuel précéderaient probablement les recherches sur nos expériences passées, en particulier celles avec des fleurs et celles avec des roses. Des tests psychologiques pourraient révéler des traces d'événements antérieurs qui nous auraient amenés à nous intéresser à la rose plutôt qu'à la structure du mur du fond ou à un chien en train de jouer à proximité. Une investigation complémentaire pourrait nous faire découvrir les intentions qui étaient les nôtres en nous intéressant spécialement [048] à des roses soit pour orner notre boutonnière, soit pour décorer notre bureau ou, peut-être, pour offrir à une personne aimée. Et, après toute cette longue et fastidieuse préparation scientifique et cette série d'informations concernant la rose et l'être humain qui l'a perçue, nous aurions à nous occuper de cette fraction de seconde que dura la vision de cette rose et des quelques secondes supplémentaires pour nous en approcher.

Le lecteur aura facilement compris qu'aucun scientifique n'est en mesure de décrire toutes les choses susceptibles d'agir comme stimuli ni toutes les réactions pour une personne dans cette situation. Cependant, un observateur neutre assis sur un banc à proximité et observant l'action d'approcher et de cueillir la rose pourrait inférer beaucoup de choses à partir de ses propres expériences dans des situations analogues. Il pourrait en conclure que nous avons en nous une prédisposition ou, dirons-nous, une préférence pour cette rose en particulier à ce moment et dans cette situation. Cueillir la rose a signifié pour nous satisfaire un désir et nous procurer un cadeau. Pour l'observateur, il s'agissait d'un acte expressif qui lui apportait de l'information sur nous-même, sur la rose et sur la situation globale qui avait conduit à cet acte. La combinaison d'un stimulus particulier (la rose) avec un genre particulier de réponse (la cueillette) était la seule chose évidente pour l'observateur. Nous avons appelé «valeur» cette combinaison d'un stimulus particulier avec une réponse particulière. Le choix de cette action indiquait à l'observateur qu'à ce moment donné aucune autre action ne pouvait se produire, bien que, par exemple, nous eussions pu passer notre chemin en nous dirigeant vers le chien sans même remarquer la rose. Pour nous-même, qui avons cueilli la rose, le geste a créé un précédent qui pourrait influencer des actions futures et qui, en soi, était lui-même la suite d'événements vécus antérieurement. Que nous ayons été conscient de notre choix ou non, que nous ayons connu les raisons qui motivaient ce choix ou non, nous conviendrons tout comme n'importe quel observateur que, lorsque nous avons cueilli la rose, nous avons transmis un message aux autres. Et ce message signifiait: dans cette situation précise, nous valorisons - plus que tout - une rose.

En matière de communication, donc, n'importe quelle action constitue un message pour nous-même aussi bien que pour les autres. Dans le cadre de la communication, l'expression [049] et la transmission de valeurs - c'est-à-dire d'actions qui indiquent un choix - occupent une place centrale. Une valeur véhicule de l'information non seulement sur le choix qui a été fait mais également sur les choses qui auraient pu être sélectionnées mais n'ont pas été retenues. L'aptitude à choisir, à maximiser ou à minimiser certains aspects de la perception est un des traits caractéristiques de notre centre de communication. En outre, ce centre possède la faculté de conserver des traces des expériences passées. Il est évident que ce n'est pas l'action elle-même, mais une représentation symbolique qui est retenue; et le but de ces représentations est de jouer, à l'intérieur de l'organisme humain, le rôle de modèles réduits de tous les événements qui ont été vécus dans le passé.

En créant des choses nouvelles et en s'adaptant par l'action à l'environnement, l'homme se distingue de toutes les autres créatures. Ce don, que les organicistes appellent «cerveau» et les mentalistes «psychisme», n'est localisé nulle part. Bien qu'il ne possède aucune structure anatomique propre, il a néanmoins besoin pour fonctionner de la somme totale de toutes les cellules et de toutes les facultés de l'organisme.

Intégrer des parties à un tout, privilégier des événements, les minimiser ou les rejeter, juger le passé ou anticiper l'avenir, créer ce qui n'a encore jamais existé, telles sont les fonctions du centre. L'enfant, à sa naissance, est doté de toutes ces potentialités; mais leur exploitation dépend des expériences et des circonstances. Animé par un désir insatiable de rechercher le nouveau, il explore les choses et les gens et cela creuse des sillons permanents et indélébiles dans le centre psychique de l'enfant. Des impressions deviennent des expériences quand des événements sont enregistrés et laissent des traces disponibles pour de futures références. Petit à petit, les événements de l'extérieur s'impriment dans l'esprit de l'enfant et l'information s'acquiert. Ce qui arrive à une personne et dans son environnement est enregistré sous une forme codée; et la jonction des traces immédiates avec des traces d'expériences passées facilite la sélection des réponses. On dit que l'individu a appris quelque chose quand des réponses discriminatives ainsi que l'anticipation des événements indiquent la maîtrise de soi et de l'environnement.

Le développement de l'individu est contenu par des limitations biologiques qui, à leur tour, délimitent l'extension du système de [050] communication. Le patrimoine génétique de l'homme le pousse à établir des relations sociales tandis que son développement au cours de la petite enfance et ses premiers contacts sociaux détermineront sa façon d'utiliser [145] et éventuellement de parfaire ses moyens de communiquer. L'homme naît d'une mère. Après sa naissance, une mort certaine attendrait l'enfant s'il n'était nourri, vêtu et protégé. La rupture du cordon ombilical n'est que le premier pas vers la conquête de l'indépendance. La lutte du petit enfant pour acquérir une identité qui lui soit propre nécessite une quinzaine ou une vingtaine d'années. Pendant ce temps, l'enfant, qui au départ était impuissant et sans mobilité, grandit et apprend petit à petit à explorer le monde et à se lancer dans ses propres aventures. Un fastidieux codage des événements conduit à l'accumulation d'une vaste masse d'informations. Il acquiert un «savoir-faire» relatif à l'utilisation de ces informations et il parvient graduellement à se passer de l'aide qu'il recevait de ses parents ou protecteurs. Quand la maturation biologique et l'apprentissage social ont progressé suffisamment, l'enfant se trouve équipé pour fonctionner par lui-même et pour continuer la lutte pour la vie avec une chance raisonnable de survie. Alors, la communication avec ses semblables devient encore plus qu'avant une nécessité, car l'information sur lui-même, sur les autres et sur l'environnement doit être constamment révisée. L'état de maturité a été atteint lorsque, finalement, il communique et coopère avec ses semblables au lieu de se fier à l'aide physique et affective de ses parents.

L'homme acquiert sa conception du monde par l'interaction sociale [114] et par la communication, et cette acquisition est le fondement sur lequel repose l'organisation ultérieure de son environnement. En aménageant son environnement, l'homme se distingue de toutes les autres créatures vivantes. Il a surmonté ses limitations physiques en se projetant dans l'espace et dans le temps. Sa voix, qui portait tout au plus à quelques centaines de mètres, peut maintenant parcourir la terre et peut-être aller au-delà. Dans les conditions primitives, lors de ses déplacements dans l'espace, il franchissait peut-être quelques centaines de kilomètres; maintenant, il peut atteindre le monde entier et à l'avenir il ira encore plus loin. L'invention de l'écriture, la construction d'abris faits par l'homme, et

l'usage du dessin permettent que des messages du passé parviennent aux générations [051] futures. L'invention d'une communication de masse «transtemporelle» a provoqué la formation d'un corpus cumulatif de connaissances. L'information engrangée au cours des siècles est devenue la base sur laquelle ont été érigés de nouveaux systèmes d'objets et d'événements qui finissent par avoir une existence propre.

Contrairement à l'animal, l'être humain se trouve confronté non seulement aux autres humains mais aussi à des messages et à des productions du passé. Les inventions de l'homme, qui ont fréquemment pour but le progrès et la survie peuvent parfois saper ses fondements biologiques. La question reste ouverte de savoir si finalement les créations de l'homme améliorent son sort, ou bien aboutiront à sa propre modification ou encore à son annihilation totale. Quoi qu'il en soit, à la racine de tous les événements qui sont provoqués par l'homme se trouve son aptitude à communiquer, base sur laquelle se construit la coopération.

La coopération est en rapport étroit avec les caractéristiques qui font de l'homme une créature grégaire. L'homme ne vit donc pas seul. Il est habituellement entouré de parents, de semblables, de descendants et il recherche la compagnie de ses congénères. Dans le giron de la famille, du clan, du groupe ou, dans le sens le plus large du mot, de la horde, il se sent en sécurité. Il peut partager des expériences éprouvantes et maîtriser les événements hostiles en mettant l'information en commun et en rassemblant ses forces. Pouvoir compter sur d'autres membres du groupe augmente ses chances de survie dans un monde troublé. La première expérience au cours de laquelle il a été élevé et aidé par sa mère ou par d'autres membres du groupe induit l'être humain à se fier à autrui ou à s'en méfier. Si la confiance et le sentiment de sécurité prévalent, il recherchera l'aide d'autrui; si la crainte prédomine, il cherchera à dominer ou à éviter les autres. Mais, quel que soit le motif, que ce soit pour partager, pour éviter, pour conquérir ou pour détruire, il aura toujours besoin des autres.

L'homme doit se déplacer. Lorsque l'enfant acquiert la maîtrise de l'espace, d'autres moyens de se déplacer complètent bientôt la locomotion. En bateau, sur le dos d'animaux, sur roues ou avec des ailes, l'exploration du monde se poursuit. Le mouvement dans l'espace facilite l'acquisition et la dissémination de l'information [052] et la satisfaction des besoins. Transport et communication sont donc si intimement liés que la distinction est à peine possible.

En explorant l'espace, en cherchant à acquérir de la maîtrise, à satisfaire ses besoins de nourriture, d'abri et de compagnie, l'homme rencontrera des dangers et peut-être l'interférence d'autrui. L'être humain, tout comme l'animal, est sur ses gardes à la vue du danger: tout ce qui n'est pas par expérience reconnu comme inoffensif constitue une menace. Chez les animaux, l'alerte - c'est-à-dire l'attente d'événements imminents - s'exprime de bien des façons. Le lion gonfle sa crinière et rugit, le crabe «violoniste» brandit une pince rouge vif, alors qu'une poule d'eau émet un «kriek» strident. Un chat poursuivi par un chien se réfugie sur un arbre, les poils hérissés, les griffes plantées dans l'écorce, sifflant en direction du chien qui grogne au-dessous. Le corps du chat exprime la préparation à toute action éventuelle si un changement devait intervenir dans la situation; s'il guette et traque une souris, il attendra patiemment, pendant des heures, le moment opportun pour bondir, ce qui sonnera le glas du rôdeur.

Alors que l'animal en état d'alerte a le choix entre combattre, fuir ou se cacher, l'être humain dispose de possibilités supplémentaires: une action constructive, qui vise à éliminer la source du danger; des projets à long terme, pour éviter le retour d'un tel danger; enfin, la mise en commun de l'information et les possibilités de coopération avec d'autres êtres humains qui en découlent. Tels sont les privilèges spécifiques de l'espèce humaine.

La communication, qui a pour but de partager et de transmettre de l'information et d'accéder aux idées des autres, est précieuse pour l'individu en alerte. Quand la lutte, la fuite, la mise à l'abri et la communication sont exclues, la tension corporelle ne peut se donner libre cours et la continuation de l'alarme devient un état permanent que l'on appelle angoisse. Un surmenage de l'esprit et du corps peut même éventuellement survenir et aboutir finalement à un effondrement des structures fonctionnelles. L'individu est alors malade, psychologiquement et physiquement; l'attention concentrée sur le danger imminent monopolise les ressources mentales; la tension corporelle sans relâche aboutit à l'angoisse et à la fatigue. L'individu, incapable de prendre conscience d'autres circonstances qui requerraient une attention immédiate, ni de mobiliser pour un effort son corps [053] exténué, peut finalement être perdu dans des situations qu'il aurait pu autrement maîtriser aisément. Même dans une telle circonstance, la communication représente un processus utile. Quoique le fait de parler n'implique pas une grande dépense physique pour l'individu, il résorbera ainsi la surcharge de tension et sera finalement à même de retrouver son équilibre. Ce processus interpersonnel constitue le noyau de toute psychothérapie. Le besoin de comportement social de l'être humain le motive et l'oblige à maîtriser ses instruments de communication. Sans eux il pourrait difficilement recueillir l'information et satisfaire ses besoins vitaux. Une personne assure sa supériorité dans son groupe en premier lieu en utilisant habilement ses moyens de communication. Collecter de l'information et fournir celle dont les autres ont besoin, posséder une conception réaliste des événements et agir en conséquence est ce qui caractérise l'homme qui réussit.



LES SYSTEMES DE COMMUNICATION PLUS COMPLEXES

Au sein des systèmes de communication relativement simples, les participants peuvent suivre un message depuis son origine jusqu'à sa destination. Il est par conséquent possible, bien que ce ne soit pas toujours le cas, que les participants détectent et corrigent des distorsions. Dans un tel système, les caractéristiques de circularité deviennent évidentes. La transmission des messages et l'effet produit sont étroitement liés dans l'espace et le temps, et les participants ont l'impression qu'ils sont capables de maîtriser la situation. Les systèmes simples sont, dans l'ensemble, des systèmes symétriques: toutes les personnes qui participent sont munies de récepteurs, d'émetteurs et d'organes centraux de communication qui leur permettent de retenir et d'évaluer de l'information.

À la naissance, l'enfant entre dans un système de communication asymétrique parce que son propre équipement de communication n'est pas complètement développé; cependant, un bon environnement humain rectifiera graduellement cette asymétrie [054] et, dès que la maturité biologique de l'enfant le permettra, la communication commencera à être symétrique. Nous reviendrons ultérieurement sur le fait que, si l'enfant est élevé dans un environnement humain où prévalent des systèmes de communication symétriques, il est probable qu'il jouira d'une bonne santé mentale; et, si des circonstances malheureuses

obligent un individu à évoluer dans des systèmes asymétriques, des troubles de la communication surviendront.

Les systèmes de communication plus larges et plus complexes qui comportent un ou plusieurs groupes de personnes sont habituellement asymétriques. Le flux des messages émerge d'un centre ou converge vers un centre. Dans de tels systèmes, soit de nombreuses personnes communiquent avec une personne, soit une personne communique avec beaucoup. Si, par exemple, un homme politique s'adresse à la nation, il procède à une communication unilatérale au cours de laquelle ses auditeurs n'ont pas la possibilité de répondre immédiatement. De même, quand une instance administrative soumet à son patron son rapport d'activité sur le terrain, le responsable n'est pas en mesure de donner individuellement des réponses aux questions de ses informateurs ou de ses correspondants. Le système récepteur d'un être humain comporte des limitations physiques telles que seul un nombre limité de messages peut être traité dans une journée. Si le nombre des messages qui arrivent dépasse la capacité du récepteur, il faut condenser chaque message et les résumés doivent être groupés jusqu'à ce que le récepteur puisse maîtriser le nombre d'éléments à considérer. A partir des synthèses qui auront été opérées, fréquemment, le responsable, ne sera pas capable d'évaluer correctement les messages d'origine et, puisqu'il est rarement en position de parler personnellement à ceux qui ont émis ces messages, son action est surtout celle d'un système récepteur dans une communication unilatérale. Ces systèmes asymétriques que nous avons appelés «réseaux de groupes» se caractérisent par le fait que soit la source soit la destination des messages est anonyme; la correction des messages est par conséquent différée. Pour compenser les asymétries de ces systèmes, des responsables efficaces ont développé des méthodes pour raccourcir les circuits. D'une part, cela évite des étapes successives d'abstraction et par conséquent de distorsion de la signification. D'autre part, cela évite que l'échelon de commandement ajoute ou retranche au [055] message d'origine. Ainsi, un général en chef montera au front pour se procurer personnellement des informations de première main; et les émissaires de gouvernements étrangers rendent fréquemment leur rapport en personne afin d'éviter des distorsions lorsque l'information passe par différentes mains.

Les réseaux de communication les plus complexes sont les réseaux culturels dans lesquels de nombreuses personnes communiquent avec de nombreuses autres. Ici, à la fois l'origine et la destination des messages restent anonymes; par conséquent, la correction des messages devient impossible. Il en résulte que l'individu se sent impuissant devant les messages dont il est submergé. Il cherche vainement leur source et leur destination. Si, dans un réseau de communication, les participants connaissaient les points précis, ils pourraient, grâce aux rétroactions, modifier leurs propres messages et interpréter correctement ceux des autres. A une époque récente, beaucoup de citoyens, par exemple, ont avidement désiré faire quelque chose pour éviter la guerre, mais parfois ils n'ont pas pu échapper au sentiment que la guerre était inévitable. Les hommes éprouvent un sentiment d'impuissance quand ils sont submergés de rumeurs et de messages anonymes, probablement parce que chaque personne a besoin de reconnaître les messages d'une façon personnalisée. En conséquence, on pourrait dire que, lorsque des messages ont une source ou une destination non identifiée, cela provoque un sentiment d'insécurité, car l'individu se sent paralysé s'il lui est impossible de corriger les interprétations erronées.



Un individu qui n'a pas conscience de l'existence de systèmes culturels plus vastes que le sien acceptera les événements comme «naturels». Si toutefois quelqu'un est conscient d'assister à des événements historiques ou culturels, il est frustré par le fait qu'il n'est pas à même de comprendre pleinement les processus qui se déroulent. Essayons, par conséquent, d'apporter un peu de lumière sur cette question. Il appartient aux anthropologues d'étudier ces systèmes suprapersonnels; les indications qu'ils ont [056] tendance à donner sur une «culture» consistent principalement en généralisations concernant des personnes et des groupes. Ce que les gens font et ce que les gens disent, ce qu'ils ont fait ou ce qu'ils ont dit, composent le gros des données.

On ne peut pas observer directement la «culture» en tant que telle. Elle existe uniquement sous la forme de généralisations énoncées par les chercheurs en sciences humaines, qui incluent non seulement les modèles d'organisation spécifiques des hommes en groupes, mais aussi leurs problèmes juridiques et économiques, leurs langages et leurs systèmes de symbolisation, leurs conventions et leurs traditions et tous les objets, bâtiments et mouvements qui véhiculent quelque message du passé [147].

Pour les membres d'une tribu primitive qui ont passé toute leur vie au même endroit, il semble tout à fait naturel que les choses soient comme elles sont. Toutefois, l'anthropologue s'aperçoit, à partir de sa connaissance d'autres lieux et d'autres peuples, que certains des traits observés sont uniques. C'est parce qu'il est étranger qu'il peut distinguer ce qui, pour l'autochtone, va de soi et passe inaperçu. Cependant, habitué à faire et à voir des choses autrement que les gens du pays, l'anthropologue rencontre un nouveau problème à chaque pas. Son manque de familiarité avec telle ou telle culture particulière se révèle lorsqu'il veut communiquer avec les gens du pays, lorsqu'il viole involontairement quelque règle fondamentale ou bien lorsqu'il veut tout simplement commander un repas. De même, lorsqu'ils vont à la découverte d'une nouvelle «culture», tous les voyageurs sont obligés de déduire certains principes grâce auxquels ils pourront comprendre les gens du pays. Telle est exactement la position de l'anthropologue américain lorsqu'il désire apprendre quelque chose sur Bali ou celle de l'anthropologue anglais quand il étudie l'Amérique. Et le chercheur en sciences humaines est confronté à la même difficulté lorsqu'il mène un travail de recherche auprès des personnes d'un groupe autre que le sien. Quand un étranger se trouve lui-même environné par une population qui diffère de lui à beaucoup d'égards, il doit bien sûr élaborer des généralisations sur le comportement d'autrui. Peu importe qu'il soit un voyageur dans un pays différent ou qu'il soit un juriste chez des médecins: le principe est le même.

En général, les gens qui appartiennent à une culture donnée ou à une subculture sont remarquablement ignorants des prémisses [057] auxquelles ils se conforment dans leur système de communication. Aucun homme n'est réellement capable d'évaluer ses propres comportements en fonction du système plus vaste auquel il appartient. Sans doute existe-t-il des gens qui pensent agir parfaitement en accord avec les principes de leur culture respective et certains des autochtones peuvent même énoncer des prémisses d'une façon très explicite. Mais seul un étranger, ou bien un autochtone qui a vécu dans des systèmes culturels autres que le sien, peut formuler les prémisses fondamentales. Ce n'est que par l'expérience du contraste que l'observateur acquiert la prise de conscience et la perspective qui sont nécessaires pour parvenir à des généralisations pertinentes: ces généralisations constituent donc un dictionnaire qui rend l'observateur capable de traduire dans le langage qui lui est familier les signaux qu'il a reçus sous une autre forme.

Nous avons mentionné plus haut le sentiment d'impuissance que l'on éprouve quand on ne peut pas suivre la trace d'un message de l'origine jusqu'à la destination. Cela implique cependant que l'on sache qu'à partir de messages l'on peut remonter jusqu'à des sources humaines. Chaque culture comporte des croyances et des traditions dont on ne peut pas trouver les origines humaines. Ces messages sont acceptés par la population comme s'ils provenaient de Dieu ou d'une figure mythologique, ou bien comme s'ils exprimaient la nature des choses. Mais, quelle que soit la source supposée à laquelle ces messages sont attribués, il est significatif que l'individu ne possède ni recours, ni réponse, ni possibilité de correction. L'anthropologue, en revanche, sait que dans une autre culture peut-être ce domaine particulier de croyances est modifiable tandis que dans d'autres secteurs la correction est impossible. Nous appellerons «communication culturelle de masse» ces zones où la correction est impossible.

Ainsi, l'on peut dire que la communication culturelle de masse influence chaque citoyen qui se trouve dans son rayon d'action. On relève des exemples de ce type de communication dans les messages que les gouvernants et les dirigeants adressent à la population. Ici, une ou plusieurs personnes envoient à la population en général des messages sous la forme de proclamations, d'émissions de radio ou de télévision, de pièces de théâtre, de films, d'articles de journaux, etc. Ces communications se caractérisent 058 par une instance émettrice multiple et souvent indéfinie. Elles proviennent habituellement d'une institution ou d'un département administratif et, au moment où un discours est prononcé ou un spectacle a lieu, beaucoup de gens y ont collaboré. Ce n'est donc plus un message d'un individu à un autre, mais un message de beaucoup de gens à beaucoup d'autres et, finalement, tant de personnes y ont participé qu'il faut considérer ce processus comme une communication de masse. Les enfants sont continuellement exposés aux communications de masse par la radio, la télévision, les bandes dessinées et, finalement, et ce n'est pas le moins important, par les opinions de la famille elle-même.

Une seconde sorte d'événements doit être prise en considération au chapitre de la communication culturelle: la transmission d'énoncés sur la tradition et sur les habitudes relatives aux cérémonies, aux usages commerciaux, à la santé, à l'éducation des enfants, etc. Contrairement aux messages dont il a été question plus haut, dans la plupart des sociétés l'information relative aux coutumes constitue - bien qu'elle change lentement - une répétition plus fidèle des communications de masse du passé. Le spectateur peut observer comment l'information, d'origine fréquemment anonyme, est transmise de génération en génération et il peut remarquer ses effets sur le comportement des gens qui vivent à notre époque.

On peut inclure un troisième type d'événements dans la rubrique de la communication culturelle: les objets matériels fabriqués par l'homme et la façon dont les gens disposent ce dont ils s'entourent. En raison des dimensions et du temps nécessaires à la construction, les cathédrales, les digues, les routes et les immeubles se situent à une échelle que ne peut atteindre l'action isolée d'un individu. Ici encore, ces systèmes d'objets deviennent des communications de masse dont les personnes qui sont à l'origine des messages, de même que leurs destinataires, demeurent fréquemment anonymes.

Il existe un quatrième type d'événements sociaux: le système des symbolisations et le langage que l'on doit apprendre si l'on veut participer à un groupe donné. Il faut savoir maîtriser non seulement les systèmes de symbolisation, mais également des nuances subtiles dans les significations des symboles. Grâce à l'impact de la communication de

masse, chaque citoyen apprend à interpréter le sens des messages non seulement en [059] appréciant le contenu mais surtout en observant certains indices sur la manière de les présenter. La ponctuation, l'accentuation, les marques d'attention, l'attribution de rôles et l'expression de l'émotion peuvent toutes être considérées comme des messages sur la communication qui guident le récepteur dans sa compréhension - son décodage et son évaluation des messages. L'expression «s'il vous plaît», par exemple, ou le fait d'élever la voix dans un certain contexte ont une signification qui appartient à la culture que l'on partage et aux enseignements de la matrice sociale, soit grâce à la communication de masse, soit à partir de l'expérience personnelle des relations avec d'autres personnes de la même culture. On présume que les règles de la communication sur la communication - qui sont aussi les règles qui définissent la relation humaine - sont communes à beaucoup de gens; tandis que le contenu primaire, plus simple, du message est l'affaire du moment immédiat et particulier à celui qui parle.

Les éléments que l'on croit personnels et éphémères sont évidemment plus susceptibles de changement que les modèles plus fondamentaux dont on présume qu'ils sont absolus ou du moins observés par un grand nombre de personnes. On suppose que la liberté d'action et d'autocorrection de l'individu est relativement grande au niveau personnel. Il voit les effets de ses actions, il peut les corriger et il peut voir la relation entre cause et effet. Mais des difficultés surgissent quand il s'agit des idées que l'individu suppose partagées par un grand nombre de gens. La personne en question peut être excessivement déviante par rapport aux autres personnes dans ses habitudes communicationnelles et elle peut posséder ses propres règles spéciales pour interpréter des nuances dans la communication. Cependant, elle suppose inconsciemment que ces règles sont universelles et qu'elles appartiennent à la nature inévitable et permanente de la vie. Ainsi en est-il du patient en psychiatrie. A ce niveau, la difficulté de la tâche de la thérapie est d'amener le patient à découvrir que ses idées non explicitées et généralement inconscientes sur les relations humaines, sur la communication et sur sa propre culture sont incorrectes; c'est aussi de l'aider à comprendre que les communications de masse sont d'origine humaine et peuvent être changées.

Ce ne sont pas seulement les individus qui croient inconsciemment à l'universalité des règles de la communication, mais aussi [060] des groupes de personnes et des nations tout entières. Dans ce contexte, une déclaration de guerre peut être considérée comme le moment où les gens réalisent leur isolement en termes de communication. En recourant à l'intervention armée, ils forcent l'adversaire à faire de même, c'est-à-dire à recourir à la guerre. Cette procédure met fin à leur isolement dans la mesure où les deux nations utilisent un système de communication qui leur est commun, celui de la violence et de la guerre. Cela en soi a un effet égalisateur pour les deux nations étant donné qu'elles partagent maintenant un système de communication qui leur est commun.

Après un certain temps, variable, et avec l'effet de nivellement de la guerre, les adversaires sont à nouveau capables de vivre sans guerre; cela suppose qu'ils sont passés à travers les mêmes épreuves, ce qui leur fait partager les mêmes règles de communication.

Les anthropologues, les psychologues et les sociologues ont produit une littérature considérable au sujet de l'impact de ce genre de communication de masse sur l'individu. Pour l'essentiel, on peut considérer que ces communications de masse forment une matrice sociale dans laquelle s'insèrent les relations humaines. La façon dont la matrice sociale

influence les comportements individuel et interindividuel peut mieux se comprendre si l'on introduit le concept de prémisses de valeur.



PRÉMISSES DE VALEUR ET COMMUNICATION

Le terme *valeur* est assez couramment utilisé dans le langage populaire et est étroitement lié à deux notions: d'une part, on peut attribuer de la valeur à n'importe quel objet et à n'importe quelle action; d'autre part, la valeur est une quantité qui rend possible l'évaluation comparative. On suppose que tout objet et toute action peuvent être comparés à tout autre objet et à toute autre action quand des valeurs sont substituées à l'idée de ces objets et actions. En fonction de ces notions, la valeur est un dispositif qui rend commensurables des choses non comparables; [061] par exemple, les gens relient le prix à toutes sortes d'activités ou de commodités; ainsi, le prix de cinq dollars pour des chaussures d'enfants peut être évalué comparativement au prix de cinq dollars de whisky. La valeur est aussi un dispositif qui permet de différencier des choses qui se ressemblent étroitement: on peut préférer une marque de whisky à une autre parce qu'elle coûte quelques cents en plus ou en moins. Pour les besoins de notre présente étude, toutefois, nous emploierons le mot valeur dans un sens plus général et moins quantitatif [124].

Ce sens plus large du concept de valeur peut être rapproché de la notion plus simple de préférence. La préférence indique toujours la réaction d'un organisme devant deux ou plusieurs possibilités qui ont été perçues. Ces possibilités se rapportent, d'une part, à une série de stimuli perçus et, d'autre part, à l'anticipation d'une série de réactions de l'organisme. Afin de faciliter une décision face à des choix multiples, l'organisme subdivise en groupes les stimuli perçus et les réactions anticipées. Par une série de processus compliqués, l'organisme en arrive finalement à un énoncé de préférence. Cette manifestation de préférence, nous l'appellerons une valeur.

Ce sont les préférences manifestées qui révèlent le fonctionnement de l'esprit d'une personne. Fréquemment, le choix se limite à une alternative dans laquelle on peut associer par exemple «mort» et «deshonneur», ou bien «whisky» et «chaussures d'enfant», ou bien encore «base-ball» et «handball». Dans ces exemples, la situation de choix est claire mais, la plupart du temps, les choix sont si nombreux qu'ils ne peuvent pas être classés en alternatives simples. Il semble que dans la vie d'un individu ses propres actions, les objets extérieurs qui l'entourent, les événements auxquels il participe et même ceux dont il est le spectateur - tout cela peut être disposé en un réseau de préférences.

Ces systèmes ramifiants, ou réseaux de préférences, dont nous nous occupons dans la présente étude, sont au cœur de tous les processus de communication. Par exemple, si nous - B - entendons A affirmer quelque chose, ou si nous voyons l'un de ses gestes, ou bien si nous l'observons simplement en train de vaquer à ses occupations, les conclusions suivantes (facilitées par nos impressions concernant celui qui parle et par notre connaissance de sa culture) nous viendront à l'esprit: [062]

- premièrement: dans le cadre du champ social au sein duquel A agit, un grand nombre de stimulations possibles se sont produites;
- deuxièmement: A, qui agit dans ce champ, a perçu une partie de ces stimulations, mais il est impossible de spécifier lesquelles;

- troisièmement: A possède un certain nombre de moyens par lesquels il peut répondre;
- quatrièmement: la réponse faite par A est le produit final d'un processus compliqué.

Ni A ni nous-même à la place de B ne savons de façon certaine quelles stimulations ont été perçues ni quelle gamme de réponses a été considérée. Finalement, tout ce que nous voyons, c'est une action préférentielle de la part de A. Cette action implique l'idée qu'une stimulation, dans un large champ de stimuli, a entraîné une réponse dans un champ de réponses. Ainsi, il est bon de rappeler que, dans la communication courante, tout énoncé de préférence de valeurs n'est pas uniquement un message sur ce qui a été choisi, mais évoque implicitement, chez celui qui le reçoit, certaines associations sur ce qui aurait pu être perçu, sur le cours des événements qui aurait pu s'ensuivre, et sur les jugements à propos de ce qui aurait dû être fait. Effectivement, cet arrière-plan implicite est ce qui confère de la signification à tout énoncé, et aussi bien le locuteur que l'auditeur en font libéralement usage. «Vous voyez ce que je veux dire» est une expression qui illustre ce phénomène, évoquant soit un patrimoine culturel commun, soit l'expérience antérieure que l'auditeur possède du système de valeurs du locuteur.

Quand des personnes conversent, chacune émet plusieurs suppositions concernant l'état psychologique de l'autre. Nous, par exemple, en tant que B, supposons que, lorsque A perçoit plusieurs alternatives, il les compare entre elles; en d'autres termes, nous supposons que A arrivera à une action ou à une parole dans laquelle une préférence se manifestera - ouvertement ou implicitement. En outre, nous attribuons à A la capacité d'évaluer des éléments hétérogènes - au moins par paires - sur une échelle homogène. La «comparaison» implique que, quelque différents que soient les éléments, un certain dénominateur commun peut être trouvé. Ce processus psychologique inféré englobe non seulement nos considérations relatives à la nature des stimuli et aux [063] réponses possibles de A, mais inclut aussi l'idée que A a eu certaines expériences antérieures. Dans le langage quotidien, le terme «justification» dénote certaines délibérations personnelles qui ont pour but de confronter les événements présents avec l'expérience passée. De cette façon, l'action envisagée s'accompagne d'idées concernant des pratiques généralement admises. Les suppositions que nous faisons sur A, par conséquent, renvoient à des processus intrapersonnels au nombre desquels nous incluons la perception, la comparaison, la justification et l'évaluation qui sont supposées mener soit à un énoncé formel de préférences, soit à une action à partir de laquelle nous, observateur, pouvons déduire une préférence.

A ce point, il semble nécessaire de récapituler ce que nous avons dit sur la fonction de la culture dans les relations interpersonnelles. Nous disons simplement qu'une prémisse de valeur est une généralisation faite par un observateur sur les perceptions et les actions d'une autre personne. L'observateur impute ces généralisations à l'autre personne ou les projette sur elle. Inversement, la personne qui s'engage dans une certaine action - parole, geste ou autre mouvement - le fait pour être accessible à l'observateur. Ce faisant, elle exprime son système de préférence. A agit en sorte que, effectivement, B tire des conclusions sur son processus intrapersonnel (le processus intrapersonnel de A) qui, autrement, serait inaccessible. L'observateur est incité à compléter à partir de son propre système d'information le sens du comportement de l'autre. Ce n'est qu'au moyen de ce complément que l'observateur peut comprendre le message. Cette façon de «combler les vides» provient naturellement des communications culturelles de masse auxquelles un individu a été exposé. Les personnes qui ont été élevées dans le même système culturel parlent plus ou moins la même langue et possèdent plus ou moins les mêmes valeurs. Elles

peuvent différer et même s'opposer au sujet des préférences, mais en fait elles se comprennent. L'un dans l'autre, elles seront d'accord quant aux éléments que l'on peut comparer avec pertinence et elles ont une conception semblable du «commun dénominateur» mentionné plus haut.

Comprendre [169], c'est surtout percevoir l'action d'une personne et en déduire la série de processus intrapersonnels dont cette action représente le résultat final. Bien sûr, plus les déductions seront correctes, plus les deux personnes parviendront à [064] posséder une information commune. On peut apprendre à connaître l'autre de plusieurs façons: la première manière consiste à vivre avec un individu pendant une longue période. En accumulant continuellement de l'information, et en s'exposant de façon répétée à des événements semblables, les deux personnes apprennent chacune à faire des déductions correctes sur leur comportement réciproque. Toutefois, cette méthode prend du temps, et souvent n'est pas pratique, parce que, dans la vie quotidienne, nous devons communiquer avec un très grand nombre de gens que nous n'avons jamais vus auparavant. Bien que nous ne connaissions pas intimement la plupart des gens que nous rencontrons, nous possédons une certaine information *a priori* sur leurs systèmes de valeurs si nous connaissons la culture dans laquelle ils ont vécu. S'ils partagent notre propre culture, cette information sera assez détaillée.

Dans les chapitres IV, V et VI, nous nous étendrons plus longuement sur ces informations *a priori* partagées par les gens qui vivent dans le secteur américain de la civilisation occidentale. Nous présenterons les prémisses des valeurs qui gouvernent la communication aux États-Unis - la matrice sociale - en supposant qu'un voyageur parlant anglais explore l'Amérique pour la première fois de sa vie et s'étonne du nombre de choses qu'il ne comprend pas [32; 47; 65; 86; 95; 102; 157; 167]. Certaines de ces observations sont bien connues des étrangers, mais les Américains sont bien souvent incapables d'exprimer d'une façon précise ces aspects mêmes. L'individu né aux États-Unis comprend implicitement ces indices auxquels il réagit sans jamais avoir besoin d'y réfléchir [7; 9; 49; 69; 82; 112; 175]. Mais, dès que le psychiatre né aux États-Unis s'occupe de thérapie et de réadaptation - c'est-à-dire dès qu'il essaie d'améliorer les moyens de communiquer d'un patient -, il doit prendre plus clairement conscience de la nature de la communication qui s'établit entre lui et le patient. Alors que, dans la vie quotidienne, les gens communiquent continuellement sur la base d'informations incomplètes, cette façon de procéder est assez insatisfaisante pour un psychiatre qui entreprend une thérapie. Une information incomplète peut suffire dans la vie de tous les jours parce que l'action qui suit immédiatement complétera partiellement l'information qui manque. Cependant, en thérapie, lorsque l'on essaie de modifier le système de communication lui-même, il faut disposer [065] d'une information plus complète pour mener la tâche à bonne fin. C'est pourquoi, avant de discuter de la nature de l'information inhérente à la matrice sociale, nous allons au prochain chapitre voir comment les psychiatres doivent compter sur l'information portant sur les valeurs et la communication, afin d'aider leurs patients.



III - Communication et maladie mentale

- Approche psychiatrique -
Jurgen Ruesch

Chacun d'entre nous vit, mais réussir sa vie est un art qui n'est pas à la portée de tout le monde. Ceux qui sont éprouvés par des échecs - les patients - ont besoin d'être soulagés; ceux qui croient posséder un savoir en la matière - les thérapeutes - essaient de provoquer une amélioration. Un échange s'instaure quand des patients et des thérapeutes se rencontrent et au cours de ces rencontres se produit ce qu'on appelle la psychothérapie. Mais on peut trouver des éléments thérapeutiques à chaque pas dans la vie. Dans les relations sociales, peu importe qui a besoin d'aide et qui prête assistance. Il n'est pas nécessaire (et même il n'est parfois pas judicieux) que les gens sachent qu'on les aide. Le patient doit avant tout avoir l'impression que son sentiment d'échec diminue et cela doit être perçu par celui qui prête assistance. L'impression éprouvée à l'issue d'une communication bénéfique agit sur les sujets et ils commencent à rechercher la compagnie d'autrui. Parfois, les interlocuteurs peuvent être une mère et son enfant; d'autres fois, ce sera un médecin et son malade, dans d'autres cas, un professeur et un élève ou bien encore un croyant et son conseiller spirituel. Il est probable que chacune de ces relations duelles fera appel à une combinaison différente de langage et de symboles et que chacun recourra à des systèmes scientifiques et philosophiques spécifiques pour expliquer ce qui est arrivé; cependant, la nature de ces événements reste toujours la même: c'est un phénomène qui se produit au cours d'une relation avec d'autres personnes. Le psychiatre a pour tâche d'aider ceux qui ne sont pas parvenus à une communication satisfaisante et la psychiatrie, en tant que discipline 068 scientifique, vise à recueillir de l'information sur la nature de ces échecs et promouvoir des mesures pour y remédier.

Un psychothérapeute qui s'intéresse à la conduite humaine n'observe et n'étudie évidemment pas seulement ce que font les patients: il doit aussi diriger son attention sur les aspects du comportement susceptibles de changer au cours de la thérapie. Le thérapeute se sert de sa connaissance du comportement humain dans le but d'améliorer la santé du patient. Quelles que puissent être sa formation et ses options personnelles, le thérapeute cherche à influencer le comportement de ceux qui viennent à lui pour se faire aider. Contrairement au naturaliste qui étudie la nature et se concentre sur ce qui est, le thérapeute s'intéresse surtout au devenir, aux potentialités de développement, plutôt qu'il ne vise au maintien d'un statu quo comportemental. Cependant, ce point de vue n'est pas universellement partagé. De nombreux psychiatres pensent encore que le comportement déviant et la maladie mentale sont des bizarreries qu'il faut répertorier et circonscrire; leur attitude est très proche de celle des naturalistes. Outre ces deux types d'orientation, il nous faut encore signaler les psychiatres qui travaillent surtout dans le domaine administratif, dans la recherche sociale ou physiologique, ou au service des tribunaux, et qui occupent des positions qu'on ne peut comparer ni à celle des thérapeutes ni à celle des naturalistes. Une brève description de la scène psychiatrique illustrera la variété de ces positions par quelques exemples.



LA SITUATION DE LA PSYCHIATRIE CONTEMPORAINE

Freud a sans doute été l'homme qui a exercé la plus grande influence sur la pensée psychothérapeutique. En témoigne le nombre de ses disciples qui adhèrent au système

psychanalytique orthodoxe et forment un monument vivant en hommage à son génie [54]. D'autres penseurs ont par ailleurs influencé profondément les thérapeutes américains. Il nous faut mentionner Adler, Jung, Rank, Reich et Stekel [122] qui, à un moment ou à un autre, ont été associés au mouvement freudien et qui tous [069] ont eu des adeptes dans ce pays. Outre ces influences autrichiennes, suisses et allemandes, les travaux des Français Charcot, Janet et Bernheim ont aussi joué un rôle [83; 84]. On peut regrouper toutes les différentes écoles européennes de thérapie qui constituent une des sources de l'actuelle configuration complexe de la psychiatrie américaine et noter que la deuxième source est une école de pensée née dans ce pays. Elle a anticipé certains des courants thérapeutiques européens et elle est associée au nom d'Adolf Meyer [101]. Bien qu'il soit lui-même d'origine suisse, Meyer a essayé d'intégrer les notions américaines de processus et de changement à la pensée européenne, plus attachée à la structure. Il a été le premier à souligner l'importance des réactions comportementales et à insister sur le concept d'ajustement aux situations existentielles. Il a ainsi introduit de la souplesse dans les conceptions plutôt statiques de la psychiatrie à son époque. Une troisième source de la psychiatrie américaine moderne est constituée par la psychologie académique et elle reflète les diverses tendances de la psychologie [44]. Des noms comme ceux de Watson, de Prince, de James, de McDougall sont connus de tous [121] et, à une époque plus proche, les écoles qui se réclament de la *Gestalt Psychologie* [89] et des travaux expérimentaux les plus récents sur le conditionnement [100; 128] et l'apprentissage [75; 119] ont exercé une influence considérable. On peut trouver une quatrième source [125] de la psychiatrie américaine dans le système hospitalier des différents États américains tel qu'il s'est développé au cours du XIXe siècle [186], tandis qu'une cinquième source se situe dans la médecine clinique, la physiologie et la neuropsychologie [39; 40; 58].

Aujourd'hui on peut donc établir que les prémisses de valeurs qui régissent la psychothérapie américaine possèdent cinq sources historiques: la psychanalyse, la psychobiologie, la psychologie expérimentale et sociale, la psychiatrie hospitalière publique et la médecine. Une synthèse des divers apports a débouché sur de nouvelles orientations: on adapte à la situation américaine des concepts européens et l'on combine des concepts venus des sciences sociales avec des approches purement physiologiques. Parmi les tendances américaines modernes, il faudrait aussi mentionner la médecine psychosomatique [137; 141; 150]. Dunbar [50; 51], Alexander et French [4], Weiss et English [174] et d'autres tentent d'intégrer les concepts psychanalytiques aux [070] découvertes de la physiologie qui ont été faites par les praticiens de la médecine clinique [2]. Alexander et French [3] ont également tenté d'adapter la psychanalyse aux besoins actuels de la psychiatrie. Dans leur livre *Psychoanalytic Therapy* [Thérapie psychanalytique], ils préconisent de diminuer le nombre des séances, d'éviter les réactions de transfert trop intenses et de raccourcir les cures. De même, Rogers [137] a proposé une méthode de «conseils non directifs» pour aborder les problèmes quotidiens d'ajustement tels qu'ils sont ressentis par le «client» Sullivan [160], Horney [76], Fromm [56], Kardiner [85], Ruesch [140; 143] et d'autres ont tenté de remédier à l'isolement traditionnel de la psychiatrie par rapport aux autres sciences humaines. Ils ont attiré l'attention sur la matrice sociale au sein de laquelle agissent à la fois le patient et le psychiatre. L'École de psychiatrie de Washington [120], par exemple, s'est constituée à partir de la prémisse de Sullivan selon laquelle le psychiatre moderne devrait avant tout se soucier des relations interpersonnelles plutôt que de la structure psychique interne du patient. Parmi d'autres tendances importantes, il faut mentionner également la psychologie de l'enfant, la protection infantile et l'hygiène sociale de l'enfance [6; 71]. Elles se développèrent en intégrant deux éléments principaux: l'insistance de Freud sur le retentissement des événements de l'enfance, d'un

côté, et l'importance que les Américains attachent à la vie familiale, de l'autre. Les théories et les observations sur les événements de l'enfance rencontrent aux États-Unis un écho favorable parce que la vie de la famille américaine s'organise surtout autour de l'enfant: tout ce qui peut être bénéfique pour l'enfant sera bien accueilli par l'opinion publique.

Si l'on examine les effets opérationnels de la thérapie américaine, il faut dire qu'en général on préfère une thérapie d'expression à une thérapie de suppression [57]. Cette dernière entre ouvertement en conflit avec l'idéologie américaine de l'égalité dont l'un des buts primordiaux est de libérer l'individu de toute autorité répressive identifiable. On trouve des thérapies de l'expression non verbales comme l'ergothérapie [70], la ludothérapie [46], le psychodrame [115; 116], la musicothérapie [99] et l'art-thérapie (peinture avec les doigts) [156]. Les principes liés à la manipulation sociale se manifestent, au sein de la culture américaine, dans le travail des services sociaux psychiatriques [55] et dans [071] d'autres tentatives pour agir sur le milieu environnant. La valorisation culturelle de l'efficacité de l'organisation et de la santé physique se trouve à la base des méthodes qui concernent le corps et l'influencent directement, telles que la relaxation progressive [81], la diététique [154], etc. la thérapie de groupe exprime manifestement la conception américaine de la sociabilité, et valorise l'aptitude à s'adapter à un groupe. La narco-analyse [77] tente de combiner l'hypnotisme [30; 183] avec l'action de drogues: cette méthode a paru économiser du temps et des efforts et on y a recouru largement dans des situations désespérées pendant la Seconde Guerre mondiale [66; 67].

Les efforts combinés des différentes écoles thérapeutiques, des institutions de formation et autres organismes intéressés à la thérapie et à la prévention de la maladie mentale ont suscité quelques changements dans l'opinion du public sur la psychiatrie. Aujourd'hui, ces influences diverses ont uni leurs forces et se sont organisées sous la bannière de la «santé mentale». Un vaste mouvement pour la santé mentale se construit aux États-Unis et aboutit à un processus d'intégration où la psychanalyse, la psychobiologie, les techniques de la santé publique et la médecine se rencontrent et se rapprochent de plus en plus [118; 129], Psychiatres, psychologues, anthropologues, travailleurs sociaux, fonctionnaires de la santé publique et des services sociaux, juges, policiers et médecins privés collaborent de plus en plus à la diffusion des concepts de base de la santé mentale. Les municipalités, les États, ainsi que la législation fédérale et le pouvoir exécutif prennent progressivement conscience de la nécessité d'adopter des mesures pour faire face aux problèmes d'inadaptation; aussi, des équipes de responsables rassemblent-elles de plus en plus d'argent pour les hôpitaux, la formation et la recherche psychiatriques. De plus en plus d'études scientifiques et d'interventions thérapeutiques visent à réadapter ou réinsérer les criminels, les jeunes délinquants, les aveugles et les sourds, les handicapés, les enfants prédisposés aux accidents et ceux qui souffrent de paralysie infantile [12]. Les dirigeants de l'industrie s'attaquent à bras-le-corps à ces problèmes spécifiques et nulle part au monde la psychologie industrielle n'est aussi avancée qu'aux États-Unis [132]. *Last but not least*, des questions comme les préjugés raciaux, la disparition des bidonvilles et même [072] l'intolérance entre communautés religieuses commencent à intéresser les spécialistes de la santé mentale. La coopération des divers groupes a fini par réduire progressivement les cloisonnements rigides entre les disciplines scientifiques et thérapeutiques. Engagés dans une émulation générale, des responsables de divers horizons confrontent leurs différentes conceptions et la diffusion de l'information exerce un impact direct sur le destin des déviants par le truchement d'interventions culturelles, physiques, ou physiologiques. De plus en plus d'invalides chroniques et de déshérités sont maintenant réinsérés par les

nouveaux services municipaux et fédéraux de la santé mentale et par les institutions scientifiques.

La culture américaine, qui valorise l'égalité et la santé, contribue à diffuser les connaissances et à réduire les différences individuelles. Elle favorise en même temps la formation de groupes de pression qui rivalisent pour la suprématie et le pouvoir. La psychiatrie n'échappe pas à ces phénomènes. Alors qu'en Europe cette compétition s'exprime sous forme d'opinions idéologiques divergentes qui ne sont pas du tout organisées ou bien deviennent le credo suprême de quelque régime totalitaire, aux États-Unis les idéologies sont seulement mises en avant comme un prétexte moral pour obtenir le pouvoir. Cette manière d'agir rend bien sûr nécessaire une organisation politique efficace qui s'incarne au sein de sociétés, d'associations ou de groupes qui exercent des pressions et font bénéficier leurs membres des avantages obtenus.

Toute association, tout groupement, se conforme plus ou moins aux modèles d'organisation qu'offre le système politique du pays considéré. Ce propos ne doit pourtant pas être pris à la lettre car ces similitudes ne s'accroissent qu'à un niveau d'abstraction assez élevé. Cependant, le lecteur comprendra de quelle similitude nous parlons s'il veut bien garder présente à l'esprit la description du système de contrôle et régulation (voir [p. 182](#)). Aucune idée, qu'elle soit d'origine sociale, religieuse ou individuelle, ne peut échapper à l'exploitation politique si elle devient un tant soit peu connue. Il y aura toujours quelqu'un pour utiliser une telle idée et la mettre au service de sa quête du pouvoir. Napoléon s'est lancé à la conquête du monde au nom de la Révolution française et les Croisades ont été entreprises au nom du christianisme. Les partisans impatients d'une idée féconde recourent 073 trop souvent à des méthodes qui détruisent l'idée même qu'ils tentent de promouvoir.

Au début, une idée appartient généralement à un seul individu. Par la suite, elle peut se répandre, mais elle échappe encore à la connaissance publique jusqu'à ce que, finalement, elle devienne le centre d'une organisation politique. Au fil des années, elle s'institutionnalise, et ce n'est que lorsque l'organisation officielle se désintègre que cette idée-là, sous une forme peut-être modifiée, tombe dans le domaine public. Le laps de temps entre l'introduction d'une idée et son adoption par le grand public peut atteindre plus de deux siècles, estime-t-on [\[186\]](#).

En psychiatrie, on commence à peine à constituer un corpus cumulatif de connaissances auquel de nombreux chercheurs anonymes pourraient apporter des contributions. Pour le moment, nous sommes encore au second stade de développement où chaque école s'organise autour d'un nom éminent et où la ségrégation des disciplines prévaut. Chaque psychiatre en vue qui a inventé une nouvelle théorie ou a introduit une nouvelle pratique thérapeutique a tendance à former une nouvelle école de pensée. Nous rencontrons encore aujourd'hui des écoles psychiatriques qui portent des noms de personnes et qui sont à couteaux tirés avec d'autres écoles liées aux noms de personnes différentes, rivales. Elles présentent généralement des divergences idéologiques et théoriques plutôt que pratiques. On pourrait même aller jusqu'à dire que les interventions thérapeutiques sont beaucoup plus proches les unes des autres que ne le laissent supposer les débats théoriques. Il semblerait que les psychiatres qui se mettent progressivement d'accord pour définir leurs pratiques thérapeutiques tolèrent mieux les points de vue de leurs collègues et se comportent plus comme des techniciens et moins comme des artistes.

L'importance que les Américains attachent aux changements, la valorisation des techniques et des sciences appliquées, l'optimisme du citoyen américain en ce qui concerne le progrès social sont des bases à partir desquelles la psychothérapie a pu se développer. De nos jours, certaines écoles ont intégré quelques-unes de ces valeurs dans leurs plans respectifs et sont en passe de changer leurs formulations théoriques. Ces formulations étaient apparues à plusieurs endroits en Europe et s'enracinaient dans des situations historiques et sociales variées. L'Amérique n'est [074] pas seulement le *melting pot* des nationalités, c'est aussi un lieu où s'opèrent des synthèses entre des formulations théoriques divergentes. On a abandonné la théorie pour la théorie, on a renoncé à des idiosyncrasies, on a modifié les positions et les points de vue particuliers et on s'attache à élaborer des formulations en vue d'utilisations pratiques.



OÙ EN EST LA THÉORIE PSYCHIATRIQUE

Cette brève présentation de la psychiatrie contemporaine montre suffisamment comment elle est organisée. Nous allons maintenant nous intéresser à la théorie psychiatrique. Nous dépasserions le cadre de ce livre si nous voulions exposer les différents systèmes théoriques qui expliquent les déviations du comportement; de plus, nous ne ferions jamais que répéter ce qui est déjà bien connu. Nous allons plutôt attirer l'attention du lecteur sur le schisme grave qui existe entre la théorie psychiatrique et la pratique psychiatrique: à tel point que, fréquemment, théorie et pratique ne semblent posséder qu'un rapport très lointain, quand elles ne sont pas en contradiction. Pour illustrer cet étrange paradoxe, nous essaierons de ramener les multiples théories psychiatriques à quelques principes fondamentaux.

Selon nous, ces prémisses ne peuvent pas s'intégrer d'une façon satisfaisante en un seul système psychiatrique unifié parce qu'elles sont nées à des périodes historiques différentes où les centres d'intérêt et les buts n'étaient pas les mêmes. C'est pourquoi les théories psychiatriques existantes ne sont pas satisfaisantes quand on s'en sert pour expliquer les techniques thérapeutiques modernes. Nous avancerons en outre que, dans la mesure où les thérapies modernes veulent améliorer l'expression et les moyens de communication des patients, la théorie de la communication est la plus adéquate pour expliquer les méthodes thérapeutiques.



Systèmes linéaires et systèmes circulaires

Avec l'engouement mécaniciste extrême des XVII^e et XIX^e siècles [147], les chaînes causales que recherchaient les [075] scientifiques étaient presque sans exception linéaires, ramifiantes ou convergentes.

La question «Pourquoi?», la foi en une causalité unique [29], et l'insistance sur les problèmes d'étiologie et d'évaluation des maladies ont surdéterminé les réponses proposées. Une série d'événements espacés dans le temps ou bien une série de facteurs structurés dans l'espace étaient regroupés pour construire une théorie de la causalité. On pensait que ce qui précédait déterminait complètement ce qui suivait. Dans ces systèmes, il semblait illégitime d'invoquer des causes finales comme une explication partielle. De profonds changements [134] ont récemment été introduits par l'étude des systèmes qui

disposent de propriétés autocorrectrices et sont capables de réponses prédictives et adaptatives. Le lecteur admettra que ces systèmes simulent presque les fonctions des organismes; et il s'apercevra aussi qu'en fait ils ont été découverts par des physiologistes comme Claude Bernard qui, dès 1860, a proposé le terme de «milieu interne» [26]. Ce concept d'environnement interne et sa cohérence ont exercé une influence profonde sur les physiologistes, mais ce n'est qu'après la formulation par Cannon [36; 37] du concept de mécanismes homéostatiques que les mécanismes circulaires, autocorrecteurs, ont été explicitement et officiellement reconnus par la médecine. De nos jours, la majorité des médecins et des biologistes emploient le concept d'homéostasie comme modèle scientifique pour expliquer les processus physiologiques.

Un développement semblable et concomitant est intervenu aussi dans le domaine de la psychologie et de la psychiatrie. A la fin du XIXe siècle et pendant la première décennie du XXe siècle, une approche radicalement nouvelle en psychologie et en psychiatrie est apparue. La psychophysiologie [165; 185] et la psychiatrie des grandes fonctions [91] ont graduellement fait place au comportementalisme [171], à la psychobiologie [101], à la psychologie de la forme [89] et à la psychanalyse [54].

Après s'être préoccupé du discours conscient, on s'est intéressé à l'étude des traits inconscients, des omissions dans les énoncés, des structures et des contextes. Graduellement, l'approche théorique aristotélicienne des catégories (les types psychologiques) a été remplacée par l'approche de la théorie des champs [97] (les processus psychologiques) et on est passé des conceptions statiques de la structure à l'étude des processus jusqu'à ce qu'aujourd'hui [076] les chaînes de causalité réticulées, les systèmes circulaires et les interactions sociales constituent la préoccupation primordiale de la plupart des chercheurs.



Objectif des systèmes psychiatriques

Un cocktail d'idées qui proviennent de la médecine, de la psychanalyse, de l'action sociale, de la psychologie et de la médecine préventive se trouve à la base des conceptions théoriques actuelles du psychiatre. Alors que le psychologue ou le sociologue est en quête de théories qui rendent compte des multiples aspects du comportement humain, le psychiatre agit comme un concepteur à la recherche de théories qui expliqueraient ses interventions thérapeutiques. Parfois, cependant, le psychiatre est obligé d'agir sans faire appel à des théories complexes. Il agit alors intuitivement, tout à fait à la façon d'un administrateur habile qui, bien qu'il ne puisse expliciter ses projets à l'avance, s'engage simplement dans certaines opérations qui peuvent réussir ou pas. Le savoir qu'il possède, par conséquent, demeure non verbalisé et implicite dans ses actions. L'administrateur ne peut faire l'historique de ce qui s'est produit qu'après le déroulement de l'action. Le psychiatre se trouve très souvent dans cette même position.

Maintenant, au XXe siècle, le psychiatre tente de pallier cette difficulté. D'une part, il essaie d'accumuler un corpus d'informations et, d'autre part, il aspire à bâtir des théories globales [61; 93; 123], dans le but de donner à son approche intuitive et empirique un fondement plus rationnel. Alors que les systèmes scientifiques employés dans les sciences de la nature et en philosophie étaient conçus pour fournir une explication satisfaisante de l'information disponible à une époque donnée, les systèmes psychiatriques contemporains sont plus restrictifs: ils visent à expliquer le comportement déviant, les changements de

comportement et les actes thérapeutiques plutôt qu'à inclure tous les faits connus sur le comportement humain. 077



Dans quelle position le psychiatre observe-t-il ?

L'élaboration de systèmes pour expliquer les événements psychopathologiques a été entreprise à la fois à partir de connaissances introspectives et d'informations obtenues par des observateurs qui examinent les gens de l'extérieur. Dans les systèmes psychiatriques, la position de l'observateur n'est donc pas toujours clairement définie. Tantôt le système est conçu pour expliquer les opinions de l'observateur extérieur, tantôt il sert à expliquer un même système de l'intérieur. Bien que des concepts comme celui d'«observateur-participant» aient été introduits pour souligner que la position du psychiatre est à la fois unique et changeante, nous montrerons dans un prochain chapitre que la théorie de la communication devrait bientôt aborder ce genre de problème d'une façon plus satisfaisante.



Structure et processus

Le développement de systèmes scientifiques adaptés aux buts de la psychiatrie pose des problèmes qui ont été encore compliqués parce que la description des processus comportementaux a, dans le passé, toujours abouti à l'élaboration de types psychologiques. Cet aspect particulier de la théorie psychiatrique peut être imputé au fait que le langage renvoie à des processus de courte durée comme si ceux-ci étaient éternels. Si quelqu'un, par exemple, déclare que «Johnny est un menteur», cet énoncé repose seulement sur le fait que Johnny a prononcé quelques phrases qui n'étaient pas vraies. A cause de ce bref dérapage verbal, on lui décerne le titre de menteur comme s'il mentait vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Il est placé dans une catégorie, ou un type, et une seule observation peut fonder une telle généralisation portant sur ses traits de caractère. La phrase «Johnny est un menteur» véhicule une description d'un événement singulier qui s'est effectivement produit; mais cette même phrase décrit d'autres comportements virtuels de Johnny qui impliquent qu'il pourrait mentir à nouveau 078 ou qu'il ment la plupart du temps [[75](#); [90](#); [117](#); [124](#)].

Ces difficultés de description et de typologie viennent essentiellement de ce que nous pensons en termes de structure plutôt qu'en termes de processus. Structure et processus fournissent l'un et l'autre des méthodes au scientifique pour traiter l'information. En évaluant la structure des choses, un observateur réduit de nombreuses observations à quelques énoncés qui indiqueront les relations entre ces multiples facteurs à n'importe quel moment donné. Une formule structurelle vise donc à combiner autant de traits que possible

en une seule unité; ce faisant, les changements temporels sont négligés. Inversement, les énoncés de processus permettent au scientifique d'observer ce qui évolue avec le temps. Pour obtenir ce résultat, il doit faire deux observations, sinon plus, sur un système d'événements pendant un certain temps. L'indication de processus fusionne alors en une seule et même unité les facteurs multiples observés à des moments différents. Pour décrire le comportement humain, notre langage quotidien a recours à des expressions qui renvoient tant aux structures qu'aux processus. Les énoncés de structures impliquent alors l'intégration de traits à un instant particulier et ils peuvent être exprimés par des diagrammes purement spatiaux, tandis que les énoncés relatifs aux processus impliquent l'intégration en continuité temporelle.

En s'intéressant tantôt à l'évaluation des structures, tantôt à celle des processus des événements, l'homme de science choisira les dimensions de son univers. La description structurale permet d'inclure de nombreux facteurs parce que l'on néglige les changements dans le temps. L'analyse des processus, quant à elle, exige une délimitation plus restreinte parce que de nombreuses observations doivent être répétées plusieurs fois [147].



Dimensions des systèmes psychiatriques

Toutefois, ce même intérêt pour les processus, qui oblige le scientifique à limiter les dimensions de son univers, éclaire également le caractère arbitraire de son choix. Un bref rappel des dimensions des univers scientifiques que rencontre le psychiatre [079] pourra illustrer ce point. Le psychiatre s'intéresse principalement à cinq dimensions:

Dimension I. L'unité prise en considération constitue une fonction partielle d'un individu: systèmes systémiques; systèmes organiques.

Dimension II. Un être humain dans sa totalité représente l'unité: système intrapersonnel du psychiatre [54; 163].

Dimension III. L'interaction de plusieurs individus est le centre d'intérêt: systèmes interpersonnels [120; 160].

Dimension IV. Le groupe est le noyau de l'organisation: systèmes anthropologiques de la communauté, de la famille, de la parenté, des groupes professionnels, etc. [14; 20; 92; 152].

Dimension V. Le centre d'intérêt est l'interaction de groupes: les systèmes sociaux étudiés par l'économie, l'écologie ou la science politique [110; 111].

La psychiatrie du XIXe siècle s'était essentiellement préoccupée de la dimension I, c'est-à-dire des fonctions partielles d'une personne considérée isolément; de questions comme l'émotion, l'intellect, la mémoire, l'humeur, les traits de caractère, les habitudes, aussi bien que ce qui a trait aux symptômes et aux syndromes. Au tournant du siècle, l'intérêt des psychiatres se déplaça de la dimension I à la dimension II et la structure intrapersonnelle passa au centre de leurs préoccupations. Vers le milieu du XXe siècle, la psychiatrie commença à se préoccuper moins des modèles structuraux de l'esprit ou de l'âme et à consacrer plus d'attention aux notions de processus. Au cours des deux dernières

décennies, spécialement sous l'influence de l'École de psychiatrie de Washington [120], la dimension III, qui concerne les interactions des individus, a attiré l'attention. L'intérêt actuel des ingénieurs pour les problèmes de communication, des analystes pour les transferts et les contre-transferts, des sociologues pour les appartenances à des groupes, tout cela illustre bien la tendance de toutes les disciplines à dépasser les limites antérieures de leur domaine. La dimension IV, par exemple, a déjà pénétré la pensée psychiatrique en ce sens que la structure de la famille et d'autres types de relations groupales sont devenus des thèmes fondamentaux de l'hygiène mentale. Et certains domaines de la médecine et de l'action sociale appartiennent définitivement à la dimension V. [080]



Le système de Freud

Nous devons maintenant mentionner les deux contributions sans doute les plus importantes de Freud à la psychiatrie: l'introduction de la notion de processus et la prise en considération de l'individu comme un tout. Freud, en prenant les psychiatres à rebrousse-poil, s'est heurté à ceux qui à son époque se focalisaient sur les structures; mais, aujourd'hui, la psychiatrie a finalement adopté ces notions de processus que les physiciens et les chimistes avaient admises longtemps auparavant. Pour interpréter les événements intrapersonnels, Freud proposait un système assez complet, attendu qu'il explique d'une manière satisfaisante la plupart des événements qui font partie de l'univers du psychiatre. Cependant, le système tripartite de Freud (le Ça, le Moi et le Surmoi) possède encore certaines caractéristiques linéaires; et des événements qui relèvent de l'interaction d'un individu avec d'autres et de sa participation à des événements sociaux plus importants ne sont pas étudiés d'une façon satisfaisante.

De même que Ptolémée postula que notre Terre était le centre du monde astrophysique, de même Freud plaça les processus intrapersonnels au centre de tous les événements. De nos jours, nous devons reconnaître qu'une telle position est intenable. Certes, nous admettons que, pour comprendre les processus intrapersonnels, le modèle freudien de l'appareil psychique est encore le système le plus complet dont nous disposons. Cependant, en raison de son caractère linéaire et de son relatif isolement par rapport aux autres systèmes, il ne suffit pas pour rendre compte de tout ce qui arrive entre les individus. Nous avons aujourd'hui besoin de systèmes explicatifs qui puissent englober à la fois ce qui arrive à l'individu, à plusieurs personnes et à des groupes plus importants [163].



La partie et le tout

Le centre d'intérêt du savant change [33; 34]: il s'arrête un instant sur un petit événement à l'intérieur d'une simple cellule; [081] le moment d'après, il étudie l'organisme dans lequel se trouve cette cellule. Cette mobilité soulève un problème dialectique. Les interventions du psychiatre l'obligent à fixer son attention sur l'individu en tant que totalité. L'information sur les fonctions partielles de l'être humain est ainsi abandonnée à des disciplines telles que la physiologie, la psychophysiologie et la pathologie, tandis que les connaissances sur la société globale sont délibérément déléguées à la sociologie, à l'anthropologie et à la psychologie sociale. Au sein des systèmes psychiatriques proprement dits, l'information sur les fonctions partielles d'un individu est appelée «organique» ou «somatique», et l'information sur les systèmes sociaux plus grands est regroupée sous le terme d'«environnement». Ces expressions sont des fourre-tout où l'on met les événements qui

paraissent étrangers aux préoccupations de la psychiatrie. On souligne l'existence de ces événements, mais on n'en étudie pas le moindre détail. Le psychiatre ne peut cependant pas éviter de déplacer son centre d'intérêt. A un moment, il isole un événement unique - disons qu'il observe un tic du patient - et, l'instant d'après, il évalue ce tic dans la perspective de toute l'information qu'il possède sur le malade. Il peut aussi à un autre moment observer le patient comme un individu et l'instant d'après comme un membre d'une famille. C'est pourquoi il change constamment de dimension. C'est cet aspect particulier que nous avons appelé le problème de «la partie et du tout» [151].

Depuis environ dix ans, la prise de conscience de ce problème de la partie et du tout a suscité un changement d'attitude. Au cours des dernières années, les psychiatres, comme d'ailleurs tous les spécialistes en sciences humaines, ont réalisé que, pour comprendre l'individu, il faut combiner l'information sur les divers systèmes comportementaux et sociaux. Ce point de vue est déjà en train de gagner du terrain, mais des difficultés dialectiques se présentent à nouveau quand les spécialistes essaient de transposer des informations formulées selon la terminologie d'un système à un autre système plus vaste ou plus petit - par exemple du social à l'individuel ou vice versa. Chaque système a son propre langage et c'est pourquoi il a fallu dans les discussions scientifiques et interdisciplinaires supporter la multiplicité des langages de ces divers systèmes. Fréquemment, les mêmes événements ont été désignés par de [082] multiples noms et ces désignations polyglottes ont encore accru la confusion.

Une théorie unifiée du champ serait nécessaire: elle permettrait aux scientifiques d'employer une terminologie homogène et par conséquent d'éliminer les difficultés dialectiques qui apparaissent quand les dimensions de l'univers scientifique changent. Nous espérons contribuer à une meilleure compréhension des relations entre les divers univers scientifiques. Nous proposons d'englober en un seul système les aspects communicationnels des événements ([voir le chapitre XI](#)) et remédier ainsi aux sempiternelles discussions concernant la délimitation d'entités telles que la société, le groupe, l'individu, l'organe et les cellules.



Les variables dans les systèmes psychiatriques

Nous nous sommes jusqu'ici intéressés aux principes les plus abstraits qui gouvernent la pensée psychiatrique. Nous allons maintenant redescendre l'échelle de complexité et nous attacher aux variables qui régissent cette pensée. Examinons d'abord les thèmes des écrits et des discours des psychiatres et nous en extrairons les ingrédients ou les éléments des systèmes psychiatriques. Étant donné que Murphy [121], Nicole [122] et Janet [83; 84] ont excellemment traité des divers points de vue, approches et systèmes des psychiatres, nous nous abstiendrons de répéter ce qui est déjà connu. Le lecteur familier de ce domaine comprendra que, pour plus de commodité, les questions en psychiatrie peuvent être réparties en cinq grands groupes. Ces groupements, ou thèmes, reflètent non seulement les événements observés mais également la façon dont le psychiatre gère l'information qu'il a acquise. Son centre d'intérêt, ses attitudes et ses points de vue se révèlent dans les orientations de ses conférences et de ses écrits. Ces orientations varient non seulement suivant les psychiatres mais elles font naître également des courants et des méthodes à la mode pour les futures générations. Jusqu'à maintenant, lorsque les psychiatres ont émis une opinion scientifique, ils ont eu tendance à maximiser un ou plusieurs des caractères suivants.

Premier cas. Le psychiatre travaille avec des variables génétiquement [083] déterminées qui indiquent diverses évolutions futures ou potentialités chez les êtres humains. Elles sont regroupées sous des catégories telles que l'hérédité, la constitution et l'homéostasie et elles semblent échapper à tout contrôle individuel. S'il adopte cette perspective prédéterministe le psychiatre exagère alors les déterminants de la structure organique.

Deuxième cas. Le psychiatre emploie des variables biologiquement déterminées qui fournissent des indications sur les causes immédiates et hypothétiques du comportement manifeste chez les êtres humains. L'individu n'est pas jugé capable de changer ces forces qui dépendent des instincts, des pulsions, des besoins, et du «Ça». Cependant, cette vision, qui maximise l'influence des *forces animales* chez l'être humain, présume qu'il existe d'autres forces qui peuvent contrecarrer, renforcer ou écarter les effets de ces besoins primitifs.

Troisième cas. Le psychiatre suppose l'existence de forces qui s'opposent aux tendances animales de l'être humain. Ces caractéristiques apprises, complexes, déterminées par l'expérience, exercent une influence stabilisante et s'opposent aux forces animales, instables et souvent asociales, inhérentes aux êtres humains. Ces *traits humains*, on les a appelés attitudes, intérêts, aspirations, volonté de puissance, raison, «idéal du Moi» ou «Surmoi».

Quatrième cas. Le psychiatre fait appel à des variables censées satisfaire les divers besoins de l'individu. On les range dans des rubriques telles qu'émotions, sentiments, humeurs, souvenirs, capacités, talents, actions instrumentales, réactions, instrumentations, ou «moi». Ces forces sont au service des besoins charnels et spirituels - c'est-à-dire animaux et humains - de l'individu. Les psychiatres qui maximalisent ces variables s'intéressent surtout aux *déterminants effecteurs*.

Cinquième cas. On trouve toutes les variables déterminées par les réalités, par la culture, et imposées par le milieu environnant. Ces *déterminants de l'environnement*, y compris tous les facteurs sociaux et économiques, le psychiatre s'en sert comme d'une toile de fond par rapport à laquelle il explique certains événements inexplicables à tout autre niveau.

La multiplicité des variables au sein des systèmes psychiatriques s'explique par au moins trois facteurs: l'histoire et la tradition; les disciplines scientifiques dont provient l'information; et les interventions thérapeutiques du psychiatre. Dans [084] l'ensemble, la pensée du psychiatre tourne autour de considérations psychologiques et philosophiques sur des événements biologiques. Il s'intéresse à la vie et à la mort, à la finalité des choses, aux limitations de l'être humain, aux déterminations du comportement humain, à la maîtrise des fonctions biologiques, etc. Alors, nous réalisons que le psychiatre a puisé dans les sciences de la nature, la biologie, les humanités et la religion. Sur le plan rationnel, toutefois, les systèmes psychiatriques n'ont pas beaucoup de sens. Ils constituent avant tout des musées anthropologiques et historiques qui conservent les opinions philosophiques, psychologiques et religieuses des siècles passés.



Les processus que décrivent les systèmes psychiatriques

Nous ne rencontrons pas plus de cohérence si nous essayons de préciser les processus de la vie auxquels s'intéressent les psychiatres. Le lecteur ne sera pas surpris de constater que les conceptions des psychiatres sont constituées par un mélange composite de

considérations biologiques, psychologiques et sociales. On trouve un dénominateur commun à cette diversité dans le fait que l'être humain est un organisme biologique caractérisé par un cycle de vie et par un comportement finalisé. Dans son étude du cycle de vie des organismes, le psychiatre a dégagé un ensemble de variables que l'on situe sur une échelle allant de la *progression* à la *régression*. La progression, ici, désignerait le développement de potentialités inhérentes à l'organisme jusqu'à ce que soit atteint un fonctionnement optimal, tandis que la régression comprendrait tous les processus qui mènent au déclin final. La croissance, l'apprentissage, le conditionnement, la maturation et l'intégration seraient des exemples de processus de progression, tandis que des rubriques comme déclin, détérioration, sénescence illustreraient les processus de régression. Il est intéressant de remarquer qu'une partie du système psychologique de Freud est construite à partir de cette notion de progression - régression. Il a non seulement identifié une tendance générale, mais il a introduit également l'idée de périodes de régression de courte durée au sein d'un cycle de progression continue. Il est largement admis de nos jours que, [085] lors des périodes de stress, l'individu tend parfois à régresser en ayant à nouveau recours aux instruments et moyens de gratification qui étaient employés à une période antérieure de développement. Il semble que les notions de progression et de régression en psychiatrie aient correspondu à l'intérêt du XIXe siècle pour l'évolution et à l'intérêt du XXe siècle pour les phénomènes de périodicité.

Ce sont probablement les conceptions des physiologistes sur l'homéostasie et tous ces concepts liés aux mécanismes de stabilisation des états physiologiques qui ont profondément influencé les psychiatres. Et, après avoir accepté ces concepts biologiques modernes, les psychiatres ont dû développer des concepts psychologiques correspondant en quelque sorte aux conceptions dominantes dans les autres sciences naturelles. Nous ne sommes donc pas surpris que les psychiatres aient créé des concepts psychologiques calqués pratiquement sur les processus physiques de métabolisme, de stockage de l'énergie, et d'élimination des déchets. Les concepts freudiens d'oralité et d'analité et les raffinements introduits ultérieurement [1; 52] visaient à adapter les processus psychologiques pour qu'ils soient conformes aux conceptions de la physiologie. D'une certaine façon, on brutalisa les événements psychiques en les traitant comme des événements physiques ou chimiques. C'est ainsi qu'un psychanalyste parle d'incorporation, de rétention et de décharge; il a recours à des analogies physiologiques avec l'ingestion et la digestion de nourriture pour expliquer des mécanismes aussi compliqués que le conditionnement, la rétention d'impressions sensorielles ou les actes volontaires. En employant ce genre d'analogies, les psychanalystes suivaient la mode du XIXe siècle qui étudiait le fonctionnement somatique en disséquant les organes; ils analysaient les systèmes séparément comme s'ils existaient indépendamment des autres fonctions. Il est bon de rappeler qu'à l'autopsie un cerveau ne représente pas du tout la même chose que lorsque le système nerveux fait partie de l'organisme vivant. Et il faut se souvenir également que le bébé réagit déjà comme un organisme complet dans lequel toutes les fonctions sont sans arrêt subordonnées à la tâche principale. De nos jours, la plupart des scientifiques regardent d'un œil désapprobateur ceux qui tentent de diviser l'organisme en fonctions partielles. Les vieilles tentatives de [086] dissection de la psychologie de l'individu ont heureusement été abandonnées.

Les problèmes d'entretien du corps, d'homéostasie et d'autres analogies psychologiques expliquent probablement l'intérêt du psychiatre pour le problème de l'*interférence*. On a écrit des volumes sur la nature de l'agression et sur la question de savoir si les actes agressifs sont issus d'un instinct primaire ou s'ils représentent une réponse à une interférence de l'extérieur [48]. Quoi qu'il en soit, l'existence de l'interférence ne peut pas

être niée. Nous savons tous que l'organisme est équipé pour répondre de différentes façons à des événements menaçants. Lorsqu'il perçoit un stimulus étrange ou menaçant, l'organisme a une réaction d'alerte. Des processus musculaires, vasculaires, psychologiques et chimiques se déclenchent; ils permettent à l'organisme d'agir et de soutenir un effort maximal pendant une période de temps limitée [146; 148]. En fonction de la situation, on peut décrire la réaction d'alarme de l'individu comme étant de la colère, de la peur, ou de l'anxiété. Si la colère se développe, la réaction d'alarme sera employée pour lutter; si c'est de la peur, pour esquiver et s'enfuir; si ces deux types d'action sont entravés, l'anxiété se développera. La honte, la culpabilité et la dépression accompagnent la réponse de l'individu à l'alarme qui constituait elle-même une réponse aux stimuli qui proviennent de l'intérieur de l'individu lui-même.

Des réactions à des stimuli qui interfèrent de l'extérieur ou de l'intérieur peuvent, dans certains cas critiques, prendre des proportions qui ne perturbent pas seulement le fonctionnement d'un individu particulier mais également celui du groupe dont il est membre. Les «dépressions nerveuses» aiguës, les états de tension et les phénomènes de colère, de peur, d'angoisse, de honte, de culpabilité et de dépression constituent les principaux sujets de préoccupation des psychiatres [138]. Ces termes désignent surtout des symptômes qui se développent quand une crise survient dans le système de communication du patient. Cependant, la plupart des théories psychiatriques tentent d'expliquer ces phénomènes en fonction de l'individu uniquement. Elles ne prennent pas en compte d'autres personnes ou la matrice sociale au sein de laquelle vit l'individu et où ces événements se produisent. C'est là que réside le point faible le plus évident de la théorie psychiatrique contemporaine. De même, la tendance [087] à fractionner le fonctionnement des individus en mécanismes représente une grande faiblesse de la psychiatrie théorique. Quand le psychiatre se réfère à l'identification, à la projection, à la sublimation, à la formation réactionnelle, etc., il fournit des indications sur son centre d'intérêt, plutôt que sur ce qui se passe chez un autre individu. Ces mécanismes ne constituent pas des unités de comportement séparables que l'on pourrait légitimement employer pour expliquer ce qui se passe. La référence à l'un de ces mécanismes révèle plutôt certains traits de la focalisation momentanée des perceptions du psychiatre. Si le lecteur veut bien prendre la peine de réfléchir à la signification de l'un de ces «mécanismes», il découvrira bientôt que, pour comprendre et expliquer n'importe lequel d'entre eux, on a besoin de tous les autres mécanismes. Le mot «mécanisme» est, en fait, une mauvaise dénomination. «Projection», «identification», etc., sont des éléments du fonctionnement d'un individu total perçu et disséqué par un autre individu (l'«homme de l'art»). Un diagramme représentant ces éléments ne ressemblerait pas à un bloc-diagramme des pièces détachables existant à l'intérieur d'un seul individu, isolé; il s'agirait plutôt d'un *organigramme* dans lequel les unités incarneraient des «fonctions» ou des «processus». Qui plus est, cet organigramme représenterait non pas un seul individu mais deux personnes en interaction.



Postulats généraux des théories psychiatriques

Pour mieux comprendre la nature des théories psychiatriques actuelles, nous allons essayer de ramener tous les concepts psychiatriques à cinq prémisses. La première est liée aux concepts de normalité et de pathologie, la seconde au concept de polarité, et la troisième à la recherche constante de causes; la quatrième représente la tendance du psychiatre à relier les comportements passagers à une gamme de comportements plus durables et la cinquième se rattache aux attitudes relativistes du psychiatre.

Bien qu'il serait absurde de prétendre que ces prémisses sont les seules utilisées par les psychiatres, il n'en semble pas moins que les choses se passent comme si tous les discours des psychiatres avaient certains points communs, surtout ceux qui décrivent [088] le comportement humain. On peut trouver et vérifier les données dont nous avons extrait ces prémisses dans n'importe quel manuel de psychiatrie et dans n'importe quelle conférence donnée par un psychiatre.

Pour répertorier les données scientifiques, le psychiatre a recours, entre autres principes, au concept de *pathologie*. Implicitement, il classe les phénomènes observés selon leur déviation par rapport à la norme. Dans ce cas, le concept de pathologie possède une signification statistique qui révèle une préoccupation pour des événements peu fréquents qualifiés pour cette raison de pathologiques.

Un deuxième cas peut se présenter: la pathologie définit alors une déviation par rapport à un état idéal, désirable ou optimal de fonctionnement, quelle qu'en soit la fréquence statistique. Cette deuxième acception provient de l'usage médical. Le psychiatre, qui, par formation et par vocation, est un médecin, inconsciemment - et quelquefois consciemment -, évalue un patient en termes de fonctionnement effectif, à la fois physique et mental; il compare alors ses observations avec le niveau auquel le patient pourrait parvenir dans des circonstances optimales. Les constatations médicales ou psychiatriques qui dévient notablement de cet optimum sont alors cataloguées comme pathologiques.

On rencontre une troisième signification du concept de pathologie quand le psychiatre compare les symptômes et les signes cliniques de ses patients avec ceux d'entités nosographiques connues et établies; ce processus de confrontation de découvertes individuelles avec les certitudes de la pathologie traditionnelle est employé au cours des procédures de diagnostic.

Les théories des psychiatres sur la psychologie, la personnalité et la psychopathologie reposent toutes essentiellement sur le concept de troubles fonctionnels (ou pathologie). Mais, étant donné que les psychiatres eux-mêmes ne possèdent pas une notion suffisamment claire de la normalité, une question se pose: «Le concept de norme ne s'oppose-t-il pas aux concepts d'ajustement individuel et d'adaptation, et ne les contredit-il pas?» Quoi qu'il en soit, une partie de la confusion actuelle en psychiatrie provient manifestement de ce que la notion de normalité est insuffisamment clarifiée et peut-être improprement utilisée. Pour éviter les difficultés liées à la façon traditionnelle [089] de classer les événements psychopathologiques, certains psychiatres ont introduit l'idée que chaque individu est unique: les notions de normalité et de déviance ne seraient pas applicables et il faudrait plutôt recourir à une notion de cohérence interne. Si cela était complètement vrai, toutefois, la formation en psychiatrie et en psychothérapie serait futile parce qu'il nous faudrait supposer qu'aucune généralisation ne peut être élaborée puisque chaque cas est totalement différent du suivant. Cependant, le fait que les psychiatres peuvent recevoir une formation parle en faveur du contraire [11]. C'est pourquoi nous devons présumer que tous les thérapeutes travaillent avec une certaine idée de la normalité qui leur permet d'effectuer des généralisations, même si certains le nient avec véhémence. Peut-être nous faudrait-il penser la normalité à un niveau d'abstraction plus élevé que celui accepté habituellement. Sans risque de se tromper, on peut affirmer que les similarités biologiques et psychologiques de l'homme sont plus grandes que ses différences. On connaît bien les nécessités physiologiques et psychologiques minimales compatibles avec la santé ainsi que les limites maximales des efforts que peuvent faire les humains. À

l'intérieur de ces limites, on peut donc procéder à des généralisations et, dans ce contexte, les prédictions concernant le comportement humain sont fiables.

Pour comprendre la pensée du psychiatre, il faut ne pas oublier que ses activités quotidiennes gravitent autour des anomalies mentales et que le souci de la normalité psychologique se situe à la périphérie de ses préoccupations. Suivant les épreuves diagnostiques des psychiatres, un patient ne peut être qualifié de normal qu'en l'absence de traits «pathologiques». Le diagnostic de normalité s'effectue par exclusion et, si un psychiatre peut qualifier un trait, celui-ci est par implication pathologique et indésirable. Tout ce qui a donc reçu une dénomination est implicitement anormal; et, au sein de la nomenclature psychiatrique actuelle des diagnostics, les syndromes, symptômes, signes cliniques, mécanismes, habitudes, etc. révèlent clairement cet état de choses. Du fait que le psychiatre se concentre sur les déviations et qu'il n'a que peu ou pas suivi une formation de psychologue, il tend à construire une norme hypothétique en établissant une moyenne de ce qui est précisément à l'opposé des traits qu'il observe chez ses patients. En thérapie, une norme hypothétique [090] construite de cette façon fonctionne de manière très satisfaisante. Indirectement et implicitement, le psychiatre exerce une pression considérable sur les patients pour qu'ils se concentrent sur leurs traits anormaux. Isoler ainsi des traits anormaux sur un fond hypothétique de normalité et de santé procure à la psychothérapie un but et une orientation. Il suffit de mentionner ici des concepts tels que la maturité et la régression, le principe de plaisir et le principe de réalité pour illustrer notre propos.

La nature de la pathologie implique l'existence d'un concept de santé et toute la pensée médicale et psychiatrique s'oriente vers l'assistance au patient pour qu'il parvienne à guérir. La santé mentale se définit évidemment en fonction de la culture au sein de laquelle vivent le patient et le thérapeute. Le concept de santé est une sorte d'hypothèse structurelle qui décrit une série de conditions favorables aux processus qui assurent le fonctionnement optimal d'un individu. Le concept de maladie, au contraire, marque une déviation par rapport au fonctionnement optimal, provoquée par l'intrusion d'un certain nombre de processus réversibles ou irréversibles. Attendu que, dans chaque culture, la santé est définie en fonction des processus physiques et mentaux acceptés par le système au pouvoir, on pourra dégager la conception américaine de la santé à partir de ce que nous dirons de la culture américaine en général. L'aptitude à la compétition, la capacité de saisir les opportunités que l'égalité fournit à l'individu et la capacité de réussir définissent le véritable sens de la vie aux États-Unis. Pour accéder à ce niveau, un citoyen américain doit être fort, avoir confiance en lui, être indépendant, en bonne santé physique, à l'aise en société, prêt à faire face aux difficultés imprévues, capable de prendre soin de ses enfants et de sa famille et ne pas être un poids pour la communauté. L'individu en bonne santé est censé employer à son propre profit le pouvoir dont il dispose mais avec mesure et sagesse.

La santé est une notion très populaire aux États-Unis. Il y a le Département de la santé publique des États-Unis, les services de santé des États, des comtés et des municipalités, ainsi que toutes sortes de ligues qui combattent des maladies spécifiques et s'occupent de la réinsertion des invalides. Chaque citoyen est conscient que la propreté et l'hygiène sont nécessaires au bien-vivre [091] et l'éducation qui commence au foyer est complétée et renforcée par l'enseignement ultérieur à l'école; l'enfant apprend que les soins corporels et dentaires, une nourriture équilibrée et le bon air constituent des conditions nécessaires pour entrer dans la compétition de la vie et y réussir. Dans cette ambiance d'hygiène, la psychothérapie peut naturellement prospérer, mais le public attend de la psychothérapie plus ou moins ce qu'il attend des soins dentaires. La psychiatrie doit fournir à la fois un

programme de prévention, un ensemble de formules pour faire face aux urgences, des directives générales pour la vie courante et des facilités administratives pour ceux qui ne peuvent pas suivre la course. Il n'est donc pas surprenant de constater que, dans tous les pays, les théories médicales et les théories psychiatriques subissent l'influence des efforts que font les thérapeutes pour promouvoir la santé. Les scientifiques purs (et non les thérapeutes) élaborent des théories du comportement humain insuffisantes pour comprendre les troubles fonctionnels au cours des interventions thérapeutiques. Par contre, la personne qui veut aider le malade élabore des concepts pathologiques qui sont utiles aux méthodes de traitement. Quand le psychiatre parle de comportement anormal, un observateur neutre croit parfois que le psychiatre est un pur scientifique: son champ d'investigation et son objectif semblent limités à acquérir de l'information et n'avoir d'autre fin. Cela n'est toutefois qu'à moitié vrai parce que le psychiatre désire employer l'information dans certaines interventions. Ces deux facettes du psychiatre - le chercheur et le praticien - ont toujours intrigué les observateurs venus des sciences pures, et la plupart des critiques adressées à la psychiatrie proviennent d'une incompréhension des objectifs du psychiatre.

L'élaboration d'une norme hypothétique dans l'esprit du psychiatre ou, d'autre part, l'affirmation qu'un trait est anormal et doit être soigné, introduisent un autre concept scientifique, celui de *polarité*. Des variables bipolaires (intelligent ou stupide, conscient ou inconscient, adulte ou immature, réaliste ou imaginaire, gratifiant ou frustrant, etc.) expriment un système de pensée linéaire dans lequel deux pôles marquent deux extrêmes, le milieu étant la norme. Parfois l'un des pôles indique une déviation et l'autre la norme. Par exemple, les termes «abstinents» et «alcooliques» signalent les deux extrêmes, tandis que «tempérants» [092] désigne la norme et «intempérants» la déviation pathologique.

Dans tous les systèmes psychiatriques, on utilise largement des concepts à polarités et il est bon de se rappeler que la médecine est fondée sur la dichotomie santé/maladie. Le principe de pathologie, tout autant que le principe de polarité, est subordonné au fait que la guérison est impensable si l'on n'a pas quelques jugements de valeur sur la santé et la maladie. L'activité du psychiatre étant avant tout consacrée à l'amélioration de la santé mentale plutôt qu'à la collecte d'informations, il lui faut nécessairement classer les événements utiles et inutiles. Les codes éthiques de la conduite humaine découlent rarement d'une accumulation d'informations scientifiques, mais résultent de pressions exercées par des groupes religieux, politiques ou autres qui défendent des normes de comportement.

La maladie est définie culturellement, et la société offre aussi une solution institutionnelle à ceux qui sont malades. Dans toutes les cultures, il existe des explications de la maladie; dans la nôtre, l'explication est du ressort des médecins qui recherchent les causes de la pathologie. Les théories de la causalité, développées auparavant par les psychiatres, étaient généralement dominées par la superstition ou la conception physiologiste et mécaniste. Essayant d'expliquer les causes de la maladie mentale, divers courants, qui considéraient que la maladie mentale provenait d'un ensorcellement ou bien d'une infection microbienne, ont eu leur heure de gloire.

Depuis une centaine d'années, la conception médicale de l'étiologie, qui recherchait les causes immédiates de la maladie ou de la perturbation d'une fonction, a prévalu en général en psychiatrie. Les médecins avaient tendance à poser la question «Pourquoi?», qui nous vient essentiellement de la méthodologie aristotélicienne, plutôt que «Comment?», qui

vient des approches modernes de la théorie des champs. Dans l'optique d'Aristote ou de la théorie des classes, les choses ont été réparties en catégories: le lecteur n'est que trop familier avec le système de classement de Kraepelin en psychiatrie [91] pour avoir besoin d'autres exemples. La réponse au «Pourquoi?» revenait à chercher une cause qui expliquerait l'existence de telle ou telle classe de maladie. Par contre, l'approche de la théorie des champs aborde les relations fonctionnelles entre un système d'événements [093] et le champ dans lequel ils se produisent; appliquée au comportement humain, elle impliquerait que l'on se préoccupe de la relation d'un individu avec son environnement. Alors que l'approche de la théorie des classes présuppose des chaînes ou des systèmes de causalité linéaires, ramifiants ou convergents, l'approche par la théorie des champs s'intéresse aux systèmes circulaires et aux mécanismes autorégulateurs [97; 180].

De nos jours, on se demande comment une chose fonctionne à l'intérieur d'un système donné, alors que, auparavant, on s'occupait de savoir pourquoi un tel système était apparu. En psychiatrie, l'ancienne approche exerce encore une puissante influence. Par exemple, certains croient que, si l'on pouvait trouver un certain «facteur X» responsable d'une entité nosologique déterminée, telle que la schizophrénie, on pourrait la guérir. Le caractère fallacieux d'un tel raisonnement est évident. Soulever la question de la cause de la schizophrénie présuppose que certains traits comportementaux peuvent être classés, isolés et localisés et que la cause hypothétique peut, aussi, être isolée et reliée à l'entité pathologique. Si l'on raisonne ainsi, on ne considère pas l'organisme comme un tout; au contraire, on le fait éclater en fonctions partielles. Il existe en psychothérapie une tendance à rendre des événements particuliers - tels que des expériences traumatisantes durant l'enfance - responsables du comportement ultérieur. La pensée causale et la pensée linéaire se retrouvent également dans des courants à la mode en psychanalyse qui vont de la «scène primitive» au «complexe de castration» en passant par la «répression de l'agressivité». Cette orientation de la théorie psychiatrique, qui s'enracine puissamment dans le XIXe siècle, cédera probablement la place, un jour, à des conceptions plus modernes. Aujourd'hui on pense que, chaque fois qu'un facteur change, tous les autres facteurs doivent également changer; en conséquence, si l'on observe des mécanismes d'homéostasie de l'organisme, par exemple sous la forme de modèles de comportement stabilisés, il est généralement impossible d'isoler des causes uniques directement responsables de l'état actuel. Au mieux, on peut préciser les conditions antérieures et les conditions actuelles, sans réussir à explorer la relation entre des causes et des effets multiples. Les conceptions théoriques du psychiatre contemporain doivent tenir compte d'une multitude de faits; le psychiatre doit réaliser que [094] l'individu qu'il est en train d'étudier et lui-même ne sont que de tout petits rouages de systèmes suprapersonnels plus vastes et que les théories de la causalité établies en psychiatrie ne sont en général valables que dans le cadre d'analyses très limitées, de situations spéciales, et si l'on délimite l'univers scientifique de façon très restreinte.

En dernière analyse, quand le psychiatre s'interroge sur la cause d'un état pathologique, il révèle sa tendance à isoler un événement comportemental unique et à le rapprocher de tout l'*arrière-plan* d'information qu'il possède sur un individu. S'il observe un patient au cours d'un entretien et pendant un bref laps de temps, il ne considère pas ce patient uniquement en fonction de son examen ponctuel. Pour mener à bien la thérapie, le psychiatre souhaite parvenir à comprendre globalement la personnalité du patient; il essaie donc de construire dans son propre esprit un modèle réduit de la vie entière du patient afin de situer dans un cadre plus large les observations qu'il réalise à ce moment. Par exemple, si le patient fume une cigarette, le psychiatre souhaitera se renseigner sur le moment où ce

patient a fumé sa première cigarette et savoir si sa mère lui donnait une sucette quand les grandes personnes fumaient au salon; il pourrait même remonter à l'époque où le biberon ou le sein satisfaisaient les besoins oraux du bébé. C'est ainsi qu'un psychiatre rapproche un acte isolé du présent avec un arrière-plan de déductions sur le comportement global de cette personne. A ce point, il est bon de se rappeler que n'importe quel témoin se trouvant présent peut observer un acte isolé ou une série d'actions, mais que l'ensemble du comportement, par exemple au cours des vingt dernières années, n'existe que sous la forme d'informations qui condensent en un seul moment l'enchaînement d'événements qui couvre toute une période. En psychiatrie, les théories de la causalité mettent un événement extérieur ponctuel en équation avec toute une gamme d'informations présente dans l'esprit de l'observateur. En physique, on relie deux événements extérieurs à une gamme d'informations présente dans l'esprit de l'observateur. En psychiatrie, nous devons donc confronter la partie avec l'arrière-plan d'un tout. Nos limitations biologiques en tant qu'êtres humains (c'est-à-dire notre équipement pour la réception et la transmission de messages) déterminent la partie; la totalité est définie par notre capacité de conceptualisation. [095] Nous qualifions ce problème de dialectique essentiellement parce qu'il est lié aux particularités de l'observateur plutôt qu'il n'est structuré par la nature des événements observés [151].

Le psychiatre qui désire établir des théories de la causalité valables doit affronter aussi les particularités de sa propre personnalité et le rôle qui l'amène à maîtriser une situation sociale. Un énoncé verbal perçu par un observateur peut être interprété de différentes façons. Par exemple, un esprit rigide ou formaliste pourrait se limiter à des interprétations purement syntaxiques ou sémantiques et omettre toute considération pragmatique. A l'opposé, une personne qui s'intéresse à la psychologie écouterait le même énoncé en essayant de détecter les valeurs implicites du locuteur. Une personne de bon sens, orientée vers la politique, penserait que le même énoncé exprime le sentiment général de la population et ne s'occuperait guère de l'individu particulier qui a émis cette opinion. Ainsi, le formaliste agit avant tout en observateur, le psychologue en participant, et le politique, même s'il prétend qu'il participe, est en réalité en train de manipuler, de faire campagne et d'observer les effets de ses actes. Le psychiatre, qui veut comprendre et soigner, adopte tour à tour chacune de ces trois attitudes; dans son rôle de thérapeute, non seulement il change de position comme participant et comme observateur mais il permute également les niveaux d'abstraction en émettant et en recevant des messages. Par exemple, quand le psychiatre parle de «castration», plusieurs significations sont véhiculées. D'abord, le sens littéral d'une amputation dans la région génitale. Ensuite, une atteinte à tous les symboles de la virilité. Troisièmement, la restriction de la liberté et de l'indépendance qui sont nécessaires aux préliminaires d'un rapport sexuel. Et, enfin, au plus haut niveau d'abstraction, il peut employer «castration» pour faire référence à toute abjuration forcée d'une idée ou d'un droit qui, indirectement, peut influencer sur les fonctions génitales. En fait, les variables psychiatriques appartiennent simultanément à différents niveaux d'abstraction, et seule une fréquentation prolongée du milieu psychiatrique peut permettre à un non-initié de reconnaître tous les signaux qui indiquent le niveau particulier d'abstraction auquel on doit interpréter le message.

La polysémie du vocabulaire psychiatrique est extrêmement utile en thérapie. Elle permet au psychiatre de passer d'observations plus limitées à des réflexions plus générales et cela accroît [096] la lucidité du patient par rapport à ses propres actions et à celles des autres. Elle exerce donc une influence intégrative sur le patient. Toutefois, de telles

significations élastiques et multiples des mots ne se prêtent évidemment ni à des définitions précises ni par conséquent au développement de théories de la causalité.

Cela nous amène à un dernier aspect fondamental de la pensée psychiatrique, le *relativisme* du psychiatre. Sa tolérance et sa permissivité au cours de la thérapie l'obligent à s'abstenir d'exprimer ouvertement des jugements de valeur. Toutefois, cette position est en quelque sorte intenable en dehors de la situation thérapeutique si l'on pense que certaines choses, méthodes ou approches conviennent mieux que d'autres à la poursuite d'un objectif donné. Par exemple, nous savons tous que certains pneumatiques durent plus longtemps que d'autres; qu'en agriculture certains procédés produisent un meilleur lait; qu'il existe aussi des techniques et des modèles sociaux qui, mieux que d'autres, procurent plus de satisfaction à la majorité des gens. Et personne ne contestera que la paix, les attitudes constructives et l'assurance d'un niveau de vie satisfaisant sont préférables à la guerre, la destruction brutale et la famine. Nul doute aussi que certaines méthodes soient préférables à d'autres; mais, en dépit de cette évidence, le psychiatre s'abstient généralement d'émettre des jugements et agit strictement comme un historien. Il s'en tient aux faits et aide le patient à tirer les conclusions nécessaires des événements passés; pour lui, toute démarche entreprise est acceptable et valable si elle réussit. Qu'une certaine approche fonctionne pour un individu particulier ne signifie pas nécessairement que le modèle en tant que tel soit supérieur à n'importe quel autre; cela signifie seulement que, dans un certain contexte limité, un modèle spécifique s'est révélé bénéfique.

Le relativisme pragmatique du psychiatre et sa réserve envers les valeurs absolues coïncident avec l'air du temps. Les gens semblent avoir perdu le talent d'affirmer des options théoriques et de défendre des positions définitives. Au lieu de cela, ils font des choix pragmatiques en fonction d'objectifs spécifiques, et nous montrerons plus loin que la prémisse américaine de l'égalité a largement contribué à la diffusion et à l'acceptation d'un tel pragmatisme.

La confusion entre l'égalité théorique et l'égalité pragmatique avait été perçue par Abraham Lincoln quand il avait affirmé: [097] *«Je crois que les auteurs de la Déclaration d'Indépendance pensaient qu'elle avait une valeur universelle, mais ils n'avaient pas l'intention de proclamer que les hommes étaient égaux à tous les égards».*

Aujourd'hui, la psychiatrie et le peuple américain semblent considérer que tous les hommes sont nés avec les mêmes possibilités et que les différences entre eux proviennent avant tout des variations de l'environnement et de la chance. Quoi qu'il en soit, dans un contexte de relativisme et de pragmatisme, on met de côté la théorie quand on ne peut la transcrire immédiatement en actes. Le psychiatre américain dirige ses efforts plutôt vers la réussite de la thérapie que vers la compréhension des processus thérapeutiques.

Toutes les théories scientifiques sont bien sûr œuvre humaine: les scientifiques qui les produisent vivent dans un pays donné, à une certaine époque, et ils subissent l'influence de leurs contemporains. Toute théorie scientifique reflète donc, à sa façon, la culture au sein de laquelle elle voit le jour. Le système de signaux et d'indices fournis par cette culture pour permettre aux gens de se comprendre les uns les autres est nécessairement utilisé par le théoricien quand il élabore et expose sa théorie; et c'est pourquoi une théorie ne peut se comprendre entièrement qu'après avoir étudié ce système de signaux.

De plus, la culture intervient à nouveau dans la formation de la théorie psychiatrique parce que les objectifs du psychiatre sont déterminés culturellement. Les conceptions et

l'évaluation de la santé et de la maladie qui président aux interventions (et par conséquent aux points de vue) des psychiatres diffèrent d'une culture à l'autre.

Jusqu'ici nous avons exposé quelques-unes des difficultés théoriques et pratiques de la psychiatrie. Nous avons attiré l'attention sur les conditions impératives pour l'élaboration d'un système psychiatrique: il faut que ce soit un système circulaire, qu'il possède des caractéristiques autocorrectives, qu'il apporte une solution satisfaisante au problème fonctionnel de la partie et du tout et qu'il définisse clairement la position de l'observateur, et son influence sur ce qui est observé (et *vice versa*).

Dans les paragraphes qui suivent, nous exposerons que ces conditions sont remplies si l'on conçoit et explique les événements psychiatriques grâce à un système de communication. Nous étudierons [098] comment un tel système aide à comprendre les événements en psychiatrie et la formulation de techniques thérapeutiques; et nous verrons également comment ceci contribue à combler le fossé qui sépare la psychiatrie d'autres disciplines des sciences humaines.



TROUBLES DE LA COMMUNICATION ET PSYCHOTHÉRAPIE

La psychopathologie se définit en termes de perturbations de la communication. Cette formulation peut paraître surprenante, mais, si le lecteur veut bien prendre la peine d'ouvrir un manuel de psychiatrie et de lire ce qui concerne la psychose maniacodépressive ou la schizophrénie, par exemple, il trouvera probablement des termes tels qu'«illusions», «délires», «hallucinations», «fuite des idées», «dissociation», «retard mental», «exaltation», «mutisme», et beaucoup d'autres qui renvoient spécifiquement à des troubles de la communication; ils impliquent, soit que la perception est déformée, soit que l'expression - c'est-à-dire la transmission - est inintelligible.

Les psychiatres qui se consacrent à la psychothérapie croient que les patients qui souffrent de psychopathologie ne peuvent se rétablir que dans une situation sociale déterminée; ils pensent que le contact avec des êtres humains est une nécessité thérapeutique. Si l'on tente d'analyser les événements qui interviennent au sein d'une situation sociale, l'interaction entre le patient et le médecin, et les efforts pour influencer le patient au moyen de la psychothérapie, on doit parvenir à la conclusion que ces événements relèvent du domaine de la communication. C'est donc la communication qui nous offrira les éléments thérapeutiques efficaces de la psychothérapie.

Si l'on essaie d'isoler et de cerner les processus communicationnels qui semblent avoir un effet thérapeutique, on découvre que les formulations actuelles ne rendent pas justice aux processus de la communication; pourtant, des concepts tels que «transfert», «contre-transfert», «catharsis» et «association libre» renvoient explicitement aux aspects communicationnels des techniques [099] psychanalytiques. Ces termes ont été conçus pour des systèmes qui étudient l'individu comme une entité isolée plutôt que son fonctionnement en tant qu'être social. Rien d'étonnant que, alors que tous les thérapeutes essaient effectivement d'améliorer les moyens de communication de leurs patients, ils ne mentionnent qu'implicitement les processus de communication quand ils parlent de ces événements.

La rareté des informations concernant la communication contraste vivement avec le nombre des publications qui essaient d'expliquer ce qui se passe dans l'esprit des êtres humains. Puisque les schémas théoriques convenaient seulement à l'analyse du seul individu, rien n'était prévu pour prendre en compte son environnement ou ses relations sociales. Aujourd'hui, il est donc devenu nécessaire d'élargir les notions qui cernent la structure de la personnalité afin d'inclure des hypothèses qui engloberaient toutes les personnes qui interagissent dans les situations thérapeutiques et sociales. Si le domaine de nos préoccupations dépasse la psychiatrie, pour englober les réseaux plus vastes de la communication, nous cessons d'être prisonniers des limites du seul individu. Nous pouvons maintenant tenter de suivre, dans le temps et dans l'espace, la trace des messages qui entrent et qui sortent, depuis leur origine jusqu'à leur destination.

Le réseau de communication va donc définir notre univers psychiatrique. L'origine et la destination des messages peuvent se trouver à l'intérieur même de l'organisme; il s'agit alors d'un réseau intrapersonnel. Si le message émane d'une personne et est perçu par une autre, il s'agit d'un réseau interpersonnel. Si un individu remplit la fonction de messenger, alors et l'origine et la destination se trouvent en dehors de cet organisme particulier. Pour comprendre un système de communication, et spécialement les troubles de la communication qui s'y produisent, le psychiatre doit donc s'intéresser à la situation sociale. Les mécanismes fondamentaux d'interaction seront alors les actions réciproques entre les personnes, l'impact de la communication de masse sur l'individu et la formation, par l'intermédiaire d'actions individuelles séparées, de systèmes suprapersonnels plus grands et plus complexes [147].

Si l'on pense que la psychothérapie doit d'abord s'efforcer d'améliorer la communication du patient en lui-même et avec les autres, il faut rechercher les conditions nécessaires d'une telle amélioration [Page 100] [60]. Nous avons mentionné antérieurement qu'un étranger se trouve dans une situation spécialement favorable pour donner des indications sur les systèmes de valeurs des personnes qu'il a observées. Quand un touriste essaie de parler avec des gens dans un autre pays, il est obligé d'explorer leur système de communication. Chez lui, il peut avoir appris leur langue mais, du fait qu'il lui manque une grande partie des associations nécessaires pour interpréter correctement les messages reçus des autres, il a du mal à comprendre ce qui se passe et notamment à saisir les nuances émotionnelles des relations humaines. L'Américain qui visite l'Angleterre connaît bien cette expérience. Il entend approximativement la même langue mais il ne comprend en aucune façon les nuances subtiles du comportement et de l'expression des Anglais jusqu'à ce qu'il ait maîtrisé, au cours d'une longue série d'expériences, les signaux nécessaires qui lui permettront d'interpréter correctement leurs messages.

Le principe général sous-jacent à ces observations peut être exprimé de la façon suivante: quand tous les participants adhèrent au même système de communication, un échange se développe spontanément parce que ces participants savent implicitement comment communiquer, bien qu'ils soient fréquemment incapables de formuler explicitement les techniques de leur communication. Par contre, quand des gens ont recours à des systèmes de communication différents, ils doivent d'abord acquérir une information explicite sur leurs propres façons de communiquer et sur celles de l'autre personne avant qu'un échange satisfaisant puisse intervenir.

Le psychiatre qui désire converser avec un patient hébété est donc dans une position très semblable à celle du touriste qui voyage dans un pays étranger et ne connaît

pas la langue. Pour comprendre le contenu du message, il doit explorer le système de communication spécifique que le patient emploie; cette tâche implique fréquemment la difficulté insurmontable de décoder le système symbolique du patient. On peut donc supposer que, dans toute démarche thérapeutique où la compréhension entre les personnes joue un rôle fondamental, les différences entre le patient et le thérapeute sont essentielles si l'on veut que le malade progresse. Précisons: il semble que les différences les plus importantes se rencontrent au sein du système de communication des deux personnes; et le progrès de la thérapie est lié Page 101 à l'expérience, consciente ou inconsciente, de communication du patient avec un autre individu (le thérapeute) dont le système de valeurs et le système de communication sont différents des siens. Nous pouvons maintenant reformuler le problème central de la psychothérapie: Comment se fait-il que, au cours de l'échange de messages entre deux personnes aux systèmes de codage et d'évaluation différents, un changement se produise dans le système de codage et d'évaluation d'une ou des deux personnes? Ce problème confine au paradoxe: à un moment donné, un individu ne peut émettre ou recevoir des messages que s'ils sont structurés d'une façon adéquate pour son système de communication actuel. On doit supposer que tous les autres messages ne sont pas perçus, demeurent inintelligibles, ou sont mal compris. Durant l'interaction, quand un individu participe effectivement à une communication de personne à personne, il peut remarquer que des messages demeurent mal interprétés et que de l'information manque. Quand les messages transmis sont imprimés, détecter de telles lacunes est difficile, sinon impossible.

La différence entre la communication directe de personne à personne et la communication par un texte imprimé explique en partie les divergences entre la théorie psychiatrique et la pratique thérapeutique. Il est difficile de provoquer par un message écrit une impression semblable à celle que l'on suscite par la parole au cours d'un contact personnel et cette difficulté est liée aux caractéristiques du langage. Dans la mesure où, pour écrire sur la communication, il faut avoir recours à la communication, nous nous trouvons dans une situation très semblable à celle de l'homme qui essaie de se soulever en tirant sur les lacets de ses souliers. Il existe toutefois des solutions à ce casse-tête. Le romancier, par exemple, est très conscient de ces embûches: il écrit à propos de la communication en faisant revivre sur le papier une situation qui implique des relations humaines mais en laissant implicite ce qui se dit sur la communication. C'est lui, en tant qu'artiste, qui installe le décor; il nous présente les acteurs, il les fait jouer, et nous, les lecteurs, nous participons en tant que spectateurs et avons l'impression de nous trouver réellement sur les lieux où se déroule l'action. Et, après avoir lu la dernière page, nous refermons le livre avec le sentiment que quantité de choses nous sont arrivées durant le laps de temps où nous avons dévoré l'intrigue chapitre après chapitre. Notre gratitude Page 102 et notre admiration ou bien notre rancœur et notre désapprobation répondent aux efforts de l'écrivain pour introduire de la vie dans des mots et des phrases.

Mais, en tant que scientifiques, nous ne pouvons pas réagir tout à fait de la même manière à la façon dont l'artiste présente les choses. Il faut se souvenir que, lorsqu'un romancier expose une série d'événements, il compte toujours produire une impression en quelque sorte kinesthésique sur le lecteur. Les sensations successives éprouvées tout au long de la lecture d'un livre permettent au romancier de nous transmettre ce qui est perdu dans le texte scientifique à cause de l'unidimensionnalité du langage. Dans la prose et la poésie, des sensations et des états émotionnels plus hétérogènes sont implicitement suscités chez le lecteur grâce aux effets des messages imprimés, espacés dans le temps. En manipulant habilement les séquences et les contrastes, les gros plans et les panoramiques,

les focalisations et les enchaînements, l'artiste réussit à vaincre l'unidimensionnalité du langage.

Le psychiatre se trouve confronté à un dilemme qui est justement lié à cette unidimensionnalité du langage. Quand il décrit un événement survenu entre des personnes, il peut décrire explicitement ce qui est arrivé et laisser implicites les principes sous-jacents. Dans ce cas, et en supposant qu'il soit doué pour faire des descriptions précises, il mettra sur le papier ce qui le frappe le plus. Cette technique, arbitraire mais inévitable, est nécessaire car il faut exposer successivement une multitude d'impressions simultanées. Au moment où l'observateur se met à coucher sur le papier ce qu'il a perçu, des sensations nouvelles, et donc plus importantes, ont remplacé les précédentes et ce qui avait été perçu est en grande partie perdu.

Le psychiatre peut aussi abstraire et condenser ses observations avant de les écrire. On aboutit donc inévitablement à la sélection. Ce faisant, l'observateur tendra à définir explicitement les principes impliqués dans un événement social. Mais, à chaque fois qu'un psychiatre explicite ses principes, il s'engage dans une impasse. Il se peut qu'il économise du temps, mais il y a un prix à payer, puisqu'il est impossible de reconstruire les événements originels à partir des principes inférés. Pour venir à bout de cette limitation, le psychiatre, quand il parle de principes, a tendance à revenir aux événements originels; en pratique, il y parvient Page 103 en évoquant un cas exemplaire. Ce mélange de principes et d'études de cas caractérise les écrits des psychiatres. Mais, même dans ces conditions, un lecteur, qui n'était pas présent lors de l'événement originel, peut ne pas comprendre le rapport écrit, à cause de la sélectivité du rapporteur: ce dernier peut avoir omis des données pertinentes auxquelles les principes s'appliquent. A une telle objection, le psychiatre est enclin à répondre que la personne qui veut réellement comprendre doit s'impliquer dans une situation sociale; l'expérience partagée des événements peut alors servir de base pour discuter plus avant des principes de la théorie. Les limites d'une telle méthode sont évidentes: seul un nombre très restreint de personnes, sélectionnées, sont en mesure de participer à n'importe quelle situation, et un corpus cumulatif de connaissances est difficile à rassembler sur une telle base.

Certains psychiatres soutiennent même que la psychothérapie et la psychiatrie ne peuvent être enseignées que par le contact personnel d'individu à individu; ils pensent que la communication de masse par les livres et par les conférences est tout à fait inefficace. Bien qu'il y ait du vrai dans une telle position, elle ne correspond évidemment pas tout à fait à la situation réelle. On ne peut bien sûr apprendre le «quand» et le «combien» de l'art de la thérapie que par l'expérience personnelle, et chaque individu doit développer sa propre qualification. Le «quoi» et le «où», cependant, constituent des aspects de la thérapie qui tombent dans le domaine de la science, et un corpus cumulatif de connaissances scientifiques peut être rassemblé sur ces questions.

Le «quand» et le «combien» de l'art de la thérapie dépendent de la capacité personnelle de maîtriser les différents systèmes de communication que l'on rencontre chez les patients perturbés. Ce n'est pas tant la connaissance de ces systèmes qui compte, mais plutôt l'aptitude à communiquer à l'intérieur de ceux-ci lorsqu'ils se présentent chez le malade. Pour revenir à notre voyageur, le psychiatre doit communiquer ici avec la spontanéité d'un enfant ou d'un autochtone. Par contre, le «quoi» et le «où» de la thérapie expriment un savoir explicite sur ces systèmes. Quand le psychiatre pense aux malades, quand il parle d'eux, quand il écrit à leur sujet, il doit se comporter comme un voyageur qui relate ses

voyages à l'étranger; ces expériences en général expriment Page 104 le choc de systèmes de communication, et donc de systèmes d'instrumentation différents.

La meilleure attitude pour comprendre les troubles communicationnels est celle de l'observateur-participant. Elle permet au psychiatre de vérifier si la communication d'une personne est perturbée et, si c'est le cas, de mettre en place les méthodes de correction nécessaires. Au cours d'un entretien initial, nous procéderions comme suit.

Premièrement, nous vérifierons si le patient a conscience des règles, des rôles et de la nature des situations sociales et s'il est capable d'évaluer correctement le contexte de son système de communication.

A une seconde étape, nous observerions si, oui ou non, le patient s'adapte bien au réseau de communication auquel il participe effectivement. Nous rechercherions s'il y a dans le réseau intrapersonnel des perturbations qui peuvent apparaître sous la forme de troubles de la perception des stimuli extérieurs (extéroception), des stimuli internes (proprioception), dans le traitement central des informations disponibles (codage et évaluation), dans la transmission des messages du centre à d'autres parties du corps (proprio-transmission) ou dans la transmission de messages au monde extérieur (extéro-transmission). Nous nous demanderions comment cette personne fonctionne au sein d'un réseau interpersonnel et comme membre d'un réseau groupai et d'un réseau culturel. Le psychiatre ne peut s'assurer de la façon dont se comporte un patient au sein d'un réseau interpersonnel que s'il s'expose lui-même à l'impact des messages du malade et observe l'impact de ses propres communications sur le patient. Dans un tel système circulaire, l'observation des phénomènes de rétroaction permet au psychiatre d'établir si le patient est capable ou non de corriger les messages qu'il reçoit et qu'il émet. Cette correction nécessite que le patient observe son propre impact sur les autres et celui des autres sur lui-même.

Il va sans dire que le psychiatre, en tant que médecin, sera attentif aux aspects quantitatifs de la communication; l'intensité des stimuli, leurs effets de sous-stimulation ou de surstimulation et tous les autres aspects du métabolisme de l'organisme doivent ici entrer en ligne de compte.

Dans une quatrième étape, nous analyserions les problèmes sémantiques de communication, c'est-à-dire la précision avec Page 105 laquelle les messages d'un patient transmettent la signification souhaitée. Les aspects linguistiques, la maîtrise des systèmes symboliques et tout le problème des apprentissages supérieurs ont ici leur place.

Au cours d'une dernière étape, nous apprécierions ensuite l'efficacité avec laquelle les messages du patient influent sur la conduite d'autres personnes, d'une façon souhaitable ou indésirable. La maîtrise de la communication signifierait que l'effet désiré peut être obtenu et que cet effet sur les autres sera profitable au patient; et si cela est bénéfique pour le patient, généralement cela le sera aussi pour ceux avec qui il est en contact.

Une telle formulation soulève évidemment la question de l'influence du psychiatre au sein d'un système de communication et celle de la validité de ses conclusions. Sa participation au système (sa non-participation est en effet impossible) influence la conduite du patient et *vice versa*. Non seulement l'état du patient peut s'améliorer ou empirer pendant que nous l'examinons pour la première fois, mais nos propres troubles de communication peuvent gêner notre approche du malade. Nous ne sommes jamais tout à

fait sûrs de nos actes et seul le contrôle par une autre personne (un tiers ou le patient lui-même) peut nous permettre d'évaluer les conséquences de nos propres actions. L'aptitude à corriger mutuellement la signification de nos messages et à influencer mutuellement nos conduites à la satisfaction réciproque est le résultat d'une bonne communication. C'est le seul critère que nous possédions. Y parvenir avec succès est un signe de santé mentale.

Si l'aptitude à communiquer avec succès coïncide avec un bon équilibre psychique, nous savons qu'une telle définition a une portée relative; mais il est évident que les gens ne bénéficient d'une bonne santé mentale que si leurs moyens de communiquer leur permettent de traiter de façon heureuse avec leur entourage. Ils deviennent inadaptés temporairement ou définitivement, soit lorsque les moyens de communication sont défectueux et qu'ils tombent en panne, soit quand les gens sont transplantés dans des milieux qui emploient un système de communication différent. Comme aucun milieu ne reste jamais stable longtemps, nous devons continuellement corriger notre information; le savoir acquis dans un certain ensemble de circonstances, ou dans un Page 106 certain type de situation sociale, doit être contrôlé suivant le contexte d'autres circonstances ou de situations différentes.

La maturité implique toujours de connaître la valeur et la signification relatives des choses. Mais, alors que cette attitude relativiste se développe avec l'expérience, les gens manifestent leur soif d'absolu en cultivant leur foi en une activité, un mouvement ou une religion. Ils espèrent ainsi compenser leur désillusion progressive face à la nature relative des choses. Cependant, de nombreuses personnes n'arrivent jamais à maîtriser le sens relatif de la communication, et n'arrivent jamais non plus à admettre que leur image du monde dépend de leur propre système de perception. On peut rencontrer certaines de ces personnes dans la vie quotidienne, d'autres se trouvent internées dans des hôpitaux psychiatriques. L'état pathologique que le psychiatre nomme «psychose» provient essentiellement de ce que le malade interprète de façon erronée les messages qu'il reçoit; la pathologie que nous appelons communément «névrose» découle du fait qu'un patient essaie - sans y parvenir - de manipuler les situations sociales pour créer une situation qui lui permettrait de véhiculer ses messages aux autres de façon plus efficace. Ces messages ne sont généralement pas compris par les autres; le patient en est frustré et, en cherchant comment mieux assumer sa frustration, il ne fait que perturber davantage les processus de communication.

Nous pouvons illustrer d'une façon plus détaillée des considérations générales à propos de la communication de patients considérés comme psychotiques ou névrotiques. Le schizophrène, par exemple, a tendance à ne pas être conscient que les relations humaines sont des phénomènes multipolaires; il s'assigne à lui-même un rôle et néglige le fait que les rôles sont déterminés par une relation mutuelle. Dans le passé, on a appelé ce phénomène la pensée autistique. Nous préférons l'analyser comme une distorsion: un schizophrène n'a pas conscience de son impact sur les autres, bien qu'il exagère les aspects coercitifs des messages que les autres peuvent lui adresser. Après tout, nous appelons rôle simplement un code qui indique comment doit être interprété un message à soi-même et aux autres. Cette distorsion de la communication empêche le schizophrène tout d'abord de recevoir des messages correctement et ensuite de corriger l'information qu'il possède déjà. Incapable de rectifier l'inexactitude de ses Page 107 informations, il construit progressivement un modèle déformé de lui-même et du monde. Une telle vision des choses conduit à un isolement progressif puisque des informations déformées rendent impossible une interaction appropriée avec les autres.

Le patient atteint de psychonévrose, par contre, semble souffrir d'un type de distorsion différent. Dans les grandes lignes, sa tendance est d'inonder les autres de messages et d'essayer de les forcer à accepter des rôles qu'ils ne sont pas disposés à assumer. Ses tentatives compulsives de forger des situations et de forcer les gens aboutissent évidemment à une interaction insatisfaisante. Les névrosés, au lieu de corriger les messages qu'ils transmettent en vain, ne font essentiellement que répéter et répéter le même message en espérant qu'à la longue il sera compris. Si le terme «psychose» est réservé aux personnes dont les processus de communication sont surtout perturbés dans la sphère de la perception, le terme «névrose» renvoie à des difficultés dans le domaine de la transmission des messages aux autres. Tous les névrosés essaient d'influer sur la conduite des autres. L'hystérique, par exemple, émet des signaux corporels visibles pour communiquer avec les autres, et le psychopathe préfère les actions qui plairont ou déplairont fortement à l'autre. L'intellectuel compulsif et le fanatique envoient sans interruption leurs messages et tentent d'influencer les autres sans se soucier de l'effet réel de leurs actions sur les gens; seule une personnalité mûre a conscience des effets réciproques des actes de la communication ainsi que des effets salutaires des relations humaines lorsqu'elles sont réussies.

Les personnes immatures [141] représentent le support privilégié des manifestations psychosomatiques. Incapables d'établir des interrelations comme le font les personnalités matures, ces patients emploient encore les moyens de communiquer qui ont prévalu dans leur petite enfance. Cela implique que, dans la communication interpersonnelle, les impressions provenant des organes terminaux chimiques et sensoriels l'emportent sur les impressions recueillies par les récepteurs à distance (vision et audition) qui sont plus complexes. Des messages significatifs sont donc transmis de préférence par de tels individus dans un contact intime de personne à personne qui implique le toucher, la douleur, la température ou les fonctions vibratoires, olfactives et gustatives. Les symptômes physiques sont fréquemment [Page 108] employés à des fins de communication; ils représentent, pour ainsi dire, des zones de contact qui dominent les relations humaines. Certaines maladies de peau, de nombreuses manifestations allergiques des voies respiratoires et certaines affections des voies intestinales supérieures ou inférieures et du système vasculaire périphérique peuvent être citées en exemple [135; 136; 142; 150].

Les patients psychosomatiques ont tendance à supposer que les autres fonctionnent aussi avec le même système de codage-évaluation; en pratique, cela revient à supposer qu'eux-mêmes et leur interlocuteur font partie d'une seule et même matrice physique ou d'un seul et même réseau nerveux. Cette supposition est naturellement tenue pour vraie en ce qui concerne la relation du patient à sa mère avant la naissance et il ne semble pas qu'ils aient appris que dans la communication interpersonnelle les messages doivent être transmis dans l'espace et recodés très souvent. En outre, ces personnalités immatures ont tendance à surestimer l'information qu'ils reçoivent de leur propre corps grâce à la proprioception, au détriment de l'information qu'ils reçoivent du monde extérieur à travers l'extéroception. C'est pourquoi ils sont incapables d'évaluer correctement l'effet de leurs propres actions sur les autres, et par conséquent incapables de corriger leur information en fonction d'un environnement qui change constamment. Autrement dit, la description des limites physiques, psychologiques et sociales de tels patients ne peut être qu'incomplète ou arbitraire. A cause de ces distorsions, ces individus doivent s'en remettre aux interventions d'autres personnes pour être protégés plutôt que de se préoccuper d'acquérir des informations à travers l'interaction avec leurs pairs.

Arrivé ici, le lecteur critique peut se demander si les maladies «organiques» ont un rapport avec la communication. Sans aucun doute, les psychiatres d'orientation physiologiste qui ont recours aux électrochocs et à la lobotomie comme moyens thérapeutiques emploient implicitement le concept de communication. Tous les médecins cherchent à améliorer les instruments de la communication. Le neurologue et le neurochirurgien se concentrent particulièrement sur le système nerveux central qui est en fait l'organe de la communication le plus important. Il n'existe aucune différence fondamentale entre le psychothérapeute qui s'occupe des aspects fonctionnels du système interpersonnel, le spécialiste des sciences humaines qui s'intéresse aux systèmes Page 109 suprapersonnels les plus vastes, et le physiologiste qui étudie l'interaction d'un organisme avec son milieu en termes de phénomènes physiques et chimiques. Exprimons cette idée en des termes plus abstraits: le physiologiste, le psychologue et le psychiatre s'intéressent aux problèmes d'ordre et de désordre, d'entropie et d'entretien du fonctionnement de l'organisme. Seule différence entre ces scientifiques: le physiologiste s'occupe d'échanges de calories et d'éléments chimiques tandis que le psychiatre et le psychologue analysent l'échange d'informations [181].

Ces quelques exemples suffisent à illustrer le sens des troubles de la communication observés chez les malades en psychiatrie. Bien que ce livre ne cherche pas à bâtir une nouvelle psychopathologie fondée sur les critères de la communication, nous pouvons rappeler au lecteur que, dans la pratique psychothérapeutique, des critères de la communication sont employés pour évaluer de façon opérationnelle les événements interpersonnels qui se produisent entre le patient et le thérapeute [149]. De séance en séance, le psychiatre évalue l'état de la communication qui s'établit entre lui-même et le malade et, avec le temps, on rencontre pratiquement la gamme complète des troubles de la communication chez tous les patients. Même si chaque malade souffre d'un trouble plus ou moins stéréotypé, il ne faut pas oublier que les psychiatres et d'autres observateurs sont frappés par les changements qui surviennent dans le système de communication de ces patients au bout d'une certaine période. Les diagnostics traditionnels de la psychopathologie perdent de leur signification au regard du flux des moyens d'expression de ces patients. Le psychiatre peut seulement se fier vraiment à l'état de la communication observée à un moment donné, dans un contexte donné et impliquant des personnes spécifiques. A un autre moment, dans un contexte différent et avec d'autres personnes, les façons de communiquer du patient peuvent apparaître sous un jour totalement différent. Des critères qui signalent l'étendue des troubles de la communication et qui indiquent le niveau de fonctionnement optimal auquel un patient peut prétendre semblent des critères beaucoup plus utiles opérationnellement que l'exposé descriptif d'une certaine pathologie à un certain moment. Après tout, un diagnostic implique toujours l'existence d'une pathologie durable; il introduit une typologie plutôt qu'une appréciation fonctionnelle du système Page 110 de communication du malade; et les typologies, parfois utiles, véhiculent souvent des déformations indésirables. Et cela, le thérapeute tente de l'éviter.

La tâche du thérapeute aujourd'hui peut se comparer à celle du technicien chargé de l'entretien ou d'une équipe d'intervention sur les grands réseaux de lignes à haute tension. Le thérapeute vise d'abord à comprendre les troubles de la communication et, cela étant acquis, à corriger les processus de communication défectueux. Cela implique non seulement de démolir des schémas établis, mais aussi, souvent, d'enseigner les éléments de base de la communication humaine. Si les circonstances et les gens sont cléments avec le nouveau-né, celui-ci tirera profit d'un environnement où les gens à la fois sont attentifs à la communication et recherchent le plaisir qu'elle procure, au cours de sa petite enfance, de

son enfance et de son adolescence. Mais d'innombrables enfants sont nés dans des milieux négligeant la communication et ils n'auront jamais l'occasion d'acquérir les moyens de bien communiquer [141]. Ils fourniront plus tard le gros des patients effectifs ou potentiels de la psychiatrie. Whyte [179] affirme que «la pensée est née de l'échec»; nous aimerions ajouter que la communication est un baume qui soigne les blessures reçues au cours du dur combat pour la vie. Les gens qui n'ont pas maîtrisé la communication ont du mal à assumer leur frustration et cette même frustration les empêche d'apprendre à bien communiquer. Le psychiatre lutte pour interrompre ce cercle vicieux.

Décrire les techniques d'intervention des thérapeutes dépasserait le cadre de ce volume. Nous essayons ici de souligner l'étroite relation qui existe entre les problèmes de la biologie, de l'anthropologie et de la pratique psychiatrique. Les notions sous-jacentes aux pratiques psychothérapeutiques expriment tous les systèmes de communication qui existent dans une culture donnée. Nous avons souligné auparavant l'étroite relation entre la théorie des valeurs et la communication. Et bien sûr les notions de santé et de maladie, de santé mentale et de démence, ainsi que la forme des méthodes thérapeutiques, dépendent des valeurs culturelles - c'est-à-dire des systèmes de communication qui dominent dans une aire déterminée. En fait, toutes les méthodes thérapeutiques empruntent à la matrice sociale leurs moyens, tels que le langage, les gestes et la façon de les employer. Quand le thérapeute essaie [Page 111] d'aider le malade, il forme avec son patient un réseau de communication interpersonnel qui fait lui-même partie d'un réseau groupal et d'un réseau culturel plus vaste.

Le psychiatre a pour tâche d'aider le malade à acquérir les moyens de communication qui lui permettront de s'adapter au réseau groupal et culturel dominant dans son milieu. Fondamentalement, toute personne peut bénéficier d'une aide pour améliorer ses moyens de communication. Seul varie le niveau auquel le patient et le médecin commencent à travailler; certains patients sont très malades, certains le sont moins et le rythme de l'amélioration varie en fonction de divers facteurs. Mais avec les années, et sans exception, on peut constater une amélioration si le patient est motivé pour progresser, s'il a le désir de survivre.



IV - La communication et les valeurs américaines

- Approche psychologique -
Jurgen Ruesch

En présentant notre thèse, nous avons jusqu'ici montré que les méthodes des psychiatres - qu'elles soient verbales ou non verbales - ont pour objet d'améliorer les processus de communication de leurs malades. Les systèmes de communication des uns et des autres (thérapeutes et patients) sont, eux-mêmes, enchâssés dans la matrice sociale au sein de laquelle ils fonctionnent.

De même que les relations conventionnelles se définissent nettement en fonction de la culture dans laquelle elles se déroulent, les relations et les manières de communiquer plus

déviantes que l'on rencontre en psychiatrie sont également intégrées dans les réseaux suprapersonnels, groupaux et culturels. C'est pourquoi nous allons consacrer maintenant trois chapitres à exposer et à illustrer des traits de la matrice sociale qui sont assez typiquement américains et leurs relations avec les pratiques thérapeutiques actuelles.

Un grand nombre de méthodes ont été suggérées pour comprendre la psychologie du peuple américain [7; 9; 23; 32; 47; 49; 65; 69; 82; 86; 95; 98; 102; 112; 157; 167; 175].

Selon les buts qui étaient poursuivis, ces méthodes ont toutes eu leurs avantages, leurs inconvénients et leurs distorsions. Dans celle que nous allons exposer au cours du présent chapitre, nous avons essayé de comprendre quelques-unes des caractéristiques fondamentales de la communication humaine aux États-Unis. Bien que les systèmes de communication des Anglo-Saxons présentent beaucoup de similitudes, ce serait une erreur de supposer que les systèmes de valeurs sont identiques ou même se ressemblent dans tous les pays où l'on parle anglais. [114]

Par exemple, les règles générales qui concernent l'interprétation des messages aux États-Unis ne reposent pas seulement sur les symboles, sur les mots et sur les gestes utilisés, mais comportent également des facteurs aussi subtils que la durée et l'espacement des messages, l'évaluation du phénomène figure-fond, l'appréciation de l'autorité, les pratiques éducatives et de nombreux autres traits.

Dans le schéma que nous avons suivi, nous avons décrit la psychologie américaine comme étant régie par des principes d'égalité, de «socialité», de réussite et de changement; idées présumées étroitement liées aux multiples prémisses d'ordre moral des puritains et des pionniers. Ces quatre valeurs ainsi que le noyau des principes moraux peuvent être considérés comme des pivots autour desquels s'articule la vie aux États-Unis, et comme des pierres angulaires sur lesquelles repose la communication. Chacune de ces valeurs peut s'appliquer au comportement finalisé ou bien exprimer une réalisation intermédiaire en direction d'un but ultérieur. Il s'ensuit que les messages échangés, lorsqu'ils concernent ces activités ou ces buts, doivent être interprétés sous le même éclairage. Par conséquent, lorsque, en tant que chercheurs, nous parlons des prémisses des valeurs dominantes de la culture américaine, nous nous référons tantôt aux commentaires écrits ou verbaux sur des activités et tantôt aux expériences qui découlent d'une participation à l'action. Ces prémisses constituent donc un code pour interpréter un discours sur des actions et aussi pour interpréter les actions elles-mêmes.

En lisant l'analyse des valeurs américaines qui va suivre, le lecteur pourra penser que les auteurs ont un parti pris dans un sens ou dans un autre. Loin de nous l'idée de le nier. Nous rappellerons plutôt au lecteur que l'épistémologie a pour fonction même de considérer un système sous l'éclairage d'un autre. Selon le choix du second système, tel ou tel trait apparaîtra par contraste exagéré ou peut-être même déformé. Dans le présent chapitre et dans le suivant, nous avons choisi d'observer les États-Unis du point de vue d'un Européen de l'Ouest. Si d'autres cultures nous étaient plus familières, nous aurions pu choisir un autre modèle de comparaison, sud-américain ou chinois par exemple.

Par ailleurs, comme il s'agit de prémisses culturelles et de [115] généralisations sur le comportement des hommes, nous savons qu'il est pratiquement toujours possible de citer des exemples contradictoires qui pourraient saper notre position. Ce genre de contradictions est prévisible. Elles sont partiellement dues au fait que les données utilisées

pour en tirer des généralisations appartiennent à l'histoire passée et qu'entre-temps la situation a déjà changé. Ces contradictions peuvent provenir pour partie d'une opinion préconçue aussi bien de la part des auteurs que de la part du lecteur; elles peuvent également être en partie dues à la différence des niveaux d'abstraction auxquels on interprète les énoncés. En règle générale, on peut dire que les contradictions peuvent être résolues soit en interprétant l'énoncé à un plus haut niveau d'abstraction, soit en le ramenant à ses composants les plus concrets.

De toute façon, des erreurs de ce genre sont inévitables, mais il a semblé aux auteurs que le dommage serait plus grand s'ils ne prenaient pas en considération des systèmes suprapersonnels de cet ordre. C'est pour cette raison que les paragraphes suivants ont été écrits.



LA MORALE DES PURITAINS ET DES PIONNIERS

La vague du protestantisme, associée aux noms de Luther, Calvin, Huss, Zwingli et de bien d'autres, s'est frayé un chemin vers l'Angleterre où elle s'est d'abord identifiée à la Réforme, puis, ensuite, au puritanisme de Cromwell. Le piétisme, la condamnation de la passion charnelle, une haute valorisation du contrôle de soi et du pouvoir de la volonté et la croyance en une responsabilité personnelle envers Dieu se trouvaient au centre de la morale puritaine. Les puritains prônaient une vie pure, le zèle au travail, l'effort, la propreté, la cohérence, l'honnêteté, et préconisaient la simplicité du culte et la solidarité envers les autres membres de la communauté puritaine.

Toutes ces valeurs ont pour origine une tendance à l'opposition chez les puritains britanniques. Ils protestaient - à la fois sur le 116 plan politique et religieux - contre les conditions qui existaient en Europe. En bref, ils s'efforçaient d'être simples et cohérents; et la confusion contre laquelle ils luttèrent a peut-être été due à l'hétérogénéité culturelle. Les idées de la Renaissance s'étaient infiltrées graduellement au sein de la masse de la population, suscitant des contradictions dans les valeurs et les croyances, et des excès dans l'action, que beaucoup avaient trouvés intolérables. Pour échapper aux angoisses provoquées par la multiplicité des choix et l'absence de directives, les puritains prônèrent certains comportements rigides pour retrouver une sécurité perdue de longue date. Les systèmes qu'ils avaient établis rencontrèrent une forte opposition et, en guise de protestation, ils quittèrent la scène.

Ils arrivèrent en Amérique, sur un nouveau continent, habité par des Indiens hostiles, doté d'un climat rigoureux, aux hivers rudes et aux étés chauds. Il leur fallut faire face à des épreuves, et c'est dans ces conditions de vie totalement différentes que les puritains ont développé ce que nous appelons ici la «morale des pionniers». Parce qu'ils étaient peu nombreux, la vie avait une grande valeur. Pour survivre, il fallait des individus robustes, sachant bien lutter contre la nature et contre les Indiens, des individus capables de produire leur propre nourriture, de défricher et cultiver la terre. Il était primordial de savoir s'adapter à des situations changeantes et de faire face aux difficultés. A qui voulait survivre, il restait peu de temps pour le loisir. Le lot de chacun comportait un dur labeur. Les femmes, au début, étaient rares, notamment aux avant-postes vers la frontière, et les puritains renforcèrent encore les règles rigoureuses qu'ils avaient eux-mêmes introduites à propos du comportement envers l'autre sexe.

Les premiers colons furent également confrontés à la nécessité d'établir des relations sociales qui favorisent l'union et la solidarité du groupe, parce que l'adversité qui les entourait était grande et ne pouvait être surmontée que par une remarquable organisation. Les nécessités des pionniers et les besoins des puritains se conjuguèrent et se trouvèrent à la base du système de valeurs américain [23; 126].

Par la suite, ce système a été modifié par le passage d'une économie agraire à une économie industrielle et urbaine, puis par l'afflux de colons qui n'étaient pas puritains et par tous les changements [117] qui découlèrent de l'apparition de la civilisation et de la technique modernes.

L'attitude morale des pionniers et celle des puritains constituent le noyau du système de valeurs américain. Mais nous ne pouvons ici aborder en détail l'histoire concrète. Pour notre présente recherche, il suffit de souligner qu'il est courant aujourd'hui de voir les Américains manifester leur fierté vis-à-vis de ces racines culturelles. Les jeunes peuvent aujourd'hui lire toute une littérature réaliste ou de fiction qui exalte de façon romantique la «Frontière» et porte aux nues les valeurs qu'elle était supposée promouvoir. En même temps qu'il est plongé dans ces valeurs du passé, le jeune Américain subit aussi un véritable tir de barrage aussi bien de la part des bandes dessinées et des séries policières qui tentent de lui inculquer certaines valeurs, que d'autres publications qui essaient de lui communiquer la passion de la technique et de la mécanique. Ces dernières sources de formation des valeurs pourraient être jugées contradictoires avec les messages des puritains et des pionniers, mais en réalité la contradiction n'est que superficielle; les vertus prônées sont toujours les mêmes: ténacité, esprit d'initiative, décision et même pureté.

En concordance également avec le modèle traditionnel, l'arbitre et le censeur de la moralité américaine n'est pas un individu particulier; l'autorité est au contraire investie dans le groupe. Quand l'enfant européen s'en remet à ses parents et l'adulte européen s'en remet à des personnes identifiables qui ont une autorité réelle et bienveillante, l'adulte américain se réfère à l'opinion collective de ses pairs. Cette organisation sociale et le type de moralité qu'elle renforce caractérisent une société de gens égaux. Des actions qui violent d'autres prémisses de valeurs américaines deviennent acceptables quand le principe des bonnes intentions morales n'est pas transgressé. Ces tendances sont clairement exprimées dans les procédures qui innocentent des pratiques brutales si elles sont accomplies au nom de la liberté d'entreprise et de la ténacité de l'individu. Au sein du système judiciaire américain, les juges locaux possèdent une liberté de décision sans égale dans les autres pays. Ils interprètent réellement le sens profond de la moralité et, aussi longtemps que leurs décisions n'entrent pas en conflit avec les principes majeurs du système de valeurs américain, [118] leurs jugements sont habituellement confirmés par les juridictions supérieures.

Ce rôle particulier de la moralité dans la mentalité américaine explique en partie de nombreuses tendances contradictoires qui déconcertent l'observateur venu d'ailleurs [95]. Un voyageur étranger prend conscience de ces principes moraux dans des situations où il faut se justifier pour s'abandonner à ses impulsions. Il sera amené à reconnaître que l'on ne peut pas se livrer au plaisir pour le plaisir lui-même; ce qui est résumé dans le dicton: «Un puritain peut faire tout ce qu'il veut tant qu'il n'y prend pas de plaisir.» Satisfaire un désir personnel est admissible lorsque cela est justifié par un motif socialement acceptable. Par exemple, les distractions, les vacances, les rapports sexuels, la bonne chère et d'autres

plaisirs deviennent acceptables dans la mesure où ces activités sont entreprises au profit de sa santé personnelle ou de celle des autres.

Le bien de la communauté constitue une autre motivation socialement acceptable. Dans le système américain, la personne la plus forte assumera la responsabilité de la plus faible dans la mesure où le handicap sera dû à l'âge ou aux circonstances. Les défaillances dues au manque de volonté, à la paresse ou aux passions charnelles ne sont pas tolérées. Et, comme dit le proverbe: «N'offre jamais la moindre miette à un parasite» (*Never give a sucker an even break*).

Quantité d'institutions s'occupent des gens les plus défavorisés et tout le monde essaie d'aider ceux qui, sans qu'ils en soient responsables, tombent malades ou perdent leurs biens. Cette aide représente rarement un acte de charité pure; en général, elle se réalise sous forme de prêts ou d'autres mesures de secours temporaires. Des actions qui améliorent le bien-être social ou qui contribuent à l'élévation générale du niveau de vie sont acceptables pour justifier la satisfaction de désirs. Gagner de l'argent, par exemple, même si cela implique d'exploiter cruellement les autres, peut être jugé nécessaire et justifié pour subvenir aux besoins de sa famille ou pour envoyer ses enfants à l'école, ou bien pour atteindre un objectif de caractère moral tel que la préparation de l'avenir ou le lancement d'une affaire qui procurera des emplois à d'autres.

La réglementation concernant la satisfaction des désirs a trouvé une place dans la Constitution américaine. Le dix-huitième amendement, [119] par exemple, a introduit la Prohibition aux États-Unis. De même, le *Man Act* avait pour but de lutter contre la prostitution. Un but semblable est poursuivi par le Johnston Office qui, instauré par l'industrie cinématographique, agit comme une instance de censure et d'autocensure contrôlant la «moralité» des films. Il est intéressant de remarquer que les producteurs de cinéma américains, l'Église et le public considèrent qu'il est parfaitement moral de présenter le meurtre, la violence et la brutalité dans les cinémas où sont admis les jeunes de tout âge. Par contre, les images qui montrent des relations sexuelles ou qui exposent excessivement les corps sont bannies. La brutalité et la rudesse sont considérées comme nécessaires à la survie, tandis que l'on croit que le plaisir sexuel amollit l'individu. Une idéologie semblable préside aux règles qui s'appliquent, aux États-Unis, au transport d'objets de caractère immoral par la poste.

Étant donné que l'individu est tout à fait conscient de ses impulsions, les Américains ont développé leurs propres méthodes pour satisfaire leurs besoins instinctifs. Ils peuvent se permettre de les satisfaire si le groupe se comporte de la même façon. Par exemple, un «type régulier» est celui qui cède aux tentations mais en tant que membre du groupe. Un comportement, jugé immoral quand il est le fait d'une personne isolée, est accepté et exempt de sanction extérieure quand il se produit en présence des autres. La promiscuité, le jeu et la bagarre appartiennent à cette catégorie. On rencontre une situation analogue dans le mélange particulier de liberté, de retenue et de compétition pratiqué par les adolescents dans leurs rendez-vous et leurs flirts, au cours desquels se pratiquent les jeux sexuels, les concours de popularité et les réunions de groupes. Il n'entre pas dans le cadre de cet ouvrage d'exposer les pratiques sexuelles des adolescents américains; il suffit de souligner qu'elles se caractérisent par des rapports incomplets et par des perversions qui sont acceptées comme normales à cet âge [65; 87]. Ces jeux présexuels s'engagent couramment en présence d'autres couples, alors que l'intimité aurait un effet dissuasif. Le voyageur européen est frappé par l'étalage de familiarité qui prévaut dans les surprises-

parties et dans des lieux tels que les «allées des amoureux» où peuvent stationner des centaines d'automobiles avec de jeunes couples en train de s'explorer mutuellement. Pareillement, [120] le congrès annuel de la Légion américaine, les réunions d'anciens élèves ou l'escale à terre d'un bateau favorisent les frasques, les beuveries et les bagarres d'une façon qui ne serait pas admise dans des cas isolés.

Se conformer à la situation est considéré comme un devoir envers le groupe et se soumettre à l'opinion du groupe constitue une motivation de caractère moral. On organise des réunions pour que les gens puissent obtenir l'approbation morale de leurs actions par une participation active [103]. Des milliers d'organisations, depuis la Parent-Teacher Association [Association parents-enseignants], l'YMCA[121], les Boy Scouts, jusqu'aux loges maçonniques et aux organisations d'entraide se réunissent afin d'atteindre un même but qui devient en lui-même un acte moral. L'église, par exemple, est aux États-Unis un lieu de réunion où les gens se rendent pour se conformer au groupe plutôt que pour développer une pratique religieuse individuelle. C'est pourquoi celui qui ose choisir sa propre voie sera mal vu s'il ne se conforme pas à la norme dans tous les domaines, que ce soit une célébration rituelle, son comportement quotidien ou bien une recherche intellectuelle ou artistique. Si toutefois il finit par percer, par prospérer et par obtenir l'approbation publique, il sera admiré par le groupe, et ses péchés antérieurs seront absous. De nombreux films américains montrent ce processus grâce auquel un homme mauvais est finalement converti et rejoint la bonne cause.

Au sein de la famille et dans les petits groupes, la femme veille au respect de la moralité pour l'homme, pour elle-même et pour l'enfant. En présence de la femme, les hommes surveilleront leur tenue vestimentaire et leur conduite. En fait, ils s'efforcent de répondre aux attentes du sexe féminin. Lorsque les hommes seront entre eux, il est probable qu'ils relâcheront leur conduite et se laisseront aller; ce fait contraste vivement avec les habitudes qui ont cours en Europe occidentale où les hommes incarnent et défendent la moralité et les traditions.

Dans la vie quotidienne aux États-Unis, l'honnêteté est tenue pour acquise quand il s'agit de petites choses telles que de laisser la monnaie pour un journal, déposer le lait ou le courrier à la porte des maisons particulières. Mais on doute de l'honnêteté [121] lorsque des questions de pouvoir sont en jeu. Voler un article de quelques cents serait un si petit délit que l'on considère que cela ne vaut pas la peine de risquer d'être surpris par des citoyens en colère ou de s'exposer à un sentiment de culpabilité.

En outre, certaines de ces pratiques quotidiennes impliquent que l'on participe, en tant que citoyen de la communauté, aux rites qui conviennent à l'intérêt du plus grand nombre. Bousculer ce système reviendrait à mettre en danger la façon dont se passe la distribution du lait, des journaux et du courrier.

Si toutefois un homme aspire à un poste élevé, par exemple en politique, on s'attendra à ce qu'il utilise au maximum son pouvoir à des fins personnelles tant qu'il pourra tirer son épingle du jeu. Un homme qui abuse de son pouvoir et s'en tire à bon compte est admiré dans la mesure où, depuis longtemps, gangsters et escrocs sont devenus des idoles, tandis que les agents de la force publique qui ne réussissent pas à les attraper sont ridiculisés. Le recours à des méthodes agressives et brutales dans la lutte pour le pouvoir est accepté, mais on attend du groupe qu'il contrôle toute forme excessive de corruption. Le contrôle s'exerce par la presse, qui agit comme un agent de renforcement de la moralité. Le public

soupçonne quiconque exerce une fonction officielle. Si un homme était totalement honnête et s'intéressait seulement à promouvoir le bien des autres, il serait considéré comme un gogo, et la réputation de gogo est la plus lourde à porter. C'est pourquoi, aux États-Unis, on n'épargne ni le temps ni les efforts pour créer des procédures administratives destinées à empêcher que la fraude et d'autres abus de pouvoir ne se développent sur une grande échelle. Le nombre de formulaires que des citoyens ordinaires doivent remplir en de nombreux exemplaires, les formulations compliquées des feuilles d'impôts et le nombre de situations dans lesquelles les gens doivent prêter serment sont sans équivalent dans d'autres pays. En ces domaines, la bureaucratie est vraiment florissante.

Lorsqu'un homme a acquis le pouvoir et l'a utilisé au maximum sans commettre d'impairs, on attend de lui qu'il restitue à la communauté les fruits de sa réussite. Le groupe encourage effectivement l'individu avide de puissance à s'engager dans une sorte de jeu. Si les gens accordent du pouvoir à un homme, ils souhaitent qu'il soit égoïste; seuls les égoïstes sont censés avoir du caractère. S'il ne fait pas usage de son pouvoir, on le soupçonne d'être faible ou idiot. Le groupe l'aide volontiers à [122] s'emparer du pouvoir, mais, à la fin de son mandat, le groupe reprend possession du pouvoir et des biens qui lui avaient été prêtés, de sorte qu'ils puissent être réinvestis sur un autre individu. C'est pourquoi il est rare en politique d'être éligible pour plus de trois mandats; des fortunes sont rarement amassées sans qu'une grande part soit restituée à l'État, sous forme d'impôts ou sous forme de donations; et il est exceptionnel que l'on laisse un escroc «magouiller» pendant bien longtemps.



L'ÉGALITÉ

«Il y a quatre-vingt-sept années que nos pères ont bâti sur ce continent une nouvelle nation conçue dans la liberté et acquise à l'idée que tous les hommes ont été créés égaux». Le fait que ces paroles soient devenues célèbres montre qu'il s'agit là d'un principe important dans la culture américaine. Fondée sur ce principe d'égalité, l'Amérique est devenue le creuset dans lequel ont fusionné des nationalités au départ différentes. L'égalité, telle qu'elle est pratiquée dans la vie courante, provenait d'une part de la morale puritaine et d'autre part des frustrations vécues par les premiers colons et pionniers. La plupart des immigrants avaient laissé derrière eux, dans leur pays d'origine, soit ce qu'ils considéraient comme un système social oppresseur, soit une famille tyrannique. Une fois arrivés en Amérique, ils posèrent les fondements d'un système où une autorité oppressive ne pourrait jamais plus s'instaurer. Ils conférèrent l'autorité fonctionnelle à un tribunal composé d'égaux. Ainsi naquit le principe d'égalité. Et ainsi son fonctionnement, spécifiquement américain, apportait une solution aux problèmes de légitimation de l'autorité qui se posaient aux immigrants.

De nos jours, l'importance que l'on attache à l'égalité se révèle dans de nombreux processus dont le résultat est d'éliminer les déviations extrêmes et, par conséquent, d'encourager une «régression à la moyenne». Le voyageur étranger est toutefois frappé par bon nombre d'étonnantes contradictions. D'un côté, on lui rebat les oreilles de la notion d'égalité; mais d'un autre côté il [123] peut observer la plus grande inégalité en termes de richesse, de situation et de pouvoir. Un Américain lui expliquera alors comment, ici, on interprète cette valeur qui est l'égalité. Il faut la rattacher à l'hypothèse de l'égalité des chances plutôt qu'aux résultats réels. Une fois que quelqu'un a réussi, en exploitant des

chances qui étaient égales, il est en fait devenu supérieur et n'est plus un égal. Et, bien qu'il puisse discrètement se reposer sur le statut qu'il a obtenu, la remarque populaire «Pour qui te prends-tu ?» résonnera comme un défi et lui rappellera d'où il est sorti. Nous arrivons ainsi à l'idée suivante: ceux qui parviennent à un statut social, à la richesse et au pouvoir sont censés avoir fait preuve de leur habileté à saisir les opportunités à partir de circonstances qui étaient semblables au départ.

Une fois que la réussite a établi une différence de prestige, ceux qui ont du pouvoir s'irritent d'être traités sur un pied d'égalité et, en même temps, ils craignent leur propre position de supériorité. Pour prévenir tout désagrément à ce sujet, des dispositions administratives très compliquées visent à éviter les rencontres entre individus inégaux: des secrétaires veillent comme des chiens de garde à la porte de leurs patrons; les membres de la haute société s'isolent dans des clubs privés, des quartiers résidentiels et des réunions très fermées; enfin, et ce n'est pas là le moins important, la crainte ou le respect ressentis par l'homme qui n'a pas réussi forme un obstacle naturel à des rencontres imprévues entre gens de statuts inégaux. Cependant, si, pour une raison ou une autre, une rencontre entre personnes de conditions différentes doit se produire, les signes extérieurs de l'égalité sont adoptés à la fois par le supérieur et par le subordonné. Par exemple, pendant les campagnes qui précèdent les élections générales, on verra apparaître d'innombrables photos montrant les candidats en manches de chemise, «trinquant» avec des fermiers et des ouvriers d'usine. Ils s'appelleront par leurs prénoms et se comporteront comme des frères. A l'occasion de cette rencontre entre personnes aux statuts différents, on pourrait imaginer l'échange silencieux de pensées suivant. Le supérieur pourrait songer: «Regarde, mon vieux, je suis de ceux qui ont réussi et, si tu fais un effort, tu peux rejoindre nos rangs», tandis que celui qui est dans une position inférieure pourrait rétorquer: «J'admire ta réussite mais, entre nous, les deux font la paire.» Et, quand deux personnes sentent ce que 124 chacun pense de l'autre dans une telle situation, il se peut qu'ils éclatent de rire tous les deux pour masquer leur gêne.

Les Américains s'inquiètent quand ils sont en présence de signes d'inégalité. Leurs commentaires sur les cultures étrangères indiquent qu'ils désapprouvent les systèmes de castes et de classes. Chaque fois que des Américains rencontrent des gens qui ne réagissent pas favorablement à l'influence du groupe, ils se sentent mal à l'aise; ces individus sont considérés comme dangereux parce qu'ils ne peuvent pas être contrôlés par les méthodes habituelles. Cela vaut particulièrement quand l'Américain moyen rencontre une éminente personnalité intellectuelle ou artistique, qu'elle soit américaine ou étrangère. Les musiciens ou les chanteurs sont tolérés parce qu'ils contribuent à distraire les autres et participent à des activités collectives. Mais les philosophes, les écrivains, les peintres et les chercheurs en sciences humaines ou en sciences naturelles font l'objet de la plus grande suspicion. La pensée ou l'expression artistique ne sont tolérées que selon des schémas conventionnels. Des contributions originales et nouvelles sont raillées ou totalement ignorées. Des raids contre des librairies ou des galeries d'art de Boston ou de San Francisco détruisent régulièrement de «honteuses pornographies» comme par exemple des reproductions des fresques de Michel-Ange à la chapelle Sixtine, ou, peut-être, des éditions du *Décameron* de Boccace.

La même tendance se retrouve dans l'arène politique où des hommes de science remarquables, particulièrement des théoriciens, sont accusés de subversion, d'une façon ou d'une autre. Ceux qui expriment une pensée ou des sentiments originaux sont suspects aux États-Unis. On leur reproche essentiellement de vouloir échapper à toute discipline; et,

plutôt que d'admettre que le contrôle a des limites, les hommes au pouvoir tentent de dévaloriser les individus qui ont des talents particuliers.

Il est important de souligner que, aux États-Unis, ceux qui tentent de minimiser l'originalité et le non-conformisme n'ont pas du tout la même psychologie que ceux qui ont poussé à la persécution des savants et autres penseurs en URSS et en Allemagne. Aux États-Unis, on ne rejette pas les idées qui sont subversives parce qu'elles s'opposent à l'idéologie d'une politique gouvernementale rigide; mais plutôt parce que la simple existence d'un élément novateur peut provoquer une angoisse personnelle [125] chez certains politiciens ou administrateurs d'universités. Celui qui introduit des pensées nouvelles peut être condamné comme «timbré» ou pour son manque de sérieux, mais cela n'est souvent qu'une attitude de facilité: «On peut utiliser n'importe quel bâton pour battre son chien» (*Any stick can be used to beat a dog*). Ce ne sont peut-être pas tant les idées nouvelles qui effraient les Américains que les conflits entre les hommes et les situations imprévisibles qui se manifestent de façon inconfortable chaque fois que des idées nouvelles sont présentées.

Aussi longtemps que la compétence repose sur une formation et un savoir-faire, elle est acceptable. Mais, dès que quelqu'un a l'occasion d'expliquer sa réussite, à tort ou à raison, en confessant un «talent» inhabituel, cela devient inacceptable. C'est ce qu'illustre le comportement des artistes américains des années vingt qui cherchèrent refuge à Paris pour vivre dans une atmosphère de permissivité; ou bien encore les conditions qui prévalent dans le domaine scientifique aujourd'hui [95]. Les savants américains comptent probablement dans leurs rangs le plus grand nombre d'ingénieurs hautement créatifs. Et pourtant, la recherche scientifique est pauvre en talents et les grands théoriciens scientifiques américains sont pour la plupart nés à l'étranger et ont été naturalisés par la suite. La pression du conformisme n'est pas favorable à l'éclosion de personnalités originales et c'est pourquoi ce domaine a été presque entièrement laissé aux Européens. Aussi étrange que cela paraisse, si des Européens aux États-Unis émettent, oralement ou par écrit, une opinion nouvelle, elle est bien accueillie; puisque chacun sait qu'ils appartiennent à une culture différente, on tolère leurs déviations. Mais, si la science américaine veut survivre, il lui faudra une plus grande marge de liberté. Attendu que la tolérance et l'acceptation des différences sont des caractéristiques qui peuvent s'apprendre, tous ceux qui occupent des postes de responsabilités devraient faire un effort concerté si nous voulons inverser cette tendance manifeste au contrôle de la pensée.

La croyance que la liberté et la tolérance rendent les gens sociables et responsables ainsi que la foi en l'individu lui-même sont ici en jeu. Et bientôt nous saurons qui l'emportera: l'individu ou bien l'homme collectif, la civilisation de l'Ouest ou celle de l'Est. [126]

Quand un Américain perçoit l'égalité, il se sent à l'aise; la constatation de l'inégalité crée en lui un sentiment d'angoisse. C'est pourquoi l'instauration de l'égalité des sexes sur les plans politique, économique et social est devenue un objectif commun et populaire. Mais la poursuite de cet idéal se heurte à plusieurs difficultés. Le premier obstacle à franchir est la relation réciproque entre liberté et égalité. Pour rendre les gens égaux, il faut restreindre leur liberté. Puisque à la naissance ils n'ont pas reçu les mêmes dons biologiques et les mêmes atouts sociaux, la société doit les contraindre à paraître semblables. La prémisses d'égalité empêche la différenciation; et les individus ne peuvent pas rechercher l'évolution personnelle qui serait la meilleure pour eux. Il leur faut constamment veiller à être à l'image des autres. L'enfant américain à qui, à la maison, on a implicitement enseigné que

tous les gens sont égaux et semblables sera effrayé quand il rencontrera un enfant noir la première fois, notamment parce que ses parents seront mal à l'aise. La prémisses d'égalité est remise en question et par conséquent un certain nombre de précautions doivent être prises pour rationaliser la différence, ce qui aboutit finalement aux préjugés et à la discrimination.

A cet égard, l'Amérique du Nord diffère radicalement de pays tels que la Suisse, par exemple. L'une et l'autre sont des républiques; ni l'une ni l'autre n'ont de systèmes de castes: elles croient toutes deux à la liberté et à l'égalité. Mais la Suisse accorde une plus grande valeur à la liberté qui implique que les gens sont différents, qu'ils se développent selon leurs sensibilités particulières et que ces différenciations sont en général bénéfiques pour l'individu. La Suisse est ainsi devenue un pays où ont été synthétisées et tolérées les plus grandes différences au point de vue croyances, religions et langues. Aux États-Unis, par contre, l'égalité passe avant la liberté [47].

On y parvient par différentes méthodes. D'abord et avant tout, les écoles et les universités d'État assurent l'éducation de tous. Le culte de l'«Américain moyen» dans les journaux, à la radio et dans les films, dédaigne implicitement toute manifestation d'originalité. Si une organisation veut obtenir des contributions pour des objectifs humanitaires, elle emploie comme appât la sauvegarde d'un «foyer typiquement américain». C'est ainsi que l'on citera en exemple le comportement courant de «Monsieur et Madame Dupont» plutôt que le «gratin de la nation». [127]

La même méthode s'applique aux publicités pour les meubles, les voitures, etc. De plus, les «personnes distinguées» dont la publicité diffuse les images ne sont pas différentes des autres: elles ont seulement mieux réussi et sont des «exemplaires de luxe» de l'homme moyen. On prend soin d'uniformiser l'aspect extérieur de tous les Américains. Nous pouvons rappeler au lecteur l'amendement à la Constitution visant à abolir les titres de noblesse, qui fut proposé en 1810; ou bien, dans un domaine différent, la façon dont les Américains s'habillent: il est presque impossible de deviner en examinant ses vêtements à quelle classe sociale un Américain appartient.

Les lois sur l'immigration illustrent également la même tendance. Des dispositions légales ont été prises en vue d'une acculturation progressive des immigrés; elles prévoient une période d'attente de cinq ans avant de pouvoir demander un statut de citoyen à part entière; puis le postulant doit subir un examen avant d'être naturalisé. Cet examen constitue un filtrage pour ceux qui ne savent pas lire, écrire ou comprendre les idéaux américains. En d'autres termes, on vérifie si, oui ou non, les candidats peuvent être acceptés au rang d'égaux.

Aux États-Unis, la prémisses d'égalité est, d'une certaine façon, en liaison avec la manière dont s'exerce l'autorité fonctionnelle au sein des organisations. L'autorité réside dans des comités ou des groupes de réflexion et d'initiative, et ces organismes définissent des plans et des projets. Les minorités sont habituellement représentées dans ces organes dirigeants et, bien qu'elles aient vocation à l'élaboration de la politique, elles n'obtiendront jamais la majorité des voix. Ces comités, à cause de leur hétérogénéité, jouissent du respect public et, individuellement, le citoyen s'en remettra à leurs opinions.

Chaque fois qu'un Américain entre en contact avec une autorité personnifiée, telle qu'un officier de police ou un autre représentant de la loi, il adopte des attitudes difficilement

compréhensibles pour un Européen. En bref, le policier est à la fois une autorité sur le plan social et un égal sur le plan humain. Quel est le dénominateur commun à ces deux idées apparemment contradictoires ? Le policier est aussi un type qui, comme tout autre citoyen américain, fait son boulot. Dans le cadre de cette prémisse, peut s'introduire une certaine dose d'humour et même un désaccord aigu. On rencontre une situation semblable dans les bureaux où l'on a l'habitude de [128] «mettre en boîte le chef», c'est-à-dire de taquiner le responsable de façon bienveillante et amicale à cause de sa fonction d'autorité. Dès que quelqu'un peut être catalogué comme un détenteur d'autorité, il n'est plus un égal et tous les efforts doivent être faits pour le ramener dans le giron du groupe et faire de lui à nouveau un égal.



LA SOCIALITÉ

La socialité, ou tendance à former des groupes sociaux, prend racine dans l'instinct grégaire de l'individu. Aux États-Unis, on accorde une énorme importance à ce besoin de se grouper; de fait, il en est résulté une culture, une façon de vivre, qui contraste vivement avec certaines civilisations étrangères plus orientées vers le développement de systèmes où les objets ont une place prééminente. Au premier abord, cette affirmation paraît paradoxale dans la mesure où les États-Unis sont connus pour leur génie de la technique et pour leur utilisation des machines dans tous les domaines de la vie.

A la réflexion, cependant, on peut comprendre cette contradiction. Considérons, par exemple, la façon dont on traite la mécanique aux États-Unis: on utilise sans ménagement une voiture jusqu'à ce qu'il faille la remplacer. On prête aux voisins et aux amis des machines à écrire, des chevaux, des autos et aucun sentiment de propriété ne s'attache aux choses matérielles: aux États-Unis, l'objet a véritablement un sens utilitaire.

Les Européens, en revanche, valorisent moins les besoins d'agir et de s'épanouir des êtres humains. Ils s'intéressent davantage à la protection d'objets inanimés. Ils font effectivement passer la sauvegarde des œuvres d'art, des meubles, des livres et des églises avant les besoins des individus. Cela est tout à fait évident lorsqu'une famille américaine avec des enfants rend visite à ses parents en Europe. Un jeune Américain, quand il pénètre dans une maison européenne, est jugé mal élevé lorsqu'il abîme ou casse le mobilier. Dans la mesure où, ce faisant, il exprime la vantardise et l'exubérance de la jeunesse, cette attitude, du côté américain de l'Atlantique, est par contre acceptée avec tolérance. [129]

Aux États-Unis, la vie en commun et l'interaction avec les autres sont considérées comme une fin en soi. Les Américains oublient rarement d'accorder à autrui les égards dus aux personnes, alors que les Européens traiteront souvent les autres comme des objets ou bien comme s'ils n'existaient pas. Quels que soient la profession ou l'emploi occupé par un individu, aux États-Unis, ses supérieurs et ses subordonnés le traiteront toujours comme un être humain. Cette attitude indique que l'on est bien conscient que les autres possèdent une famille, un désir de vivre et ont besoin d'un certain environnement pour exister. En somme, les individus, aux États-Unis, sont toujours des personnes, jamais on ne les prend pour des machines ou pour des animaux. L'on attache du prix à la vie et c'est ce que montrent les nombreuses et excellentes précautions prises pour la sauvegarde des vies en cas d'accident: les membres de la police et le corps des pompiers, les sauveteurs sur les plages publiques,

les gendarmes à cheval, les gardes-côtes et les forces armées sont tous formés à respecter et à sauver les vies.

Pendant la Seconde Guerre mondiale, les services médicaux de l'armée américaine ont dépassé ceux de toutes les autres nations en ce qui concerne le nombre d'existences sauvées parmi les blessés et les efforts et l'aide à la réadaptation à la vie civile. On ne regarde jamais à la dépense si quelqu'un a besoin de secours. En plus des mesures d'urgence, on trouve aux États-Unis toutes sortes d'institutions éducatives, de campagnes pour la santé publique, de compagnies d'assurances et de médecins et dentistes des services de santé scolaires. Ils font tout ce qui est en leur pouvoir pour conserver la santé et favoriser la longévité.

On traite les individus comme des personnes parce que, semble-t-il, chacun est un représentant et un membre d'un groupe et que le groupe prend en charge l'individu. Si l'on offense une personne, on fait un affront au groupe. L'Américain se soumet aux décisions du groupe et il reconnaît celui-ci comme une autorité supérieure. Alors que, dans la société patriarcale, il suffit de se conformer aux ordres du chef pour être un membre du groupe, dans un système d'égaux il est nécessaire de plaire à beaucoup. C'est ce qu'impliquait le fait de se conformer à la loi commune.

Dans l'esprit de presque tout le monde, il est important de 130 s'adapter à une règle commune. «Ça ne se fait pas», «On ne doit pas faire cela», «C'est un type impossible», ces commentaires révèlent cette préoccupation de conformité. Une expression comme «se maintenir à la hauteur des Jones» symbolise l'effort pour s'adapter aux autres qui imprègne la vie sociale, l'achat de maisons, d'automobiles et d'appareils ménagers. Cela incite les gens à adhérer à des clubs, à participer à des manifestations de bienfaisance, et à payer de leur personne pour des causes valables. Cependant, ajuster sa propre conduite pour la rendre conforme à celle des autres a toujours un relent de compétition. Tout en modelant sa conduite sur celle des autres, l'Américain est en même temps soucieux de faire «plus grand et mieux». C'est pourquoi aux États-Unis la conformité, la compétition et l'adhésion à des groupes vont toujours de pair.

Pour maintenir l'appartenance au groupe, l'Américain doit toujours être grégaire. Dans une certaine mesure, la valorisation de la grégarité peut s'expliquer par les circonstances rencontrées par les premiers colons et pionniers. Ils étaient forcés d'agir collectivement pour se protéger d'un environnement hostile: bien s'entendre en groupe était essentiel pour survivre. En outre, la grégarité remplace, d'une certaine façon, la famille élargie qui fait fréquemment défaut à l'Américain. En effet, ou bien les membres de la famille vivent séparés et dispersés à travers le continent, ou bien certains parents sont restés en Europe. C'est pourquoi, avec le temps, la sociabilité est devenue un trait national. Elle est, de nos jours, associée au comportement des classes moyennes, comportement qui incarne le mieux le caractère national américain. On peut appeler sociabilité la valorisation d'une coopération harmonieuse, d'un contact amène, de réactions modérées; il vaut mieux également éviter de s'impliquer trop et être toujours disposé à prendre ses distances avec des relations existantes et à faire de nouvelles connaissances. Aux États-Unis, ce trait de personnalité est fréquemment considéré comme un des plus importants critères d'un bon ajustement social.

L'Américain se sent mal à l'aise quand il se trouve seul. Il doit soigneusement éviter d'être laissé de côté. Les filles se rendent ensemble aux toilettes et prennent en même temps la pause-café de l'après-midi. Les garçons, comme les filles, ont des compagnons de

chambre; ils vivent rarement seuls et ils pratiquent les rendez-vous à quatre. Non [131] seulement les salles de bains, les repas et les habitudes sociales témoignent de ce fait, mais on peut aussi l'observer dans la disposition des maisons et dans la structure des lieux de séjour. Aux États-Unis, les maisons sont construites à côté les unes des autres, même lorsque les propriétaires pourraient se permettre d'avoir des terrains beaucoup plus grands. Dans les parcs publics et sur les plages, les pique-niqueurs se mêlent les uns aux autres et un groupe attire l'autre: tous évitent l'isolement.

Le voyageur étranger qui observe les mœurs américaines s'étonne devant la quantité des sites publics aménagés pour encourager la grégarité. Des parcs nationaux et des aires de camping jusqu'aux terrains de jeux des petites localités; du terrain communal des cités de la Nouvelle-Angleterre jusqu'aux squares des villes de l'Ouest, on rencontre partout des lieux qui permettent aux gens de se rencontrer. Les locaux des associations de fermiers et les chapiteaux des loges maçonniques fournissent des lieux de rencontre pour des groupes spécifiques. De même, le gouvernement fédéral et le gouvernement de chaque État prévoient au calendrier des fêtes telles que le Thanksgiving Day^[INT 2], le 4-Juillet^[INT 3], la fête du Travail, le Mémorial Day^[INT 4], etc., qui donnent l'occasion aux familles de se retrouver et à des groupes plus importants de se réunir. En bref, les Américains se déplacent toujours en groupe. Ne pas avoir de compagnie signifie que l'on ne sait pas se faire des amis, que l'on n'est pas sociable. Aux États-Unis, on se joint aux autres pour donner l'impression d'être populaire et, si l'on est populaire, on se fait plus d'amis. Ceux-ci, évidemment, se dispersent quand le baromètre de la popularité baisse. Cette notion américaine de la popularité contraste avec le concept d'amitié des Européens pour qui une réelle amitié existe lorsque des liens subsistent après des épreuves ou des situations difficiles.

La forme américaine de la sociabilité, que nous avons appelée socialité, trouve son apogée dans les *cocktail parties*. Tout voyageur étranger est étonné quand il participe pour la première fois de sa vie à cette institution nationale d'un genre particulier. Sa première impression, c'est que tous les participants ou presque sont légèrement ivres. Il apprendra alors que l'alcool facilite la «socialité» des Américains. [132] Dans une réception, des comportements qui, ailleurs, mériteraient la réprobation deviennent acceptables s'ils sont adoptés sous l'influence de l'alcool. Ce changement d'attitude se caractérise par une plus grande familiarité: cour poussée avec un partenaire de l'autre sexe, ou intimité accrue avec une personne du même sexe, par exemple. S'être enivré ensemble scelle une amitié et constitue un gage de popularité. C'est pourquoi, dans les *cocktail parties*, beaucoup de gens échangent quelques phrases avec les uns, puis vont continuer leur dialogue avec d'autres. Beaucoup méprisent les *cocktail parties*, mais la plupart s'y rendent avec empressement. C'est un endroit où l'on échange des informations, où l'on établit des cotes de popularité, où l'on fait de nouvelles connaissances et où se vérifie en général le statut d'adhésion au groupe.

L'hôte qui donne la *party* fait généralement un «effort social» pour améliorer sa position en pénétrant dans de nouveaux cercles et en réunissant des gens plus intéressants. Cet «effort social», qui est très apprécié aux États-Unis, montre à quel point les individus ou les groupes d'individus ont à cœur d'obtenir des voix ou l'approbation des autres. Non seulement cet effort imprègne la vie sociale, mais aussi les affaires et la politique. Le candidat, en politique, allie la sagesse et la «socialité»; le commerçant combine la coercition amicale avec le besoin de demeurer populaire. La valeur de cet effort social est officiellement soulignée et préconisée dans les écoles et dans les organisations de loisirs aux États-Unis; de même, brochures, livres, conseils amicaux indiquent comment entrer

dans une association, ou devenir membre d'un club, comment s'immiscer dans un milieu très fermé, et «comment se faire des amis et influencer les gens» [38]. L'effort social peut être vérifié et mis à l'épreuve par la progression de la cote de popularité, par le nombre de rendez-vous et de partenaires de danse au collège, par l'obtention d'un pourcentage dans des sondages. Ou bien en devenant la femme la plus élégante de l'année ou simplement en figurant dans un journal.

Dans cette atmosphère de perpétuelle «campagne électorale» à tous les niveaux de la société, un étranger se méprendra probablement sur les signes de la familiarité et de l'intimité. Il interprétera des signes superficiels et stéréotypés de «socialité» comme l'indication d'un intérêt personnel, plus profond. En fait, ces signes [133] ont pour seul but d'encourager l'étranger à participer à son aise aux réunions, et d'augmenter ainsi la popularité de son hôte américain. A l'opposé, l'habitude qu'a l'étranger de ne pas manifester superficiellement sa sociabilité est assimilée à de l'arrogance ou de l'hostilité. Les Américains ont une conscience aiguë des indices qu'ils peuvent déceler dans les actes d'autrui et ils oublient que l'Européen est moins attentif qu'eux aux faits et gestes des autres; l'Européen compense toutefois ce manque de lucidité en accordant de l'importance à tous les indices qui signalent un style, par exemple les objets, les choses possédées, les vêtements et d'autres expressions personnelles qui peuvent se présenter au cours d'une situation - ce qui préoccupe moins l'Américain. La rencontre d'un Européen et d'un Américain constitue globalement un bel exemple de la façon dont les mêmes événements sont interprétés de manière différente quand deux personnes ne possèdent pas le même système de communication.

L'Américain «orienté vers le groupe» est très conscient de son propre statut à l'intérieur du groupe et il est moins conscient du statut de son groupe parmi d'autres groupes. L'inverse est vrai de l'Européen. Un Américain est habituellement conscient de sa position supérieure ou inférieure par rapport à ses concitoyens et, pour lui, il est plus important d'être apprécié que d'apprécier autrui. Cette sensibilité à l'appréciation d'autrui sur son statut personnel provient en partie de ce que le système américain permet à un individu de changer de groupe s'il le désire. On peut appeler ce genre de changement «mobilité sociale» [170]. Une personne parvenue à la tête de son propre groupe peut rejoindre le groupe de niveau immédiatement supérieur dans la hiérarchie du prestige et, inversement, il est également permis à quelqu'un de régresser en restreignant son niveau de vie.

L'individu qui est «dans la course» pour atteindre un niveau de prestige plus élevé parvient à son but en se joignant à un ensemble varié d'associations, de loges ou de clubs; il peut aller habiter dans un quartier plus réputé, s'acheter une voiture plus puissante ou essayer de s'introduire dans un milieu très exclusif. La mobilité sociale est un phénomène reconnu et quiconque réussit à entrer dans un nouveau groupe est admiré pour sa réussite sociale. Cela est tout à fait évident dans les rapports établis sur les candidats à une fonction dans un bureau, à une école ou dans un club. [134] Les décisions ne sont pas uniquement prises en raison des capacités d'avancement de l'individu. Dans l'ensemble, on peut dire que ceux qui grimpent socialement possèdent un plus grand savoir-faire au point de vue social et ils sont surtout passés maîtres dans l'emploi et la pratique de la *socialité* [140; 145].

Le besoin fondamental d'évoluer dans un groupe qu'éprouvé tout Américain et son souci de sociabilité ont abouti à une organisation et à une différenciation poussées à l'intérieur du groupe. Depuis son plus jeune âge, l'enfant est habitué à devenir membre d'une équipe; le base-ball, le football et le basket-ball sont des activités d'équipe qui plus tard lui

permettront éventuellement de s'intégrer facilement à un groupe de recherche dans l'industrie ou dans l'armée; tandis que les confréries et les loges, dans le domaine des loisirs, ou bien les réunions et les organisations politiques locales procurent la formation nécessaire au travail en équipe. Tout Américain sait comment se conduire et comment s'adapter à l'organisation d'un groupe. Appartenir à un groupe et s'engager dans un travail d'équipe procurent des avantages notoires à l'individu. Le groupe assiste ses membres quand ils rencontrent des difficultés dans d'autres groupes ou quand la maladie ou l'adversité surviennent.

Le genre de sentiment de sécurité qu'un Anglais peut éprouver en sachant que le système judiciaire et le système policier veillent au respect des lois et de l'ordre, le citoyen américain l'éprouve en sachant que le groupe l'aidera et, si nécessaire, exercera une pression pour le protéger. C'est pourquoi aucun Américain ne reculera devant la dépense ou l'effort pour faire partie d'une équipe et pour s'astreindre à respecter ses buts généraux et, en retour, il s'attendra à une certaine protection de la part de l'équipe pour avoir «passé le ballon».



LA RÉUSSITE

Aux États-Unis, la réussite représente l'aune qui sert à jauger la valeur d'un individu. Elle est le résultat de l'effort, de l'initiative et de la chance [88]. Nous parlons d'«aune», parce que, en [135] principe, la réussite d'un individu ne peut être appréciée que par comparaison avec celle d'autres individus: pour ce faire, il faut des éléments objectifs, quantifiables. Finalement, si ses pairs disent d'une personne qu'elle a réussi, cela signifie que «tout va comme il veut».

Aux États-Unis, la motivation principale qui pousse l'individu à rechercher le succès se révèle dans l'effort qu'il fait pour assurer son propre avenir en dépit du scepticisme qu'il peut rencontrer. À un niveau psychologique plus profond, on peut mettre cela en relation avec le besoin d'être approuvé par ses pairs, ses égaux et avec une forte envie d'avoir les coudées franches. Il va sans dire que la racine de cet idéal national des Américains se trouve dans les conditions historiques: des frontières ouvertes, des possibilités sans limites, et la révolution industrielle. Dans une société aux frontières fluides, la réussite était la seule indication dont disposaient les contemporains pour évaluer la position d'un homme à l'intérieur de son groupe. C'est pourquoi la réussite, quel qu'en soit le domaine, est devenue la base sur laquelle pouvaient reposer le respect et la confiance des autres.

En même temps, le fait même d'avoir réussi renforçait la confiance en soi de l'individu tout autant qu'un certain taux de confiance en soi avait été nécessaire pour commencer à réussir. C'est le processus répétitif qu'exprime le dicton «Rien ne réussit autant que la réussite» (*Nothing succeeds like success*).

L'effet multiplicateur de la réussite exerce fatalement un pouvoir attractif et contagieux sur les autres: «Car à tous ceux qui ont, il sera donné et ils auront en abondance, mais à celui qui n'a pas il sera pris même le peu qu'il a» (Matthieu 25, 29). L'Américain prendra des risques pour l'amour de la réussite: il jouera aux courses et spéculera en Bourse; il participera à des ruées vers l'or ou vers l'uranium et il investira dans des aventures de toutes sortes, même au risque d'y laisser la vie. Mais, s'il gagne, il sera l'homme qui a fait le

bon choix, démontrant à ses pairs qu'il s'est affranchi des contraintes et de l'exploitation, qu'il est digne de l'attention et de l'admiration de ses contemporains et qu'on peut lui faire confiance pour mener les choses à bonne fin.

La tendance à évaluer les actions et les objets en termes quantitatifs est si forte chez les Américains qu'ils en rient eux-mêmes. ^[136] On pourrait, à titre spéculatif, faire remonter les racines de cette quantification à la situation des pionniers. On ne disposait d'aucune information sur le caractère ou la personnalité d'un colon; mais on avait un besoin urgent de sa coopération. Parce qu'on ne pouvait pas se fier aux paroles d'un étranger et parce que les divers pionniers venaient de cultures ou de pays différents, les critères nécessaires pour évaluer une personne n'étaient pas uniformes.

Pour éviter les malentendus, il fallait employer des termes objectifs et quantifiables et c'est ainsi que l'on déterminait la position d'un homme à partir de sa réussite mesurable plutôt qu'en fonction de conventions ou de traditions. Toute l'orientation économique de la culture occidentale tendait à renforcer cette tendance à quantifier: l'essor du commerce, aussi bien que la révolution industrielle qui mettait l'accent sur l'économie monétaire.

Vu l'importance de la population immigrée, de fréquents changements intervenaient dans les attitudes sociales à cause de l'acculturation et de la mobilité. Tout cela a façonné une société où de nombreux individus vivaient dans un cadre social dont les principes majeurs étaient fondamentalement différents de ceux de la société dans laquelle ils avaient grandi. La diversité de ces principes et des moyens de communiquer a eu pour effet de pousser l'individu à adopter les formules les plus simples possibles, les énoncés en forme de quantités.

Une fois apparue, cette tendance à la quantification s'est renforcée d'elle-même. Les gens ont réussi à se mettre d'accord sur certaines valeurs. Tout étranger qui se trouvait face à un autre étranger pouvait se fier à une règle tacite: il devait évaluer ses actes et leurs résultats en termes quantitatifs. Cette prémisse acceptée est devenue progressivement une réalité culturelle; dans sa forme la plus abstraite, elle est devenue un système d'interprétation et d'évaluation dans le domaine de la communication. Cette attitude quantitative des Américains exerce évidemment dans les relations humaines une pression qui tend à imposer toujours plus les aspects quantifiables.

Il n'y a pas de raison de penser que l'organisme humain a une tendance instinctive à quantifier. En fait, ce que nous savons des mœurs des mammifères indiquerait plutôt que ceux-ci recherchent des optima plutôt que des maxima pour les diverses conditions qui leur ^[137] sont nécessaires. Des optima sont des éléments d'une telle complexité qu'ils ne peuvent se mesurer qu'avec des paramètres beaucoup plus abstraits que ceux normalement utilisés dans la vie quotidienne. En conséquence, quand des êtres humains ont commencé à exercer une pression sur des individus pour qu'ils agissent d'une certaine façon en négligeant leurs propres besoins instinctifs, la possibilité de maximaliser des variables est apparue.

La maximalisation des variables quantifiables fait son apparition tôt dans l'enfance. Les parents américains réclament implicitement de leurs jeunes enfants qu'ils soient plus gros, plus grands, plus forts et plus intelligents que les autres enfants. L'amour est accordé sous condition, et ce n'est que si le bébé parle et marche plus tôt et est plus «mignon» que les autres bambins qu'il obtiendra plus d'amour que ceux qui sont seconds ou derniers dans la

course à la réussite. L'enfant américain est confronté au problème suivant: il doit réussir de manière tellement évidente et convaincante que les parents soient obligés d'accéder à ses exigences. La solution évidente et naturelle de ce problème, pour l'enfant, est de prendre en compte les indices quantitatifs des parents. Quand il grandira, il sera fier de ses notes à l'école et du peu d'efforts qu'il lui en aura coûté de les obtenir; il se vantera du nombre de fois qu'il aura traversé la piscine à la nage dans sa longueur, et des sommes qu'il aura gagnées en vendant des journaux.

Parents et leaders sont confrontés à un problème similaire; il leur faut en effet proposer des valeurs qui suscitent l'agrément d'un certain nombre de personnes dont ils présument que le système de valeurs diffère du leur. Si, par exemple, un orateur souhaite que l'on adopte une certaine politique, il doit faire en sorte que les autres soutiennent chaleureusement cette politique, bien que leurs raisons puissent être différentes. Dans ce cas, tous doivent être d'accord sur la politique proposée et l'on doit écarter toute idée qui n'irait pas dans ce sens. Cela signifie que la politique proposée doit être extirpée de la matrice complexe des convictions et des attentes idiosyncrasiques de chaque individu. Le résultat peut être un slogan, une liste détaillée d'objectifs ou simplement l'énoncé d'une quantité sur laquelle tout le monde peut se mettre d'accord. C'est ainsi que, à partir du processus qui consiste à réduire un éventail d'opinions à un énoncé unique, [138] se fait jour cette tendance à quantifier qui affecte la totalité de la vie américaine.

L'un des indices universels de la réussite d'un individu, c'est son revenu, ses biens ou d'autres signes de richesse. C'est ainsi que les Américains parlent d'un «manteau de fourrure de 1.500 dollars», ou bien d'une «maison de 40.000 dollars», plutôt qu'ils ne décrivent de quelle sorte de fourrure il s'agit ou de quelle sorte de maison. De même, le prestige d'une personne augmente avec son salaire et les Américains parlent d'une «situation de 20.000 dollars». Si un individu réussit dans l'administration ou dans l'industrie et si ses responsabilités sont rétribuées par un salaire convenable mais pas de tout premier rang, il est courant de traduire en termes monétaires le prestige obtenu: on imagine le genre de situation financière à laquelle il pourrait prétendre. Mais on porte à son crédit le fait qu'il ne brigue pas cette position si tel est son choix. On respectera, par exemple, un secrétaire d'État non pas tellement parce qu'il est secrétaire d'État, mais parce que, s'il donnait sa démission, il pourrait présider un conseil d'administration ou diriger un groupe industriel ou financier et recevoir un salaire infiniment plus important que ce qu'il touche au service du gouvernement.

Le succès réel n'est pas le seul aspect de la réussite que les Américains valorisent. Tant que quelqu'un essaie de réussir, tant qu'il fait des efforts, c'est un type régulier. Ces efforts doivent se faire en douceur, avec désinvolture, astucieusement, et ne pas être apparents. La recherche de la réussite représente une motivation socialement acceptable alors qu'au contraire vouloir satisfaire immédiatement ses instincts suscite la réprobation. Aux États-Unis, il est tout à fait permis, par exemple, de dire qu'on a adhéré à un club tel que le Rotary, le Lyons, ou la franc-maçonnerie, ou bien encore un groupe confessionnel, dans le but d'assurer sa réussite future. De même, on envoie un garçon au collège non pas tellement pour la qualité de ce qu'il y apprend que pour l'opportunité de nouer des contacts avec d'autres garçons de familles plus importantes; on considère ces contacts comme le tremplin de la réussite. Bien que la réussite d'un homme fasse de lui un objet de compétition et d'envie, les gens prospères donnent une chance et tendent la main à celui qui «va au charbon» et ne ménage pas ses efforts. «Il n'y a pas de mal à tenter [139] sa chance !» est un slogan qui montre qu'aux États-Unis l'effort est apprécié.

Faire son chemin est un exploit relatif car, comme l'explique le dicton: «Il ne faut pas jouer dans la mauvaise équipe» (*One should not play ball in the wrong league*). Cette conception de la réussite implique nettement qu'elle sera jugée à partir de la position qu'une personne occupe vis-à-vis de ses pairs et non pas vis-à-vis d'un autre groupe ou d'une autre classe sociale. Dès que la réussite a rendu une personne différente de ses pairs, il lui faut adhérer à une autre association, de façon à pouvoir continuer la compétition sur un plan d'égalité. On trouve de bons exemples de cette règle traditionnelle dans le fonctionnement des divisions de base-bail, le type de quartier où les gens choisissent de résider et le genre de club auquel ils adhèrent. Il est évident que la réussite est contagieuse et que, lorsqu'elle fait son apparition, tout le monde est disposé à «prendre le train en marche». Cet effet semble toutefois être une caractéristique humaine et non une particularité des seuls Américains.

La fin justifie les moyens et la réussite excuse la rudesse et la brutalité des pratiques. Si une occasion se présente, elle est immédiatement ressentie comme un défi, même si le fait de relever ce défi peut mettre quelqu'un en conflit avec la loi; mais, si quelqu'un est pris à tricher, on le considérera comme un raté. Par conséquent, l'accent est mis non pas sur ce qu'il fait mais sur la question de savoir si les autres lui permettent de s'en tirer ainsi. Il est rare aux États-Unis qu'un escroc soit poursuivi pour le crime qu'il a commis [162]. Habituellement, il se fait prendre non parce qu'il contrôle des maisons closes et fait de la contrebande de drogue ou d'alcool, mais pour fraude fiscale: on l'arrête parce qu'il a triché, mais pas nécessairement pour son principal crime.

Le fait que la réussite soit un but en soi et que le succès soit plus important que les méthodes utilisées pour l'obtenir est rendu possible par une société de classes qui permet la mobilité verticale [170] et dans laquelle la maîtrise d'une profession ne joue fréquemment qu'un rôle secondaire dans la réussite. Par contre, dans une société de castes, avec les limitations qu'elle impose à la réussite et à la mobilité sociale, la maîtrise et la virtuosité deviennent des buts intrinsèques [158; 166]. C'est ce que prouve le fait que presque tous les artisans et les ouvriers qualifiés aux [140] États-Unis sont d'ascendance européenne directe et que les ouvriers formés aux États-Unis s'efforcent d'acquérir une qualification uniquement dans la mesure où la réussite est assurée. Les maisons américaines, par exemple, sont conçues pour durer seulement une génération et la construction des maisons (leur structure comme leur aspect esthétique) est déterminée par les besoins immédiats. Aux États-Unis, construire une maison qui devrait durer des centaines d'années serait considéré comme une folie. En Europe, la philosophie, l'art et l'artisanat ont atteint un haut degré de perfection et de recherche parce que la rigidité de la structure de classes ne permet pas la mobilité sociale; la maîtrise d'un talent constitue une façon de se réaliser et de tirer des satisfactions. Aux États-Unis, l'acquisition d'une qualification représente un moyen d'accéder à la réussite et l'on pense que la réussite est l'essence même de la poursuite du bonheur.

Dans la mythologie américaine abondent les hommes qui sont parvenus à la richesse. Les mythes de Ford, de Rockefeller, de Carnegie idéalisent la libre entreprise: tout homme pauvre a une chance de devenir riche et puissant. Toutefois, cette admiration de la réussite s'accompagne d'une condamnation des pratiques brutales des requins de l'industrie et de la finance. Mais le public est enclin à fermer les yeux sur des procédés discutables si l'homme qui a réussi se rachète par la suite, s'il participe à des bonnes œuvres, fait des contributions charitables; crée des fondations et autres institutions publiques. Le respect envers un Washington, un Jefferson ou un Lincoln diffère totalement de l'admiration témoignée à ces

personnalités du monde des affaires; il reflète une admiration sans réserve pour leur réussite et leur modération dans l'exercice du pouvoir. Et non par dévotion pour la libre entreprise ou pour les «fonceurs», mais plutôt par admiration pour un individualisme farouche. Le slogan «de la cabane en planches à la Maison-Blanche» (*from log cabin to White House*) illustre cette attitude, et l'on suppose que ceux qui parviennent à la gloire et au prestige par leurs capacités politiques et administratives ont gagné leur réputation grâce à une sage utilisation du pouvoir. Pour que la «réussite» de quelqu'un soit reconnue aux États-Unis, il ne suffit pas qu'il acquière le pouvoir, mais il faut aussi qu'il sache en user avec discernement. Pour finir, on peut mentionner les héros comme Lee, «Stonewall» Jackson, Teddy Roosevelt et Patton qui doivent [141] leur célébrité à leur pugnacité au cours de leurs campagnes militaires.

Les dirigeants des entreprises, les gouvernements des États et les présidents se voient confier de grandes responsabilités et on leur délègue des pouvoirs exceptionnels. Réussir signifie ici que l'on parvient à des positions responsables et que l'on dispose de pouvoir. Le pouvoir ne doit pas nécessairement être utilisé au seul profit des administrés. Un gouverneur peut être un bon administrateur efficace mais aussi être considéré comme un incapable s'il ne sait pas comment obtenir les votes de divers appareils politiques ou comment conclure des compromis pour se maintenir en fonction. Comme il est publiquement admis que quelqu'un qui occupe une position élevée recherche aussi le pouvoir et la richesse pour lui-même, un grand nombre de mesures de sécurité ont dû être conçues pour arrêter ceux qui iraient trop loin sur le chemin du culte de la personnalité et de l'intérêt personnel. Les précautions prises pour limiter les pouvoirs d'un président de groupe industriel, d'un ministre ou d'un législateur montrent que le public américain compare un homme qui réussit à un jongleur de cirque qui lance en l'air plusieurs objets simultanément et ne rate pas son coup. Si un individu est parvenu à la réussite, cela signifie donc qu'il n'a pas seulement goûté au danger, mais qu'il s'y est aussi exposé et a appris comment y faire face.

La vie publique offre aux Américains la possibilité d'acquérir les symboles et les avantages de la réussite. On peut les utiliser pour étaler sa propre réussite de façon à faire impression, technique qui peut éventuellement assurer un succès ultérieur ou bien qui peut servir à simuler un succès qui n'existe pas encore et ainsi jeter les bases d'une réussite future. Il est coutumier, par exemple, de faire installer de vastes bureaux, de conduire de grosses voitures, de donner de grandes réceptions, d'agir et de parler comme si l'on était riche; cela pour impressionner les autres, même si l'on doit emprunter de l'argent pour aboutir à cet effet. Les gens qui se lancent dans une telle esbroufe espèrent que d'autres personnes suivront le mouvement, leurrées par les attributs de la réussite: s'ils agissent ainsi, c'est que la fortune est sûrement à portée de la main. [142]



LE CHANGEMENT

On identifie la valeur du changement au progrès social et matériel. S'il y a changement, c'est toujours un progrès et, dans l'esprit des Américains, un progrès est presque toujours irréversible. A l'opposé, les Européens pensent toujours que le changement apportera le pire; mais, pour paradoxal que cela puisse paraître, la notion européenne de changement, si elle est acceptée, a l'avantage d'être réversible. Aux États-Unis, on ne revient jamais sur ses pas et le changement a donc un caractère d'irréversibilité.

Aux États-Unis, la vie n'est pas conçue comme étant statique; elle est au contraire considérée comme un processus de changement continu. Rien n'est jamais définitif et le changement va de soi. Ce qui, en Europe, est considéré comme de l'inconséquence ou un manque de stabilité peut, aux États-Unis, être interprété comme une faculté d'adaptation ou de la force de caractère. On trouve fréquemment des gens qui se vantent du nombre de professions ou de fonctions qu'ils ont exercées dans différents domaines pour faire ressortir leur aptitude au changement et leur empressement à saisir la nouveauté. De même, dans les affaires, les hauts et les bas peuvent être enjolivés pour démontrer qu'on réagit bien au changement. Un homme, par exemple, peut ouvertement reconnaître le fait que, à une certaine époque, il a fait faillite s'il peut démontrer que, dans les années suivantes, il a de nouveau fait fortune.

Aux États-Unis, cette disposition à accepter et à encourager le changement se révèle dans beaucoup de façons d'agir en affaires. Des projets d'organisation, de construction, de développement sont entrepris avec enthousiasme; des structures érigées antérieurement sont liquidées sans regret et l'on respecte le besoin de rénovation périodique, dans la mesure où l'on craint la désuétude. On préfère acheter quelque chose de neuf plutôt que réparer de l'ancien, ce qu'illustre l'habitude de changer sa voiture dès la sortie d'un nouveau modèle, même si l'ancienne n'a qu'un ou deux ans. A l'échelon du 143 gouvernement, la vente des surplus de matériel de guerre témoigne de la même tendance.

Se lancer dans de nouvelles entreprises plutôt que de s'en tenir aux précédentes nécessite des techniques spéciales et les méthodes employées pour mettre sur pied une affaire peuvent être comparées à l'amorçage d'une pompe. Pour faire démarrer les choses, l'Américain ne reculera pas devant la dépense initiale en argent et en efforts, même si l'absence de réussite peut temporairement signifier la ruine financière. L'idée de base, qui sous-tend ces efforts initiaux, est d'accélérer la circulation et le renouvellement de l'argent et des marchandises. Une fois que la roue a commencé à tourner et que l'inertie a été vaincue, l'Américain s'attend à ce que tout continue à bien marcher. On a appelé capital à risque (*venture capital*) l'argent utilisé pour le démarrage d'entreprises; et l'on a beaucoup écrit que l'esprit des pionniers est en train de disparaître chez les hommes d'affaires parce que la législation et les impôts élevés ont refréné l'initiative.

L'organisation économique des marchés américains est tout à fait différente de celle qui règne habituellement en Europe; d'abord, les produits sont annoncés par de la publicité, de sorte que le public est préparé et attend de recevoir les produits qui vont sortir; on crée ainsi un marché en changeant la mode; et l'empressement du public à accepter ce changement est généralement suffisant pour que les produits se vendent bien. Des slogans publicitaires tels que «Changer de laxatif ne peut que vous faire du bien» misent sur la facilité avec laquelle le public accepte le changement. Assez fréquemment, cette attente est justifiée.

Le progrès social est, aux yeux des Américains, au moins aussi important que les changements matériels. Avant toute chose, on croit en la possibilité de changer les gens. Cette attitude a suscité un développement rapide des sciences humaines, de l'aide sociale et d'autres programmes consacrés à l'étude du fonctionnement social. Des titres de livres comme *Comment réussir*, *Comment se faire des amis et influencer les gens* [38] témoignent de cette confiance dans les techniques de manipulation sociale; par ailleurs, le goût de s'associer et la mobilité sociale sont des pratiques qui favorisent l'idée de changement social [170]. La mobilité sociale et l'acculturation sont des modes de comportement qui sont

largement récompensés; [144] la réussite prouve l'adaptabilité des gens qui font un effort de formation personnelle et incarnent ainsi l'*american way of life*: «de la misère à l'opulence».

C'est à cette conception du changement et de l'adaptation que le psychiatre doit sa popularité actuelle. Le fait que les hommes peuvent changer, qu'ils peuvent apprendre des techniques pour parvenir à ce but fascine la pensée américaine. Et une grande partie du comportement que l'on considérerait autrefois comme inaltérable, déterminé par l'hérédité et par le tempérament, est devenu accessible au changement grâce à l'attitude dynamique des psychiatres américains. Pour beaucoup de gens malheureux ou malades, croire en la réadaptation et la rééducation ouvre des horizons nouveaux, mais, en même temps, la notion de changement suscite des problèmes insurmontables. Par exemple: selon une tradition américaine, les enfants doivent accentuer les différences qui existent entre eux et leurs parents plutôt que de chercher à les imiter. C'est pourquoi ils ont tendance à quitter précocement le foyer familial, à se moquer des traditions des adultes et à adopter des modèles opposés à ceux de leurs parents. Il en résulte que les jeunes se trouvent isolés de leurs familles à un moment où leur maturation n'est pas encore parvenue au stade où l'on peut accepter facilement de grandes responsabilités [127].

Le fait d'assumer des responsabilités très tôt prive le jeune adulte de l'ambiance décontractée nécessaire à un bon apprentissage social. Dès sa tendre enfance, le jeune Américain apprend à jouer des coudes, à se dépenser et à travailler au maximum de ses possibilités. On attend de lui qu'il explore de nouveaux domaines, qu'il saisisse toutes les chances et par conséquent qu'il abandonne le vieux pour du neuf. Dans cette atmosphère de changement constant, il devient extrêmement difficile de maîtriser les qualifications et les techniques, de s'informer et de clarifier la position du moi vis-à-vis du monde. Les problèmes et les troubles de la personnalité qui proviennent d'un développement aussi hâtif sont déversés dans le giron du psychiatre qui, au cours de ses activités professionnelles, se trouve constamment en contact avec des personnes qui sont dans des «états limites» (*border line people*) et qui ne savent pas où elles se situent.

Le citoyen américain juge le présent meilleur que le passé, et [145] il croit donc que le futur - quel qu'il soit - sera supérieur au présent. La partie inconnue de l'avenir provoque de l'anxiété. Bien que ce malaise puisse être dissipé par des efforts et de l'optimisme, la foi en l'avenir est vulnérable en période de dépression. Les cycles économiques semblent s'accompagner de cycles psychologiques. En période de prospérité, l'Américain croit en l'avenir et en la progression du genre humain; durant les périodes de dépression, il est ébranlé dans ses fondements et croit que la misère durera éternellement. Les deux attitudes, à leur tour, auront des répercussions dans la sphère de l'économie. Le fait de contracter des assurances et de souscrire des plans d'épargne et des projets de retraite montre que l'on croit en la possibilité de changements à venir. De même, dans un autre domaine, l'attention dont les enfants font l'objet dans les écoles, dans les organismes gouvernementaux et de la part de chaque citoyen, tout cela exprime un grand souci de l'avenir.

Presque tous les Américains, par exemple, se sentent responsables du bien-être de la génération suivante. La foi en l'avenir qui caractérise toutes les démarches de la vie américaine aboutit à une structure de la relation parents-enfants telle que les enfants passent d'abord, les parents ensuite.

Les Américains sont des techniciens; ils respectent donc la science et les procédés rationnels qui leur permettent de développer leur culture technique [32]. Un technicien

s'intéresse en général au «Comment?» car cette question s'applique à la maîtrise et au changement de l'environnement humain. Cette attitude est manifeste aux États-Unis dans le développement d'applications de la science, comme la médecine, les techniques qui touchent à la mécanique, à l'électricité et à la chimie. L'investigation de la nature pour elle-même fascine moins l'Américain que l'exploration de ce qui peut être changé dans la nature. C'est pourquoi la science appliquée passe avant la science fondamentale [95] et les arts; l'action est privilégiée par rapport à la pensée et au sentiment [109]. La notion de technicité est introduite dans les problèmes humains et l'Amérique possède l'étrange conviction que les problèmes sociaux peuvent être résolus par les progrès technique et culturel utilitaires. Des remarques sur de «nouveaux apports» dans la famille et dans le personnel révèlent la façon matérialiste de traiter l'action sociale et les relations interpersonnelles. Attendu que l'expérience [146] intérieure est un domaine où la manipulation et la technicité donnent moins de résultats que dans l'environnement, les Américains tentent d'extérioriser leur expérience intérieure. Ils extériorisent ou quantifient les événements intérieurs en les projetant sur des objets ou des événements extérieurs. L'Américain est préparé pour affronter les changements; il révère le gadget, la quantification, et l'action constitue son principal moyen, d'expression. La philosophie du béhaviorsme a donc bien été une expression caractéristique de la culture américaine [171].



LA PSYCHIATRIE DANS LE SYSTÈME DE VALEURS AMÉRICAIN

Dans les pages qui précèdent, nous avons décrit succinctement quelques-unes des valeurs américaines dominantes. Examinons maintenant comment le psychiatre américain opère quand il est dans un tel système de valeurs; et comment il procède pour aider ses patients à s'adapter aux systèmes de communication courants.

Les méthodes de la psychothérapie ont d'abord vu le jour dans des cabinets privés de psychiatres et de psychanalystes qui traitaient des patients ambulatoires. C'est pourquoi les psychothérapeutes semblent être plus efficaces quand ils sont confrontés à des problèmes mineurs d'adaptation plutôt qu'aux psychoses graves. A propos de ces difficultés d'adaptation [INT5], signalons que le thérapeute se préoccupe essentiellement de problèmes qui touchent à l'identité des patients. Le mot «identité» employé dans ce sens renvoie aux questions: «Qui suis-je?», «Où est-ce que je me situe?», «Quelle est ma fonction?», «Comment puis-je faire face aux problèmes que me pose la vie quotidienne?» En termes plus techniques, on pourrait dire que [147] les problèmes d'identité impliquent la clarification des rôles et la spécification des attitudes adéquates pour s'acquitter des responsabilités dans une situation sociale. Quels que soient les termes techniques qu'emploient les diverses écoles [31; 62] pour désigner ces processus, ils s'appliquent tous à clarifier les fonctions de l'individu vis-à-vis de lui-même et vis-à-vis des autres [123; 149; 159]. La définition de l'identité n'est donc pas indépendante de la matrice sociale au sein de laquelle une personne évolue. Au contraire, la façon dont quelqu'un établit ses relations avec les autres est habituellement définie par la culture dans laquelle vit cette personne. Les circonstances peuvent être favorables ou défavorables lorsqu'il s'agit de transmettre à un individu cette connaissance des pratiques sociales, des rôles et des techniques nécessaires pour traiter avec autrui; et c'est un contact continu avec d'autres personnes qui façonne graduellement la structure interne de la personnalité [53].

Examinons maintenant quelles valeurs spécifiquement américaines gouvernent la formation de ce que nous appelons la personnalité. Ce ne sont pas seulement des événements uniques et des facteurs purement idiosyncrasiques qui peuvent influencer sur l'attitude d'un individu, mais aussi certains stéréotypes culturels. Les Américains, par exemple, voient dans la femme le gardien de la moralité pour les hommes, pour les femmes et pour les enfants. En principe, on considère que la femme est l'égale de l'homme à tous égards. Elle s'acquitte volontiers du rôle de mannequin qui exhibe les signes extérieurs de la réussite de l'homme. En contrepartie, la femme attend de l'homme qu'il réussisse, c'est-à-dire qu'il lui assure un revenu ayant un certain pouvoir d'achat: quant à lui, il montre volontiers ses capacités de gagner de quoi satisfaire les besoins de paraître de la femme.

Dans l'ensemble, la femme exerce sur l'homme un effet stabilisant; et elle le modère dans la hardiesse de ses entreprises. Lorsqu'ils sont en présence l'un de l'autre, l'homme et la femme agissent d'une manière plus conventionnelle: ils ont tendance à communiquer de façon plus formelle; chacun rappelle à l'autre ses obligations et leur interaction est conforme aux stéréotypes imposés par les principes de la moralité américaine. Les hommes entre eux et les femmes entre elles s'amuse en général mieux et se sentent plus libres qu'au sein de réunions mixtes. Et des propos sur la manière de mener une affaire, ou sur la façon de séduire un homme ou une femme fusent [148] plus librement dans un groupe exclusivement masculin ou exclusivement féminin.

Madariaga [109] a dit un jour que les Anglais étaient motivés par l'action, les Français par la réflexion et les Espagnols par la passion. Dans ce schéma, les Américains devraient être classés en tête des hommes d'action. L'Américain a conscience que son rôle et son statut dépendent essentiellement de ce qu'il fait pour gagner sa vie: un oisif est un homme sans identité. Selon son activité, son identité change. Et le visiteur européen est souvent éberlué quand il se sert de critères latins pour comprendre les Américains. En Europe, les pensées et les sentiments d'une personne comptent beaucoup; ici, en Amérique, ce sont ses actes. Là-bas, l'identité est stable et indépendante de l'action; ici, elle change avec l'activité.

Les questions d'identité occupent naturellement une place centrale dans la psychothérapie américaine. L'Américain, dans l'ensemble, est content de lui quand il peut se targuer de bonnes relations sociales, d'une bonne entente dans un groupe, et de son talent pour coopérer avec autrui. Les considérations sociales jouent par conséquent un grand rôle dans la thérapie individuelle. Mais c'est ici que les méthodes thérapeutiques commencent à différer de celles que l'on emploie en Europe. Il est bon de rappeler que la majorité des écoles psychothérapeutiques sont nées en Europe et que leurs pratiques et leurs théories ne peuvent pas être appliquées aux États-Unis sans certaines modifications. L'une des raisons est qu'en Europe dominant des systèmes très patriarcaux tandis qu'aux États-Unis règne un système fondé sur l'égalité ou même une structuration matriarcale de la famille. La plupart des modèles psychiatriques importés d'Europe étaient adaptés à l'organisation patriarcale de la famille; et, avant d'appliquer les théories développées en Europe, on doit se rappeler que, tandis que la famille européenne est organisée comme une pyramide, la famille américaine est plutôt une structure trapézoïdale. En outre, la façon dont les fonctions sont réparties entre les deux sexes en Europe est fréquemment estompée aux États-Unis. Les tâches sociales des deux sexes sont relativement interchangeables et la division du travail est moins tranchée dans la famille. Les parents ont beaucoup plus un rôle de contrôle et régulation réciproque et constituent une sorte d'autorité par la combinaison de leurs efforts. L'enfant, à son [149] tour, est libre d'adresser des remarques à l'un ou l'autre de ses parents. Il en découle que, plutôt que de s'identifier à une seule

personne, il tend à s'identifier au climat vague et fluctuant de la famille qui est le résultat de l'interaction de tous ses membres. Aux États-Unis, l'identification ne se produit habituellement pas avec une seule personne mais, plutôt, avec tout un groupe et elle est toujours liée à l'action plutôt qu'à la pensée. Il est intéressant de noter que la théorie de l'identification de Freud repose sur la structure familiale européenne et que, dans ses applications aux conditions américaines, cette théorie a dû être traduite en des termes qui devaient s'adapter aux conditions sociales locales ([voir chapitre VI](#)).

En pratique, tout psychiatre adapte automatiquement les schémas théoriques abstraits aux valeurs qui régissent un problème social particulier.

Chaque fois qu'un patient s'adresse à un psychiatre, tôt ou tard il fait état de difficultés à accepter certaines des valeurs qui gouvernent la vie quotidienne.

Ce conflit avec des prémisses culturelles n'est naturellement pas énoncé dans ces termes, mais il sera probablement décrit avec des mots qui expriment le sentiment d'échec du patient [[140](#); [143](#)]. Dans les grandes lignes, les psychiatres font preuve de compréhension et de permissivité; au cours d'entretiens que nous avons eus avec plus de cinquante d'entre eux, qui avaient été formés à différentes écoles en des lieux divers, nous n'en avons trouvé que très peu (parmi ceux qui avaient une formation axée sur la physiologie) qui réprouvaient ou condamnaient ce que l'on pourrait appeler une violation de prémisses culturelles. Mais, qu'il condamne ou qu'il réprouve, aucun psychiatre ne pouvait s'abstenir de commentaires implicites ou explicites sur les prémisses culturelles rencontrées. Seules les attitudes envers ces prémisses varient selon les thérapeutes.

En règle générale, le thérapeute «permissif» n'exerce pas sur le patient de pression pour qu'il se transforme ou s'améliore. Il ferme les yeux sur les écarts du patient par rapport à la moralité puritaine; il admet son absence de réussite, tient pour acquise son inégalité et comprend son isolement social. La majorité des thérapeutes acceptent ainsi que le patient viole ou s'efforce de combattre les prémisses culturelles dominantes; seuls une minorité d'entre eux réprouvent et se posent ainsi en arbitres entre [\[150\]](#) le patient et la société. Le psychiatre «permissif», par ses actions, crée dans l'ensemble une expérience surprenante pour le patient. Ce dernier est habitué au fait que les gens de son entourage soient résolus à renforcer les tendances culturelles dominantes. Qu'il ait la permission d'aller à rencontre des valeurs culturelles dominantes ou de s'y opposer carrément lui donne confiance dans son thérapeute qui est alors identifié à un parent aimable et compréhensif. Cette autorisation d'évoluer provisoirement dans une direction différente de celle qui est prescrite par la culture permet au patient de redécouvrir l'utilité des prémisses sociales qui régissent sa vie, non pas comme quelque chose à quoi on le force, mais qui est désirable et attrayant. Pour ramener le patient dans le giron de la culture qu'il rejette, on lui permet de se libérer temporairement de la pression des autres et du groupe. La distance qu'il a objectivement prise par rapport aux prémisses de la culture, soit pendant son hospitalisation, soit au cours d'entretiens ambulatoires, engendre un désir latent de ce à quoi il s'oppose depuis longtemps. Finalement, le besoin d'appartenance devient si fort que le patient accepte les prémisses culturelles comme s'il les avait découvertes lui-même. Elles cessent alors d'exercer une pression. N'étant plus ressenties comme des éléments étrangers, elles deviennent partie intégrante de la structure de la personnalité du patient.

Cette attitude «permissive» du psychiatre vis-à-vis de son patient en traitement peut donner lieu à des interprétations erronées si cette méthode - c'est-à-dire la permissivité

temporaire - est considérée à tort comme le but définitif. La confusion entre méthode de traitement temporaire et but final a donné lieu à un certain nombre de malentendus. Pour ceux qui ne sont pas familiers avec les méthodes des psychiatres, il suffit de dire que le thérapeute agit dans une large mesure à la façon d'un parent bienveillant qui permet à ses enfants de commettre des fautes mineures, de faire des frasques, et de violer le code moral de la jeunesse; cela afin qu'ils apprennent et comprennent la signification et l'utilité de ce que prônent les adultes. Si les enfants et les malades ne s'adonnaient pas à de tels errements, ils n'arriveraient pas à distinguer entre le comportement socialement acceptable et celui qui ne l'est pas. S'il faut savoir tester la réalité pour gérer le présent, la capacité potentielle de tester la réalité est le critère de la maturité. [151]

Par rapport au thérapeute «permissif», le thérapeute «autoritaire» procède tout à fait autrement. Jugeant qu'il représente lui aussi la société, il remplit essentiellement une fonction de rééducation et d'endoctrinement. Tant que le patient progresse, - c'est-à-dire s'il se conforme progressivement mieux aux exigences du psychiatre, et par conséquent à ce qui est acceptable et normal -, celui-ci reste tolérant. Mais, si le patient ose s'orienter dans une direction opposée à celle qui est considérée comme normale, le psychiatre a recours à des sanctions. Il peut aller jusqu'à exercer certaines pressions: retrait de permissions de sortie pendant le week-end pour un patient hospitalisé, ou bien transfert dans un service plus étroitement surveillé. Le psychiatre qui traite des patients ambulatoires exerce une pression similaire en donnant ou en retirant son approbation personnelle, approbation à laquelle le patient aspire ardemment.

En d'autres termes, le psychiatre autoritaire reste permissif et tolérant tant que le patient accepte ses idées et ajuste sa conduite en conséquence. Ce psychiatre autoritaire porte un intérêt moindre à la solution des conflits; il tend plutôt à manipuler la situation de manière que le patient accepte les notions dominantes de la normalité. Tant que la conduite apparente est normale, on considère que le patient est bien «ajusté» et l'on pense que le conflit intérieur est du domaine de sa responsabilité privée.

Le terme américain *adjustment* est unique, puisqu'il est intraduisible dans les autres langues^[INT. 6]. «S'ajuster» signifie accepter les valeurs existantes et accepter ce qui est considéré comme réalité inaltérable. «S'ajuster», par conséquent, signifie s'intégrer dans le groupe sans présenter de signes de déviation. L'«ajustement» correspond à un état de santé mentale, une condition qui devient synonyme de la conception américaine de la vie: lutter pour un avenir meilleur sur tous les plans (moralité, égalité, socialité et réussite). Le concept américain de réajustement est donc un compromis entre les pratiques de rééducation autoritaires et celles de réhabilitation «permissives». On utilise la permissivité pour faciliter l'expérimentation de la réalité, tandis que les attitudes autoritaires ont pour but de fournir au patient un modèle de comportement qui peut être imité. [152]

En appliquant la conception de l'ajustement, la psychologie, la psychiatrie et la psychanalyse américaines ont développé une «ego-psychologie» (psychologie du moi) très cohérente [8; 53]. Les actions d'un individu ont toujours un impact sur l'environnement et un effet sur d'autres gens; et, dès que la théorie et la réadaptation s'appliquent à l'action, il faut bien également qu'elles tiennent compte, d'une façon ou d'une autre, des conceptions sociales de la normalité et des règles gouvernant les situations sociales.

On peut trouver la contrepartie européenne de l'«ego-psychologie» dans la psychologie du «Surmoi» et du «Ça» qui prend surtout en compte les événements intrapersonnels. En

Europe, on considère que les processus intrapersonnels présentent de l'intérêt uniquement pour celui qui les vit et l'on minimise les répercussions de l'expérience intérieure sur l'environnement. Dans la mesure où le psychiatre européen agit seulement en son propre nom et s'occupe avant tout de questions qui sont en quelque sorte uniques, il est individualiste et autoritaire.

Le thérapeute américain n'agit pas seulement en son nom propre mais également en tant que représentant d'une société qui souhaite ramener le patient dans le giron de la communauté. En cette qualité, il est plus permissif que ses collègues européens, mais exerce dans les faits une plus grande autorité. On pourrait définir la différence entre les thérapeutes américain et européen ainsi: l'Américain tend à l'autorité tandis que son collègue européen tend à l'autoritarisme.

L'«autorité fonctionnelle» émane d'une société d'égaux et la permissivité découle de la prémisse américaine du «changement». Le public américain, qui a été habitué à accepter et à croire les hauts faits des techniques de manipulation sociale et de la manipulation de l'environnement, espère que ceux qui subissent des maux pathologiques peuvent en être libérés. Les prémisses du changement et de la réussite ainsi que la croyance en des possibilités illimitées favorisent les techniques de manipulation sociale. Pendant la guerre, par exemple, des mesures ont été prises pour choisir des hommes à toutes sortes de fins, et ces démarches ont été couronnées de succès. A l'opposé de l'Européen, qui croit au caractère naturel du développement et de l'évolution, le responsable américain éprouve la nécessité de trier des hommes à des fins très variées et il est fier de [153] pouvoir le faire. Des pilotes [144], des étudiants en médecine, des politiciens, des responsables de l'administration sont souvent cooptés par ceux qui sont déjà en fonction et qui croient que la réussite d'un homme à quarante ans est prédéterminée à l'âge de vingt ans. Aux États-Unis, toutefois, le déterminisme ne s'applique qu'à la réussite. Si quelqu'un est un raté à l'âge de vingt ans, on peut encore espérer qu'il réussira à quarante ans. Cette incohérence apparente dans les attitudes déterministes résulte en fait des prémisses de réussite et d'égalité. Les Américains croient que n'importe qui peut réussir si on lui donne sa chance. Sélectionner de jeunes hommes, donc, signifie seulement leur procurer des occasions, et l'on préfère ceux qui ont montré qu'ils savaient saisir les occasions. Ceux qui n'ont pas réussi à s'adapter dans la vie sont censés avoir manqué d'opportunités, et, dans ces cas, la psychiatrie doit compenser ces circonstances défavorables.

Aux États-Unis, la foi dans les possibilités de l'individu est inébranlable: seul un environnement défavorable peut arrêter l'évolution des êtres humains. Pour pallier les difficultés sociales, pense l'Américain, il suffit de perfectionner la civilisation dans ses aspects matériels (*material culture*), d'élever le niveau de vie, et de donner leur chance aux gens. Mais ces attitudes optimistes ne tiennent pas compte des différences qui existent entre les individus. Une fois qu'ils ont satisfait leurs besoins élémentaires de se nourrir, de se loger et de se vêtir, les sujets peuvent se répartir en plusieurs groupes: certains réagissent effectivement aux facteurs exogènes mais, par exemple, à côté du patient schizophrène qui s'isole, nous savons qu'il existe d'autres personnes qui peuvent aussi mener une vie retirée. Mais, que l'on mette l'accent sur la culture matérielle (*material culture*) ou non, l'optimisme remplit une fonction sociale. C'est en raison de cet optimisme que les psychiatres américains sont beaucoup plus actifs dans le domaine de la santé mentale et c'est dans la pratique que l'on parvient à mieux comprendre. En revanche, les psychiatres d'Europe continentale qui sont paralysés par leur scepticisme peuvent être

comparés à des botanistes ou à des naturalistes: ils étudient réellement la psychopathologie, mais ils n'essaient pas d'agir sur les conditions qui provoquent la maladie mentale.

Les racines puritaines de la moralité américaine - qui, en [154] rejetant la satisfaction des instincts, favorisent les formations réactionnelles - peuvent être rapprochées de la rudesse proverbiale des Américains en affaires ainsi que de leur inhibition en matière d'expression artistique. La mentalité des pionniers, avec ses prémisses (opportunisme, affirmation de soi, et risques à prendre pour réussir), forme des personnalités qui sont fascinées par l'action [7; 49; 69]. La combinaison du puritanisme avec la psychologie des pionniers semble avoir produit des hommes qui sont peu sensibles aux plaisirs sensoriels et esthétiques et qui préfèrent le travail et l'action à la méditation. Est alors malade celui qui médite, qui ne cède pas à ses instincts et qui éprouve des difficultés à agir; ou bien, à l'inverse, celui qui n'a pas d'imagination se lance dans des plaisirs impulsifs et n'envisage que des buts à court terme. Dans les deux cas, l'«ajustement» s'effondre parce que les conditions minimales de la réussite d'un apprentissage social ne sont pas réunies.

La matrice culturelle qui désigne un individu comme déviant détermine également les méthodes de traitement destinées à ramener ce patient dans le giron de la société. Par exemple, comme nous l'avons mentionné précédemment, les Américains croient que la réussite est une question d'opportunités. Un texte bien connu sur la thérapie des enfants énonce le même principe de la façon suivante: «On aide le patient à s'aider lui-même» [6]. Le psychiatre américain est ainsi considéré comme un agent qui remettra le patient en état et le rendra capable de s'aider lui-même. Cette définition de la fonction du psychiatre est véhémentement contestée par les Européens; ceux-ci pensent que la tâche du thérapeute est de faire en sorte que le patient comprenne ses conflits intérieurs.

Étant donné que le but de la réadaptation est de permettre au patient de vivre en bonne intelligence avec son environnement, des difficultés peuvent survenir quand les méthodes de réadaptation paraissent être en contradiction avec les principes culturels dominants. Le patient américain, par exemple, éprouve de la difficulté à associer librement. Sa vie quotidienne le prépare mal à comprendre la signification de tout ce qui se dit dans une séance de thérapie. Très souvent, en effet, le thérapeute doit d'abord aider le patient à vaincre ses sentiments de culpabilité et de honte, quand ce dernier rapporte des faits du passé et verbalise des sentiments et des pensées en présence de son [155] médecin. Étant habitué à exprimer sentiments et pensées sous forme d'activités plutôt que sous forme de mots, le patient trouve que les méthodes du psychiatre sont quelque peu étranges. Cette tendance influence les méthodes thérapeutiques et le terme technique *acting out* renvoie au fait que les patients révèlent fréquemment leurs conflits au psychiatre en les re-jouant dans la vie courante. Au lieu d'exprimer son sentiment d'être rejeté, par exemple, un patient peut entamer des relations avec des gens qui, après avoir été assez aimables pour se conformer à ses désirs, voudront le rejeter. Ce n'est qu'après des douzaines d'aventures de cette sorte qu'il vient à l'esprit du patient que c'est lui-même qui prépare la situation pour une telle scène d'humiliation.

L'*acting out* est donc un bel exemple de comportement qui est le résultat d'une mauvaise interprétation de la part du patient qui se conforme trop aux prémisses culturelles. Dès que le patient consent à méditer sur ses conflits, et à les exprimer au cours de sa thérapie sous forme verbalisée, il est près d'abandonner certaines de ses tendances manipulatrices. Bien que, en surface, le patient semble s'être écarté des prémisses culturelles en parlant de sentiments et de pensées, en réalité, il est finalement en train de s'ajuster à son

environnement. Citons un autre exemple qui concerne la prémisse de la réussite et illustre l'effet bénéfique qu'il y a à abandonner une interprétation par trop rigide des valeurs culturelles. L'envie d'explorer des possibilités apparemment sans limite et de rechercher le succès incite de nombreux patients à faire des efforts bien au-delà de leurs moyens économiques ou psychologiques. Peu de gens parviennent à s'adapter lorsqu'ils éprouvent des sentiments d'infériorité et ceux qui, finalement, n'ont pas tout à fait réussi et n'ont pas été constamment à la hauteur sont aigris [98]. Chez un grand nombre de patients américains, nous constatons que des idéaux élevés, en rapport d'une façon ou d'une autre avec la réussite, les empêchent d'accepter la réalité. Le malade est, pour ainsi dire, constamment en train de courir, il n'a jamais le temps d'apprendre quoi que ce soit réellement bien, d'assimiler une expérience vécue ou de laisser les choses se faire: il doit bousculer les autres et se dépêcher, tellement il est animé par son idéal, en quête de plus de réussite. Et ce sont finalement ces efforts qui seront responsables de ses échecs. Le psychiatre a l'habitude de voir des patients dont [156] l'absence de succès est devenue une source de frustration importante; s'il réussit à leur faire comprendre que leurs fantasmes de réussite les empêchent de réussir effectivement, alors il est probable qu'ils seront capables d'«ajustement».

Après avoir cité ces brefs exemples qui montrent l'influence des prémisses culturelles sur l'interaction entre patient et psychiatre, nous pouvons maintenant reformuler notre conception fondamentale du processus thérapeutique. Le malade est, par définition, en conflit avec certaines des prémisses culturelles dominantes dans son environnement immédiat. La thérapie fournit d'abord et avant tout une occasion au patient d'exprimer ce conflit; ensuite, la thérapie lui procure une personne, le thérapeute, qui peut comprendre ses difficultés; enfin, les idées du patient peuvent être modifiées grâce à l'interaction avec le thérapeute; les convictions du patient et ses idées sur les prémisses culturelles peuvent éventuellement changer.

L'aptitude du thérapeute à comprendre et à rectifier dépend évidemment de sa façon de saisir les prémisses culturelles qui forment la matrice de ses activités thérapeutiques [59]. S'il éprouve lui-même le besoin de se conformer d'une façon rigide à ces prémisses, il sera incapable d'aider le patient parce que alors il agira comme le sujet que nous avons décrit précédemment comme un «psychiatre autoritaire». Mais, s'il est conscient des prémisses culturelles au sein desquelles il opère et s'il n'a pas besoin de s'y conformer rigide, il sera capable de tolérer d'une façon permissive les déviations du patient. Ce patient, qui évolue temporairement en s'opposant aux prémisses culturelles dominantes, aura la possibilité de devenir plus souple dans la dimension «conformisme-non-conformisme»; et c'est là que se trouvent les fondements d'un meilleur «ajustement».

Dans ce chapitre, nous avons présenté au lecteur une approche concrète et psychologique de la culture américaine. Nous espérons que son contenu explicite et implicite comporte quelques-unes des règles qui aident à comprendre et interpréter les messages au sein du système de communication américain. Dans le prochain chapitre, nous tenterons d'exprimer la même chose en termes plus abstraits. Le langage de la philosophie scientifique sera combiné avec des notions que le psychiatre emploie pour comprendre les processus d'intégration à la fois de l'individu et du groupe aux Etats-Unis.



[NT 1] YMCA: *Young Men Christian Association* [Association chrétienne de la jeunesse] [NdT].

[NT 2] Jour d'actions de grâces, le dernier jeudi de novembre [NdT].

[NT 3] Jour de l'Indépendance, le 4 juillet 1776 [NdT].

[NT 4] Jour des morts au champ d'honneur, le dernier lundi de mai [NdT].

[NT 5] Le terme employé ici est *adjustment* que les auteurs, p. 151, disent intraduisible. Mais, dans la plupart des cas, il est possible de le traduire par «adaptation». Les auteurs y attachent éventuellement des connotations stipulatives. En l'état actuel des choses, il est métacommunicatif en ce sens qu'il indique l'épistémologie batesonienne. En termes de psychologie classique, l'ajustement est le résultat des essais et des erreurs [NdT].

[NT 6] C'est ce qu'écrivent les auteurs, mais ce n'est pas exact. Cf. *Nouveau Petit Larousse*. Le sens employé par Ruesch et Bateson est cependant superlatif [NdT].



V - Perspectives américaines

- Approche intégrative -
Jurgen Ruesch

Lorsqu'il parcourt les rues d'une cité étrangère, le voyageur est sensible à certaines impressions qu'il reçoit de l'atmosphère ambiante. Il peut ne parler à personne en particulier, ne s'intéresser ni à la beauté des magasins, ni à l'efficacité du système de transports, ni à la qualité des restaurants; mais, en restant simplement assis, en marchant ou en regardant les bâtiments et en observant les gens dans les rues avec un certain détachement, il commence à comprendre. Au bout d'un moment, il peut converser avec les vendeurs dans les magasins, avec les employés de son hôtel ou de sa pension, ou bien avec les gens qu'il rencontre par hasard. S'il poursuit son étude, il peut recueillir des informations de nature plus concrète, entreprendre des lectures sur le pays qu'il visite, consulter des guides touristiques ou des livres d'histoire jusqu'à ce qu'il commence à saisir tout ce qui l'entoure.

Nous avons tenté de conceptualiser cette sorte de compréhension. Les symboles spécifiques utilisés pour exprimer ces observations sont évidemment de nature abstraite. Ils ne concernent pas, par exemple, l'arôme du café servi à l'endroit où il prend son petit déjeuner; ils n'ont pas trait non plus exclusivement à la beauté des femmes, ni à la pureté du style des cathédrales. Par contre, les événements perçus dans des environnements étrangers sont analysés par l'observateur humain et ordonnés afin qu'il puisse comparer les impressions les plus diverses. [158]



PERSPECTIVES SPATIALES

Habituellement, ce sont les perspectives spatiales qui sollicitent d'abord le touriste, consciemment ou inconsciemment. Quand un voyageur arrive dans un pays étranger par air, par mer, par chemin de fer ou par route, des paysages et des bâtiments attirent involontairement son attention. Bientôt, son regard suivra les lignes des édifices, des arbres, des montagnes et des vallées. Après quelques promenades, le voyageur sera parvenu à comprendre intuitivement comment les gens du pays conçoivent l'espace. Les villes

américaines, avec leurs rues relativement étroites et leurs gratte-ciel élevés, révèlent incontestablement que leurs architectes ont conçu des plans qui s'orientaient vers la verticalité.

A mesure que le voyageur se familiarise avec les gens du pays, il découvrira que les bâtiments et les tours ne sont pas les seuls éléments montrant qu'on souligne la hauteur. La population américaine admire aussi les personnes de grande taille; les légendes de Paul Bunyan ont illustré ce fait. Après avoir décidé que la dimension verticale domine les plans des villes de l'Est, le voyageur devient tout à fait perplexe quand il va vers l'Ouest. Il rencontre alors de grands espaces dégagés et des maisons rustiques dont les dimensions privilégient la perspective horizontale. Ayant réfléchi un peu à ces contradictions apparentes, il arrive à la conclusion que les Américains ont un besoin d'expansion verticale ou horizontale et que cette expansion s'orientera dans l'une des deux directions ou dans les deux, selon l'espace disponible. Aux États-Unis, tout est grand.

A côté des majestueuses œuvres de la nature, les objets que l'homme fabrique pour son usage quotidien ont aussi de grandes dimensions. Les voitures, les réfrigérateurs, les radios, les bureaux et autres objets sont souvent gigantesques. Mais, quand on examine l'utilisation de l'espace dans les maisons d'habitation, les bureaux des immeubles et des organismes publics, on se trouve soudain en présence de la parcimonie et de l'utilisation économique de l'espace. L'Européen trouve qu'il manque des 159 dégagements largement ouverts devant les immeubles ainsi que des squares dans le centre des villes et il est frappé par l'exiguïté des pièces dans les maisons particulières ainsi que par l'absence de halls d'entrée. Ce conflit apparent entre une tendance à l'immensité et le principe d'économie, est l'un des traits déconcertants de la vie américaine.

Le voyageur, parti de l'orientation initiale des coordonnées verticales et horizontales, et ayant compris le compromis dans l'organisation de l'espace, est frappé par l'absence d'une perspective en profondeur. Dans le paysage, l'Européen a l'impression que le contraste entre le premier plan et l'arrière-plan manque, et il est étonné par la soudaineté des transitions. Si, de la rue, on entre dans une maison, souvent il n'y a qu'une porte pour séparer le trottoir du living-room et, dans beaucoup de locaux commerciaux du centre ville, on est frappé par l'absence de hall d'entrée spacieux. La façade des immeubles modernes n'est habituellement pas structurée en profondeur; au contraire, les façades sont plates et les maisons donnent directement sur la rue. Soudain, le voyageur réalise que le comportement des gens présente aussi ce caractère abrupt et cette absence de transition. Un homme peut changer de travail ou partir dans un autre pays sans crier gare; au dîner, il peut aussi, sans prévenir, se lever de table après une longue conversation en prononçant seulement deux mots: «Excusez-moi !»

Si le voyageur réfléchit aux questions de perspective, il observe un fait étrange: en dépit du grand nombre de restaurants où l'on sert des mets excellents, fort peu (si tant est qu'il en existe) offrent à leurs clients une vue sur le paysage. Lorsqu'il a la chance de trouver des panoramas, ce sont généralement des étendues dégagées mais qui sont rarement cadrées avec un premier plan, un arrière-plan ou des lignes latérales. Les belles vues qu'il peut admirer ne sont accessibles qu'à partir d'emplacements élevés auxquels il faut accéder à pied, au terme d'une longue escalade, ou par un escalier roulant ou un ascenseur. Mais ce genre de vues font rarement partie du cadre quotidien, dans un living-room ou une salle à manger par exemple. Au contraire, les bâtiments sont fréquemment disposés de telle façon que les habitants se trouvent devant des espaces clos. Aux États-Unis, comme la nature est

souvent hostile, il semble que les vues représentent une menace; seuls les environnements immédiats ¹⁶⁰ créés par l'homme semblent rassurants et amicaux. C'est ainsi que les maisons américaines disposent de patios, de pelouses et de terrasses plutôt que de belles vues. Cette tendance contraste avec la situation que l'on rencontre en Europe où, à travers les siècles, le sol a été travaillé et retravaillé jusqu'à ce que le paysage que l'on peut apercevoir par la fenêtre offre une nature à l'aspect amical, aménagée par l'homme.



PERSPECTIVES TEMPORELLES

Si l'on observe de plus près le monde américain et ses habitants, il devient évident que le pays est tout entier tourné vers le futur. Avant tout il y a l'avenir, et cet avenir sera meilleur que le présent, c'est pourquoi on l'attend avec avidité, et les gens sont préoccupés par une infinité de projets urgents. Les attitudes envers le passé, le présent et l'avenir semblent être liées à la capacité américaine de manipuler, construire et changer.

Le passé est sans intérêt parce que personne n'y peut plus rien; le présent comporte plus de promesses, toutefois les sillons sont assez bien tracés; l'avenir est la seule perspective qui permette aux tendances manipulatrices de s'exprimer librement. Les Américains n'éprouvent aucune obligation de se conformer aux exigences du passé et de l'histoire. Ils préservent leur liberté d'action parce que eux-mêmes, les membres de la génération actuelle, ne se sentent d'aucune façon liés aux traditions ni aux obligations transmises de génération en génération. Sans aucun doute, cette discontinuité de la perspective historique et familiale exprime en partie la rupture intervenue lorsque les émigrants ont laissé derrière eux leur pays d'origine et leur passé. Pour eux, se concentrer sur le présent et sur l'avenir était une question de survie.

L'expression «Le temps, c'est de l'argent» illustre bien l'attitude des Américains envers le présent. Le présent doit être organisé, et l'oisiveté n'est pas seulement du gaspillage, mais elle présente également un danger: la pensée pourrait dériver et la méditation conduit à un rétablissement des liens avec le passé -ce qui détournerait les énergies de la tâche à venir.

¹⁶¹

Envisager l'avenir avec optimisme est un trait typique de la conception américaine de l'existence. La conviction que chacun peut bâtir son avenir, que l'on peut créer des conditions objectives permettant à la population de vivre en bonne santé, a en quelque sorte influencé les opinions du patient et celles du psychiatre quant aux possibilités de la thérapie. Cette attitude contraste vivement avec la tradition européenne qui, elle, accepte l'immutabilité des choses: l'on ne peut changer ce qui nous vient du passé et de l'histoire. En psychiatrie, cette position s'est appuyée sur les données de la génétique, du tempérament, ou, plus récemment, de l'analyse existentielle ¹⁷³.



«GESTALTEN»

Le terme *Gestalt* ¹⁷⁴ s'applique aux visions que les gens ont des choses, aux idées qu'ils se font les uns sur les autres; il inclut les dimensions et les détails organisationnels de ce genre de perceptions ainsi que la prise de conscience du contraste entre ce que l'on observe et son

contexte. Bien que *Gestalt* soit un concept qui dénote l'organisation des impressions dans la perception et les agencements de l'information enregistrée par l'observateur, on retrouve l'influence de cette *Gestalt* dans les formes que les hommes donnent aux objets qu'ils fabriquent, ainsi que dans la nature des relations humaines.

Lorsque certains traits perçus sont accentués ou minimisés du fait de l'agencement spatial de l'observation, une distorsion du même genre influencera probablement à son tour les actions ultérieures. Par conséquent, quand l'anthropologue étudie une culture, il peut s'attendre à rencontrer des effets de phénomènes perceptifs de ce genre, multipliés plusieurs centaines de fois. Ils se manifestent aussi bien dans les aspects matériels de la culture que dans les relations sociales au sein d'un groupe donné. [162]

Examinons d'abord les dimensions des *Gestalten* que l'on rencontre aux États-Unis. L'un des traits qui frappe l'Européen ici, c'est que les gens en général manquent d'imagination et que les scientifiques adorent mesurer: il leur faut donc isoler de petits éléments d'information dans le champ de perception, de sorte que cette information soit prête à être manipulée. Il est caractéristique que les Américains tendent à isoler des *Gestalten* assez petites dans leurs travaux quotidiens; et les pratiques bureaucratiques - qui mettent l'accent sur des détails administratifs - vont dans ce sens. A l'opposé de ces préoccupations concrètes, les Américains pensent en termes de grandes *Gestalten* lorsqu'il s'agit de l'avenir. Les changements et les projets impliquent toujours des *Gestalten* de grande ampleur. Ce qui existe est fractionné en petits morceaux, mais ce qui n'existe pas encore est envisagé d'une façon libérale et dans des dimensions gigantesques. Quand un Américain se sent frustré, acculé ou mal à l'aise, son discours ou son intérêt tendent à se porter sur de petits détails.

Si l'on considère ensuite comment sont organisées les *Gestalten*, petites ou grandes, nous constatons, s'il s'agit d'objets pratiques ayant une utilisation fonctionnelle, une organisation de systèmes d'objets élaborée en grand détail et avec autant de soin que le tableau d'ensemble. Des éléments de mécanismes, par exemple, sont mis au point dans les plus petits détails. En revanche, ce qui est purement décoratif et n'a qu'une valeur esthétique se trouve négligé. De la même façon, on se préoccupe beaucoup plus des aspects quantifiables que des aspects qualitatifs. La pensée philosophique ou l'expression du sentiment artistique sont moins valorisées que la gestion administrative ou l'ingénierie. En sciences, on néglige les problèmes fondamentaux pour se tourner vers les champs d'application [35].

Le niveau de complexité varie avec le secteur d'activité. L'Européen reproche traditionnellement à l'Américain d'être superficiel et de manquer d'élaboration mais il ne faut pas oublier qu'aux États-Unis on simplifie au maximum jusqu'à ce que l'action devienne possible. Les *Gestalten* de la pensée américaine sont toujours subordonnées à l'action. En Europe, la complexité en termes de pensée ou de sentiments peut exister sans être jamais soumise à l'épreuve de la réalité [109].

L'Américain adore les changements extérieurs et les contrastes. [163] Lorsque des marchandises sont exposées en vitrine, l'on utilise des effets de contraste pour attirer l'oeil. Chaque année, l'industrie automobile produit de nouveaux modèles qui, dans l'ensemble, n'apportent que peu de changement dans la conception de base à l'exception d'un «lifting» superficiel. Les choses ou les personnes se différencient par leur présentation plutôt que par leur structure ou leur nature même. Le même contraste qui existe dans le domaine de la forme et de la couleur se retrouve dans le domaine temporel. Un changement soudain d'activité, l'abandon d'un lieu de résidence, l'accélération ou le ralentissement d'un taux de

production sont tous des événements qui véhiculent des contradictions. Transitions abruptes, accélérations ou décélérations soudaines doivent donc être envisagées comme des contrastes figure-fond dans les coordonnées temporelles.



PROCESSUS

Le terme «processus» désigne la comparaison qu'un observateur fait entre ce qui est avant et ce qui est après un certain laps de temps. Le concept de processus implique des changements qui se situent sur une coordonnée temporelle; et un scientifique qui observe et mesure certains événements est capable de relier ses découvertes à des moments différents en recourant à une théorie de la causalité ou à une théorie de la relation. Par conséquent, pour comprendre le changement, il faut que le scientifique soit, à n'importe quel moment donné, prêt à fixer les données qu'il trouve, en supposant naturellement qu'aucun autre changement ne se produise pendant la durée de la période d'observation.

Cette façon de figer statiquement des données apporte de l'information sur la structure des événements (c'est-à-dire l'arrangement et l'interconnexion de différentes particularités) grâce aux coordonnées spatiales et en omettant les coordonnées temporelles. On compare ces observations à divers intervalles et l'on réintroduit ensuite les coordonnées temporelles. Mais il ne faut pas oublier que l'être humain n'est à aucun moment capable de parvenir à la même complexité et à la même précision à la fois 164 dans l'analyse spatiale et dans l'analyse temporelle. S'il insiste sur la structure, c'est aux dépens du processus, et, s'il insiste sur le processus, ce sera au détriment de certaines configurations spatiales.

En ce qui concerne les relations sociales, le chercheur ne peut disposer d'aucun instrument particulier qui lui permettrait soit de fixer ses données, soit d'enregistrer des changements si les intervalles de temps sont très petits ou très grands par rapport à l'échelle de temps de l'observateur. Les instruments utilisés sont essentiellement l'œil nu et la simple oreille de l'observateur; ses impressions personnelles lui fournissent ses données. L'univers scientifique est donc limité essentiellement par la nature de l'instrument humain qui enregistre. Comme l'organisme humain n'est pas un bon instrument pour enregistrer le temps, durant leur enfance les sciences humaines se mirent à explorer les connexions spatiales ou hiérarchiques des événements plutôt que leurs connexions temporelles. Ce n'est que récemment que les processus sociaux ont attiré l'attention des anthropologues, des psychologues, des sociologues et des psychiatres.

Les sciences humaines diffèrent des sciences physiques essentiellement parce que ces dernières utilisent des instruments d'enregistrement qui fixent les données. Deux étapes distinctes sont par conséquent évidentes: d'abord mesurer, ensuite évaluer. Dans les sciences humaines, l'observation et l'évaluation se font au cours de la même démarche et sans l'aide d'instruments. Des distorsions peuvent se produire parce que le sociologue est obligé d'agir simultanément comme un instrument qui enregistre et comme un chercheur qui évalue. C'est pourquoi son observation des processus sociaux, orientée de façon duelle, est nécessairement subjective. L'être humain est capable d'enregistrer des changements s'ils se produisent en quelques secondes ou en quelques semaines. Mais dès que l'intervalle de temps devient trop petit (par exemple une fraction de seconde) ou trop grand (par exemple une décennie), l'instrument humain n'est plus capable d'enregistrer ce changement. Chaque fois que nous parlons de processus sociaux, nous devons garder à l'esprit ces limitations;

mais, si nous connaissons ces insuffisances, la compréhension des processus sociaux ou interpersonnels peut se révéler utile, non seulement en psychothérapie, mais aussi pour préparer les conditions d'une vie plus saine. 165

Chacun de nous est conscient que des changements sociaux se produisent. Mais, lorsqu'il s'agit d'enregistrer et de conceptualiser ces événements, surgissent des difficultés inhérentes aux méthodes employées. Afin de comprendre le changement lorsqu'il s'applique au comportement des êtres humains, il nous faut introduire le concept de vitesse et celui d'accélération. Ces termes sont empruntés à la physique, ce qui se justifie parce que l'être humain marche, parle et écrit à une certaine vitesse. Si on les compare avec une action physique, on peut dire que les actes mentaux possèdent des caractéristiques temporelles. La rapidité avec laquelle un orateur arrive à convaincre son auditoire ou celle avec laquelle un garçon fait la conquête d'une fille peuvent être observées directement et constituer des vecteurs quantifiés dans la sphère des relations interpersonnelles. Enfin, *last but not least*, la rapidité avec laquelle une rumeur se propage, une panique se répand, ou une réforme sociale est mise sur pied, tout cela peut être conçu comme des vitesses de processus sociaux. Les lois du mouvement de Newton définissent la vitesse comme proportionnelle au changement de position; c'est un vecteur quantifiable et qui a par conséquent une grandeur et une direction. On appelle accélération et décélération le changement [*rate of change*] de cette vitesse. Ce sont des concepts extrêmement utiles en physique et rien ne s'oppose à ce que nous les utilisions pour appréhender des phénomènes intrapersonnels ou interpersonnels. Mais la mesure des processus sociaux nécessite des techniques différentes de celles pratiquées en physique.

Si nous recourons à ces notions de processus pour comprendre les événements contemporains, nous trouvons que les Américains agissent rapidement. Les décisions sont prises facilement, des organisations sont créées et dissoutes sans hésitation, des réglementations administratives sont mises au rancart ou amendées en un tournemain. La production industrielle sort vite et l'industrie est capable de se transformer et d'effectuer des conversions si l'on a besoin de nouveaux modèles.

Alors que l'on peut dire que les vitesses des comportements manifestes aux États-Unis sont plutôt rapides, les processus de la pensée témoignent probablement de plus de lenteur. Nous pénétrons là évidemment sur un terrain délicat parce que nous sommes incapables de mesurer directement la pensée: inférer est tout ce qu'il nous est possible. Cependant, nous pouvons faire 166 une autre observation - nettement justifiée à propos des États-Unis. L'accélération et la décélération des processus comportementaux sont considérables. Des relations humaines s'instaurent rapidement et se dissolvent aisément. Des entreprises industrielles apparaissent là où il n'y avait rien et prolifèrent comme des champignons et, si elles ne rapportent pas suffisamment, elles sont rapidement abandonnées. Des gens qui participent à une réception s'appellent immédiatement par leurs prénoms; et, malgré cette familiarité, ils peuvent cependant se séparer quelques moments plus tard sans même se dire au revoir. Ce comportement (passage abrupt de la familiarité à un complet détachement) montre qu'on ne se soucie pas de la transition. Pour l'Européen, la découverte de cette brusquerie sociale lui cause un choc comparable à celui que l'on éprouve quand un véhicule en mouvement s'arrête soudainement pour une raison d'urgence.

Là encore, le manque de transition et la brusquerie de l'accélération et de la décélération des processus sociaux sont accentués par la fréquence du changement d'objectifs de ces

processus. Par exemple, on peut totalement ignorer quelqu'un jusqu'au moment où l'on découvre en lui un acheteur potentiel; après quoi, on lui témoignera courtoisie et amabilité; dès que le contrat aura été signé, il redeviendra immédiatement un complet étranger. Des objectifs immédiats sont définis sans rigidité et peuvent changer rapidement en fonction de l'opportunité. L'observateur étranger en retire une impression superficielle d'inconséquence et de discontinuité; c'est ainsi qu'il exprime son étonnement quand il participe à des événements dont le déroulement est soit plus rapide, soit plus lent que ceux auxquels il est habitué. L'Américain tend à quantifier; le savant se sert de mesures et, dans la vie courante, les gens ont tendance à aligner des chiffres ou à en présenter pour parler du prix ou de la dimension des choses. On considère que la quantification est la seule preuve de la vérité et cette tendance est répandue dans le commerce et la vie publique en général. Malgré tout, la quantification ne s'étend pas au domaine de l'expérience intrapersonnelle. Aux États-Unis, l'intensité avec laquelle les émotions sont éprouvées et exprimées semble se situer vers le bas de l'échelle et l'on ne prête que peu d'attention aux sentiments et à la pensée. En d'autres termes, la quantification s'applique à l'action plutôt qu'au vécu intrapersonnel et, si l'on prend comme autres critères de la quantification le choix des objectifs et la [167] direction des efforts, on peut dire que les objectifs immédiats sont clairement définis et que les indications nécessaires à la réalisation pratique sont explicites et évidentes.

En revanche, l'action qui n'est encore qu'à l'état de projet est traitée d'une façon indistincte et vague. Les Américains s'engagent rarement sur le chemin d'une action future si cet engagement risque d'entraver la disponibilité pour des ajustements à long terme. Qu'il s'agisse de la politique nationale - par exemple la doctrine de Monroe - ou du comportement individuel, cette tendance est patente: les discours concernant l'action future sont souvent si vagues que seuls les membres d'un petit groupe fermé peuvent en percevoir les allusions.



INTEGRATION

Le terme «intégration» concerne les processus centraux de codage à l'intérieur de l'organisme d'un individu. Il dénote l'effort de l'individu pour organiser l'information à partir d'expériences apparemment hétérogènes. Selon la culture à laquelle ils appartiennent, les gens tendent à intégrer les expériences vécues dans des coordonnées soit spatiales, soit temporelles. En d'autres termes, ils auront tendance à mettre l'accent soit sur les structures, soit sur les processus. Il est évident que la façon dont un individu tente d'intégrer des expériences passées influencera ses actions ultérieures.

Les Américains semblent intégrer l'expérience sur un axe temporel alors que quelques Européens, au contraire, tentent de l'intégrer en fonction de coordonnées spatiales. L'importance attachée aux processus dans la vie des Américains se manifeste dans le fait qu'ils ont constamment conscience du futur, comme si l'avenir était déjà là. Des jeunes de vingt ans font des projets pour leur future retraite: pensant constamment à cette évolution dans le temps, ils sont particulièrement intéressés par les problèmes de développement. Les institutions et les services officiels pour l'enfance, la médecine préventive, l'insistance sur la formation, tout témoigne de cette préoccupation. [168] L'Européen, en revanche, est plus concerné par la pureté du style et des structures que par la nature du changement et des processus. En outre, l'Européen est plus soucieux de diversifier ses qualifications. Il

tente de coordonner autant de traits distinctifs que possible dans sa vie, donnant ainsi une impression extérieure de complexité. Un Européen, dont l'orientation est principalement spatiale, peut tenir compte de beaucoup de facteurs parce qu'il ne suppose pas que des changements vont intervenir. L'Américain, au contraire, étant préoccupé de l'évolution et du temps, limite à tout moment son attention à un petit nombre de facteurs et il anticipe le changement avec fascination.

Cette disponibilité au changement signifie que l'organisme doit être préparé à agir. C'est ce que nous avons appelé la réaction d'alerte [148]. Il est évident que la population américaine actuelle - et particulièrement les malades - présente plus de signes d'anxiété que ses contemporains européens.

La fréquence des manifestations d'anxiété, aux États-Unis, doit être rapprochée de la tolérance générale de la population à l'égard des états anxieux. Cela semble de prime abord paradoxal. D'un côté, les Américains sont censés s'efforcer de maîtriser parfaitement leurs émotions, tandis que, d'un autre côté, nous avons noté que dans ce pays les signes d'anxiété sont tout à fait tolérés.

Que le lecteur veuille bien se rappeler que les psychiatres, les travailleurs sociaux et les psychologues sont constamment en train de parler d'anxiété. Le cinéma, la télévision et la publicité sont conçus pour susciter l'anxiété du public et, au cours de rencontres sociales, l'Européen est souvent impressionné par l'étalage des signes d'anxiété. Nous pouvons donc en conclure que l'expression de signes d'anxiété est un trait qui est accepté par les Américains tant que cette manifestation reste implicite et non verbalisée. Aux États-Unis, l'anxiété est presque institutionnalisée. Elle donne une contenance et une consistance à une personne qui a peu de sensibilité et elle permet à l'individu d'être en alerte face à un changement potentiel. Seul l'individu en alerte peut faire face rapidement et efficacement aux conditions changeantes de son environnement. Bien que l'Européen puisse interpréter ces traits de caractère comme de l'insécurité, il faut lui rappeler que les gens actifs ont sans cesse besoin d'être dans un tel état d'alerte. Il doit se rappeler également la précipitation et le rythme [169] effréné de la vie américaine pour apprécier pleinement ce que signifie cet état d'alerte.

En Europe, les gens sont beaucoup moins sur le qui-vive parce qu'ils n'anticipent pas le changement - bien que celui-ci puisse survenir. L'Européen est beaucoup moins préparé pour l'action, car sa culture valorise les pensées et les sentiments. Du fait qu'il est capable d'une vie intérieure intense, sans une stimulation externe correspondante, il n'a pas autant besoin de s'appuyer sur l'anxiété comme force motivante. De plus, sa vie étant édifiée sur la complexité de la pensée et du sentiment plutôt que sur l'efficacité de l'action, il dispose également d'une variété de mécanismes mentaux qui neutralisent et dissimulent les signes manifestes de l'anxiété.

En résumé: dans le contexte européen, les événements sont mieux compris au travers d'un schéma structural aux coordonnées spatiales, tandis qu'aux États-Unis les événements individuels et culturels sont mieux appréhendés à partir d'un système de coordonnées temporelles qui est par nature un système de processus.

La culture américaine est orientée dynamiquement vers le mouvement et vers le changement, tandis que la culture européenne est essentiellement statique et met l'accent sur le raffinement des caractéristiques déjà existantes. Aussi bien la culture que les

individus sont préparés à ces différentes tâches et les événements doivent se comprendre dans ce cadre général.



UNE PERSPECTIVE DE LA THÉRAPIE AMÉRICAINE

Après avoir brièvement exposé ces quelques principes caractéristiques de la civilisation américaine, nous nous demanderons si de telles généralisations sont susceptibles de s'avérer valables également dans le domaine psychiatrique. Pour répondre à cette question, nous enverrons une fois de plus notre voyageur étranger observer le psychiatre américain à l'œuvre. S'il va chez un psychiatre pour la première fois, il est frappé par le caractère spacieux, confortable et luxueux des locaux. Fauteuils accueillants et divan composent son équipement; il se peut qu'il y ait en plus une salle d'examen pour les [170] investigations neurologiques. La salle d'attente est attrayante; on y trouve de nombreux magazines et journaux, les plus récents; fréquemment, les pièces sont insonorisées et le luxe du décor rejaillit sur le statut du médecin. Tout est arrangé pour garantir le confort du patient aussi bien que du praticien. Cela correspond d'ailleurs bien à la façon dont sont traités aux États-Unis les clients, les acheteurs ou les consultants.

L'orientation du psychiatre américain vers le futur est le fondement sur lequel repose la psychothérapie. Celle-ci a pour objectif de préparer l'avenir. L'idée que «le temps, c'est de l'argent» a fait de la thérapie une activité lucrative. D'une part, cela permet au psychiatre de mieux gagner sa vie et l'oblige à bien organiser son temps et sa pratique tandis que, de son côté, le patient considère l'argent qu'il dépense en thérapie comme un investissement qui promet des dividendes pour l'avenir. Nous avons signalé plus haut le manque de transition et la brusquerie du mode de vie américain; on retrouve ce même caractère dans la psychothérapie: le patient peut facilement y mettre fin et le psychiatre peut faire sortir un patient de l'univers étroitement surveillé de l'hôpital sans avoir à s'inquiéter de procédure. Soudaineté, brusquerie et imprévisibilité peuvent atteindre un point choquant, mais sont admises comme des traits généraux de la vie américaine. Tout cela influence profondément la pratique psychiatrique aux États-Unis.

Le psychiatre américain s'oriente vers les grandes *Gestalten* dans le domaine temporel et vers les petites *Gestalten* pour les modèles structuraux. L'analyste, par exemple, ramène à la conscience de petites *Gestalten* appartenant à la perception et aux souvenirs individuels d'un patient et ce d'une façon très détaillée, même si cela est extrêmement éloigné des préoccupations de la vie quotidienne, mais il tend également à insister sur les processus interpersonnels, et il est beaucoup plus enclin à manipuler son patient que ses collègues européens. Des termes tels que la «personnalité globale» ou un «ajustement total» témoignent de la taille des *Gestalten* prises en considération lorsque le centre d'intérêt est focalisé sur les processus.

Si l'on examine les thèmes abordés au cours de diverses formes de thérapie, on rencontre fréquemment le mot «ajustement». On remarque que l'accent est mis sur des [171] problèmes de techniques de manipulation et des problèmes pratiques, et que les considérations esthétiques et philosophiques sont négligées. Le niveau auquel on interprète est aussi simple que possible. Ces interprétations visent à des solutions pratiques et accessibles, c'est-à-dire des actes.

Dans le domaine de la psychiatrie, par conséquent, nous trouvons encore une fois la tendance à la simplification et l'insistance sur le détail parce que les processus intrapersonnels sont subordonnés à l'action ultérieure. L'importance de l'action dans la vie américaine influence la pensée psychiatrique et tous les psychiatres ont conscience de tendances manipulatrices chez les patients et chez eux-mêmes. Ici, il faut traiter les problèmes et les gérer, alors que, dans la culture européenne, l'accent est mis sur l'expérience vécue. Le patient américain cherche à acquérir une meilleure maîtrise de lui-même et de la vie, tandis que l'Européen, au contraire, consultera un psychiatre parce qu'il trouve qu'il n'obtient pas son lot de satisfaction dans son existence actuelle.

L'engouement des scientifiques pour la quantification a pénétré la pensée psychiatrique aux États-Unis. Par exemple, on a tenté de vérifier des résultats thérapeutiques selon des critères objectifs sans se soucier du sentiment subjectif d'amélioration du patient qui, après tout, est le plus important. On axe la thérapie sur les processus et l'on s'attarde de moins en moins à faire surgir des éléments du passé et à découvrir des détails sur la structure de la personnalité des patients. Les aspects quantifiables et les aspects évolutifs de l'interaction sociale prédominent dans la psychiatrie américaine; cette tendance se reflète dans les méthodes comme, par exemple, le programme thérapeutique qui fixe des objectifs déterminés à l'avance, pour une période également déterminée. La démarche originelle de la thérapie européenne, axée sur la structure, a progressivement fait place aux États-Unis à une démarche orientée vers les processus: il faut que les choses aillent vite; la thérapie doit donc être «brève» [3].

Il est évident que les personnalités américaines s'intègrent selon une dimension temporelle. On accepte généralement que les émotions aient un caractère éphémère, que les facteurs de la personnalité soient sujets à changement: on ne s'attend pas à ce que le caractère soit stable et l'on évite de montrer des émotions intenses et persistantes. Si cela doit arriver, cette démonstration [172] s'accompagnera d'un sentiment de culpabilité. D'abord et avant tout, l'Américain tient à ce que sa personnalité puisse s'adapter aux conditions changeantes de la vie - et des émotions persistantes et intenses iraient à rencontre de ce but. La thérapie, à son tour, doit être au service de cet objectif. Elle est devenue un moyen d'assurer l'intégration du patient dans la civilisation américaine. Mais, étant donné le rythme de vie, l'essentiel des procédures thérapeutiques aux États-Unis consiste à fournir aux patients suffisamment de temps pour intégrer leurs expériences. Et, parce que l'accent est mis sur les apparences et les «emballages» plutôt que sur le cœur des choses, le patient a besoin de thérapeutes qui insisteront sur le cœur des choses. En résumé, le thérapeute doit fournir ce que la culture n'apporte pas. Et, aux États-Unis, où l'on insiste tant sur l'ajustement, le patient a besoin de l'expérience vécue.

[NT 1] Le pluriel du mot allemand *Gestalttest Gestalten*. Il se traduit généralement par «forme» ou par «structure», «configuration», «aspect». Ce nom a été adopté par l'école de psychologie dite «psychologie de la forme» [NdT].



VI - La communication et le système de contrôle et régulation

- Approche anthropologique -
Jurgen Ruesch & Gregory Bateson



LA SCÈNE AMÉRICAINE

Des Européens qui observent les États-Unis par-dessus l'Atlantique sont souvent étonnés et déconcertés par les mécanismes de décision américains. Ils se demandent, par exemple, s'il existe véritablement une politique étrangère américaine et, si toutefois il y en a une, si la parole du secrétaire d'État exprime cette politique.

Ils s'interrogent sur la différence entre un parti politique et un autre et ils espèrent résoudre l'énigme en comparant les partis américains avec la droite et la gauche qui s'affrontent sur la scène politique européenne. Et, lorsque, pour un temps, ils s'estiment satisfaits de cette analogie, ils sont ensuite à nouveau plongés dans la confusion par le flou caractéristique des déclarations politiques américaines. De leur position d'observateurs, ils ont l'impression que les responsables américains manquent non seulement de clarté, mais aussi de détermination.

Pendant la guerre, les Européens espéraient ardemment - bien que ce fût irréaliste - entendre le président Roosevelt tenir le même langage que Churchill; mais eût-il parlé ainsi qu'ils auraient dû se demander si ses paroles n'allaient pas ensuite être remises en question par le Congrès, comme ce fut le cas dans le passé au temps de Woodrow Wilson.

Voilà ce qui se passe si l'on observe les choses à distance. Mais, lorsqu'un Européen se trouve lui-même aux États-Unis et participe vraiment activement à un organisme où se 174 prennent des décisions, disons en tant que membre d'un comité, il n'est pas moins perplexe. Il lui semble qu'aucun des membres de cette assemblée n'ose dire tout à fait sa pensée et que le comité, dans son ensemble, veille attentivement à éviter d'exposer ouvertement sa position et sa politique. Et cette mystérieuse prudence dans la salle de réunion devient encore plus mystérieuse si l'on pense à ceci: quand les Américains ne se trouvent pas dans le cadre d'une organisation, leurs propos sont étonnamment vifs et directs - au point même d'être souvent choquants. Des Américains d'un haut niveau d'éducation et de sensibilité, au cours de conversations privées, ignorent purement et simplement des finesses de pensée auxquelles l'Européen attacherait de l'importance. Pourtant, les mêmes personnes savoureront les nuances les plus subtiles et les significations implicites dans un mémoire qui aura été délibérément rédigé par un organisme pour être aussi insipide que possible.

Afin de présenter les choses d'une façon vivante, ces paradoxes sont décrits ici tels qu'ils apparaissent à un étranger dont la culture est différente; mais pour les Américains, naturellement, ces phénomènes n'ont pas de mystère: ils sont ou bien imperceptibles ou bien «naturels». Quelquefois, un Américain peut regretter de devoir retenir son agressivité dans la vie politique; parfois, il peut s'enorgueillir de la franchise très directe de ses propos dans une réunion privée; dans l'ensemble, il est rarement conscient de cette opposition, et, quand il remarque la différence, il lui vient rarement à l'esprit que d'autres possibilités

seraient concevables. Les plus intransigeantes déclarations d'un politicien européen lui paraîtront du fanatisme et, en tout cas, politiquement imprudentes; quant aux nuances et aux réactions de sensibilité des Européens dans leurs relations non officielles, elles lui apparaîtront comme des subtilités nullement enviables.

Nous posons une question: quelles sont les véritables relations formelles et informelles qui s'expriment et se perpétuent dans ces caractéristiques de la communication américaine? En gros, il semble que la scène politique américaine diffère sur ce point de celle de l'Europe: les politiciens américains trouvent à l'intérieur de leur propre parti des limites qui les contrôlent: ce sont les idées divergentes d'autres membres. Tandis qu'un parti européen est contrôlé et limité à l'extérieur par l'existence de partis d'opposition qui défendent des idéologies contraires. Un leader européen [175] est relativement assuré de l'appui des hommes qui le suivent et à peu près certain que l'opinion sera homogène dans le groupe qu'il conduit. Dans la mesure où ses partisans sont d'accord, il peut faire preuve d'extrémisme dans la formulation des opinions qu'il partage avec eux, ou au cours d'actions découlant de ces opinions. Ceux qui ne sont pas d'accord avec lui ne seront pas membres de son parti, mais affiliés à celui de ses adversaires. C'est l'existence de partis d'opposition qui empêchera son propre parti d'aller trop rapidement dans les directions vers lesquelles son idéologie l'orienterait.

Par contre, les partis américains ne se différencient pas en fonction de lignes idéologiques nettement contrastées. Ils peuvent - et c'est souvent le cas - tenter de se critiquer réciproquement en termes idéologiques; et sur certains points, à certains moments, le parti républicain et le parti démocrate peuvent être divisés au point que les problèmes idéologiques pourraient être définis en termes de «gauche» et de «droite». Mais toute simplification de ce genre déformerait la réalité. A l'intérieur de chaque parti, on peut observer des contradictions idéologiques au moins aussi importantes que celles qui existent entre ces mouvements. Le chef d'un parti aux États-Unis a du mal à maintenir l'intégration dans un groupe qui se caractérise par la diversité des opinions sur des problèmes au sujet desquels il lui faut prendre des décisions et émettre des avis. Chaque parole qu'il prononce constitue un ballon d'essai et il observe constamment son entourage pour savoir jusqu'où il peut aller. Dans le langage traditionnel de la psychiatrie, on dirait qu'il procède à un «test de réalité». Dans la perspective des théories proposées ici, il pose implicitement une question sur son propre discours, c'est-à-dire qu'il fait une communication sur la communication. Il demande: «Quel effet aura mon discours sur les relations entre mes partisans et moi-même?» Il fait aussi, *ipso facto*, de la métacommunication implicite au sujet de sa position personnelle et de ses propres informations: «Il me manque certains renseignements sur ma relation avec mes partisans». «J'ai besoin d'avoir ces renseignements». «Je m'en remets à l'opinion (inconnue de moi) de mes supporters». Etc.

Nous venons de procéder à une description de phénomènes. Nous aurons maintenant pour tâche de reprendre ces observations de façon plus systématique. Ce faisant, nous [176] introduirons les concepts de systèmes internes de contrôle, régulation et équilibre, et de systèmes externes de contrôle et équilibre.

Le point de vue européen peut être représenté par un système externe de contrôle par oppositions. Tandis qu'un système interne de contrôle et régulation correspond mieux au modèle américain. Examinons maintenant la nature de ces concepts.



SYSTÈMES INTERNES DE CONTRÔLE ET RÉGULATION

Considérons un parti politique américain, ou la forme américaine de gouvernement qui comprend les branches législative, exécutive et judiciaire, ou un organisme de bienfaisance, ou encore une université américaine. Toutes ces organisations possèdent des traits communs que l'on peut conceptualiser dans une description qui ne concernera pas un cas particulier, mais visera seulement à illustrer des principes généraux.

Il y a une équipe qui fait marcher l'organisation avec, à sa tête, un responsable que nous pouvons appeler le directeur. Ce dernier dispose en général d'un état-major d'assistants qui s'occupent de l'administration et qui seront en contact avec tous les autres membres et avec les services de l'organisation. Les activités du directeur sont contrôlées par d'autres membres de l'équipe parmi lesquels des membres du comité et des conseillers techniques. Le directeur, les membres du comité et les conseillers techniques se répartissent les tâches de la façon suivante: les conseillers techniques sont les mieux informés de la marche des affaires; ils ont la responsabilité de recueillir et d'interpréter les données utiles aux activités de l'organisation; ce sont des scientifiques, des techniciens, des chercheurs et des théoriciens de cette organisation. Les membres du comité, d'autre part, sont les représentants de groupes de pression en ce sens qu'ils sont des porte-parole des groupes constitutifs de l'organisation. De ce fait ils exercent contradictoirement une fonction de contrôle de tout le système: dans l'ensemble, ils manquent de connaissances techniques, mais ils possèdent le gros bon sens des politiciens.

Le directeur, lui, maintient l'équilibre entre les comités et représente 177 l'ensemble de l'organisation dans ses relations avec le monde extérieur. Il lui incombe de connaître les tensions internes de l'organisation et il lui faut essayer de prévenir les troubles qui pourraient nuire à la nécessaire solidarité. Dans la plupart des organisations américaines, à partir d'une certaine taille, il est courant que l'on dispose également, au sein de l'organisation, d'un échantillonnage représentatif de la population extérieure. Cette représentation se retrouve au sein du conseil de surveillance ou du conseil d'administration, qui représentent les citoyens ou les membres dans le sens le plus large. Ils exercent un contrôle sur les groupes de pression tels qu'ils sont représentés par les membres du comité et personnifiés par le directeur. Si tous les groupes interagissent d'une façon adéquate, le succès de l'organisation est assuré. Si l'interaction échoue, il faut qu'une nouvelle coalition soit formée jusqu'à ce que l'organisation retrouve un équilibre.

Le lecteur reconnaîtra que le fonctionnement du système interne de contrôle repose sur les relations que des unités plus petites entretiennent entre elles: elles constituent ainsi une unité plus grande. Chaque élément agit comme un organe d'accélération ou de freinage pour tout l'ensemble. C'est ainsi que se déterminent et se régulent la qualité, la nature et la quantité de changements du système en tant que totalité. Le système interne de contrôles est la base de l'autorégulation; il peut fonctionner dans une relative indépendance des autres systèmes en raison de ses caractéristiques de circularité. Le grand système, comme tel, n'est pas étroitement soudé et en fait il constitue une sorte de cadre NT-11 pour les différents sous-systèmes.

Le *leadership*, dans une organisation de ce genre, n'est pas concentré dans les mains d'un seul homme qui posséderait un pouvoir exécutif absolu; il existe, en général, un groupe ou un comité composé d'un certain nombre d'égaux et qui, en tant qu'agrégat, a plus de pouvoir que la personne qui se trouve individuellement à la tête de l'organisation et

personnifie le système. L'opinion publique lui attribue du pouvoir alors qu'en réalité un tel homme dépend du pouvoir qui lui est délégué par divers groupes. Les hommes qui ont [178] réellement du pouvoir, on peut les trouver parmi les membres des comités ou parmi les conseillers techniques; ou bien même ils peuvent ne pas être officiellement liés à l'organisation. Si, parmi ces gens, quelqu'un devient trop puissant, la sanction suprême pour s'être arrogé un trop grand pouvoir sera d'être expulsé de son groupe de pression et par conséquent exclu de tout avantage actuel ou à venir. Il faudra longtemps à l'individu expulsé pour reconstruire le pouvoir qu'il a perdu. On peut considérer le châtement infligé comme la répression d'une défaillance à se conformer aux règles du jeu.

Des problèmes administratifs se posent continuellement. Ils se résolvent en fonction des efforts que font compétitivement divers groupes pour se développer et obtenir du pouvoir. Mais personne ne souscrita à un accord qui permettrait à n'importe quel groupe d'accéder au pouvoir sans limitation de durée, de droits et de privilèges.

Dans la lutte pour le pouvoir, des individus qui se fixent des objectifs collectifs ou personnels communs forment un groupe de pression; ils essaient d'obtenir du pouvoir non pas sur le plan idéologique mais sur le plan pratique. Pour accéder au pouvoir, n'importe quel groupe peut faire appel à l'aide d'autres groupes aux idéologies différentes. C'est une caractéristique des groupes de ce genre qu'à tous les niveaux, aussi bien celui des sous-groupes que celui des groupes, l'uniformité d'opinion leur fait défaut. Le plus souvent, chaque groupe représente un éventail d'opinions diverses; les facteurs d'intégration ne sont ni des positions idéologiques, ni même des questions de haute politique. Au lieu de cela, le groupe s'intègre à partir du chevauchement des objectifs.

Dans un système de ce genre, la structure d'un sous-système est une répétition de la structure du tout. La nation, les partis politiques et les groupes de pression à l'intérieur des partis ont en commun le fait que chacune de ces entités se caractérise par la diversité des opinions; et ce trait vaut pour la structure de la famille américaine et pour la personnalité de l'individu aux États-Unis.

En résumé, les caractéristiques d'un système interne de contrôle et d'équilibre peuvent s'énoncer comme suit:

1. Il est composé d'éléments hétérogènes auxquels on permet de conserver leur hétérogénéité. [179]
2. Son fonctionnement revêt un caractère de circularité où sont impliqués le changement, la correction et l'autorégulation.
3. Il essaie d'exister dans un isolement relatif des autres systèmes.
4. L'intégration se fait à partir de buts communs plutôt qu'à partir d'opinions générales ou d'idéologies.



SYSTÈMES EXTERNES DE CONTRÔLE PAR OPPOSITION

Le système interne de contrôle apparaîtra plus clairement si on le compare aux systèmes externes de pouvoirs oppositionnels. Ces derniers sont plutôt caractéristiques des cultures européennes et peut-être de ces zones particulières de l'Amérique où ont perduré des

modèles d'organisation anglais, français et espagnols. En fait, dans certains cas, on peut aussi s'attendre à ce que les deux types de systèmes coexistent.

Dans un système de contrôles oppositionnels, un certain nombre d'entités de force sensiblement égale restent séparées et se refrèment réciproquement. La régulation dynamique de tout le système ainsi que l'orientation, l'ampleur et la vitesse de ces changements sont déterminées par les entités qui s'opposent les unes aux autres. Dans de tels systèmes, la direction et l'administration sont traitées d'une façon tout à fait différente de la façon américaine. Le leader européen peut avoir confiance en l'homogénéité du groupe qu'il dirige: il peut être sûr que ceux qui sont en désaccord avec l'idéologie de son parti seront des membres de partis d'opposition et non pas des suiveurs réticents qu'il lui faudra tenir en respect à l'intérieur de sa propre organisation. De même, l'allégeance des membres reposera sur une base différente. Dans l'Angleterre du XIXe siècle, le *Iolanthe* de Gilbert et Sullivan a caricaturé cette situation:

Que chaque garçon et que chaque fille;
Qui est né au monde de la vie
Est ou bien un petit libéral
Ou autrement un petit conservateur.

180

Comme Gilbert l'avait bien vu, l'action politique était déterminée par l'allégeance et par le statut; et les différences politiques entre les individus étaient l'expression de tendances profondes de la personnalité. Il aurait difficilement pu se livrer à une telle remarque à propos des démocrates et des républicains aux États-Unis, où l'action politique est déterminée par la communauté des buts et l'opportunité plutôt que par l'idéologie et par la structure de la personnalité.

Dans le cas de systèmes de contrôles par opposition, l'homogénéité et l'allégeance conduiraient à une organisation à changements brusques, presque révolutionnaires, si elle n'était pas freinée par le contrôle d'autres organisations construites sur le même modèle, mais à partir d'idéologies qui diffèrent et qui s'opposent. En outre, il est beaucoup plus probable que le fait que le leader puisse compter sur l'homogénéité de la participation conduise à la formation d'une hiérarchie autoritaire et unique à l'intérieur du parti. Dans la mesure où les gens se sont engagés eux-mêmes à l'allégeance, ils cessent de fonctionner comme des forces correctrices. Le leader n'a pas besoin d'apaiser ses partisans, et par conséquent il est lui-même *ex officio* l'autorité. Louis XIV disait: «L'État, c'est moi»^[INT-2]. Historiquement parlant, la Révolution française fut une rupture significative avec le système de contrôle oppositionnel et, en fait, la France, après beaucoup d'expériences, n'est jamais parvenue à une solution stable du problème de l'intégration des forces d'opposition.

Il est possible que ce problème ne puisse être résolu que si deux conditions apparemment conflictuelles sont à la fois réunies et confrontées:

- a. il faut qu'il y ait dans la population un équilibre du pouvoir;
- b. et il faut qu'une majorité suffisante soit maintenue en place au gouvernement afin que les décisions ne soient pas entravées par la discorde.

Mais ces conditions sont - particulièrement de nos jours - difficiles à réunir, et plane toujours le danger que l'action soit paralysée par des ruptures d'équilibre au sein du gouvernement.

Cette paralysie se rencontre de temps en temps dans les parlements en Europe occidentale (République de Weimar, Angleterre, France) et peut conduire au mécontentement ^[181] et à la frustration de la population. Dans le cas extrême, une explosion d'émotion populaire peut aboutir à un changement irréversible et conférer à un individu ou à un parti unique un pouvoir absolu. Dans certains pays européens, c'est un arbitre non partisan (comme le roi d'Angleterre ou le président de la République en France) qui a pour fonction de valider le pouvoir du parti qui a momentanément la majorité au Parlement.

Il existe en fait trois types de leaders dans un système de contrôles par opposition:

- a. l'autorité non partisane, le roi ou le monarque; cette autorité est décrite ci-dessus;
- b. le chef d'un groupe ou d'un parti homogène dont l'autorité à l'intérieur de ce parti est rarement contestée;
- c. et le dictateur qui peut surgir dans un tel système en menant un parti unique au pouvoir absolu.

Dans ce cas, celui qui était d'abord le chef d'un sous-groupe arrive à occuper la position de monarque sans abandonner son allégeance partisane. Les sanctions envers ceux qui ne se conforment pas à ce système sont assez sévères et sont explicites. Celui qui s'est rendu coupable de déviation perd son statut d'appartenance au groupe, est chassé de sa fonction et se trouve habituellement rejeté dans l'isolement.

Ces groupes homogènes, étroitement soudés et autoritaires, sont en compétition les uns avec les autres, que ce soit dans le domaine des affaires, de la politique ou du sport. Chaque fois qu'un système de ce genre est supprimé, l'équilibre du pouvoir est troublé. On trouve un exemple de ce fait dans le rôle de l'Allemagne en Europe centrale et occidentale. Toutes les nations ont craint et combattu l'Allemagne, mais apparemment l'Europe ne peut fonctionner convenablement sans elle et maintenant, comme en 1918, ses anciens ennemis plaident pour un renforcement de la République fédérale. Si, à présent, nous résumons les caractéristiques des systèmes externes de contrôle et d'oppositions, nous arrivons aux conclusions suivantes:

1. Le système est composé d'éléments homogènes. Tous les éléments déviants sont éliminés et il leur faut former de nouveaux groupes.
2. Le système a une structure hiérarchique; le changement et la correction se produisent uniquement sous la pression externe ou par désintégration interne. ^[182]
3. Le système ne peut exister isolément; au contraire, pour le contrôle de son homogénéité, il lui faut dépendre de l'existence d'autres systèmes qui soient différents de lui mais qui soient eux-mêmes homogènes. Cette pression de l'extérieur suscite la motivation nécessaire à l'autocontrôle: elle produit de la différenciation dans des limites assignées et elle justifie que le pouvoir soit concentré à la tête de cette unité.



COMMUNICATION ET CONTRÔLE SYSTÉMIQUE

Les informations concernant les humains seront mieux classées et mieux comprises si l'on a recours aux notions de systèmes internes de régulation et de systèmes externes

d'oppositions. Ce sera une contribution à la connaissance de la culture. Et l'interprétation scientifique du mot «système» qui porte sur ce qui est interne à l'observateur devra être complétée par ce qui relève d'une autre signification du même mot, celle concernant le champ externe d'observation, c'est-à-dire la population étudiée.

Tel qu'il est utilisé dans ce dernier cas, le mot «système» porte sur les modes d'adaptation et de communication des gens. Il constitue, pour ainsi dire, un code grâce auquel un participant peut communiquer. Ce genre de code ne comporte pas seulement les systèmes de symboles d'une culture donnée; il contient aussi des communications sur la communication.

Dans toute culture, ce n'est pas seulement un contenu que les participants communiquent, ce sont aussi des instructions sur la façon d'interpréter les messages. Et, ces communications sur la communication, un observateur neutre peut aussi en faire une description scientifique en termes systémiques; cependant, les citoyens des communautés dont il s'agit font usage quotidiennement de cette connaissance dans leur communication sans avoir conscience de son existence. On peut présenter le thème de l'autorité en exemple de cette double signification du concept de «système»; d'abord comme savoir explicite de l'observateur, ensuite comme indication implicite pour le participant. 183



L'AUTORITÉ GOUVERNEMENTALE DANS LA PERSPECTIVE DE CONTRÔLE ET DE RÉGULATION SYSTÉMIQUES

Examinons un instant les conditions que l'on rencontrait en Amérique il y a un ou deux siècles. Un continent largement ouvert, des ressources illimitées en terres et en matières premières, d'une part, et une nature indomptée avec des Indiens hostiles d'autre part: une coopération étroite se révélait indispensable entre les colons qui, dans les zones frontalières, ne pouvaient se connaître que depuis peu. Obtenir le maximum d'un groupe de gens qui ont besoin les uns des autres et qui veulent coopérer mais ne se fient pas les uns aux autres, on peut penser que tel était le besoin fondamental sous-tendant le système à réguler; cette idée est implicitement partagée par tous les Américains.

C'est pourquoi, dans les conditions qui prévalaient il y a une centaine d'années, les conceptions traditionnelles de l'autorité étaient inadéquates; tandis que, en même temps, la concentration du pouvoir entre les mains d'une seule personne était devenue une absolue nécessité. Mais il ne fallait jamais oublier qu'à tout moment ce pouvoir exécutif, une fois délégué, pouvait aussi être retiré et confié à quelqu'un d'autre. Il fallait de la souplesse pour faire face à des nécessités imprévues et au rythme relativement rapide des événements qui, pour un observateur naïf, aurait pu ressembler à de l'instabilité. Tout cela allait dans le sens d'un besoin d'égalité sociale et incitait au maintien de la diversité dans les façons d'acquérir le pouvoir.

La souplesse et le changement vont tout autant de pair avec la vie dans les métropoles industrielles qu'avec la vie nomade. Il en découle une autorité fonctionnelle par délégation.

A l'opposé, l'autorité en tant que trait de la personnalité se développe là où l'agriculture est prépondérante et où la population s'est fixée dans de petits villages. Nous trouvons ici la structure hiérarchique et patriarcale typique dans laquelle la division du travail, la

distribution du pouvoir et l'attribution de l'autorité [184] peuvent rester inchangées pendant toute une vie. Bien qu'il y ait superficiellement une certaine analogie, l'homme qui est à la tête d'une organisation américaine ne doit pas être confondu avec un patriarche européen. Le responsable américain personnifie une organisation avec ses multiples intérêts conflictuels, mais il n'a pas réellement un rôle de commandement. La position d'un président, aux États-Unis, est assez typique. Alors que, d'une part, il possède plus de pouvoir que n'importe quel genre de dictateur, il est, d'autre part, constamment contrôlé par les membres du cabinet, le Congrès, les juridictions et par l'opinion publique, et son mandat est limité dans le temps. Aux États-Unis, le président exprime d'une certaine façon l'opinion du cabinet et des autres conseillers qui représentent les différentes tendances du parti au pouvoir. Il est bon de rappeler que chacun des deux principaux partis politiques américains est constitué de personnes allant du plus extrême conservatisme au plus complet libéralisme. Ces éléments hétérogènes font office de freins et d'accélérateurs à l'intérieur de chacun des deux partis. Un étranger se méprend fréquemment quant au fait que le parti démocrate et le parti républicain sont essentiellement en compétition non idéologique pour le pouvoir. Les plates-formes idéologiques sont choisies avant la période électorale et ont un caractère purement opérationnel. Au contraire, dans un système à contrôles extérieurs, les conservateurs se trouveraient dans l'un des partis et les libéraux dans un autre. Le cabinet exprimerait l'opinion du Premier ministre, et l'idéologie au gouvernement refléterait l'opinion homogène et inflexible de ses leaders.



LE FAÇONNEMENT DES PERSONNALITÉS DANS UN SYSTÈME DE RÉGULATION

Chaque Américain est porteur de prémisses dont l'origine se situe dans la régulation interne d'un système supra-individuel; ces prémisses sont donc devenues des parties intégrantes de sa personnalité. La familiarité de chacun avec le «mode de vie américain» (*american way of life*) comporte des indications sur la façon dont les messages doivent être interprétés. Par exemple, [185] la personnalité de l'individu américain aura tendance à tolérer des éléments hétérogènes dans son propre comportement; cela lui permet de changer d'opinion, de travail, de mari ou d'épouse, de lieu de résidence, etc. Il est conscient que tout cela est permis pour autant que cela reste dans des mesures socialement approuvées et contribue à améliorer le bien-être. Des mots comme indépendance, autonomie, modération, solidarité, disponibilité au changement peuvent exprimer ce genre d'actions adaptatives. Un individu qui agit en accord avec le système prévalant interprétera les messages reçus et émis en ayant inconsciemment en tête ces orientations directives. Il sera alors «bien ajusté».

Un conflit, qu'il soit intrapersonnel, interpersonnel ou avec l'environnement, doit être traité. L'Américain croit aux solutions alternatives, aux compromis, au changement. L'action et la préparation de cette action sont hautement valorisées et la partie de la personnalité que Freud a appelée «Ego» devient le centre de la psychologie.

A l'opposé, le regard de l'Européen est plus fataliste; sa foi en l'action est beaucoup moindre; il préfère accepter l'inévitable et, par conséquent, il est plus concerné par des aspects de la personnalité tels que le «Ça» et le «Surmoi». L'Européen tente d'intégrer et de synthétiser des éléments hétérogènes dans la structure de sa personnalité; il admet que des différences existent entre les individus, mais pas à l'intérieur d'une même personne. La

différenciation et la complexité qui se sont développées dans un secteur de la personnalité sont transmises à d'autres secteurs, au grand dam de la disponibilité au changement. L'idéal de l'éducation humaniste illustre ce désir de globalité et d'universalisme. L'unification toutefois ne semble pas possible sans une certaine contrainte. Il faut qu'un contrôle s'exerce sous la forme de mécanismes variés qui tendent à assurer la modération des pulsions inhibées. De l'autre côté, il n'est pas permis à l'Européen de changer d'opinion, de profession ou de lieu de résidence. Au lieu de cela, l'individu doit évoluer le long de certains sillons creusés par les classes, les castes et les professions - et auxquels il ne peut pas échapper. Le franchissement de chacune de ces frontières l'oblige à lutter contre tous ceux dont le territoire s'est trouvé transgressé et, en l'absence de toute disposition au compromis, le conflit, interpersonnel aussi bien qu'intrapersonnel, devient habituellement assez sévère. 186

Comparons maintenant ces événements à grande échelle avec ce qui se passe à un niveau individuel. Quand nous étudions des événements qui se produisent, aux États-Unis, au niveau d'un groupe ou au niveau culturel, nous évoquons un système politique contrôlé et régulé de l'intérieur; quand nous examinons des événements à un niveau individuel, nous parlons d'actions et de psychologies personnelles. Le «Surmoi» et le «Ça» sont traités dans le système individuel comme s'ils étaient des groupes de pression qui doivent être apaisés par le responsable, le «Moi». Ce dernier est perçu comme étant véritablement «Soi».

A l'inverse, le système externe de contrôle oppositionnel se révèle, à un niveau intrapersonnel, dans la psychologie du «Ça» et du «Surmoi». Dans un système de ce genre, l'individu ressent le «Surmoi» comme un élément qui contrôle le «Ça» et, dans une moindre mesure, le «Surmoi». Des heurts entre le «Surmoi» et le «Ça» sont admis et même valorisés comme essentiels. Et, alors qu'il est caractéristique chez l'Européen qu'il se réjouisse quand il a conscience de ce conflit, ce sont les compromis et la modération qui sont valorisés dans la personnalité américaine.



LA STRUCTURE FAMILIALE ET SA RÉGULATION

Le système des contrôles et des équilibres qui semble caractéristique des organisations politiques américaines se retrouve dans le style des relations interpersonnelles du cercle familial. La famille américaine est une unité dont le *leadership* est imparfaitement défini et au sein de laquelle les opinions sont diverses. Aucun des parents ne se voit reconnaître une position d'autorité absolue. Il arrive quelquefois que l'un d'eux soit plus diligent que l'autre comme lien entre la famille et la communauté ou bien pour prendre telle ou telle décision. Mais un parent qui remplit des fonctions particulières de ce genre n'est quand même pas une autorité suprême ni le champion de l'unité familiale. Il (ou elle) n'est pas en état de prendre des décisions en étant certain (ou certaine) que les autres accepteront ou apprécieront 187 celles-ci. Plutôt, le parent qui se distingue doit manifestement agir comme s'il (ou elle) était en train d'harmoniser une diversité d'opinions et il (ou elle) doit s'acquitter de ce rôle non pas avec une simple baguette silencieuse, mais en jouant effectivement dans l'orchestre, en exerçant une influence intégrative seulement par sa contribution à la totalité de la séquence sonore. Il s'ensuit que l'apport de celui qui aspire à diriger, pour être efficace, doit avoir beaucoup d'éléments en commun avec les tonalités et les thèmes joués par les autres musiciens.

Lorsque l'un des parents se comporte en leader, il (ou elle) parviendra à influencer les autres seulement si ceux-ci peuvent reconnaître un écho de leurs propres sentiments exprimés, dans la voix de ce leader. Réciproquement, les sentiments et les idées de ceux qui le suivent sont en quelque sorte sa caisse de résonance, déterminant la direction qu'il peut prendre et délimitant jusqu'où il peut aller.

Les Américains acceptent avec beaucoup de tolérance le «baratin» de leurs dirigeants. C'est comme si l'évitement de la confrontation conduisait à une nouvelle forme de sagacité et à une nouvelle forme de sincérité. Pour des oreilles européennes, le baratineur n'est qu'un simple charlatan que l'on peut mépriser comme tel. Aux yeux des Américains, son improbité est tolérée du fait que chacun sait que, dans ses discours, le dirigeant porte-parole doit introduire ce qu'il veut dire, mais le diluer au milieu des nombreuses choses qu'il estime que les gens veulent entendre. Il lui faut donner à ses auditeurs ce qu'ils désirent. Personne ne croit réellement plus que la moitié de ce qu'il dit et il peut donc continuer à être une personnalité appréciée dont la supercherie est ressentie comme vaguement bienfaisante - et même thérapeutique.

Le statut psychologique de ce genre de personnages est illustré d'une manière vivante par les très populaires histoires pour enfants du *Magicien d'Oz*. Ce célèbre bonimenteur, même après que ses tromperies ont été dévoilées, donne un cœur à Tin Woodsman (le rétameur), un cerveau à Scarecrow (l'épouvantail) et du courage à Cowardly Lion (le lion poltron). A l'héroïne Dorothée, il donne la foi qui lui permettra de retourner au Kansas.

Au cours de ce processus continu où tous contribuent à l'intégration du groupe, il est dangereux d'exprimer directement [188] un désaccord; mais les Américains peuvent très bien «se mettre d'accord pour n'être pas d'accord». Cette phrase a en général plus de signification qu'il n'y paraît. Normalement, cela impliquerait que chacune des deux parties soit d'accord sur le fait que l'autre défend une opinion différente de celle qu'elle a elle-même. Mais, quand deux individus sont d'accord pour n'être pas d'accord, ils reconnaissent qu'en dépit des différences d'opinion ils ont également un but commun. Au minimum, ils ont le désir commun d'éviter les discussions continuelles et les querelles; mais généralement ils pensent aussi à d'autres objectifs encore plus positifs. Et c'est l'appel implicite ou explicite à poursuivre ensemble ces objectifs qui est le ciment grâce auquel des opinions diverses continuent à rester réunies en un système contrôlé et régulé.

Les Américains évitent de s'affronter, de proclamer leurs prises de position et de souligner les différences, toutes choses qui se produiraient dans beaucoup de cultures européennes. L'évitement des confrontations est associé à la finalisation et au fait que le regard est résolument tourné vers l'avenir. Cependant, les compromis et la capacité de se rassembler en vue d'objectifs communs empêchent toute possibilité de blocage et jettent un pont entre les différences d'opinion.

Chaque membre d'un groupe familial exerce un contrôle sur les autres membres. Les rôles sont constamment en train de changer et c'est pour cela que l'enfant américain doit affronter de nombreuses difficultés pour délimiter son identité. Par exemple, dans le discours du père, on peut reconnaître des nuances des sentiments de la mère; et la voix de la mère, quand elle s'adresse à l'enfant, exprime une certaine complicité avec celui-ci. Et pourtant, en termes de réalité humaine, si l'on transcende toutes les particularités culturelles, l'enfant constitue une entité séparée qui vit dans son propre monde, avec son système personnel de buts et d'aspirations. S'il vit dans une famille américaine, chaque fois

que ses parents parlent, il entend ses propres aspirations imbriquées dans un système qui n'est pas le sien. Les occasions qui lui permettraient de découvrir ce qu'est réellement l'individualité humaine sont ainsi brouillées chaque fois que la voix de l'un de ses parents exprime des sentiments de l'autre. L'auto-identification se développe à partir de l'observation de nos différences avec les autres, ainsi qu'à partir des différences que les [189] autres présentent entre eux. Mais l'enfant américain doit parcourir un cheminement plus compliqué. D'un côté, il lui faut découvrir qu'il est lui-même différent et, d'un autre côté, il lui faut apprendre un genre de vie dans lequel il doit faire abstraction de sa propre personnalité. S'il n'apprend pas cela, il sera constamment frustré au sein d'un monde dont le fonctionnement repose sur une prémisse qui suppose la ressemblance.

Par son vécu familial, l'enfant américain est préparé de façon adéquate, voire même excessive, à devenir membre d'un groupe. Il a assimilé le principe d'un exercice de censure morale par le groupe. La transition allant de l'autorité parentale personnalisée à la soumission à l'autorité du groupe survient longtemps avant la séparation matérielle d'avec les parents. Assumer l'autocensure, dans la personnalité américaine (ou bien, pour employer un terme freudien, le développement du «Surmoi») résulte donc de l'intégration de l'expérience en groupe, plutôt qu'elle n'est fondée sur une identification directe au père, par exemple. Quant à l'enfant anglais, il est plus préparé à accepter que le leader d'un groupe devienne un substitut parental; et, s'il se trouve lui-même en position de leader avec un rôle qui focalise l'attention sur lui, il adoptera une attitude parentale envers le groupe.

Dans une grande majorité de cas, aux États-Unis, l'enfant passe par une phase d'adhésion à une bande, période pendant laquelle il devient membre participant d'un groupe de camarades de son âge, à l'extérieur de chez lui. Les parents américains sont souvent extrêmement conscients que ce groupe exerce sur la formation du caractère une influence à l'écart de leur propre génération et souvent étrangère à leur propre environnement culturel. Ils se trompent probablement dans leur appréciation. Ce qui se passe réellement, c'est que l'enfant apporte à l'adhésion à son groupe précisément cette déférence envers l'idée de groupe qui a été implantée en lui par la constellation familiale.

La régulation de l'équilibre exhibitionnisme-voyeurisme se place ici. Le parent américain a tendance à employer son voyeurisme; il encourage l'enfant à être réalisateur et autonome; le parent anglais, lui, utilise l'exhibitionnisme (en agissant comme modèle et en incitant l'enfant à regarder) de sorte que cet enfant puisse apprendre comment agir. Et c'est ainsi qu'aux États-Unis l'exhibitionnisme est assimilé à une problématique de dépendance et de soumission de l'enfant, alors qu'au contraire, en Angleterre, [190] l'exhibitionnisme se rattache à une problématique parentale de domination et de protection. Nous avons, indiqué précédemment que celui qui veut devenir leader aux États-Unis doit montrer d'une façon manifeste qu'il exerce cette fonction par sa contribution comme participant, de sorte que le groupe puisse exercer une certaine dose de contrôle. Ce faisant, le leader est nécessairement dans une certaine mesure exhibitionniste et, en un sens, cela montre qu'il est dépendant de l'approbation du groupe et soumis aux restrictions de ce contrôle.



L'organisation de la psychiatrie s'est faite sur le modèle d'équilibres et de régulations prévalant aux États-Unis. Des organisations professionnelles de psychiatres, telles que l'*American Psychiatric Association*, l'*American Psychosomatic Society* et l'*American Orthopsychiatric Association*, sont organisées selon un système de contrôles dans lequel l'hétérogénéité interne suscite les régulations et les mécanismes correctifs nécessaires au fonctionnement^[191]. La présidence et les membres du comité qui élaborent les projets et les directives représentent les divers groupes de pression. En dépit des différences dans les diverses organisations quant à leurs intérêts professionnels, il y a une grande proportion de chevauchements dans les motifs d'adhésion; et ces associations n'entrent pas en concurrence les unes avec les autres comme ce serait le cas pour un système de contrôles oppositionnels. Lorsque les écoles ou les doctrines psychiatriques sont en conflit, comme par exemple dans le cas de l'école freudienne et de l'école néofreudienne, il s'agit là de dissensions habituellement importées d'Europe par des Européens, où les systèmes de contrôles par opposition sont habituels. On peut déjà remarquer aujourd'hui l'influence graduelle des États-Unis: les diverses écoles sont en train de perdre de leur ^[191] spécificité et d'élargir leurs fondements au cours des années. En d'autres termes, même les diverses écoles psychiatriques s'ajustent au système de régulation qui prévaut.

On peut trouver également le système interne des équilibres et des régulations en fonctionnement dans des unités psychiatriques considérées isolément. Dans des centres d'enseignement universitaires, par exemple, on rencontrera des représentants de diverses écoles de thérapie: il y a les organicistes, les mentalistes, les travailleurs sociaux, les psychologues et les tenants de la thérapie occupationnelle. Ils travaillent ensemble en équipes. Ces équipes, ainsi que les idées de leurs membres, sont certainement hétérogènes, et il incombe au chef du service de maintenir l'hétérogénéité aussi bien que d'assurer le bon fonctionnement de l'unité.

La façon dont on traite le problème de l'autorité dans ces équipes de formation est remarquable. Il n'y a aucune autorité personnelle, seulement une autorité fonctionnelle. Selon le cas, le formateur peut posséder une autorité reposant sur ses connaissances ou ses capacités supérieures, mais cela, à son tour, peut être mis en question par ses élèves, qui peuvent exiger des preuves objectives. Au contraire, l'enseignant européen est généralement un exhibitionniste, comme tous les leaders de son continent. Il reste en deçà et en dehors de toute mise en question. Le formateur, aux États-Unis, s'ajuste au rôle du parent lorsqu'il est contrôlé par l'élève et il observe les premiers pas de celui-ci. Il est remarquable de voir avec quelle assurance et quel exhibitionnisme l'élève américain entreprend ses premiers pas pour mettre en pratique une capacité nouvellement acquise. L'hésitation dont feraient preuve professeurs et élèves européens dans une situation identique est à l'évidence en rapport avec le fait que l'exhibitionnisme est uniquement réservé aux leaders.

Le grand idéal américain du travail en équipe domine la vie académique et les pratiques hospitalières. Personne n'est à l'abri de la contestation, chacun peut faire l'objet de remarques et de critiques de la part de collègues, de supérieurs et de subordonnés et l'on n'éprouve guère de ressentiment. La dynamique de l'unité familiale comporte des alternances de rôles et des tâches particulières qui varient avec les circonstances. Toutes auront un objectif commun, celui de préparer les individus à leur carrière professionnelle. Les systèmes de régulation pénètrent aussi les équipes thérapeutiques. ^[192] Le thérapeute est en définitive une autorité typiquement américaine: fonctionnel et interchangeable. Il apprend autant de ses patients que ses patients apprennent de lui. Ce processus de

correction mutuelle est probablement l'agent thérapeutique le plus efficace. Le docteur n'est pas seulement un parent compréhensif qui observe l'évolution de son enfant, mais il rappelle aussi au malade les exigences de la société.

En ce sens, le thérapeute américain aide le patient à s'intégrer sur la scène américaine; son action ressemble beaucoup à celle du conseil de surveillance dans une grande organisation. Alors que l'objectif du thérapeute européen est d'accroître les satisfactions du patient et d'encourager ses tendances narcissiques, le thérapeute américain vise à le socialiser. Ceci s'obtient en lui faisant accepter le fait que le groupe agit comme un censeur de ses actions. Socialisation et «ajustement» sont les mots clés de la thérapie américaine; elle s'efforce de réduire les différences entre le patient et ses congénères. Paradoxalement, elle y parvient en lui faisant accepter le fait qu'il est différent des autres. Une fois qu'il a admis cette différence, il ne se sent plus menacé et il apprend graduellement à accepter d'être comme les autres.

En Europe, c'est l'inverse qui est vrai: là-bas, le patient a peur de ne pas être unique, de ne pas être créatif, et il craint d'être trop comme les autres. En thérapie, ce sont ses similitudes avec les autres qu'il apprend à accepter et c'est cette acceptation qui lui procure alors la motivation pour construire les aspects de sa propre originalité.

Il semble qu'il convienne de dire que le système des contrôles internes domine la vie américaine aux niveaux politique, groupal et individuel. Connaître le système de contrôles fournit à l'individu les indices nécessaires pour lui permettre d'entreprendre l'action d'une façon appropriée et pour comprendre les actions des autres. En ce sens, être conscient de ce système de contrôles constitue de l'information sur la communication - et c'est un domaine de toute première importance pour le psychiatre.



[NT 1] «Cadre» a l'avantage de pouvoir être rapproché de «cadrage» et de «recadrage», termes souvent employés par les thérapeutes praticiens se réclamant de Bateson et de Palo Alto [NdT].
[NT 2] En français dans le texte [NdT].
[NT 3] Cf. *la Nature et la Pensée*, Paris, Éd. du Seuil, 1984, chap. IV, «Critères de processus mental», p. 101 sq. [NdT].



VII - Information et codage

- Approche philosophique -
Gregory Bateson

Jusqu'à présent, dans ce livre, il a été seulement question d'êtres humains, en particulier des Américains et des psychiatres. Nous avons montré qu'il était nécessaire d'intégrer deux catégories complémentaires d'informations pour comprendre les théories et les pratiques

qui ont cours en psychiatrie - à savoir, connaître la matrice culturelle au sein de laquelle opère le psychiatre et comprendre la nature de l'interaction qui se produit.

Ce chapitre et le suivant tenteront de réunir en une seule science ces deux sortes de savoirs complémentaires. Nous tenterons une intégration des phénomènes humains d'ordre culturel et des phénomènes d'interaction^[1].

Pour ce faire, un retour aux principes fondamentaux sera nécessaire. Il faudra parler des phénomènes de communication tels qu'on les rencontre à de très bas niveaux d'organisation chez des animaux et dans des machines en fonctionnement. Partant de ce stade élémentaire, nous ajouterons progressivement des niveaux supplémentaires de complexité, jusqu'à ce que nous arrivions à parler d'entités qui se situent au niveau humain et culturel.

Ensuite, au chapitre X, on se servira de notre théorie complète pour 194 réexaminer certaines théories et certaines propositions des psychiatres américains.



EN QUOI CONSISTE LE CODAGE ?

Il est d'abord nécessaire de parler de certaines notions générales sur la nature des processus intrapersonnels et neurophysiologiques - assez générales pour être indépendantes des théories auxquelles le lecteur donne sa préférence. La notion de code est, pensons-nous, d'une nature si universelle qu'elle est commune à toutes les théories psychologiques, bien que ce ne soit pas toujours explicite.

Que nous soyons partisans des conceptions organicistes ou des conceptions mentalistes, il est clair que les processus intrapersonnels sont distincts et différents des événements du monde extérieur, et c'est le concept de codage qui renvoie à cette différence. En termes organicistes, on pourrait dire que les impulsions et les ondes d'impulsions qui circulent dans le système nerveux sont la représentation interne ou l'image des événements extérieurs dont l'organisme reçoit des informations par ses organes sensoriels. Ou bien, selon les théories mentalistes, on peut dire que les idées et les propositions (qu'elles soient verbales ou non verbales) sont la traduction ou le reflet d'événements extérieurs. Les tenants de l'une ou l'autre théorie - organiciste ou mentaliste - conviennent que les événements intérieurs sont différents de ceux du dehors: ils sont des reflets ou des traductions d'événements qui se situent dans le monde externe. Le terme qu'utilisent les ingénieurs des communications pour désigner le fait de substituer un type d'événement à un autre, de sorte que l'événement substitutif représente l'autre de quelque façon, c'est le terme «codage».

Les principes fondamentaux en fonction desquels l'information est codée dans le cerveau ou dans l'esprit des êtres humains sont encore inconnus, mais, selon ce que l'on sait des hommes et ce que les ingénieurs en communication peuvent nous dire, certaines généralités se dégagent.

D'abord, il faut que le codage, par nature, soit systématique. Quels que soient 195 les objets, les événements ou les idées qui, à l'intérieur de l'individu, représentent certains objets ou certains événements extérieurs, il faut qu'il y ait une relation systématisée entre ce

qu'il y a dehors et ce qu'il y a dedans; sans cela, l'information ne serait pas utilisable. Pour les éléments qui ne sont pas systématisés dans un codage, les ingénieurs emploient le terme de «bruit»; si ces éléments aléatoires étaient trop nombreux, il n'y aurait pas de possibilité de «décodage» - c'est-à-dire pas de possibilité pour l'organisme de se gouverner en fonction des événements extérieurs (À strictement parler, il n'y a naturellement pas de «décodage», l'information codée, par exemple sous la forme d'impulsions nerveuses, peut guider l'organisme dans ce qu'il fait ou dans ce qu'il dit. Mais des productions de ce genre sont à nouveau des codages ou des transformations des trains d'impulsions nerveuses. L'information n'est jamais retraduite sous la forme même des objets auxquels elle renvoie).

Deuxièmement, il est évident qu'il faut que le codage soit tel que les relations entre parties soient conservées. Il est impossible à un homme d'avoir à l'intérieur de lui-même un arbre pareil à l'arbre qu'il perçoit à l'extérieur. Mais il est possible d'avoir des objets ou des événements internes ayant entre eux des relations qui reflètent celles qui existent entre les parties de l'arbre extérieur. Il est évident que des transformations très profondes interviennent dans tout codage - et, en effet, le codage est une transformation au sens mathématique du terme. On peut s'attendre, par exemple, à trouver certains cas où des relations spatiales dans le monde extérieur sont représentées par des relations temporelles dans le processus de l'esprit: quand l'œil inspecte un objet, la forme de l'objet est certainement transformée en une séquence temporelle d'impulsions dans le nerf optique. Et, dans d'autres cas, des séquences temporelles seront représentées par des relations spatiales dans le cerveau: un souvenir de séquences passées doit certainement être codé ainsi. Mais, quelles que soient les transformations du codage, l'information serait purement et simplement perdue si les relations qui existent entre les événements extérieurs n'étaient pas traduites d'une façon systématique en d'autres relations équivalentes entre d'une part des événements et d'autre part des processus de l'esprit [45; 182]. 196

En outre, les ingénieurs [27] sont capables de décrire plusieurs variétés de codage qui sont connues et avec lesquelles nous pouvons comparer et confronter ce qui semble se produire dans les processus mentaux chez les humains. En gros, il y a trois catégories importantes; on peut les rencontrer toutes les trois dans les processus mentaux chez l'homme. Ces trois types de codage trouvent aussi des exemples dans différentes sortes de machineries électroniques et on citera des exemples mécaniques pour donner une idée plus nette de ce à quoi renvoie le terme «codage».

Premièrement, il y a ce que les ingénieurs appellent le codage «digital». C'est une méthode utilisée couramment dans des machines à calculer de bureau; elles sont faites de dents qui s'engrènent; ce sont essentiellement des mécanismes de calcul qui comptent les dents qui s'engrènent et comptent combien de fois elles tournent dans une interaction complexe. Dans ce type de codage, l'entrée diffère déjà très profondément des événements extérieurs auxquels la machine «pense». En fait, avec des machines de ce genre, il faut qu'il y ait un être humain qui code les événements extérieurs en des termes qui correspondent à leurs relations arithmétiques, et il faut introduire ce codage dans la machine d'une façon appropriée qui définisse quel problème elle doit résoudre.

Deuxièmement, il y a le type de machine à calculer que les ingénieurs appellent «analogique». Dans ces équipements, les événements extérieurs à propos desquels la machine doit «penser» sont représentés en elle par un modèle reconnaissable. Par exemple, un tunnel de soufflerie est une machine à penser de ce genre. Dans de telles machines, des changements dans le système extérieur peuvent être représentés par des changements

correspondants dans le modèle à l'intérieur, et l'on peut observer les résultats de cette sorte de changements. Savoir si des mécanismes analogiques existent dans le système nerveux central des humains est extrêmement problématique, mais subjectivement nous croyons que nous formons des images du monde extérieur et ces images semblent nous aider dans nos pensées. La nature de ces images conscientes est toutefois obscure et, en tout cas, il est difficile d'imaginer que quelque véritable modèle analogique opère dans un système tel que le système nerveux central qui n'a pas de parties mobiles. En dehors du système nerveux central, cependant, [197] il y a une possibilité que l'ensemble des mobilités du corps soit utilisé comme composant analogique. Il est probable, par exemple, que certaines personnes éprouvent par empathie les émotions d'autres personnes par l'imitation kinesthésique. Dans cette façon de penser, le corps serait un modèle expérimental analogique qui copierait des changements de l'autre personne et les conclusions de ce genre d'expérience de simulation seraient tirées par le système nerveux central, plus digital, qui reçoit des indications proprioceptives. Il est certain également que les êtres humains utilisent souvent des parties du monde extérieur comme modèles analogiques pour s'aider à résoudre leurs propres problèmes internes. Par le fait, de nombreux patients utilisent le psychothérapeute de cette manière.

Troisièmement, il y a quelques machines qui sont capables de coder l'information en unités comparables à ce que les psychologues appellent des *Gestalten* [108]. Un exemple de ce genre de machine est l'appareil récemment inventé qui lit à haute voix ce qui est imprimé. La machine détecte les vingt-six lettres et produit un son différent pour chaque lettre. En outre, elle reconnaît ces lettres en dépit de petites différences entre diverses sortes et diverses tailles de caractères d'imprimerie, et les lettres sont également reconnues quelle que soit la place où leur image tombe sur l'écran. En somme, la machine doit admettre le déplacement latéral et vertical sur une «rétine» et doit permettre de petits mouvements de rotation. En réalisant ce genre d'identification, la machine fait quelque chose de très étroitement comparable à cette perception des formes par laquelle un être humain sait qu'un carré est un carré même si celui-ci peut être de n'importe quelle taille et présenté sous n'importe quel angle. La caractéristique essentielle de cette sorte de machines, c'est qu'elles peuvent identifier des relations formelles entre des objets et des événements du monde extérieur et classer des groupes d'événements de ce genre en fonction de certaines catégories formelles. Il est alors possible qu'un message qui dénote la présence d'un événement correspondant à une certaine catégorie spécifique soit transmis, peut-être, par un signal unique dans la machine. Cette dernière possibilité, de résumer un message complexe en un unique «pip», c'est l'avantage que procure le codage en *Gestalt*. On peut ainsi obtenir une énorme économie de communication à l'intérieur de la machine. [198]

On peut donner un exemple de la différence fondamentale entre le codage par *Gestalt* et un codage digital énumératif: on compare le codage dans le type de machine qui transmettra par câble une image en demi-teinte et le genre de codage que nous appelons vision. La machine transmet des millions de messages. Chaque message est la présence ou l'absence d'un «pip», telle présence dénotant la présence ou l'absence d'un point sur le bloc original. La machine n'est en aucune façon concernée par ce que le tableau représente. Par contre, un être humain qui regarde un tableau de ce genre voit qu'il représente un homme, un arbre ou Dieu sait quoi. L'ondée d'impulsions qui est initiée dans la rétine et qui voyage le long du nerf optique, par certains côtés, n'est pas différente des trains de «pips» transmis par la machine, mais, dans le cerveau, cette ondée nerveuse a un impact sur un réseau qui a pour caractéristique d'être capable de distinguer des relations formelles dans cette ondée - ces relations formelles sont, en fait, parentes de celles qui existent dans le tableau original.

L'être humain est ainsi capable de classer en catégories de vastes secteurs du tableau sous forme de *Gestalten*.

La même vérité générale - que toute connaissance d'événements extérieurs est dérivée des relations que ceux-ci entretiennent -, on peut la reconnaître dans ce fait: pour parvenir à une perception plus exacte, un être humain aura toujours recours à un changement dans la relation entre lui-même et l'objet extérieur. S'il est en train d'examiner un point rugueux sur une surface au moyen du toucher, il fait bouger son doigt sur ce point; il crée ainsi une ondée d'impulsions nerveuses qui a une structure séquentielle définie; puis il peut dériver de celle-ci la forme statique et d'autres caractéristiques de la chose examinée. Pour estimer le poids d'un objet, nous le soupesons, et, pour inspecter soigneusement un objet qu'on voit, nous remuons les yeux d'une manière telle que l'imagé de l'objet se déplace à travers la fovéa. En ce sens, nos données initiales sont toujours des indications «dérivées premières»; elles sont des énoncés à partir des différences qui existent à l'extérieur, ou bien elles sont des indications sur des changements qui se produisent soit dans les objets, soit dans notre relation à eux. Des objets ou des circonstances qui demeurent absolument stables par rapport à l'observateur, sans changement dans leur propre mouvement, ni du fait d'événements extérieurs, sont toujours difficiles, peut-être [199] même impossibles à percevoir. Ce que nous percevons facilement, c'est la différence et le changement - et la différence est une relation.

Les tenants de la psychologie de la forme ont insisté sur la relation entre la «figure» et le «fond», et, bien que notre préoccupation ne soit pas ici un exposé détaillé de la psychologie de la forme, il nous faut souligner une caractéristique majeure du phénomène figure-fond: il semble que la personne qui perçoit utilise le fait que certains organes terminaux ne sont pas stimulés: ceci est un élément pour parvenir à une compréhension plus complète de celles des impulsions qui proviennent des organes terminaux stimulés. Un sujet humain, s'il place sa main dans une boîte illuminée et fermée, peut dire, à partir des impulsions nerveuses de chaleur ou de douleur qui proviennent de sa main, qu'il y a quelque chose d'allumé, mais il ne peut pas discriminer si la lumière vient d'une petite source brillante ou bien si c'est une illumination générale de la boîte. Grâce à sa rétine, par contre, il peut immédiatement percevoir la différence entre l'illumination générale et une petite source de lumière. Ceci se fait en combinant dans le cerveau l'information que certains organes terminaux ont été stimulés avec l'information que certains autres *ne l'ont pas été*, ou ont été moins stimulés. De même, comme on l'a remarqué précédemment dans la transmission d'un cliché en demi-teinte, *l'absence* de «pip» sur le câble à un moment spécifique peut être un signal qui dénote l'absence d'un point sur le tableau. (Le système mécanique aurait pu tout aussi facilement être réglé de façon que l'absence d'un «pip» sur le câble dénote la présence d'un point sur le tableau).

Cette aptitude du cerveau humain à utiliser l'absence de certaines impulsions afférentes pour interpréter celles des impulsions qui parviennent effectivement semble être une condition primordiale du phénomène figure-fond. On peut considérer la faculté de distinguer entre l'illumination générale et une petite source de lumière comme une forme élémentaire de perception de *Gestalt*.

En outre, il semblerait qu'en créant des *Gestalten* celui qui perçoit élimine comme «fond» inutile un grand nombre d'impulsions qui, en fait, parviennent sur les organes terminaux. La construction de *Gestalten* semblerait dépendre de quelque chose comme l'inhibition -

une négation partielle de certaines impulsions - qui permet [200] à celui qui perçoit de se consacrer aux «figures» qui sont importantes pour lui.

L'une des caractéristiques de l'information codée découle de ce qui a été dit plus haut, spécialement dans la discussion de l'hypothèse figure-fond. C'est le fait que l'information est toujours *multiplicative*. Chaque élément d'information a pour caractéristique qu'il fait une assertion positive et qu'en même temps il fait une dénégation de l'opposé de cette assertion. La perception la plus simple que l'on puisse imaginer, sur laquelle on peut présumer que reposent, par exemple, les tropismes des protozoaires, dira obligatoirement à l'organisme qu'il y a de la lumière dans telle direction et pas de lumière dans telle autre direction. De nombreux éléments d'information peuvent être plus compliqués que cela, mais il faut toujours que l'unité élémentaire d'information contienne au moins ce double aspect d'affirmer une vérité et de nier quelque autre contraire qui, souvent, n'est pas défini. De ceci découle que, lorsque nous avons deux «bits» [155] d'information, la gamme des événements extérieurs possibles auxquels peut référer cette information est réduite non pas à la moitié mais au quart de ce qu'elle était au départ; de même, trois «bits» d'information restreindront la gamme possible des événements extérieurs à un huitième.

La nature multiplicative de l'information peut être illustrée par le jeu des vingt questions. Il faut que celui qui pose les questions dans ce jeu identifie en vingt interrogations quel objet a en tête celui qui lui répond. Ce dernier ne peut répondre aux questions que par «Oui» ou par «Non». Chaque réponse segmente la quantité possible des objets auxquels pourrait penser le répondeur, et, si celui qui interroge organise ses questions correctement, il peut en vingt demandes trouver parmi quelque chose qui dépasse le million d'objets lequel est celui que le répondeur a en tête ($2^{20} = 1.048.576$).

L'interrogateur structure l'univers, possible des objets par un système ramifiant de questions; ceci constitue ce que nous appellerions un «système de codage» et un petit essai de ce jeu donnera au lecteur une idée des difficultés qui surviennent dans la communication lorsque les deux personnes n'ont pas des systèmes de codage qui se correspondent d'une façon précise - c'est-à-dire quand le répondeur comprend mal les questions. Si le jeu est joué strictement selon les règles, il n'y a presque pas [201] de façons de corriger de tels malentendus: celui qui pose les questions ne peut guère détecter ce qui est arrivé.



CODAGE ET VALEUR

En bref, le point de vue que nous défendrons ici, c'est que le système de codage et le système des valeurs sont des aspects d'un même phénomène central. Cela fait deux mille ans que les philosophes occidentaux sont incités à rechercher une relation précise entre la notion de valeur et celle d'information. Il ne faut donc pas s'attendre à trouver dans ce livre une formulation définitive. Il est cependant nécessaire de clarifier notre position si nous voulons étudier comment se transmettent les valeurs et quel est leur impact.

Examinons d'abord certaines similitudes qui semblent communes aux valeurs et au codage.

1. Le système des valeurs et le système de codage sont semblables en ce que chacun est un système qui se ramifie à travers la totalité de l'univers de l'individu. Le système des valeurs, tel qu'il est organisé en termes de préférences, constitue un réseau dans lequel certains éléments sont choisis et d'autres sont laissés ou rejetés, et ce réseau embrasse toutes choses dans la vie. De même, on a indiqué, en ce qui concerne le système de codage, que tous les événements et toutes les choses qui se présentent font, dans une certaine mesure, l'objet d'un classement dans le système complexe des formes (*Gestalten*) qui est le système de communication humain.
2. Une autre ressemblance provient du fait que, aussi bien dans le cas du codage que dans le cas des valeurs, la classe niée n'est généralement pas définie. Dans le cas de la préférence, un homme dira qu'il aime ceci ou cela, mais il oubliera souvent de définir les alternatives auxquelles ceci ou cela est préféré. Inversement, il se peut qu'il dise qu'il n'aime pas qui ou quoi et il omettra d'indiquer ce qu'il aimerait mieux. De la même façon, dans le codage de l'information, les êtres humains écartent le [202] fond et observent la figure. Les gens diront que la figure a de la «signification» pour eux; et ils diront que ce qui est préféré, ou bien ce qui n'est pas aimé, a une valeur, par opposition à un fond indéfini d'alternatives.
3. Il est bien connu que le réseau de valeurs détermine partiellement le réseau de perception. Ceci est illustré par des expériences d'Adalbert Ames junior. Dans ces expériences, une personne est amenée à agir dans une situation où elle est soumise à une illusion d'optique - c'est-à-dire qu'elle perçoit une *Gestalt* fausse. Bien qu'elle sache qu'il y a illusion, il lui est presque impossible de corriger son action sinon en multipliant les essais. Graduellement, le sujet apprend à corriger en fonction de la forme dont il sait qu'elle correspond à la réalité même s'il ne peut pas voir que les objets ont cette forme. Quand il parvient à la correction, l'image qu'il se fait des objets change et il commence à les voir comme ils sont réellement - c'est-à-dire qu'il commence à former une image telle que celle-ci lui permet, s'il agit en fonction de cette image, d'atteindre le but qu'il s'est fixé. Il est évident aussi que la perception détermine des valeurs: c'est en fonction de la façon dont nous voyons les choses que nous agissons. Mais également le succès ou l'échec de notre action déterminera notre vision ultérieure. Il est évident aussi que, en psychothérapie, beaucoup de changements qui semblent être des changements dans le système des valeurs du patient sont probablement des changements dans la façon dont il perçoit subjectivement les choses. L'action semblerait être un moyen terme où se rencontrent perception et valeur.
4. Il est bien connu que le désir et la perception coïncident partiellement. Cette découverte est en fait l'une des contributions majeures de Freud. Non seulement chaque être humain tend à voir dans le monde extérieur et en lui-même ce qui correspond à son désir, mais, ayant vu dans le monde extérieur quelque chose, même de désastreux, il lui faut encore désirer que son information soit vraie. Il lui faut agir en fonction de ce qu'il sait - pour le meilleur et pour le pire - et, quand il agit, il éprouve de la frustration et de la peine si les choses ne sont pas comme [203] il «sait» qu'elles sont. Par conséquent il lui faut, dans un certain sens, désirer qu'elles soient comme il «sait» qu'elles sont.
5. Le paragraphe précédent introduit une question d'une grande importance théorique: c'est le problème de la relation entre le concept d'«information» et le concept d'«entropie négative». Wiener [180] a expliqué que ces deux concepts sont synonymes et cette proposition, à notre avis, marque le plus grand changement dans la pensée humaine depuis l'époque de Platon et d'Aristote: elle établit une liaison entre les sciences de la nature et les sciences humaines et finalement elle explique les

questions de téléologie et la dichotomie corps-esprit dont la pensée occidentale a hérité de l'Athènes classique. Le concept d'entropie et le second principe de la thermodynamique qui définit ce concept sont, toutefois, très vagues chez beaucoup de chercheurs en sciences sociales, ce qui rend nécessaires quelques explications.

- A. Selon le second principe de la thermodynamique, tout système d'objets se trouvant dans un état à partir duquel du travail peut être obtenu tendra à s'éloigner de cet état si l'on permet que des événements aléatoires interviennent. L'exemple classique est celui de molécules de gaz séparées dans deux récipients en fonction de leur vitesse (c'est-à-dire de la température). Dans un tel système, a souligné Carnot, l'«énergie disponible» du système est fonction de la différence de température entre le gaz contenu dans chacun des deux récipients. Il a également montré qu'une énergie potentielle de cette nature -c'est-à-dire de l'entropie négative - diminuera dans deux cas: si l'on fait produire du travail au système, ou si l'on laisse se produire des événements aléatoires tels que le mélange des molécules. Le système évoluera vers un état aléatoire le plus probable - à savoir, vers l'entropie.
 - B. Il est évident que Carnot et les autres ont appliqué leur propre système de valeurs en tant qu'ingénieurs quand ils ont énoncé ces généralisations. Pour eux, l'«énergie potentielle», c'était ce qu'ils désiraient dans les cylindres des moteurs thermiques.
 - C. La loi de probabilité s'appliquera, toutefois, dans tous les cas; elle n'est pas limitée aux cas dans lesquels l'ordonnancement est dû à la température, ou aux circonstances dans lesquelles on peut obtenir un travail physique. Si, par exemple, un [204] jeu de cartes se trouve dans un certain état dans lequel on peut reconnaître un «ordre», le fait de battre les cartes désorganisera probablement cet arrangement.
 - D. Wiener fait ressortir que toute la question des phénomènes d'entropie est inévitablement liée au fait que nous sachions ou que nous ne sachions pas dans quel état est le système. Si personne ne sait dans quel ordre sont les cartes dans le paquet, c'est à tous égards et à toutes fins un jeu sans ordre. Par le fait, l'ignorance est tout ce que l'on peut obtenir quand on bat un jeu.
 - E. De ceci découle que le «système» dont on parle effectivement dans toute proposition d'ordre et d'entropie négative inclut la personne qui parle; son propre système de valeurs et son système de codage sont ainsi inextricablement impliqués dans tout énoncé de cette sorte que cette personne peut faire.
6. La relation entre information et valeur devient encore plus évidente lorsque l'on examine le fait de poser des questions et d'autres formes de recherche d'information. On peut comparer la recherche d'information et la recherche de valeurs. Dans la recherche des valeurs, il est clair que, ce qui arrive, c'est qu'un homme cherche à «piéger» le second principe de la thermodynamique. Il s'efforce d'interférer avec le cours «naturel» ou aléatoire des événements, de façon à obtenir une issue qui, autrement, serait improbable. Pour son petit déjeuner, il obtient un arrangement de bacon et d'œufs, l'un à côté de l'autre, sur une assiette; et, pour obtenir cette improbabilité, il est aidé par d'autres hommes qui trieront les porcs qu'il faut sur quelque marché lointain et qui interféreront avec la juxtaposition naturelle des poules et des œufs. De même, en faisant la cour à une certaine jeune fille, il essaiera de faire en sorte qu'elle tombe amoureuse de lui - et il empêchera qu'elle se conduise d'une manière

aléatoire.

En bref, dans la quête de valeurs, il obtient une coïncidence ou une congruence entre «quelque chose dans sa tête» - une idée de ce que devrait être le petit déjeuner - et quelque chose à l'extérieur, un arrangement effectif d'œufs et de bacon. Il obtient cette coïncidence par un changement dans ce qui est à l'extérieur. [205]

Par contre, quand il cherche de l'information, là encore il essaie d'obtenir une congruence entre «quelque chose dans sa tête» et le monde extérieur; mais maintenant il essaie de faire cela en changeant ce qu'il y a dans sa tête. Entropie négative, valeur et information sont en fait semblables dans la mesure où le système auquel s'appliquent ces notions est «l'homme plus l'environnement», et, aussi bien dans la recherche d'information que dans la recherche de valeur, l'homme essaie d'établir entre des idées et des événements une congruence qui, autrement, serait improbable.

7. A partir de ce qui a été dit ci-dessus, il serait naturel que le lecteur pose une question dans le genre de celle-ci: «Si le système de valeurs et le système de codage de l'information ne sont réellement que des aspects d'un même phénomène central, comment traduiriez-vous des énoncés faits dans les termes de l'un de ces systèmes en énoncés dans les termes de l'autre ?» En effet, seule une réponse adéquate à cette question pourrait nous montrer clairement ce que nous voulons dire ici en parlant des deux aspects du système. C'est ce que nous allons essayer maintenant. Quel que soit le genre de communication que nous prenions en considération, que ce soit la transmission d'impulsions dans un système nerveux ou bien la transmission de mots dans une conversation, il est évident que chaque message qui transite a deux sortes de «signification» [117; 155]. D'une part, ce message est un énoncé ou un rapport sur des événements d'un moment antérieur et, d'autre part, c'est un commandement - une cause ou une stimulation pour ces événements à un moment ultérieur.

Considérons le cas de trois neurones A, B et C disposés en série de sorte que le fonctionnement de A conduise au fonctionnement de B, et que le fonctionnement de B déclenche celui de C. Même dans ce cas extrêmement simple, le message transmis par B a les deux sortes de significations indiquées ci-dessus [105]. D'une part, il peut être considéré comme un «rapport» sur le fait que A a fonctionné à un moment précédent et, d'autre part, c'est un «ordre» ou une cause du fonctionnement ultérieur de C.

La même chose est vraie de toute communication verbale et, par le fait, de toute communication quelle qu'elle soit: quand A parle à B, quels que soient [206] les mots qu'il utilise, ils auront ces deux aspects: ils parleront à B de A, véhiculant de l'information sur quelque perception ou quelque connaissance portée par A, et ils seront une cause ou un fondement d'actions ultérieures de B. Dans le cas du langage, cependant, la présence de ces deux significations peut être obscurcie par la syntaxe. Les paroles de A peuvent avoir la syntaxe d'un commandement, ce qui voilera partiellement les aspects de rapport. Par exemple, A peut dire «Halte !» et B peut obéir à ce commandement en ignorant les aspects informationnels - par exemple, le fait que les paroles de A indiquent quelque perception ou quelque autre processus mental dont son commandement est une indication. Ou bien les paroles de A peuvent avoir la syntaxe d'un rapport et B peut manquer de remarquer que ce rapport l'a influencé dans une certaine direction. Ce double aspect que revêt toute communication est naturellement un lieu commun de l'entretien psychiatrique; il est, en fait, également pour une grande part à la base de toutes les différences qui existent entre ce qui est conscient et l'inconscient. Il est

constant que le patient ne se rende compte que d'un seul des aspects de ce qu'il est en train de dire - que ce soit le «rapport» ou le «commandement» - et le psychiatre est constamment en train d'attirer son attention sur celui des aspects qu'il préférerait ne pas reconnaître. A l'inverse, il n'est pas rare que le psychiatre, et souvent délibérément, influence le patient par des commentaires et des interprétations qui ont l'apparence d'un rapport, mais qui, en fait, exercent de l'incitation sur le malade. Quoi qu'il en soit, du point de vue de la présente étude, nous indiquons clairement que toute communication a cette dualité d'aspects et nous remarquons qu'il demeure important de rechercher lequel de ces deux aspects est perçu par les consciences sélectives du thérapeute et du patient respectivement, dans le contexte donné. Si nous revenons maintenant à la question de traduire des énoncés sur le codage de l'information en énoncés sur le système de valeurs, il semble que cette traduction comporte exactement le même type de difficulté que l'on trouverait dans la tâche qui consisterait à traduire les aspects de rapport du message de A en son aspect de commandement. On peut résumer cette difficulté [207] de la façon suivante: la traduction est impossible si l'on n'a pas une totale connaissance du mécanisme psychologique de B. Si A dit que le chat est sur le paillason, l'observateur peut prédire les réponses de B à cette information seulement dans la mesure où il connaît les habitudes psychiques de B, spécialement son évaluation des chats et des paillassons, et les inhibitions qui peuvent l'empêcher d'agir comme il aimerait agir. Dans la discussion ci-dessus, une inexactitude a pu s'insinuer. La question était: comment traduire ces énoncés émis dans le système de codage de A en énoncés dans le système de valeurs de A ? Mais à cette question a été substituée une question différente, celle de prédire ce que sera le contenu de stimulation ou de commandement du message de A tel qu'il sera reçu par B. Par analogie, nous avons comparé d'une part l'individu intégré qui à la fois perçoit et agit et d'autre part une relation qui implique deux individus: l'un, A, qui perçoit, code et transmet l'information, et un autre, B, qui réagit à cette information. Toute comparaison de ce genre est tout simplement trompeuse. En effet, notre thèse est la suivante: c'est précisément cette inexactitude qui est impliquée dans toutes les tentatives de distinction entre le système de valeurs d'un individu et son système de codage. Toutes les tentatives de traduction d'un système dans un autre conduiront inévitablement à quelque inexactitude de ce genre: elles amèneront à décrire l'individu comme s'il était deux personnes séparées dont l'une perçoit et l'autre agit. Essayons maintenant, par conséquent, de rassembler les deux moitiés de l'individu. Nous pouvons dire qu'il perçoit et qu'il agit en fonction de sa perception; mais ces deux indications sont effectivement inséparables. Les seules données que nous avons sur la façon dont il code des événements extérieurs sont dérivées de ses réactions (les rapports introspectifs n'étant qu'un cas spécial parmi d'autres réactions). Les réactions sont, en fait, une nouvelle étape de codage, une autre transformation complexe dérivée des événements originaux. Deux étapes de codage ou de transformation sont survenues entre les événements extérieurs et la réaction de l'individu à ces événements, et l'observateur n'a accès qu'au «produit» (au sens mathématique du terme) des deux stades qui sont surimposés. À partir de ce produit, il n'est pas possible d'arriver à quelque connaissance que ce soit [208] de l'un des stades en tant que processus séparé. Si l'individu étudié commet des erreurs évidentes dans sa réaction à des événements extérieurs (ce qui est fréquent chez des patients), l'observateur n'a aucun moyen de savoir où réside l'erreur. Le sujet peut avoir mal «perçu» les événements, ou bien il peut avoir traduit des perceptions correctes en actions erronées: mais laquelle de ces deux erreurs a été commise ? C'est

ce que l'observateur extérieur ne peut pas dire. On ne peut pas répondre à cette question, qui est donc irréaliste.

8. Ceci, donc, serait notre conclusion en ce qui concerne la nature de la relation entre codage et évaluation: ces deux processus peuvent intervenir séparément, mais, si l'on veut en discuter d'une façon rigoureusement scientifique, il faut les traiter comme un unique processus et les étudier à travers les caractéristiques complexes de la relation entre l'entrée (c'est-à-dire le stimulus) et la sortie (c'est-à-dire la réaction) de l'individu.
9. Mais il y a aussi ce point: qu'il soit réaliste ou non de séparer ces deux aspects du processus unique, les êtres humains dans les cultures occidentales parlent et agissent effectivement comme si les deux processus étaient séparables. A tort ou à raison, l'idée que la valeur et le codage sont des phénomènes différents modifie le comportement en psychiatrie. Les êtres humains, dans leur interaction en thérapie et dans la vie quotidienne, font réciproquement des inférences sur leurs valeurs et leurs motivations; ils formulent ces inférences (pour autant qu'ils prennent la peine de les formuler) en termes de valeur et de perception - c'est-à-dire en des termes qui présupposent une division dans ce qui, d'après l'argumentation que nous développons, devrait être maintenu sous le titre «codage-évaluation». Dans un passage ultérieur, nous exposerons que ce sont spécifiquement ces inférences qui sont cruciales dans le changement thérapeutique.
10. Enfin, il nous faut dire un mot sur la conscience, non pas pour résoudre les vieux problèmes soulevés par cette étrange donnée subjective, mais plutôt pour indiquer comment ces problèmes sont reliés au schéma conceptuel que nous présentons ici. Quel que puisse être le fondement mécaniciste ou psychique de [209] ce phénomène, il est certainement un cas spécial de codage et de simplification réductrice de l'information sur certaines parties de la vie psychique plus générale. Il est naturellement vrai que la présence de la conscience dénote une extraordinaire complication du psychisme; et beaucoup d'inadaptation et de problèmes humains surviennent à partir du reflet dans le champ de la conscience d'une partie seulement du psychisme total. Mais il semble pourtant évident que le contenu de la conscience est une extrême réduction du riche continuum que constitue la totalité des événements psychiques. Toute réduction de ce genre est une transformation ou un codage dans le sens même où ce terme est employé ici, et, comme dans tous les autres cas de codage, la nature de la transformation n'est pas elle-même susceptible d'introspection directe ou de contrôle volontaire. Ceci est effectivement le point que nous voulons souligner. Alors que le sentiment (peut-être illusoire) de libre arbitre est en liaison étroite avec l'expérience subjective de la conscience, le processus par lequel les éléments sont choisis pour être focalisés dans le miroir de la conscience est lui-même un processus inconscient. Ce processus n'est à aucun moment susceptible d'être soumis à l'exercice de la volonté. Avec le temps, un individu peut «s'entraîner» à diverses sortes particulières de conscience, et, dans cette mesure, il peut modifier le codage des idées entrant dans la conscience, mais, à un instant donné, le déterminisme de cet instant-là est apparemment complet.

De nombreuses écoles de thérapie ont pour prémisse que le changement thérapeutique est en fait un changement dans l'étendue et dans le contenu de la conscience, et la question a, par conséquent, son importance dans notre étude. Pour le moment, cependant, le problème de tels changements peut être reformulé comme suit: la personne qui «s'entraîne» le fait comme un résultat de son expérience antérieure - notamment de son expérience interpersonnelle - qui a déterminé sa capacité et sa motivation à entreprendre des

changements de ce genre. De tels changements se produisent en thérapie et il nous faut donc nous interroger sur les événements interpersonnels et les contextes de thérapie qui motivent ou qui facilitent ces changements. En bref, l'introduction de la conscience comme concept ne modifiera pas profondément le type de question que nous étudions ici. [210]



INTÉGRATION SÉLECTIVE ET INTÉGRATION PROGRESSIVE ET CONTINUE

Nous allons maintenant porter notre attention sur certaines des caractéristiques de l'ensemble du processus global de «codage-évaluation». Ceci devrait nous permettre de nous interroger sur les changements qui surviennent dans ce processus - de tels changements sont, en effet, selon notre hypothèse, essentiels en thérapie.

En gros, il semble y avoir deux sortes de processus qui interviennent dans le courant général de codage-évaluation. On peut les distinguer à partir de deux exemples contrastés.

Le premier de ces processus, nous l'appellerons décision par intégration sélective et nous en donnerons comme exemple un homme qui est en train de faire un choix parmi un certain nombre d'objets. Pour faire ce choix, il identifie les objets spécifiques comme des pommes, des poires, des oranges, etc.; et, par son expérience passée, il sait lesquelles il aime et il sait quelles actions et quelles gratifications accompagneront le fait de manger l'une ou l'autre sorte. S'il y a un fruit inconnu dans la qualité, celui-ci également sera identifié, comme «inconnu», et c'est une catégorie qui aura une valeur positive ou négative, cette valeur étant également déterminée par ses expériences antérieures. Dans ce processus d'intégration sélective, l'homme classe et évalue des alternatives en fonction d'impressions provenant de son passé. Il compare et différencie des éléments d'un présent spécifique et unique, selon son vécu, avec d'autres éléments de son passé personnel également unique.

A l'opposé, c'est un processus de décision entièrement différent qui semble intervenir, par exemple, chez un danseur qui improvise. Pour tout mouvement donné au sein d'une séquence de mouvements, il est évident qu'il y a un certain type de choix qui intervient, et ce genre de décision est différent du fait de choisir un fruit d'une espèce donnée. Le choix du danseur est influencé, dans une très large mesure, par les caractéristiques ambiantes [211] de sa séquence d'action, et même, peut-être, par la séquence en cours d'un ou d'une partenaire. Ce second type de choix, c'est ce que nous appellerons décision par intégration progressive; et nous prolongerons cet exemple en disant que ce phénomène ne se limite pas à des activités impliquant un mouvement physique rapide; mais le mouvement du danseur est cependant un modèle adéquat pour caractériser l'état de toute personne dont les actions impliquent un mouvement complexe relativement rapide dans l'«espace psychologique». Il semble que ce type d'intégration progressive soit une caractéristique plus particulière des séquences d'action composées de gestes dont le détail est imparfaitement différencié et catégorisé, et où la rapidité de décision est importante.

Aussi bien le processus sélectif que le processus progressif sont probablement l'un et l'autre présents dans une certaine mesure dans toute décision humaine. L'homme qui est en train de choisir un fruit est partiellement influencé par les séquences ambiantes de son propre métabolisme, par sa préférence pour certaines séquences de goût et par les

intrications de la courtoisie environnante entre lui-même et toute autre personne présente. Dans cette mesure, il agit par intégration progressive et continue.

D'une façon correspondante, le danseur peut envisager des actions alternatives (y compris l'alternative de cesser de danser) et introspectivement il peut penser qu'il fait un choix parmi ces catégories.

En général, il semble que le phénomène sélectif ainsi que le phénomène progressif puissent survenir chacun dans un cadre défini par l'autre: après que l'on a décidé de manger un certain fruit, les détails de l'action de manger peuvent être déterminés progressivement dans le cadrage de la décision sélective. Et, à l'opposé, dans des décisions progressives continues qui impliquent de longs laps de temps, il est courant qu'un individu agisse sélectivement à chaque stade et qu'il découvre qu'il a graduellement pris une décision majeure (par exemple le choix d'une profession) par quelque processus progressif.

Il est clair aussi que les personnes sont différentes quant à l'importance relative de l'un et l'autre de ces deux processus pour chacune d'elles. Certains essaieront d'agir sélectivement dans des contextes où les relations temporelles et les actions sembleraient demander l'intégration progressive; d'autres se laisseront [212] guider par un *élan* psychologique progressif même dans des contextes où les alternatives auraient pu être plus conventionnellement évaluées en catégories. D'un point de vue thérapeutique, il est important de remarquer que certains types de patients auraient avantage à apprendre à catégoriser l'univers tandis que d'autres doivent apprendre à agir plus librement en termes d'intégration progressive.

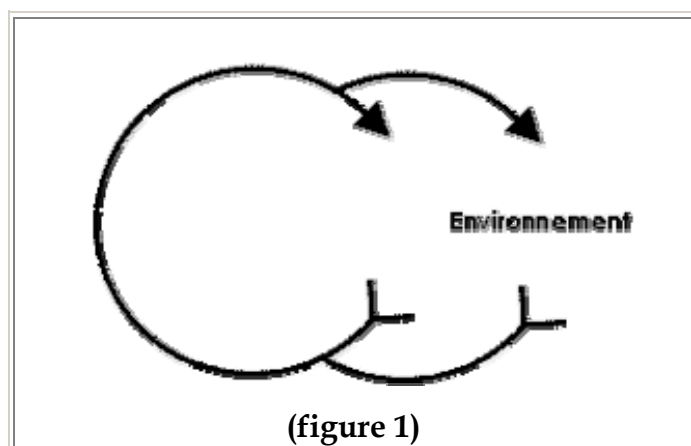
Il semble que diffèrent aussi avec les cultures les proportions dans lesquelles les individus vivent en fonction de l'une ou l'autre de ces modalités. Selon les cultures diffèrent également les relations entre ces deux modes. Dans la culture balinaise, par exemple, la structure du caractère de l'individu semble être codée en termes de kinesthésie et de sensibilité tactile plutôt qu'en fonction de zones érogènes. Il est manifeste que les catégories de l'intégration sélective sont alors nécessaires pour mettre tout individu à même de déterminer quel type de séquence d'action progressive serait à enchaîner. Les catégories sélectives de l'organisation sociale, dans la culture balinaise, sont les prémisses majeures dans le cadre desquelles l'individu peut se comporter très librement par intégration progressive. Il lui faut connaître la caste de l'individu auquel il s'adresse avant de commencer quelque conversation que ce soit. Il lui faut connaître la nature du contexte dans lequel il se trouve à ce moment-là; mais, une fois que ces catégories sont déterminées, il est libre d'agir avec une spontanéité progressive que beaucoup d'Occidentaux peuvent envier. Les cultures occidentales semblent souvent véhiculer une catégorisation compulsive des détails du comportement alors qu'elles laissent à l'individu une assez grande liberté d'agir en termes d'intégration progressive en ce qui concerne les décisions plus importantes. Ces généralisations sont cependant susceptibles d'être inversées ou modifiées d'un individu à l'autre.



LA DIVERSITÉ DES CODAGES

Comme nous le signalions précédemment, il y a des différences entre les gens: leurs propres paroles ou leurs propres actions, [213] ainsi que celles des autres, leur suscitent plus

ou moins de perceptions et de réactions par leur aspect «rapports» ou par leur aspect «ordres». De même varie la proportion dans laquelle ils fonctionnent sélectivement ou progressivement. La partie de notre exposé que nous présentons ici tient compte de ces deux catégories de différences individuelles; et nous tentons de présenter un schéma suffisamment général et abstrait pour classer tout ce qu'il est concevable que les individus élaborent comme sortes de codage-évaluation. Ce serait une tâche surhumaine de vouloir énumérer toutes les variétés de codage et d'évaluation des humains. C'est pourquoi nous nous contenterons d'esquisser ici une grille de classement dans le cadre de laquelle pourront être faites des mises en relation de nombreuses catégories - et cette tâche ne devrait pas dépasser les possibilités de nos esprits.



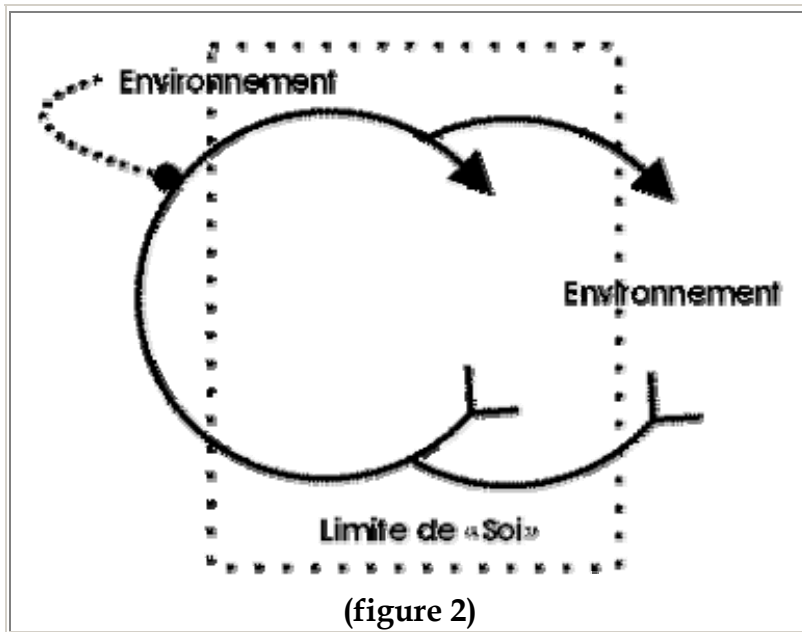
Si l'on veut élaborer un schéma de ce genre, il convient de prendre pour point de départ un modèle plus simple que le modèle humain et qui sera totalement incapable de faire les codages et évaluations complexes caractéristiques chez l'homme. Nous pourrons ensuite élaborer nos idées en anthropomorphisant délibérément et systématiquement le modèle.

C'est un modèle de ce genre que propose la figure 1; elle représente le modèle minimal dont on puisse parler significativement. Les flèches représentent des chaînes causales et tout le diagramme représente une entité qui consiste en un circuit causal interne autocorrecteur sur lequel agit un environnement et qui agit sur lui. [214] Le lecteur qui désire un tableau plus complet peut imaginer, s'il lui plaît, soit un protozoaire engagé dans un tropisme positif, soit un servomécanisme engagé dans la poursuite d'une cible. En tout cas, quelle que soit l'image que l'on s'en fait, il est de toute façon incapable des codages et évaluations complexes qui sont du domaine de la présente étude. Tout au plus peut-il distinguer des éléments de l'environnement («lumière», «pas de lumière», etc.), mais certainement il ne sera pas capable de conceptualiser des notions telles que «Je perçois de la lumière», «Je vois de la lumière», «La perception de la lumière est un plaisir», ou bien «La lumière m'oblige à aller vers elle». Dans les actions et les autocorrections de systèmes de ce genre à tropismes simples, on ne peut pas percevoir de principes évaluatifs de ces niveaux assez élevés et ce sont des principes de ce genre que nous cherchons à classer. Ce modèle, donc, est utile en ce sens qu'il nous laisse *carte blanche*^[INT-11] pour un cheminement systématique vers l'anthropomorphisme.

Ultérieurement, nous essaierons de considérer le cas plus complexe de l'interaction entre deux modèles de ce genre, et nous nous interrogerons sur les possibilités de codage et d'évaluation dans les processus d'interaction entre des personnes. Ici, dans une intention heuristique et de simplification, nous nous occupons d'abord des organismes en rapport avec un environnement impersonnel et nous examinons des types de complexité qui sont concevables dans ce cas simple mais réel.

Les catégories suivantes de codage-évaluation se présentent: elles sont énumérées dans un ordre logique (nous ne suggérons pas que l'évolution s'est faite dans cet ordre).

1. *Discrimination d'entités perçues dans la partie du circuit total que nous appelons l'environnement.* Nous nous référons ici à la reconnaissance dans l'environnement de *Gestalten* et à la délimitation de celles-ci («chênes», «lumière», etc.). Cette catégorisation est triviale en ce qui concerne notre présente étude parce qu'il est relativement aisé dans le cours de la communication entre des personnes d'aplanir des malentendus à ce niveau, et qu'il est particulièrement facile de le faire quand on peut [215] adjoindre à la communication verbale le fait de désigner des objets et des événements. En répertoriant les diversités des codages possibles, nous remarquons que les *Gestalten* perçues par l'organisme sont en tout cas arbitraires, mais interdépendantes. L'organisme est libre, comme l'est d'ailleurs le scientifique, de délimiter les systèmes et les entités qu'il lui plaît dans le monde extérieur; mais, une fois que certaines entités ont été discriminées, les classements ultérieurs se feront en fonction du système de discrimination dans lequel l'organisme est déjà engagé par ses distinctions antérieures. S'il a discriminé «des chênes» et «de la lumière», la distinction entre «des aulnes» et «des chênes» ainsi que celle entre «le bleu» et «le rouge» s'ensuivront probablement.
2. *Subdivision du sous-circuit que nous appelons l'organisme.* Nous nous référons ici à la reconnaissance et à la discrimination par l'organisme de parties du corps, de sensations, d'actions et autres. A ce stade, il devient possible d'associer des sensations à des parties du corps et peut-être de conceptualiser des buts en fonction de la localisation des sensations - déjà une conceptualisation plus fine de la totalité de l'interaction entre l'organisme et l'environnement. Peut-être à ce stade devient-il possible que des parties de l'image du corps soient falsifiées et que ces falsifications soient projetées sur d'autres parties du circuit total, en particulier dans l'environnement.
3. *Subdivision du circuit total en deux parties, le Soi et l'environnement.* Dans l'ontogenèse, cette étape est sans doute facilitée par la présence d'autres organismes similaires et par la reconnaissance que ceux-ci sont semblables à soi; et il est possible qu'on ne puisse parvenir à aucune conception de soi en l'absence d'autres organismes similaires. Mais, quoi qu'il puisse en être, la différenciation de soi et de l'environnement peut se concevoir sans la présence d'autres organismes et par conséquent nous en discuterons ici. Une distinction de ce genre, comme toutes celles auxquelles nous avons affaire, est en un certain sens arbitraire et sa nature arbitraire est claire si l'on considère le modèle simplifié avec lequel nous avons commencé. L'organisme que nous imaginons est libre de tracer une ligne fermée n'importe où sur [216] ce diagramme et de considérer comme «Soi» tout ce qu'il y a à l'intérieur de cette ligne et au contraire de considérer comme «environnement» tout ce qu'il y a à l'extérieur; l'utilité effective de ce modèle fait ressortir cette liberté.



4. La figure 2 représente le cas où l'organisme inclut à l'intérieur d'un «Soi» divers objets et divers événements qui sont à l'extérieur de sa peau, mais se trouvent intimement reliés à lui. Il inclut le cas également où il désigne comme appartenant à l'environnement certaines des parties ou des fonctions de

son corps sur lesquelles il ressent qu'il n'a pas de contrôle. Il n'existe en fait aucune façon de se délimiter qui soit juste; l'échec de la communication, la frustration et finalement l'hostilité et la pathologie peuvent provenir de ce que des organismes qui ont des prémisses conflictuelles à ce sujet cherchent à communiquer. En outre, leur communication sera rendue d'autant plus difficile que probablement ni l'un ni l'autre ne sera pleinement conscient de ce qu'il inclut lui-même dans sa notion de «Soi». Être à même de conceptualiser: «J'inclus ceci et cela dans mon "Soi"», est une performance déjà beaucoup plus complexe que le simple: «Je suis et il y a des choses qui ne sont pas moi.» La reconnaissance de phénomènes de conceptualisation sera étudiée plus loin. [217]

5. *Conceptualisation du contrôle entre soi et l'environnement.* Ceci est encore une autre étape au-delà de la simple différenciation entre Soi et l'environnement. Cette étape amène l'organisme à percevoir l'environnement comme coercitif ou à se considérer lui-même comme coercitif envers l'environnement - chacune des deux conceptions étant généralement une simplification erronée de l'interaction réelle. La diversité des codages inclura toutes ces attributions de passivité et d'activité au Soi et à l'environnement.
6. *Conceptualisation d'arcs de causalité séparés à l'intérieur de soi.* Nous nous référons ici à des prémisses telles que: «Je suis le maître de mon âme», ainsi qu'à la dichotomie de l'esprit et du corps. Il se peut que chacune de ces prémisses soit dérivée d'un codage qui identifierait peut-être des parties de l'organisme lui-même comme «environnementales», combinées avec des prémisses sur le contrôle de l'environnement ou par l'environnement. En fait, il est probable que la division interne de l'individu soit un écho symbolique des relations présumées entre soi et l'environnement.
7. *Multiplicité des niveaux d'abstraction.* Dans le paragraphe précédent, nous avons introduit une étape d'un genre spécial. Nous avons supposé que l'organisme peut adopter, comme dispositif pour coder des relations entre des arcs de causalité à l'intérieur de soi, certaines prémisses antérieurement utilisées dans le codage entre soi et l'environnement. Nous remarquons en passant qu'une telle façon de faire, qui repose sur l'analogie, peut très bien induire en erreur, mais que cela ne se produit pas obligatoirement. Ce sont, en fait, la possibilité et la nature de démarches de ce genre dans le codage qui nous intéressent plutôt que leur validité. En somme, l'organisme perçoit la *Gestalt A* et la *Gestalt B* et code en supposant qu'il y a une

relation (de similitude ou de non-similitude) entre A et B. Cette procédure implique soit explicitement, soit implicitement un plus haut niveau d'abstraction que celui impliqué dans le codage primaire des deux *Gestalten*. La «similitude ou non-similitude» est plus abstraite que la *Gestalt* A ou la *Gestalt* B. Par des démarches de ce genre, le système de codage de l'organisme devient de plus en plus élaboré et peut comporter de nombreux niveaux d'abstraction [218] dont les interrelations sont susceptibles d'une grande diversité.

8. *Gestalten qui impliquent des durées différentes*. L'organisme peut considérer qu'un mouvement isolé est un «acte»; il peut aussi bien voir des séquences entières d'événements, en même temps y compris ses propres actions et les résultats de ces actions, comme constituant une unité en relation avec une finalité ou avec un échec. Il peut même conceptualiser en même temps avec les limitations de sa propre vie, et, avec des notions de ce genre étendues symboliquement, il peut voir une cérémonie d'initiation, ou même sa propre expérience thérapeutique, comme une sorte de mort ou de renaissance.
9. *La réification des concepts*. Finalement, l'organisme peut utiliser son propre système de codage de différentes façons. Dès que la complexité atteinte est suffisante pour permettre deux ou plusieurs niveaux d'abstraction, l'organisme devient susceptible de traiter des abstractions d'un niveau plus élevé comme si elles étaient équivalentes à des abstractions d'un moindre niveau. En bref, l'organisme peut réifier n'importe quel concept dans le cadre de toute la gamme qui a été énumérée ci-dessus; il peut aussi doter le concept, par exemple, d'efficacité causale ou de contrôle. La «moralité» (qui est une abstraction tirée des actions et des paroles de soi-même et des autres) peut être considérée comme une contrainte pour ses propres actions; l'organisme peut respecter les «conventions culturelles» ou il peut se révolter contre elles; il peut même railler ou répudier la mort (une abstraction sur laquelle il ne peut, en l'occurrence, avoir aucune information subjective).

Ce très bref examen des niveaux de complexité du codage et de la diversité de ses possibilités servira à préparer le lecteur à une généralisation: c'est que tout organisme peut commettre de nombreux types d'erreurs dans son codage et dans ses interprétations du monde. La partie qui suit va essayer de définir quelques-unes de ces catégories d'erreurs.

[219]



CONTRADICTIONS INTERNES DU CODAGE-ÉVALUATION

Le passage qui précède était un exposé sur la diversité que l'on peut rencontrer dans le flux de codage et d'évaluation; mais nous nous sommes arrêtés avant de prendre en considération les contradictions qui peuvent survenir dans des systèmes de ce genre.

Nous introduisons maintenant un degré de complexité complémentaire: nous affirmons qu'il est compréhensible que la contradiction (c'est-à-dire l'ambivalence) survienne dans n'importe lequel des types de codages qui ont été esquissés: elle peut se produire à tous les niveaux d'abstraction, et une contradiction donnée peut effectivement concerner deux ou plusieurs de ces niveaux. Dans la vie quotidienne comme dans l'expérience psychiatrique, on observe couramment qu'une personne peut voir et évaluer des événements semblables d'une certaine façon dans un ensemble de circonstances et d'une façon différente dans un autre concours de circonstances. La différence de situation qui détermine un changement

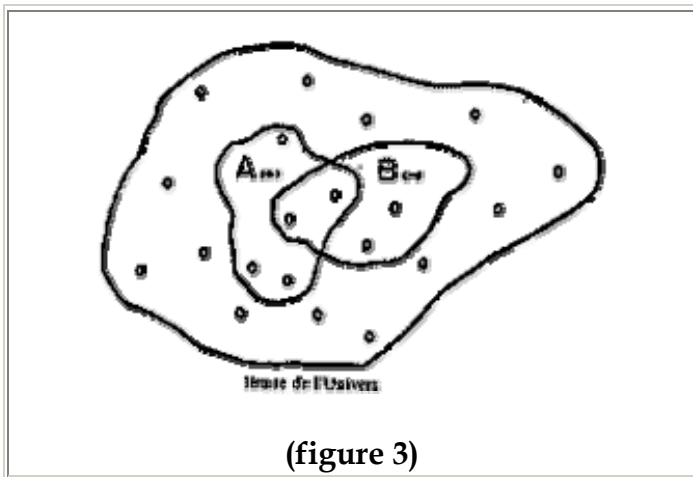
de ce genre peut être soit interne (par exemple un changement d'humeur), soit externe (ce que l'on peut approuver et valoriser en temps de guerre peut être considéré avec horreur en temps de paix). Des difficultés surgissent lorsque l'individu ne réussit pas à porter une attention suffisante au contexte de son évaluation et s'il fait équivaloir, par exemple, certaines actions pertinentes en temps de guerre avec certaines actions similaires en temps de paix. Il crée ainsi pour lui-même un concept ou une *Gestalt* (par exemple la «violence») qui sont chargés à la fois de valeur positive et de valeur négative.

Peut-être les humains pourraient-ils éviter les complications des conflits intérieurs et des conflits avec les autres s'ils étaient capables de rester lucides quant aux contextes de leurs perceptions et de leurs évaluations. Mais c'est quelque chose à quoi ils ne peuvent pas parvenir. S'il était possible de ne jamais confondre un type donné d'événement (E1) dans un certain ensemble de circonstances internes et externes (C1) avec 220 des événements semblables (E2) dans d'autres ensembles de circonstances (C2), tout irait bien. Mais ceci est impossible si l'on ne veut pas sacrifier tout le codage de type *Gestalt*. Le prix que l'homme paie pour l'économie que procure le codage *Gestalt*, c'est que celui-ci véhicule le risque d'ambivalence. Après tout, la grande économie que permet ce type de code est précisément due au fait que cela nous met à même d'identifier E1 avec E2 (par exemple, de reconnaître un carré comme un carré bien qu'il nous soit présenté de différentes façons). Le codage en termes de *Gestalten* nous permet de résumer l'expérience et c'est du fait que l'expérience est résumée que provient l'ambivalence.

En outre, une seconde sorte de contradiction interne dans le système de codage-évaluation découle du fait que tout résumé est une condensation arbitraire des données non résumées. Toute étiquette de *Gestalt* est une catégorisation faite par l'homme d'événements dans un univers où ils pourraient être catégorisés de façons infiniment diverses. Dans l'instant même de la perception ou de l'action, l'individu applique de nombreuses étiquettes de ce genre à l'ensemble donné d'événements ou d'objets. Inévitablement, il y aura des cas où les étiquettes se chevaucheront et véhiculeront une valeur contradictoire ou des implications contradictoires pour l'action. En raison de la variété des contradictions internes de ce genre qui peuvent se produire, toute possibilité de passer en revue tout l'ensemble des ambivalences possibles est peut-être sans espoir; cependant, puisque l'on peut définir quelques types avec une certaine rigueur, nous en ferons la liste.

1. Il y a des cas où les *Gestalten* qui sont utilisées se chevauchent au même niveau d'abstraction. On peut décrire ces cas avec un diagramme. La figure 3 représente un univers d'objets et d'événements tels qu'un individu les perçoit, y compris, entre autres, les propres actions de cet individu lui-même. À l'intérieur de cet univers, il perçoit un sous-ensemble d'éléments comme constituant une unité en *Gestalt* A; il perçoit également un sous-ensemble différent qui forme aussi une autre unité en *Gestalt* B. Eh bien, s'il y a des éléments qui sont communs à A et à B et si A est valorisé positivement alors que B est valorisé négativement, le résultat sera une forme d'ambivalence. Les éléments dans la zone de chevauchement seront valorisés positivement 221 quand ils seront perçus comme des parties de A, mais ils seront valorisés négativement quand ils seront perçus comme des parties de B. Dans ce type de contradiction, il est important de remarquer qu'il n'y a pas nécessairement tendance à ce que la perception de la *Gestalt* A favorise la perception de la *Gestalt* B, ou *vice versa*; nous nous attendrions plutôt à ce que la perception de l'une gêne la perception de l'autre. Il est cependant facile d'imaginer des exemples

dans lesquels la perception de l'une de ces *Gestalten* puisse orienter l'individu vers la perception de l'autre. Ce seraient là des cas intermédiaires entre les premiers types de contradiction et les seconds que nous allons maintenant décrire.



2. Il y a des cas qui sont comparables dans leur forme au fameux paradoxe de Russell [177]. On peut présenter ce paradoxe de la façon suivante: l'homme répartit des entités en classes, et chaque classe qu'il définit établit une classe d'autres entités qui ne sont pas membres de la première. Il remarque que la classe des éléphants n'est pas elle-

même un éléphant, mais que la classe des non-éléphants est elle-même un non-éléphant. Il généralise que certaines classes sont membres d'elles-mêmes alors que d'autres ne le sont pas. Par conséquent, il établit deux [222] classes de classes plus grandes. Il lui faut alors prendre une décision: est-ce que la classe des classes qui ne sont pas membres d'elles-mêmes est un membre d'elle-même? Si la réponse à cette question est «Oui», alors il s'ensuit que cette classe doit être l'une de celles qui ne sont pas membres d'elles-mêmes, puisque tous les membres sont de ce type - et, par conséquent, il faut que la réponse, en fait, soit «Non». Si, par contre, la réponse est «Non», alors il faut que la classe soit un membre de cette autre classe dont c'est la caractéristique que ses membres sont membres d'elle-même - il faut donc que la réponse soit «Oui»; et ainsi de suite. Si la réponse est «Oui», il faut qu'elle soit «Non» - mais, si c'est «Non», alors il faut que ce soit «Oui». Un autre paradoxe qui a essentiellement la même structure est celui de l'homme qui dit: «Je mens.» Est-ce qu'il dit la vérité? Un modèle mécanique d'un système oscillant ou paradoxal de ce genre peut être utile au lecteur. La sonnette électrique courante d'une maison peut fournir un tel modèle. Cet appareil consiste en un électro-aimant qui agit sur une armature (un ressort métallique léger) à travers laquelle doit passer le courant qui active l'aimant. L'armature est disposée de telle façon que le courant est interrompu chaque fois que l'aimant est activé et fait courber le ressort. Mais le courant est rétabli par le relâchement du ressort quand l'aimant cesse d'agir. Nous pouvons traduire ce système en propositions logiques en donnant des noms aux positions du ressort: nous appellerons «Oui» la position du ressort qui ferme le circuit; et nous appellerons «Non» la position opposée qui interrompt le circuit. Nous pouvons alors énoncer les deux propositions suivantes:

- A. Si le ressort est sur «Oui», le circuit est fermé et l'électro-aimant opère; par conséquent, le ressort doit aller à «Non».
- B. Mais, si le ressort est à «Non», l'aimant n'opère pas, et par conséquent le ressort doit aller à «Oui».

C'est ainsi que les implications de «Oui» sont «Non» et que les implications de «Non» sont «Oui». Ce modèle constitue une illustration précise du paradoxe de Russell dans la mesure où le «Oui» et le «Non» sont l'un et l'autre utilisés à deux

niveaux d'abstraction. Dans la proposition A, «Oui» réfère à la position, tandis que «Non» réfère à la direction du changement; dans la proposition B, «Non» réfère à [223] la position, tandis que «Oui» réfère à la direction du changement. Le «Non» auquel «Oui» est une réponse n'est donc pas le même que le «Non» qui est une réponse à «Oui».

De la même façon, le paradoxe présent dans l'énoncé «Je mens» peut être rapporté à une confusion de niveaux d'abstraction. Les deux mots, qui sont tout ce dont nous disposons, sont simultanément et à la fois un énoncé (niveau 1) et un énoncé (niveau 2) sur la fausseté du premier énoncé; et le second énoncé est d'un ordre d'abstraction plus élevé que le premier. Dans la présentation formelle du paradoxe par Russell en termes de «classes de classes», les niveaux d'abstraction sont devenus explicites et le paradoxe est élucidé.

Nous consacrons ici un certain développement à cette question des paradoxes parce qu'il est impossible d'aller loin dans la pensée sur la communication et le codage sans se précipiter dans des enchevêtrements de ce type; et de tels enchevêtrements d'abstraction sont courants dans les prémisses de la culture humaine ([chapitre VIII](#)) et chez les patients en psychiatrie. En fait, c'est ce type de contradiction interne que Korzybski [90] et l'école de la sémantique générale essaient de corriger dans leur thérapie. Leur traitement consiste à entraîner le patient à ne pas confondre ses niveaux d'abstraction. En fait, leur traitement suit les lignes de la résolution du paradoxe que Russell a tentée par l'assertion de la règle qu'aucune classe ne doit jamais être considérée comme un membre d'elle-même. Le lecteur, s'il soumet sa propre pensée à cheminer à travers le paradoxe russellien, observera qu'un élément de temps est impliqué. Pendant un moment, il est satisfaisant d'accepter la réponse «Oui»; mais il observera que, alors qu'il perçoit les détails plus intimes de la forme (*Gestalt*) établie par cette réponse, il est poussé à la rejeter. Alors, pour un moment, la réponse «Non» est acceptable, jusqu'à ce que ses implications soient aperçues, et ainsi de suite. Du point de vue psychologique, cette caractéristique temporelle est importante: il ne s'agit pas d'un phénomène d'indécision statique, mais d'un phénomène d'«oscillation» dans le temps. Il est probable que dans la vie courante chacun a eu des expériences dans lesquelles une familiarité accrue avec une *Gestalt* conduit à la rejeter en faveur de quelque autre qui, ensuite, à son tour, [224] devient inacceptable. Ce sont, en fait, des systèmes de contradiction dans lesquels l'occupation temporaire de l'un des pôles promeut la préférence pour l'autre, et *vice versa*. Tenter de résoudre le conflit en faveur de l'une de ses polarités engendre *ipso facto* une préférence pour le pôle opposé. Le mécanisme est par conséquent très différent de celui dont nous avons parlé ci-dessus au point 1, bien que l'on puisse concevoir que les deux mécanismes fonctionnent en combinaison.

3. Une troisième forme de contradiction interne apparente dans le système de codage-évaluation est celle de la préférence circulaire [106]. Quand les possibilités sont présentées par paires, il peut survenir que: A est préféré à B; B est préféré à C; et C est préféré à A. Dans un système de ce genre, on peut présumer qu'il y a impossibilité de décision quand les trois possibilités sont présentes simultanément. Les données concernant des systèmes de préférence de cette sorte sont maigres, mais le phénomène est d'une grande importance théorique. On dit que ce phénomène se produit dans des expérimentations sur les préférences esthétiques - par exemple quand des rectangles sont présentés par paires et que l'on demande au sujet

d'exprimer une préférence pour un membre de chaque paire. Les mécanismes impliqués dans la préférence circulaire peuvent être divers:

- A. Il se peut que, dans la *Gestalt* «A + B», l'évaluation de chaque membre soit fonction de la présence de l'autre; de sorte que, lorsque B est présenté en présence de C et que l'on veut la *Gestalt* «B + C», B sera évalué différemment et peut-être selon des critères différents.
- B. Le mécanisme de décision peut consister en des entités à liaisons multiples ayant chacune sa propre affinité. Le mécanisme de décision total serait alors quelque chose comme le vote d'une population; et il est notoire que, dans de tels systèmes, s'il y a trois votants (ou trois partis égaux), il est possible à l'électeur qui n'envoie pas de candidat à l'élection de déplacer la décision sur celui des deux autres candidats qu'il préfère.
- C. McCulloch a présenté un type possible de circuit nerveux produisant un résultat semblable; et l'on obtient un phénomène apparenté dans les solutions alternatives de certains types de jeux de von Neumann [168].

225

On ne sait pas s'il y a d'autres types de contradictions internes ou si toutes peuvent être finalement réduites aux trois sortes que nous venons de mentionner ci-dessus.



COMMUNICATION À SENS UNIQUE: L'OBSERVATEUR NON OBSERVÉ

Avant d'examiner le cas plus complexe de deux ou plusieurs organismes qui communiquent entre eux, il vaut la peine de se demander comment une personne qui observe à son insu un organisme isolé pourrait faire des inférences sur le système de codage-évaluation de cet organisme. Le cas de cette communication unilatérale, involontaire, nous préparera à une généralisation importante applicable à des cas plus complexes.

Si, par exemple, l'observateur voit l'organisme se déplacer en ligne droite vers une certaine cible telle qu'une source lumineuse, cette observation limitée ne le mettra pas en mesure d'être certain ne serait-ce que d'un simple tropisme. Même la répétition d'observations de ce genre ne lui permettra de vérifier qu'une hypothèse très générale que la coïncidence entre la direction du mouvement de l'organisme et la direction dans laquelle se situe la lumière est due à quelque chose de plus que le hasard. Il ne saura pas si la direction du mouvement est choisie par quelque processus interne de l'organisme. Pour en apprendre plus, ou bien il faut que l'observateur fasse des expériences réitérées, ou bien il faut qu'il observe de façon répétitive que l'organisme se corrige à chaque fois que la course dévie de la direction de la cible. De plus, il sera nécessaire que les expérimentations de l'observateur se fassent d'une manière qui consiste à placer l'organisme dans l'erreur (par exemple, il mettra la lumière quelque part ailleurs que dans la direction où l'organisme est en train d'aller et il regardera alors ce que fera cet organisme). Et de ceci il découle que les données que l'observateur obtient par l'expérimentation sont du même type général que celles qu'il obtiendrait en observant les autocorrections du sujet dans des circonstances variées.

De cette argumentation ressort principalement la conclusion suivante: [226] c'est que la correction des erreurs est un moyen fondamental de communication; c'est effectivement l'unique sorte de communication qui permettra à un observateur non observé de faire des inférences sur le système de codage-évaluation de celui qu'il observe.

Un cas particulier est intéressant: celui dans lequel un organisme qui est en train d'accomplir une certaine action se parle à lui-même et est entendu par l'observateur; mais ce cas n'invalide pas l'argumentation précédente.

1. Si ce langage n'est pas familier à l'observateur, le seul moyen dont celui-ci dispose pour parvenir à comprendre sera de considérer le comportement verbal et les séquences d'action de l'observé comme un seul et unique système d'autocorrection en fonctionnement. De cette façon, il finira par découvrir ce que les mots veulent dire et chaque émission verbale aura une signification en ce sens qu'elle aura été choisie par l'observé dans un processus d'autocorrection. L'observateur apprendra, en fait, les polarités du codage dans le langage; il sera capable d'attribuer à chaque mot une signification positive dans la mesure où le mot délimite un ensemble d'alternatives niées.
2. L'observateur peut connaître déjà partiellement ou complètement le langage de l'observé; il aura alors tendance à fonctionner en s'identifiant lui-même à ce dernier et en lui attribuant sa propre compréhension des mots utilisés. Ce faisant, ou bien il n'apprendra rien de nouveau sur le système de codage du sujet, ou bien il découvrira qu'il est lui-même en train de faire des erreurs d'interprétation de ce qui est dit; en ce qui concerne ces parties du système de codage-évaluation de l'observé, il sera en fait dans la position d'ignorance du langage. Dans tous les cas, à moins que le courant verbal ne soit accompagné par l'action, et qu'il soit autocorrecteur, par rapport à l'action, l'observateur ne sera pas à même d'apprendre quoi que ce soit sur le langage.

Cette généralisation fait écho à ce qui a été dit précédemment en ce qui concerne la nature du système de codage-évaluation. On a indiqué alors que, aussi bien en codage qu'en évaluation, l'univers est structuré en réseau. Dans le cas du codage, il s'agit d'un réseau dont les nœuds sont les discriminations bipolaires ou multipolaires de la perception; dans le cas de l'évaluation, le réseau a des ramifications qui définissent la polarisation des préférences. En étudiant les erreurs et les autocorrections de [227] l'organisme, l'observateur est, en fait, en train de recueillir les données nécessaires pour établir un repérage des polarités de tels réseaux. Il apprendra - quoique laborieusement - quelles discriminations peut faire l'organisme, à partir de quels indices il agit, quelles caractéristiques de ses propres actions il peut percevoir, comment le système d'action est relié aux indices donnés, etc.



COMMUNICATION INTRAPERSONNELLE L'AUTO-OBSERVATION

Une question de très grande importance théorique et pratique dans le domaine de la psychiatrie est celle de l'observation de soi-même et de l'autothérapie. Une question du même ordre s'impose aux anthropologues qui savent bien qu'il est particulièrement difficile à un étudiant de parvenir, de l'intérieur de sa propre culture, à comprendre celle-ci. Les anthropologues d'aujourd'hui s'accordent à penser qu'une compréhension intime et

détaillée de sa propre culture ne peut être obtenue que par la méthode comparative. Quoi qu'il en soit, il est certain que l'homme n'est parvenu que tardivement au cours de son histoire à la compréhension de ses propres prémisses culturelles; ce qui l'y a aidé, c'est la comparaison des cultures. Il est naturel, en la matière, de trouver une analogie entre l'anthropologie et la psychiatrie. On suggère que la nécessité d'une approche comparative en anthropologie est comparable au besoin que l'on a en thérapie d'une autre personne qui soit différente de soi-même; et en comparaison avec laquelle nos particularités puissent ressortir sur cet arrière-plan. Cette analogie, toutefois, ne peut pas être poussée trop loin. Ce qui est curieux, c'est que, alors que la question particulièrement importante de la formation d'un anthropologue est d'avoir une expérience directe d'une culture totalement étrangère, ce qui correspond à ceci dans la formation d'un psychiatre, c'est sa propre psychanalyse.

Il y a des divergences d'opinions quant à ce qu'un individu peut faire pour essayer de comprendre sa propre personnalité s'il n'est aidé par aucun thérapeute; et le problème se complique encore du fait que, à l'évidence, un progrès thérapeutique peut, [228] dans certaines circonstances, survenir sans qu'on le comprenne. Il est possible qu'un thérapeute soit nécessaire s'il faut que le patient arrive à comprendre, mais que d'autres types de progrès puissent intervenir sans cette compréhension.

Dans la présente étude, les problèmes de l'auto-observation ont leur place: ils font partie de la plate-forme à partir de laquelle nous pourrions continuer notre investigation de la communication interpersonnelle. En bref, la question est celle-ci: quelles sont les limites de l'auto-observation comme processus par lequel un individu peut parvenir à une nouvelle compréhension, ou obtenir de l'information sur son propre système de codage-évaluation ?

Le problème a de nombreuses ramifications:

1. Il serait souhaitable de décrire les phénomènes d'auto-observation d'une façon qui ne personnifie pas un soi à l'intérieur du Soi.
2. La question appelle à définir ce que l'on entend par «nouvelle» compréhension qui soit distincte de l'élucidation de contradictions préexistantes à l'intérieur du système de codage-évaluation de l'individu.
3. Il faut examiner d'une façon formelle les limites réelles de la découverte de soi-même qui proviennent du fait qu'un individu ne peut - obligatoirement - percevoir sa propre vie et ses propres actions que dans les termes de son propre système de codage et évaluation. Il est en tout cas incapable de percevoir les caractéristiques du système en fonction duquel et à travers lequel il perçoit.

De ces problèmes, c'est le troisième qui présente un intérêt particulier du point de vue de la présente étude. Le problème épistémologique de la conscience et de la nature du soi à l'intérieur du Soi, nous proposons de le différer, car il est pour le moment hors de portée de l'investigation scientifique. On a effectivement suggéré que l'expérience subjective de la conscience est déterminée par le conflit ou par la contradiction interne. Une telle hypothèse ôterait partiellement du champ de l'épistémologie le problème de la conscience et le placerait dans le domaine de la seconde des questions que nous avons posées ci-dessus - celle de l'élucidation des contradictions internes préexistantes. Cette seconde question peut être renvoyée après la troisième qui présente l'avantage [229] heuristique d'une plus grande simplicité. Si nous pouvons repérer des limites aux possibilités de l'autoperception, dans

un organisme qui n'a pas été rendu complexe par la contradiction interne, ces limites seront appropriées pour la prise en considération de cas dont la complexité est plus grande.

Nous considérons maintenant les possibilités d'autoperception d'un organisme non conflictuel. Ici encore, pour des raisons heuristiques, nous prenons d'abord le cas d'un organisme dans un environnement tel que les prémisses de codage-évaluation internes à l'organisme sont justes et qu'elles sont suffisantes pour l'environnement dans lequel il vit. Un organisme hypothétique de ce genre parviendra toujours à ses buts, précisément au moyen des sortes de codage et d'autocorrection qui constituent les caractéristiques mêmes de cet organisme; et il ne s'attaquera à aucun objectif impossible. La question est de savoir si, à partir d'une telle automaticité séquentielle de réussites, l'organisme ne pourra jamais accéder à une nouvelle compréhension (*insight*) de ses propres processus automatiques d'autocorrection.

La réponse est certainement tout à fait négative. De tout ce que l'on sait sur l'apprentissage, il découlerait que, dans l'hypothèse d'un cas de ce genre, non seulement aucune compréhension nouvelle ne se produirait, mais en outre aucun apprentissage de quelque sorte que ce soit ne surviendrait non plus. En fait, ce cas hypothétique dont nous discutons ici est précisément celui du joueur abstrait de la théorie de von Neumann. Si, au contraire, il y a des contradictions non pas internes à l'organisme mais entre les prémisses de l'organisme et celles qu'il obtient de l'environnement, alors la position est entièrement différente. Nous savons, à la suite des expérimentations des comportementalistes, que, dans des cas de ce genre, un organisme qui se trouvait antérieurement agir en fonction d'un certain système de prémisses pourra, après une période d'essais et d'erreurs, commencer graduellement ou soudainement à agir comme si c'était en fonction d'un autre système, différent et plus pertinent. En outre, nous savons, par les rapports introspectifs, qu'un apprentissage de ce genre peut être accompagné d'un changement dans la perception consciente que l'organisme a de l'environnement.

Ceci, à nouveau, est un problème d'erreurs et de correction d'erreurs semblable à celui dont nous avons parlé dans le passage précédent. L'organisme a été «induit en erreur» par l'environnement 230 et la question est maintenant: Quel ordre d'information nouvelle l'organisme peut-il obtenir comme résultat de son passage à travers toute l'expérience de frustration et d'autocorrection et étant parvenu à ce nouveau système de codage et d'évaluation grâce auquel la frustration est réduite? Ayant été mis dans l'erreur, l'organisme se corrige, non seulement en modifiant ses actions, mais en modifiant - plus ou moins profondément - les processus et les mécanismes de base par lesquels les actions sont reliées aux indices de l'environnement. L'erreur corrigée dans cette séquence est d'un ordre très différent de l'acte d'autocorrection qui caractérisait l'organisme à l'issue de l'expérience. L'organisme a maintenant modifié son système d'autocorrection. Les considérations suivantes sont applicables si l'on compare le processus thérapeutique et les modifications du système auxquelles peut parvenir un organisme isolément.

1. Le changement dans un organisme isolé, dans la mesure où c'est une amélioration de l'adaptation, peut être considéré comme thérapeutique.
2. On sait par expérience que, si l'organisme ne réussit pas à ajuster ses prémisses aux conditions de l'environnement, ce peut être antithérapeutique, et ceci peut conduire à la névrose expérimentale. C'est-à-dire que l'organisme peut être affecté du fait de l'échec - il peut, dans ce sens, avoir de l'information sur l'échec.

3. Il est peu probable que les anciennes prémisses soient totalement oblitérées à l'occasion de ce changement. Il est plutôt probable qu'elles survivent sous une forme modifiée ou «réprimée». Il est possible, en fait, que l'organisme, à un certain stade du processus d'apprentissage - et peut-être définitivement par la suite -, entretienne des prémisses conflictuelles avec toutes les complications qui peuvent s'ensuivre.
4. Il se peut que l'organisme acquière une nouvelle compréhension de l'environnement, mais il est douteux qu'il obtienne une nouvelle compréhension de lui-même. Il se peut qu'il y ait un apprentissage secondaire, c'est-à-dire un apprentissage de l'apprendre ou un apprentissage sur l'apprentissage (cf. [chapitre VIII](#)) - de sorte que l'organisme, lorsqu'il sera à nouveau mis dans l'erreur, sera, par exemple, moins inquiet en raison d'une confiance accrue en son aptitude à traiter de telles infortunes. Mais il est problématique que ceci soit une augmentation 231 de la compréhension de soi. En effet, il est très douteux qu'un tel développement puisse survenir comme résultat des changements qui ont été considérés ici. Avant l'expérience, l'organisme percevait ses propres actions d'une certaine manière déterminée par les prémisses qui existaient alors; après l'expérience, il se percevra lui-même et il percevra ses propres actions en fonction des nouvelles prémisses. Mais ce n'est pas un changement dans l'ordre de l'autoperception tel que nous puissions crier: «Eurêka.» L'étape suivante - voir le soi comme une entité qui a manifestement accompli ce changement - ne se produit pas obligatoirement. Un changement dans les prémisses de codage-évaluation ne dénote pas nécessairement une plus grande compréhension de ces prémisses, à moins que l'individu puisse voir ce changement comme un contraste, se comparant lui-même avec ce qu'il était précédemment. En faisant ce genre de comparaison, il agit essentiellement comme deux personnes entre lesquelles on peut opérer une distinction, et une méthode comparative est appliquée, qui mène à une compréhension accrue: il est en train de faire quelque chose qui, normalement, se produit dans un système de deux personnes.

Il apparaît donc que, d'une façon ou d'une autre, quelque sorte de système de deux personnes sera toujours nécessaire pour une thérapie de compréhension, mais peut-être pas pour d'autres types d'apprentissage. Il nous faut cependant aussi nous attendre à ce que d'autres types d'apprentissage, souvent eux-mêmes thérapeutiques, surviennent dans la situation à deux personnes, même si la présence de la seconde personne peut ne pas être nécessaire. Nous avons maintenant une base suffisante pour porter notre attention sur un système de deux personnes.



COMMUNICATION ENTRE DEUX PERSONNES ET MÉTACOMMUNICATION

La démarche suivante consiste à étendre ce qui a été dit dans les parties précédentes aux phénomènes des relations entre deux ou plusieurs personnes - des organismes anthropomorphiques. Le problème primordial dans une communication de ce genre a 232 été posé d'une façon pertinente par Janet Baker (à l'âge de dix ans), comme ceci:

Quand les gens ont pensé à un langage, comment y ont-ils pensé s'il n'y avait pas de mots pour y penser ? Après qu'ils y ont pensé, comment ont-ils amené d'autres personnes à le comprendre ? S'ils sont allés de porte en porte en expliquant, les gens ont dû penser qu'ils étaient devenus fous parce qu'ils ne

savaient pas ce que les mots voulaient dire. Après le commencement du premier langage, comment ont été formés les autres ? Ces questions font que je me dis: «Je me demande comment les gens ont appris à parler» [10].

Cette façon de présenter la question conduit à l'ultime problème auquel mène la présente investigation; mais il faut se rappeler qu'entre des êtres humains bien portants, après la petite enfance, il ne peut jamais y avoir une absence totale de compréhension de part et d'autre. Il est certain qu'il peut y avoir des malentendus, et ceux-ci peuvent être profonds et dramatiques au point de paraître absolus, mais, en fait, même pour que survienne un malentendu, il faut qu'il existe quelques prémisses de codage-évaluation qui soient communes, partagées. Il faut bien que chaque personne ait au moins quelques notions sur elle-même et sur l'autre; il faut bien, par exemple, qu'elle pense que tous deux sont semblables en ce qu'ils sont vivants et capables d'émettre et de recevoir de la communication. En fait, si le malentendu engendre de l'hostilité, il est immédiatement évident qu'il faut bien qu'il existe des prémisses en commun concernant la colère et la douleur. L'amorce d'un système de codage commun est latente dans notre nature biologique, dans notre anatomie commune et dans notre expérience commune du fonctionnement du corps et de sa maturation. Quand deux êtres humains se rencontrent, ils partagent inévitablement de nombreuses prémisses sur de nombreux sujets tels que les membres, les organes sensoriels, la faim et la peine.

En ce qui concerne les indices extérieurs, il est notoirement évident que, parmi les oiseaux, les poissons et les invertébrés, les membres d'une espèce peuvent partager une tendance innée à répondre d'une manière complexe à un indice particulier spécifiquement défini ou à une séquence d'indices - une odeur, une [233] forme, une taille, une tache de couleur, et ainsi de suite - émanant d'autres individus. Ce genre de réponse mutuelle peut prendre l'apparence d'une interaction progressive continue. Par exemple, chez les épinoches, il y a entre les sexes un échange comportemental de ce genre qui mène à la reproduction. Chaque sexe dispose d'une série de réponses spécifiques différenciées à échanger. La réponse de chaque partenaire est un stimulus pour une nouvelle réponse de la part de l'autre, jusqu'à ce que, finalement, le mâle féconde la femelle et reste avec les œufs pondus par elle dans le nid qui a été construit [184].

Dans le cas des mammifères, et particulièrement de l'homme, il semble que ce genre de tendances innées à répondre d'une manière complexe et différenciée à des indices extérieurs hautement spécifiques, ou bien soit très peu développée, ou bien ait été transformée ou estompée par les apprentissages ultérieurs. L'équipement instinctif de l'homme est recouvert par des élaborations culturelles, mais il reste encore, commun à l'espèce, un certain nombre de tendances à répondre de façon globale et diffuse à certains stimuli globaux et diffus tels que de grands bruits, la perte de supports, la chaleur ou le froid, la douleur, et ainsi de suite.

En outre, tous les êtres humains, telle que nous connaissons l'espèce aujourd'hui, partagent la notion que le langage et les gestes sont des moyens de communiquer^u, même si chaque culture a des variantes spécifiques de ces moyens [184]. Au sein même de la culture, le poète peut avoir sur l'utilisation du [234] langage des prémisses extraordinairement différentes de ce que sont celles de personnes appartenant aux milieux de la publicité. Un danseur peut avoir un ensemble d'idées sur l'emploi de la posture pour la communication, alors que le catatonique en a d'autres; et cependant tous deux partagent l'idée que la posture est communicationnelle et, à un certain niveau d'abstraction, leurs deux systèmes de communication se rejoignent probablement sur de nombreuses

prémises communes concernant le corps. Si les personnes qui s'opposent appartiennent à la même culture, elles partageront aussi quelque vague reconnaissance - même déformée - des points sur lesquels elles diffèrent.

Dans cette étude, nous nous intéressons particulièrement à la communication entre des personnes qui ont en commun une grande quantité de vocabulaire et qui partagent l'ambiance du contexte culturel américain; ce sont des personnes qui ont vécu une grande partie de leur vie dans la variante américaine de la culture occidentale. Et cependant, dans le cas du patient et du thérapeute, il peut y avoir une très profonde différence entre leurs prémisses en ce qui concerne des questions comme celles dont nous avons parlé précédemment. Il se peut qu'il y ait des différences tranchées dans leurs idées sur les limites de soi; il est possible que chacun perçoive sa relation aux autres êtres humains en fonction de sa propre idiosyncrasie. Le paranoïaque peut croire que l'environnement est tout-puissant et veut obstinément le détruire. Mais il est impossible de prédire quelle formulation le thérapeute peut faire de sa propre relation à son environnement. Certains thérapeutes sont désireux de se voir modeler leur vis-à-vis humain et d'autres ne le sont pas. C'est notre thèse dans ce livre que seulement par la communication peut se produire la thérapie; et la communication dépendra des prémisses que les deux personnes ont en commun, ainsi que des complexités du système des deux personnes.

Dans le système interpersonnel émergent certaines caractéristiques qui ne sont pas significativement présentes dans l'hypothèse du système comportant un seul organisme.

D'abord, chaque organisme reçoit des indices qui ont un niveau de complexité différent de ceux émis par les objets inanimés. Effectivement, les messages échangés d'une façon externe entre des organismes doivent être comparés aux processus intra-organiques du codage et de l'évaluation, plutôt qu'aux données que l'individu récolte dans [235] l'environnement. Nous avons parlé précédemment de l'extraordinaire complexité du codage intraorganique et nous avons alors remarqué que cette complexité est, autant que nous sachions, obtenue par des signaux nerveux très simples parcourant des cheminements extrêmement complexes comportant des milliards de nœuds synaptiques. Grâce à ce réseau nerveux, et peut-être à d'autres parties du corps, l'organisme élabore les unités complexes de la communication interne que nous appelons *Gestalten*. Le fait significatif, pour notre présent propos, c'est que, dans la communication interpersonnelle, les unités et les assemblages de messages parviennent à ce même niveau parce que les mots et les postures réfèrent déjà à des *Gestalten* complexes qui correspondent à certaines de celles qu'utilise le système interne. La communication entre des personnes est naturellement pathétiquement appauvrie si on la compare à la richesse de la conscience intrapersonnelle, qui, à son tour, n'est qu'une version appauvrie et restreinte de la totalité de la vie psychique de la personne. Mais pourtant il est important que la communication externe soit un codage de la vie psychique interne et que le destinataire d'une communication de ce genre reçoive un produit déjà élaboré par la vie psychique d'un autre individu. En ceci, la communication interpersonnelle diffère profondément de toute perception de l'environnement inanimé. L'individu qui perçoit doit synthétiser ses données sur l'environnement inanimé et il a une certaine liberté de le faire d'une manière idiosyncrasique tandis qu'au contraire, en recevant une communication d'une autre personne, verbale ou autre, il a moins de liberté parce que la matière du message est déjà synthétisée en *Gestalten* (mots ou phrases) par l'émetteur. Même la compréhension du message par le récepteur est fonction du fait qu'il s'est habitué aux conventions de codage étroitement définies que la culture impose.

Chaque individu reçoit, naturellement, des données sensorielles du type ordinaire concernant l'autre; chacun voit et entend l'autre comme une entité physique. Mais en outre chacun reçoit du partenaire de la matière symbolique, verbale ou autre; chacun a par conséquent l'opportunité de combiner ces deux types de données en un unique courant plus complexe, enrichissant le flux verbal avec des observations simultanées des mouvements corporels et autres. On a suggéré plus haut que, dans les processus [236] intrapersonnels, le corps pourrait servir de fonction analogique complétant les processus plus digitaux de l'activité nerveuse. Nous remarquons ici que les processus corporels de l'autre personne - ses postures, son tonus, sa coloration ou autres - contribuent à une fonction correspondante dans la communication interpersonnelle. Chaque personne est en mesure d'obtenir une perception multidimensionnelle de son vis-à-vis et d'enrichir le courant des symboles uniquement verbaux par l'identification des processus corporels de l'autre; et ces symboles sont plus ou moins intelligibles en fonction de l'arrière-plan biologique commun et du conditionnement culturel.

Ceci mérite d'être illustré et nous évoquerons un détail curieux qui rend la séance psychanalytique freudienne orthodoxe différente de la plupart des systèmes de deux personnes.

Quand le malade est sur le divan et l'analyste sur une chaise en retrait de sa tête, le docteur a une vue passable, mais qui peut être suffisante, des postures et des expressions faciales du patient, tandis que ce dernier est empêché de voir son thérapeute. Les dissymétries qui sont introduites dans la situation thérapeutique par cette disposition sont sans doute très complexes et varient sûrement d'un thérapeute à l'autre et d'un malade à l'autre. Mais, du point de vue de la présente discussion, il est significatif que le patient ne reçoive de l'analyste que des messages verbaux et qu'il dispose ainsi d'un maximum de latitude pour échafauder une image fantasmatique des aspects affectifs de la personnalité de l'analyste. Cette image pourra être étudiée ultérieurement dans l'analyse du transfert. Au début, le patient, en fonction de ses habitudes enracinées, tente de faire des inférences sur l'analyste de façon à adapter ses paroles à la mesure de cette personne. Peut-être découvre-t-il ensuite au cours de la séance thérapeutique qu'un tel ajustement est difficile et il est alors ramené à des paroles et à des actes «authentiques» que l'introjection de telles images ne stimule qu'*a minima*.

Une autre caractéristique émerge du système interpersonnel alors qu'elle était négligeable dans la simple relation limitée de l'organisme et de son environnement: c'est que l'existence même du groupe est l'un des déterminants des actions et des communications des personnes individuellement. La relation entre organisme et environnement est déjà une interaction et, dans un [237] système dynamique tel qu'un homme en train de conduire une automobile, ou bien un homme en train de marcher ou de danser, aU neut ne'ttement reconnaître une totalité en interaction qui détermine effectivement des fonctionnements des parties constitutives. Mais, avec un système de deux personnes, une nouvelle sorte d'intégration intervient. La condition pour qu'il existe un groupe déterminant dans ce sens semble être que chaque participant ait conscience des perceptions de l'autre. Si je sais que l'autre personne me perçoit et si elle sait que je la perçois, cette conscience mutuelle devient une partie déterminante de toute notre action et de l'interaction. Au moment où s'établit une telle prise de conscience, l'autre et moi constituons un «groupe déterminant» et les caractéristiques de processus progressif dans cette entité plus grande contrôlent dans une certaine mesure les deux individus. Ici encore deviendront efficaces les prémisses culturelles partagées.

Sur l'évolution de «groupe» dans ce sens, on trouve peu d'informations, mais la question d'une évolution de ce genre vaut la peine d'être examinée, ne serait-ce que pour souligner que le groupe ainsi défini en tant que conscience de se percevoir mutuellement est quelque chose de différent des groupes qui sont simplement déterminés par l'irritabilité mutuelle ou par des réponses réciproques. Dans le cas des épinoches, mentionné précédemment, il y a des réponses mutuelles complexes, mais aucune évidence qui indiquerait que tel individu est conscient de la perception de l'autre. De même, dans la communication élaborée que von Frisch a étudiée chez les abeilles, il n'y a pas de raisons de croire qu'une telle conscience se produit. Il est probable que cette étape de l'évolution est survenue pour la première fois chez les mammifères et peut-être que ce phénomène ne se produit que chez les primates et chez les animaux intimement domestiqués par l'homme.

Cette question mérite une investigation critique.

Opérationnellement, pour déterminer si un groupe s'élève à ce niveau, il serait nécessaire d'observer au moins si chaque participant modifie son émission de signaux d'une manière autocorrectrice selon que les signaux sont probablement audibles, visibles ou intelligibles ou non pour les autres participants. Chez les animaux, l'autocorrection de ce genre est certainement inhabituelle. [238] Chez les hommes, elle est souhaitable, mais pas toujours présente.

Il serait important également d'identifier chez les animaux des signaux des types suivants:

- a. des signaux dont la seule signification serait la reconnaissance d'un signal émis par un autre;
- b. des signaux qui demanderaient qu'un signal soit répété;
- c. des signaux indiquant que la réception d'un signal a été manquée;
- d. des signaux qui ponctuent le courant de signaux, etc.

En cas de connaissance complète de la perception de l'autre, un individu devrait cesser de répéter un signal après qu'il a été reçu et que sa réception a été confirmée par l'autre individu, et ce type d'autocorrection indiquerait la conscience de se percevoir mutuellement. Parallèlement, l'absence d'une telle adaptation - que l'on peut souvent observer chez les gens - dénoterait une connaissance imparfaite de la perception de l'autre, excepté dans les cas où un certain changement dans la signification ou dans l'intensité est véhiculée par la répétition du message. Enfin, la motivation à falsifier délibérément peut difficilement exister sans la connaissance de la perception par l'autre individu, non plus que la probabilité que la falsification réussisse. Ainsi, l'occurrence de la falsification devient une évidence que le groupe est un groupe qui repose sur la conscience de se percevoir mutuellement³. Tous ces critères de l'existence d'une perception mutuelle contribuent à élaborer un tableau d'un ordre entièrement nouveau de communication qui émerge avec cette conscience. Pour désigner ce nouvel ordre de communication, nous introduisons ici le terme «métacommunication» et nous le définissons comme «communication sur la communication». Nous décrivons comme métacommunication tout échange d'indices et de propositions sur *a*) le codage et *b*) la relation entre ceux qui communiquent.

Nous supposons qu'une majorité des propositions sur le codage sont aussi des propositions implicites sur la relation et *vice versa*, de sorte que l'on ne peut tracer une ligne bien nette [239] entre ces deux sortes de métacommunication. De plus, nous nous

attendrons à trouver que les qualités et les caractéristiques de l' métacommunication entre les personnes dépendront des qualités et du degré de la conscience qu'elles ont de leurs perceptions mutuelles.

L'existence de ce genre de conscience peut se reconnaître en observant le fait que l'individu autocorrige des signaux qu'il émet (et tous les critères ne sont effectivement que des cas particuliers d'une telle autocorrection); il en découle que certaines des caractéristiques attribuées à l'autre individu acquièrent une valeur déterminante dans la formation et la motivation du comportement de l'émetteur. Les signaux sont modulés en fonction de ce que celui qui émet pense de celui qui reçoit. Et c'est à partir de ceci que l'on peut comprendre ce qui s'en est suivi de l'évolution d'un certain nombre d'habitudes et de caractéristiques humaines - l'introjection, l'identification, la projection et l'empathie. La possibilité pour un être humain d'exercer de la contrainte sur un autre devient même fonction d'une perception correcte ou incorrecte de l'idée que l'autre se fait de l'univers.

Cette discussion sur l'importance de l'inférence interpersonnelle introduit pour le système de deux personnes une série d'autres variables significatives qui n'étaient pas apparues dans l'hypothèse des systèmes impliquant seulement une personne.

Quand le système se compose de deux personnes, il est possible qu'elles soient semblables ou dissemblables quant aux caractéristiques de leur codage. Elles peuvent se ressembler dans la façon dont elles perçoivent l'univers et dans la façon de réagir à cette perception ou bien elles peuvent être différentes à cet égard. La nouvelle variable que nous remarquons est donc l'indication de similitude ou de dissimilitude entre les deux personnes.

Une autre variable différente qui émerge seulement quand deux personnes communiquent indiquera si les prémisses des deux personnes sont en conflit ou non. Il est évidemment possible que, bien que deux personnes soient très semblables, les points mêmes sur lesquels elles se ressemblent puissent être cause réciproque de conflit. Si, par exemple, ils ont l'un et l'autre des visées expansionnistes, ces visées peuvent bien coïncider et la rivalité et la jalousie peuvent bien se développer. En effet, comme les éducateurs le savent bien, l'établissement d'une relation [240] compétitive entre des personnes est l'une des méthodes les plus efficaces pour former les participants à percevoir et à évaluer d'une même façon l'univers commun dans lequel ils vivent. Plus formellement, ce sont des cas dans lesquels la formulation que fait «A» de la relation entre le «Soi de A» et une partie de l'environnement est apparemment la même que la formulation de «B» de la relation entre la même partie de l'environnement et le «Soi de B». Tous deux peuvent dire: «C'est ma formulation.» Et des formulations de ce genre sont en fait différentes parce que les deux «Soi» ne coïncident pas.

A l'inverse, quand deux personnes ont à l'évidence des formulations différentes de l'univers, elles ne sont pas nécessairement en conflit. Il est possible que ces positions soient complémentaires, de sorte qu'une «concordance» survient [149] et les deux individus peuvent être à même de coopérer dans une relation asymétrique. Ceci se produit, par exemple, dans les relations entre des personnes de sexe opposé. Et il est remarquable que, dans des cas de ce genre, il n'est même pas nécessaire que chacune des personnes comprenne l'univers de l'autre, bien qu'il puisse être important qu'ils reconnaissent le fait de la différence. Au-delà de cette reconnaissance, il se peut que les efforts pour comprendre mènent à un échec de communication. Ce sont ici toutefois des questions qui ne peuvent

guère être étudiées séparément du rôle de la matrice culturelle qui sera examinée au prochain chapitre.



[NT 1] En français dans le texte [NdT].

[1] En ce qui concerne les questions cybernétiques qui sont évoquées ici, je veux exprimer ma gratitude à la Fondation Josiah Macy Junior qui a patronné une série de colloques à ce sujet auxquels j'ai pu participer. Je veux également exprimer ma gratitude aux docteurs McCulloch, Wiener, Pitts, Hutchinson et aux autres participants de ces colloques dont la pensée a fortement influencé la mienne.

[2] Le regretté docteur Stutterheim, anthropologue officiel à Java, avait l'habitude de raconter l'histoire suivante. Peu de temps avant l'arrivée de l'homme blanc, il y eut une tempête sur les côtes de Java dans le voisinage de l'une des capitales. Après la tempête, les gens sont descendus sur la plage et ont trouvé, trempé par les vagues et presque mort, un grand singe blanc d'espèce inconnue. Les experts religieux expliquèrent que ce singe avait été membre de la cour de Beroena, le Dieu de la Mer, et qu'à cause de quelque offense le singe avait été rejeté par le Dieu dont la colère s'était exprimée dans la tempête. Le Rajah donna des ordres pour que le grand singe blanc soit conservé en vie, enchaîné à une certaine pierre. Ce fut fait. Le docteur Stutterheim m'a dit qu'il avait vu cette pierre et que, griffonné grossièrement dessus, en latin, en hollandais et en anglais, il y avait le nom d'un homme et des indications sur son naufrage. Apparemment, ce marin trilingue n'établit jamais de communication verbale avec ceux qui l'avaient capturé. Il n'était sûrement pas au fait des prémisses qui le cataloguaient comme un singe blanc et par conséquent pas susceptible de recevoir des messages verbaux. Il ne lui est probablement jamais venu à l'esprit qu'ils puissent douter de son humanité. Il se peut qu'il ait douté de la leur.

[3] Les falsifications implicites, dans le mimétisme animal, la coloration protectrice et autres présentent un problème spécial. Ici, selon les hypothèses orthodoxes, le système correcteur n'est pas l'animal individuellement, mais c'est le système supérieur de toute l'écologie au sein duquel la sélection naturelle opère les corrections sur la population.



VIII - Communication et conventions

- Où la validité repose sur la croyance -

Gregory Bateson

Au chapitre précédent, nous avons élaboré une théorie de la communication. Nous sommes partis de l'irritabilité et de l'action adaptative au niveau le plus simple, puis nous avons progressé à travers les phénomènes de codage jusqu'à ceux de perception mutuelle avec conscience réciproque de cette perception. Avec ce dernier élément, notre théorie est entrée dans le domaine des relations humaines.

Dans le présent chapitre, nous allons continuer à nous occuper de questions humaines. Au lieu de parler d'épinoches et d'entités abstraites, nous commençons à nous intéresser à des êtres qui, schématiquement au moins, ressemblent à des personnes. Ce pas vers l'humain que nous voulons faire dans ce chapitre consistera à examiner l'idée que *l'homme vit en fonction de propositions dont la validité dépend de sa croyance en ces propositions.*

Deux catégories de prémisses de ce genre ont été mentionnées au chapitre précédent. D'abord les propositions sur le codage. Un énoncé tel que «Le mot "chat" représente un certain petit mammifère» n'est ni vrai ni faux. Sa vérité dépend d'un accord entre les interlocuteurs pour qu'il soit vrai. C'est en raison d'un accord de ce genre qu'ils se comprennent, ou bien, s'ils ne se mettent pas d'accord, qu'un malentendu intervient. Et cet énoncé sur le mot «chat» n'est que l'un d'une vaste catégorie d'énoncés sur le codage. Cette catégorie s'étend à tout le domaine qui, à partir des conventions phonétiques locales, passe par celles du vocabulaire et va jusqu'aux conventions de la syntaxe. On y trouvera aussi les conventions de rythme, d'insistance, de tonalité de la voix, et de toutes autres modalités de la communication verbale et non verbale [242] parce que toute communication implique un codage et que les codes sont des conventions.

Le chapitre précédent contenait en outre des indications sur la métacommunication. C'est une catégorie plus grande au sein de laquelle les énoncés sur le codage forment une sous-catégorie. Quand A communique avec B, le simple acte de communiquer peut véhiculer l'énoncé implicite: «Nous sommes en train de communiquer». En fait, ceci est peut-être le message le plus important qui soit émis et reçu. Les rodomontades des adolescents américains ainsi que les propos plus tempérés mais non moins stéréotypés des adultes ne se soucient qu'occasionnellement de donner et de recevoir de l'information objective; les gens ne parlent en général, aux heures de loisir, que parce qu'ils ont besoin de savoir qu'ils sont en contact les uns avec les autres. Il se peut qu'ils posent des questions qui, à première vue, semblent porter sur des faits impersonnels: «Est-ce qu'il va pleuvoir?» «Quelles sont les nouvelles de la guerre aujourd'hui?» Mais ce qui intéresse celui qui parle, c'est essentiellement le fait de communiquer avec un autre être humain.

Avec des gens que nous connaissons peu, nous «tenons conversation» plutôt que d'accepter le message qui serait implicite dans le silence - le message: «Nous ne communiquons pas». Il semble que ce message provoquerait de l'anxiété parce qu'il implique un rejet; peut-être aussi parce que ce message explose de lui-même en paradoxe: si deux personnes échangent un tel message, sont-elles en train de communiquer ?

Sous ce rapport, de nombreux jeux sont intéressants. Un message implicite échangé à une table de bridge ou sur un court de tennis, c'est l'affirmation d'un accord entre les joueurs quant aux règles et quant aux buts. En participant au jeu, ils affirment le fait de la communication et, par la compétition, ils affirment que des prémisses de valeurs sont partagées.

De même, toute formule de politesse, toute inflexion de la voix qui dénote du respect ou du mépris, de la condescendance ou de la dépendance, est un message sur la relation entre deux personnes. De tels messages sont portés par le courant de la communication verbale. Tous ces messages et leur codage sont déterminants quant aux rôles et aux statuts dont l'existence et la stabilité dépendent de l'accord explicite ou implicite entre les personnes. De plus, tous les indices qui définissent statut et rôle [243] sont métacommunicants, puisque tout récepteur est guidé dans son interprétation ou dans l'action qui s'ensuit par l'idée qu'il se fait des rôles et des statuts respectifs de lui-même et de celui qui parle.

Il apparaît alors que, à l'intérieur de la classe plus grande des propositions métacommunicantes, il est possible de distinguer au moins deux sous-catégories: les propositions sur le codage et les propositions sur la relation interpersonnelle. Il est certain, toutefois, qu'un chevauchement se produit fréquemment entre ces deux sous-catégories, et

il suffit de déplacer très peu l'accentuation ou l'interprétation pour qu'une proposition donnée paraisse passer d'une sous-catégorie à l'autre. La nature de ce déplacement résulte de deux faits:

- a. même les énoncés sur la relation doivent être codés;
- b. tout énoncé qui intervient dans un codage donné est une affirmation implicite de ce codage et est donc dans une certaine mesure métacommunicant. (Quand je dis: «Je vois le chat», je suis implicitement en train d'affirmer la proposition que le mot «chat» représente ce que je vois). On peut illustrer par l'exemple suivant le déplacement entre proposition de codage et proposition de relation. La phrase: «Un policier porte une matraque comme insigne d'autorité», est à la fois un énoncé de statut et un énoncé sur la façon dont ce statut est codé. Le même exemple servira à souligner que tout agissement interpersonnel est, dans une certaine mesure, un message. Quand le policier se sert de sa matraque, il est en train d'affirmer son statut dans une relation particulière avec un contrevenant particulier.

Le but du présent chapitre est l'examen de toute cette question des propositions et des prémisses implicites qui sont vraies dans la mesure où on le croit.

D'abord, il est nécessaire d'examiner brièvement l'occurrence de modèles de ce genre dans la vie humaine. En gros, l'argument sera que des propositions ou des prémisses de ce type se retrouvent pendant toute la durée de la vie. Elles sont implicites dans les phénomènes d'apprentissage, elles se reproduisent dans les processus de formation du caractère et, finalement, elles déterminent les phénomènes des relations humaines et même la foi religieuse.

La meilleure façon d'aborder cette question est peut-être à partir des expériences sur l'apprentissage [74]. Même dans des [244] expériences très simples, telles que celles d'apprentissage par répétition, Hull [79] a démontré qu'il apparaît un phénomène d'un niveau de complexité plus élevé que celui traité ordinairement par les psychologues expérimentalistes. On découvre qu'un individu qui apprend par la répétition à réciter des suites de syllabes sans signification, non seulement apprend à répéter les syllabes dénuées de sens de la série donnée, mais devient également plus capable d'apprendre en général des suites de syllabes dénuées de sens. Si on lui présente une autre série de ces syllabes, il apprendra la deuxième série plus rapidement que la première. De même, il apprendra une troisième série plus rapidement qu'il a appris la deuxième, et ainsi de suite jusqu'à ce que l'aptitude à apprendre ces séquences de syllabes sans signification arrive à une limite asymptotique.

Le terme «apprentissage secondaire» (*deutero-learning*^{INT.11}) [18] a été adopté pour décrire cet ordre supérieur d'apprentissage et ce mot peut être considéré comme synonyme d'«apprentissage de l'apprentissage» (*learning to learn*).

Si nous considérons maintenant les diverses sortes d'expériences d'apprentissage, nous trouvons qu'il est possible de classer les différentes catégories d'expériences selon un modèle formel [74]. Il y a les expériences de répétition, déjà mentionnées. Il y a les expériences pavloviennes où les actions du sujet de l'expérience n'ont pas d'influence sur l'apparition ni sur le moment de la récompense ou de la punition. Il y a les expériences de renforcement instrumental où le sujet, en accomplissant un certain acte, détermine le moment où la récompense sera donnée. Il y a les expériences d'évitement instrumental où

le sujet, par [245] sa propre action, empêche un événement punitif de se produire. Il y a les expériences d'évasion, les expériences de labyrinthe, etc.

En bref, il y a une série de types de séquences de temps et une série de rôles différents qui peuvent être assignés au sujet de l'expérience, et les séquences temporelles ainsi que les rôles diffèrent d'un type d'expérience à l'autre.

Nous proposons maintenant l'hypothèse suivante pour laquelle on ne dispose pas encore de vérification expérimentale¹⁴: si le sujet humain témoigne d'une aptitude à «apprendre à apprendre» dans des expériences de répétition, il est donc probable que le phénomène de l'apprentissage de l'apprendre se produira d'une façon beaucoup plus générale, et, nous supposons, est présent dans tous les autres types d'expériences d'apprentissage. Par exemple, le sujet de l'expérience qui a vécu une série de contextes instrumentaux saura mieux s'y prendre dans d'autres contextes instrumentaux. En fait, il est probable qu'il y aura un phénomène d'apprentissage secondaire pour chaque type d'expérience d'apprentissage: le sujet apprendra à aborder le type particulier de contexte séquentiel dont il a eu une expérience répétée.

S'il en est ainsi, nous pouvons poursuivre en nous demandant: dans quelle sorte de monde vivra le sujet qui aura fait successivement l'expérience de différents contextes instrumentaux? Comment percevra-t-il et interprétera-t-il le monde dans lequel il vit? Il est clair que le sujet s'attendra à ce que le monde soit fait de contextes appropriés à des réponses instrumentales; le seuil de sa reconnaissance de tels contextes sera donc abaissé.

De même, en ce qui concerne le sujet pavlovien, nous pouvons maintenant indiquer qu'il s'attendra à affronter un monde où il n'a aucun contrôle sur le bon et le mauvais qui peuvent l'assaillir. Il essaiera de savoir quand ils surviendront pour prendre des précautions physiologiques appropriées, préparant son corps à être nourri ou bien à souffrir. Il pourra chercher en quelque sorte des présages qui le préviendront du moment où le désastre arrivera, mais il ne lui viendra pas à l'esprit qu'il pourrait faire quoi que ce soit pour éviter ce désastre, excepté à l'intérieur de son corps. Pareillement, le sujet qui a une expérience répétée de l'évitement instrumental [246] aura envers le monde une attitude différente de celle du sujet qui aura fait des expériences répétées de la récompense instrumentale: le premier cherchera à éviter une punition; le second cherchera à obtenir un gain positif. Et ainsi de suite.

Ainsi, la discussion se déplace: le type de questions que posent les psychologues expérimentalistes («Dans quelles circonstances le sujet apprendra-t-il à faire ceci ou cela?») fait place à une discussion de niveau plus élevé concernant les circonstances qui changeront la «structure de caractère» de l'animal. Le sujet de l'expérimentation pavlovienne devient, en l'occurrence, le prototype d'une certaine forme de fatalisme. Le sujet soumis à l'expérimentation instrumentale devient, en quelque sorte, le prototype de certains traits de la structure du caractère américain; et ainsi de suite.

Nous sommes, en fait, en train de poser les bases d'un ensemble de catégories formelles pour décrire la structure du caractère, et les descriptions sont tirées non pas de ce que le sujet a appris dans le vieux sens simple du mot «apprendre», mais du contexte dans lequel le simple fait d'apprendre est survenu.

C'est à ce niveau que les expérimentations sur l'apprentissage deviennent intéressantes pour la psychiatrie, et l'hypothèse de l'apprentissage secondaire jette un pont entre la simple psychologie et la théorie psychiatrique. Le psychiatre n'est pas concerné par la question de savoir si le patient sait écrire, taper à la machine, jouer du piano, marcher ou faire n'importe quoi d'autre; ce qui l'intéresse, c'est la description du contexte dans lequel le patient a appris, par exemple, à taper à la machine ou à contrôler ses sphincters. Si le patient a appris sa leçon dans un contexte de menaces de punition, ce fait peut nous éclairer sur la structure de son caractère beaucoup plus que le simple fait qu'il ait appris les gestes qu'il fallait.

Maintenant, demandons-nous de quelle nature est la prémisse consciente ou inconsciente qui guide le sujet des expériences instrumentales ? Une proposition que nous pouvons sommairement énoncer pour lui est: «Le monde est fait de contextes dans lesquels je peux agir instrumentalement». Si nous examinons cette phrase, il est immédiatement évident que le sujet instrumental connaîtra, dans certaines limites, un monde dans lequel ses prémisses seront apparemment vérifiées. Étant un organisme instrumental, [247] il abordera le monde expérimentalement. Il recherchera les contextes structurés d'une façon similaire et y répondra, ses réponses seront faites en conséquence. Ce faisant, il renforcera sa propre croyance selon laquelle le monde est un monde instrumental.

Parallèlement, un sujet fataliste, un pavlovien, qui croit qu'il ne peut rien faire pour obtenir un avantage ou pour éviter la punition, agira dans le monde de telle façon que sa prémisse sur la nature du monde se trouvera «vérifiée». Ces propositions sur la nature du monde dans lequel nous vivons ne sont en fait ni vraies ni fausses dans un sens simple et objectif. Elles sont plus vraies si c'est en fonction de ces prémisses que nous croyons et agissons et plus fausses si nous ne le croyons pas. Leur validité est fonction de notre croyance.

Le psychiatre connaît bien les phénomènes de ce genre. Le paranoïaque, par son action, crée autour de lui les types de relations avec les êtres humains qui, effectivement, renforceront ses prémisses paranoïaques sur la nature humaine. S'il se méfie de chacun et agit en fonction de sa méfiance, il trouvera que les gens sont remarquablement indignes de confiance. Et les mêmes considérations s'appliquent à toute une foule de prémisses aberrantes.

Nous remarquons que les présuppositions qui président à la structuration du caractère sont en étroite relation avec les contextes dans lesquels l'apprentissage se produit et, en outre, que ces prémisses de la structure du caractère font partie des propositions générales dont nous discutons dans ce chapitre - à savoir, celles dont la validité dépend de la croyance.

Nous sommes maintenant dans le domaine des relations humaines. Pour les aborder d'une façon formelle tout en restant dans la ligne de la psychologie, issue des expérimentations [248] sur l'apprentissage. Il convient alors de considérer que les expériences d'apprentissage ne consistent pas seulement à placer un sujet soumis à l'expérimentation dans un environnement inanimé, mais à envisager un système de deux personnes dans lequel le sujet est confronté à un autre organisme.

Par conséquent, après avoir parlé du sujet dans les paragraphes qui précèdent, nous allons maintenant étudier la personne de l'expérimentateur. Quand on affirme tout de go

que l'expérimentateur est également un organisme, nous nous apercevons que lui aussi s'est placé dans un contexte d'apprentissage, plus complexe que celui auquel est soumis l'animal.

Dans le contexte du sujet pavlovien, ce sujet perçoit d'abord le stimulus conditionnel (par exemple une sonnerie), puis il attend un certain laps de temps, peut-être en salivant, puis il passe finalement par le moment du renforcement (par exemple de la poudre de viande). Si, maintenant, nous détaillons toute cette série d'événements dans la perspective de l'expérimentateur, nous définissons par là même un modèle complémentaire: l'expérimentateur agit d'abord pour donner un signal (la sonnerie); puis il reste inactif durant un certain temps, en observant la réaction de l'animal, et, finalement, il administre le renforcement, quelles que soient les réactions.

Si l'on considère en même temps, d'un seul regard, ces deux côtés de l'interaction, on obtient des paradigmes pour des phénomènes tels que la dominance et la soumission, la dépendance et l'assistance, et d'autres du même genre. Chacun de ces termes, qui auparavant étaient séparés, peut maintenant être défini d'une façon précise en fonction d'une certaine prémisse apprise secondairement et acquise dans les contextes d'apprentissage de l'interaction humaine. Et ces définitions plus précises permettront de distinguer un certain nombre de catégories d'interactions qui jusque-là étaient confondues: par exemple, la «dominance» de l'expérimentateur pavlovien est nettement différente de la «dominance» de l'expérimentateur dans le cas de la récompense instrumentale.

Pour illustrer cela, considérons l'interaction entre deux personnes, A et B, et représentons les actions de ces personnes par a et b respectivement. Grâce à ce symbolisme, il est possible de substituer à l'énoncé vague «A est dépendant de B» une formulation plus précise comme: «Par son expérience d'interaction passée [249] A est porteur d'une prémisse apprise secondairement (*a deuterio-learned premise*); du fait de cette prémisse, il s'attend ce que, en interaction avec B, se produisent fréquemment des séquences du type suivant:

$$a' \ b \ a''$$

dans lesquelles a' est un signal de faiblesse ou de besoin, b est la réponse d'assistance ou de secours de B et a'' est l'acceptation ou la reconnaissance de cette assistance.

Le lecteur peut penser que nous nous efforçons de décrire d'une façon rigoureuse ce qui n'est qu'une simple évidence. Mais de l'étude de paradigmes tels que dépendance-assistance, dominance-soumission et d'autres du même genre émerge un curieux ensemble de paradoxes: plus on définit d'une façon précise les paradigmes, plus il devient évident que les personnes impliquées dans l'interaction se sentent étrangement libres d'imposer à ces séquences les interprétations qui leur sont propres.

Cette liberté est limitée par d'anciennes prémisses apprises secondairement, ce qui permet à l'individu de percevoir les séquences d'interaction de sa propre manière, idiosyncrasique. C'est ainsi qu'il trouve un renforcement pour ses propres prémisses apprises secondairement.

Un exemple est nécessaire. Le paradigme de l'énoncé: «A domine instrumentalement B» sera:

$$a' \ b \ a''$$

où a' est le commandement de A disant à B ce qu'il doit faire et pouvant définir un renforcement conditionnel, b est la réponse obéissante de B et a'' est l'administration du renforcement par A.

Le paradigme de la dominance de A ressemble à l'évidence au paradigme de la dépendance du même A indiqué plus haut: tous deux ont la forme $a' \ b \ a''$.

Il faut donc se demander si la «dominance instrumentale» est réellement différente de la «dépendance» ou bien si les participants dans une situation donnée ont une liberté d'interprétation telle que $a' \ b \ a''$ puisse apparaître à certains individus comme de la dominance alors qu'à d'autres la même formule apparaîtrait [250] comme de la dépendance. La réponse est qu'il existe certainement de nombreux cas où on peut considérer a' soit comme un appel à l'aide, soit comme un ordre; de même, on peut souvent considérer b ou bien comme un acte d'assistance ou bien comme un acte d'obéissance; et a'' , si c'est un énoncé d'acceptation, un «merci», peut être considéré soit comme une réponse condescendante, soit comme une réponse appropriée pour celui qui est en position de dépendance. C'est à A et à B, chacun, qu'il appartient de poser sa propre interprétation des événements, de déterminer si A a été dominant ou dépendant. Finalement, il est important de remarquer qu'il n'est pas forcé que A et B soient obligatoirement d'accord dans leurs perceptions à ce niveau.

Le cas de Jeeves, dans les histoires de Wodehouse, fournira un exemple plus concret. Jeeves est un majordome d'un certain âge et Bertie Wooster est son chenapan de jeune maître. La question qui nous intéresse ici est de savoir si Bertie est dépendant de Jeeves (en tant qu'enfant par rapport à un adulte) ou bien s'il est en position dominante par rapport à Jeeves (comme un maître face à un serviteur). Les ordres que Bertie adresse au majordome sont-ils des indications de faiblesse ou des commandements? Bertie, pour sa part, est libre de croire que c'est lui le maître; mais Jeeves a la liberté, de son côté, de dignifier sa propre position en considérant que c'est lui qui apporte assistance à Bertie.

Ainsi, la définition d'une relation ne dépend pas seulement de la chaîne des événements qui constituent l'interaction, mais aussi de la façon dont les individus concernés voient et interprètent ces événements. Cette façon de voir, ou cette interprétation, peut être considérée comme l'application d'un ensemble de propositions sur le monde ou sur soi-même dont la validité dépend de la croyance en elles du sujet. Les individus ont en partie la liberté de faire de leur monde une interprétation en fonction des prémisses qui correspondent à la structure de caractère qui est la leur, et cette latitude est encore accrue par les phénomènes de sélectivité de la conscience et du fait que l'individu qui perçoit contribue par ses propres actions à jouer un rôle.

À la même catégorie que les définitions secondaires (*deutero-définitions*) des relations et que les prémisses de la formation du caractère appartiennent nombre de prémisses de toute culture donnée. Lorsque nous avons évoqué certaines différences entre [251] l'Angleterre et les États-Unis ([chapitre VI](#)), nous avons suggéré qu'une différence fondamentale peut être dégagée du fait que l'enfant aux États-Unis accomplit des comportements exhibitionnistes et autosuffisants vis-à-vis de ses parents qui prennent le rôle de spectateurs; tandis qu'en Angleterre l'enfant de préférence joue un rôle de spectateur vis-à-vis de ses parents: ceux-ci sont des modèles qui lui montrent comment il faut agir. Ce trait américain qui fait que la position spectatrice accompagne d'autres caractéristiques parentales telles que l'assistance et la dominance n'est ni vrai ni faux; c'est une convention de relation qui façonne la

structure du caractère et qui ne doit sa validité qu'à l'acquiescement inconscient ou habituel de ceux qui participent à la relation.

De même, les valeurs de la culture américaine dont il a été longuement question ([chapitre IV](#)) - moralité puritaine, réussite, changement, égalité et sociabilité - sont le reflet de principes qui ont cet ordre de généralité. Cet ensemble des valeurs de moralité, de réussite, etc., est continuellement renforcé par l'occurrence d'actions et de communications dans lesquelles sont implicites des propositions plus abstraites sur ces valeurs. Ces propositions sont ainsi métacommunicantes, et leur validité dépend de l'apparition des actions et paroles plus concrètes qui résultent de l'acceptation de ces valeurs par les Américains. Les mécanismes par lesquels ces sortes de propositions de valeurs se propagent dans une culture sont des processus circulaires [[14](#); [19](#)].

Parmi les prémisses de relations humaines qui sont définies culturellement, nous incluons les prémisses de structuration familiale et toutes les prémisses de rôle, de statut, de classe et de caste qui définissent également les processus de l'interaction. Et il nous faut ajouter à tout cela les conventions des comportements internationaux et interculturels [[13](#)] - y compris les pénibles et odieuses conventions qui conduisent à une guerre internationale et y aboutissent. Ce ne sont pas seulement les prémisses de relations interpersonnelles harmonieuses mais également des prémisses d'hostilité qui sont véhiculées par le courant d'une communication et d'une action plus objectives; et ce qui est vrai des personnes s'applique aux relations internationales quand l'effondrement progressif d'un *modus vivendi* fait apparaître progressivement un niveau de métacommunication. 252

Cet effondrement finit par conduire à l'amère convention de recourir à la force.

Mais cet accord, cependant, possède encore le même degré d'irréalité ou de réalité - le même degré d'abstraction - que toutes les vérités dont la validité réside dans la conviction des hommes. Si, entre deux nations, chacune arrive à croire à l'hostilité de l'autre, cette hostilité est réelle dans cette mesure et dans la mesure seulement où chacune agit en fonction de cette croyance; mais elle est irréelle et il y a donc toujours quelque espoir, dans les affaires internationales, en ce que l'on peut concevoir que les croyances soient réversibles. «Blanc bonnet et bonnet blanc» sont d'accord pour se battre.

Cet examen de propositions dont la validité dépend de la croyance nous permet maintenant d'inclure dans le groupe général des énoncés métacommunicants les types suivants:

- a. les propositions sur le codage;
- b. les propositions relatives à la formation du caractère;
- c. et les propositions concernant les relations humaines dans les systèmes culturels.

Nous allons poursuivre naturellement cette étude en examinant des prémisses de la vaste activité symbolique des hommes dans les domaines du jeu, de l'art et de la religion. 11 convient cependant de nous arrêter ici pour réfléchir à l'impact de la pensée philosophique actuelle sur ce qui a été dit jusqu'à maintenant.

Au chapitre précédent, sous le titre des contradictions du codage, nous avons indiqué qu'il y a toujours un danger: les lignes de pensée d'un individu peuvent s'enchevêtrer et produire des paradoxes du type général implicite dans l'énoncé «Je mens» ou dans le problème plus formel de Russel, «la classe des classes qui ne sont pas membres d'elles-

mêmes». Nous sommes maintenant en présence d'une difficulté particulière: à savoir qu'il est certain que l'étude de la métacommunication nous conduira à des paradoxes de ce même type. Ils apparaissent lorsqu'un énoncé donné est simultanément un énoncé sur lui-même. Si nous prenons, par exemple, le paradoxe présenté par l'homme qui dit: «Je mens», nous sommes pris dans le paradoxe parce qu'il élabore un énoncé et qu'il fait un énoncé sur cet énoncé, le second étant d'un ordre d'abstraction différent du premier. Le paradoxe provient du jeu entre ces deux niveaux d'abstraction. [253]

En traitant des propositions métacommunicantes, nous nous retrouvons nous-mêmes immédiatement dans cette position parce que les énoncés de métacommunication sont d'un niveau d'abstraction différent des simples énoncés objectifs sur le courant desquels ils sont véhiculés.

Au cours des deux dernières décennies, une quantité considérable de recherches ont été consacrées à essayer de démêler ces difficultés qui ont été mises en évidence au cours des années vingt. On a alors espéré [176] que les mathématiques et la logique pourraient former un tout unifié sans recourir à des propositions «auto-évidentes»; et Russell et Whitehead ont cherché, dans les *Principia Mathematica* [177], à établir une sorte d'unité entre les mathématiques et la logique. On a découvert, toutefois, que toute tentative de ce genre impliquait la question: «Qu'entend-on exactement par ces axiomes “autoévidents” sur lesquels repose tout système mathématique?» On a découvert également que les énoncés qui définiraient les axiomes, et qui leur donneraient un fondement logique, devraient toujours être des énoncés d'un ordre d'abstraction différent de celui des axiomes à partir desquels on construit les théorèmes. Les énoncés qui expliquent les axiomes eux-mêmes sont en fait métacommunicants par rapport aux axiomes, et ces derniers sont de la métacommunication si on les compare aux théorèmes. Le statut des axiomes devient par conséquent ambigu puisqu'ils sont utilisés à deux niveaux d'abstraction, l'un relativement métacommunicant, l'autre relativement «objectif»; et tout le système des énoncés devient ainsi comparable à la sonnerie électrique (p. 222) qui doit osciller entre la position «Oui» et la position «Non».

Depuis l'époque des *Principia Mathematica*, la question est devenue encore plus brûlante et plus directement en rapport avec ce que nous traitons ici. Gödel [63] a maintenant prouvé solidement qu'aucun système d'énoncés ne peut être autonome au sens où il expliquerait ses propres axiomes sans être contradictoire; et toujours - en raison de la nature même de la communication et de la métacommunication - des contradictions du type russellien s'insinuent obligatoirement. Cette indication de Gödel - et il n'y a aucune raison à présent de douter de sa démonstration [176] - signifie en fait que la psychologie et l'étude de la communication humaine ne peuvent jamais [254] prétendre édifier un système autonome et cohérent qui ne soit autocontradictoire.

En bref, nous devons affronter le fait que, si nous traitons à la fois la communication objective et la métacommunication, des contradictions surviendront dans le champ même de notre propre investigation.

En pratique, cela veut dire qu'il faut nous attendre à trouver dans les grands domaines créatifs de la communication humaine - le jeu, l'art, la religion, l'épistémologie et la théorie psychiatrique - des paradoxes généraux comme celui contenu dans l'énoncé «Je mens», et il nous faut les accepter. Après cette mise en garde nous sommes maintenant prêts à examiner la nature du jeu, de l'art et de la religion.

Dans le jeu, l'élément «Je mens» est clairement reconnaissable. Les participants à un jeu établissent, en tant que fictions, les règles de ce jeu: ils érigent comme une fiction (fluctuante de surcroît) la convention que les joueurs sont opposés les uns aux autres ou doivent concourir les uns avec les autres; ils fixent des dispositions fictives de codage pour déterminer comment le gain et la perte seront symbolisés. Comme on dit: «Ce n'est qu'un jeu».

En art, la question est plus obscure, mais elle s'éclaircit si l'on considère la différence entre l'art et la propagande [41]. Le propagandiste s'occupe de persuader son public que ce qu'il dit a une vérité plus grande que celle de conventions élaborées par les hommes. Il veut convaincre le public que le message de propagande est un énoncé objectif plutôt qu'un message métacommunicationnel. Il est vrai, naturellement, que beaucoup de formes de propagande, films, pièces de théâtre et autres, ont une apparence extérieure d'honnête fiction, mais toujours dans le schéma de la propagande, on insiste sur l'idée que cette fiction est, dans un certain sens, vérité objective. L'histoire est présentée comme «typique», et par conséquent les spectateurs sont incités à agir comme si c'était un énoncé de la vérité.

L'artiste, en revanche, à l'opposé du propagandiste, peut affirmer honnêtement: «Ceci est ma création», ou: «Ceci est la façon dont je réagis à une certaine partie de mon univers»; et les paradoxes qui surviennent dans l'énoncé «Je mens» se trouvent en puissance dans cet énoncé. Les vérités que l'artiste exprime contiennent franchement et honnêtement la combinaison de la [255] métacommunication et de l'objectif. C'est là peut-être la plus grande distinction formelle que l'on puisse faire entre l'art et la propagande.

De même, le grotesque «vrai» et «faux» de Ruskin illustre le même point. Dans le cas du «vrai» grotesque, l'artiste présente honnêtement une certaine création de l'imagination humaine, une certaine image, soit traditionnelle, soit créée dans sa propre vie mentale, ni vraie ni fausse, mais humaine. Dans le «faux» grotesque, l'artiste essaie de persuader son audience, au moins pour un temps, que sa création est une réalité, est vraie en un sens objectif, et la fausseté du «faux grotesque» réside précisément en ceci qu'aucune création de l'imagination humaine n'a cet ordre de vérité. Sa seule vérité est d'être une création véritable - la création d'un esprit honnête.

Dans le domaine de la religion, le problème du tri des éléments objectifs, des éléments de propagande et des éléments artistiques est extrêmement complexe, ainsi que celui de leur liaison avec la catégorie générale des propositions dont la validité est fonction de notre conviction.

En effet, les conflits d'opinion sur le degré de vérité objective ou seulement symbolique du discours religieux ont été des sources de dissensions à travers les siècles. Les chrétiens ont eu notoirement tendance à défendre avec insistance le point de vue que leurs mythes et même leurs paraboles devaient être considérés comme des vérités objectives; tandis que les antireligieux ont adopté une position extrême, opposée et tout aussi stupide, en déniant toute vérité, même métacommunicative ou relative, à tout document religieux sur l'authenticité duquel ils pouvaient jeter un doute.

Chaque religion possède ses assises mythiques fondamentales. Dans le christianisme, par exemple, nous trouvons des énoncés qui définissent la toute-puissance de Dieu et la relation de Père à Fils avec l'humanité. Nous n'évaluerons pas ici ces énoncés d'un point de vue objectif et historique. Mais nous devons admettre que, quel que soit leur degré de

vérité objective, ils véhiculent implicitement dans leur poésie un grand nombre d'assertions semblables à celles dont nous parlons ici. Nous ne nous demandons pas s'il y a un Père au Ciel; nous disons seulement que les mots «Notre Père qui êtes aux cieux», mis à part leur vérité ou leur fausseté objective, véhiculent des propositions [256] implicites sur la fraternité humaine. Et nous faisons ressortir que ces propositions implicites appartiennent à la catégorie qui nous intéresse ici: dans la mesure où les hommes peuvent croire et agir en fonction de leur supposée fraternité, cette prémisse déterminera leur relation mutuelle; et, dans la mesure où ils n'y croient pas et agissent en fonction de leur non-croyance, la proposition implicite contraire devient vraie.

Les paragraphes qui précèdent soulèvent des questions auxquelles on ne peut pas encore répondre - spécialement la question des limites de la vérité secondaire (*deutero-truth*). Nous affirmons que la validité d'une proposition secondaire est en fonction de la croyance, et il est assez clair que, dans beaucoup de cas, il y a pour les variables «réalité» et «croyance» une gamme de valeurs pour lesquelles un renforcement de la croyance entraînera un accroissement de validité. Mais cela ne signifie pas pour autant que la relation entre ces variables est linéaire ou qu'une croyance totale s'accompagnera d'une validité complète. En effet, il est probable qu'une validité totale ne peut être atteinte que dans des cas spéciaux - si jamais elle peut l'être. Plus usuellement (par exemple dans le cas de la fraternité humaine), on peut s'attendre à ce que la validité de la proposition atteigne un maximum au-delà duquel des augmentations ultérieures de la croyance auront pour résultat des phénomènes de frustration pour ceux qui croient: certains d'entre eux se mettront alors à douter de la validité de la proposition. D'autres complications surviennent s'il y a une division de l'opinion dans une population, et il est probable que surgira cette variété particulière de conflit que Collingwood a décrit comme «éristique» - c'est-à-dire un conflit sur une certaine variable qui, si on ne s'en mêlait pas, se situerait à une valeur intermédiaire entre les valeurs pour lesquelles les deux parties sont en lutte.

Nous ne pouvons que mentionner l'apparition de ce genre de propositions secondaires dans la structure de chaque système religieux. Mais il faut dire que des vérités de la catégorie dont nous parlons sont implicites dans toute communication religieuse, que ce soit dans la mythologie ou dans le rituel; et ces propositions ne comprennent pas seulement les implications éthiques de la religion pour l'action humaine: elles comprennent aussi les théories que chaque religion particulière utilise pour définir la relation entre l'homme et l'univers: *La religion* [25] est une mine de propositions apprises secondairement [257] que l'on résume par des mots tels que «fatalisme», «instrumentalisme», «passivité», «consentement», «libre arbitre», «déterminisme», «responsabilité», «culpabilité», «acceptation de l'univers» ou révolte contre lui, et ainsi de suite.

En fait, la religion, comme la science, la philosophie et l'art, représente l'un des facteurs fondamentaux qui déterminent notre épistémologie - nos théories sur la nature de la réalité dans laquelle nous vivons, et nos théories sur la nature de notre connaissance de cette réalité.

Cela nous amène à la conclusion de ce chapitre. Alors qu'à la fois le chapitre précédent et la présente étude sur la forme des propositions secondaires ont exposé l'épistémologie des auteurs de ce livre, dans le prochain chapitre nous examinerons l'épistémologie implicite qui se révèle dans une série de propos de psychiatres. Nous avons défini le point de vue à partir duquel nous étudierons ce que disent les psychiatres. Et nous pouvons conclure cet exposé de notre position par une remarque qui peut paraître étrangement négative.

Comme nous l'avons dit plus haut, il semble que toutes les tentatives pour élaborer un corpus d'énoncés cohérent à plusieurs niveaux d'abstraction doivent toujours aboutir au paradoxe et à la contradiction. Il est évident que des énoncés sur la théorie de la connaissance sont extrêmement abstraits et appartiennent à la classe des propositions dont la validité dépend en partie de la croyance. Cela indiquerait que les processus réels de la connaissance (comme les processus de l'apprentissage dont il a été question plus haut) sont sûrement modifiés par la théorie de chaque sujet sur la nature de la connaissance. S'il en est ainsi, alors il doit y avoir une limite au-delà de laquelle l'épistémologie ne peut pas aller - une limite sur laquelle se brisera notre tentative de résoudre les contradictions de l'expérience et de la communication.

Au moment où nous écrivons, il nous faut ajouter un dernier mot à la description de notre position épistémologique: nous nous attendons, nous l'avouons, à ce que notre propre point de vue, comme tous les autres, soit en fin de compte ou incomplet ou en contradiction avec lui-même.



[1] Les expressions utilisées par Bateson en anglais dans ce texte sont *deutero-learning* et *learning to learn*. D'autres textes de Bateson sur le même sujet ont été traduits antérieurement et nous avons trouvé ces expressions rendues de diverses façons en français: «deutéro-apprentissage», «apprentissage secondaire», «apprentissage de l'apprentissage», «apprendre à apprendre», «apprentissage de l'apprendre». Nous utiliserons occasionnellement telle ou telle de ces formules en raison d'opportunités de contexte. En général, la formule «apprentissage secondaire» nous paraîtra préférable parce qu'elle est susceptible de s'articuler avec des familles d'expressions soit sur l'apprentissage, soit sur la hiérarchie de primarité, secondarité, tertiarité éventuelle, etc. Et de telles articulations nous paraissent susceptibles d'aider à mieux comprendre d'une part la pensée de Bateson et ses nuances, d'autre part la réalité à laquelle cette pensée s'applique [NdT].



[1] Depuis que ce texte a été écrit, l'attention de l'auteur a été attirée par les expériences de Harlow sur les apprentissages sériels (*learning sets*) [72]. Les courbes d'apprentissage d'ensembles de Harlow (*learning set curves*) sont précisément des *deutero-learning curves*.

[2] La relation précise entre apprendre à accomplir une action donnée dans un certain contexte, ce que nous pouvons appeler «proto-apprentissage», et l'apprentissage plus élaboré que nous appelons ici «deutéro-apprentissage» est encore obscure. Il est probable que tout apprentissage primaire s'accompagne au moins dans une certaine mesure d'apprentissage secondaire, mais l'inverse n'est pas nécessairement vrai. Il est pour le moins concevable que l'apprentissage secondaire puisse survenir chez des entités qui sont incapables de proto-apprentissage (*proto-learning*). En particulier, von Neumann [168] a démontré que certaines règles et certaines conventions de comportement doivent en toute logique obligatoirement exister chez d'hypothétiques robots en compétition, dont la rationalité totale, par hypothèse, rend impossible tout apprentissage primaire à partir de l'expérience.



IX - La pensée psychiatrique

- Approche épistémologique -
Gregory Bateson

Traditionnellement, «épistémologie» signifie théorie de la connaissance – étude de la nature du savoir – et la branche de la philosophie qui s'est développée autour de ce mot est imbriquée avec l'ontologie, étude de la nature de l'être. De fait, le fameux *Cogito ergo sum* («Je pense donc je suis»), de Descartes, définit un point de rencontre entre ces deux types d'investigation philosophique.

Au chapitre précédent, nous nous sommes efforcés d'exposer notre position épistémologique; et au cours de cet exposé le sens même du mot «épistémologie» a été déplacé de sa signification habituelle. Nous avons avancé que l'étude de la connaissance ou, comme nous l'appelons, l'étude de l'«information» est inséparable de l'étude de la communication, du codage, des buts et des valeurs. Nous avons ainsi modifié l'étude de l'épistémologie en y incluant un champ spécifique de phénomènes extérieurs; en même temps, nous avons déplacé le sujet en nous éloignant quelque peu des abstractions philosophiques et en introduisant des généralisations scientifiques.

Dans le cours du présent chapitre, nous utiliserons le mot «épistémologie» dans cette dernière perspective et nous tenterons de décrire l'épistémologie qui fonde la pensée et les propos des psychiatres contemporains américains.

Pourtant, un grand nombre de psychiatres ne donnent pas au mot «épistémologie» actuellement cette signification plus scientifique et moins philosophique. Lorsqu'ils utilisent le mot, ils le font dans le sens plus étroit et plus conventionnel de «théorie de la connaissance». Notre tâche sera donc de décrire aussi [260] précisément que possible les prémisses de la pensée et du discours des psychiatres et nous le ferons dans le cadre de nos propres prémisses épistémologiques.

Dans un passage précédent de ce livre, nous avons indiqué que c'est seulement lorsqu'il existe une différence entre deux personnes en contact qu'il est possible de parvenir à une nouvelle compréhension; elles peuvent prendre conscience des prémisses jusque-là inconscientes qui sous-tendaient leurs habitudes de communication. Selon nous, la même chose est vraie des épistémologies: c'est-à-dire que, si A désire étudier l'épistémologie de B, il ne peut le faire que si sa propre épistémologie diffère de celle de B, dans la mesure où il est guidé par une certaine conscience de ses propres prémisses et de celles de B. Et même en s'aidant de cette différence et de ce contraste la tâche sera encore difficile. Le présent chapitre ne pourra être qu'une tentative préliminaire et rudimentaire en vue d'une tâche qui n'est pas loin d'être impossible.

De plus, la matière que nous traitons est truffée de charges émotionnelles et d'implications controversées. Il nous faut les regarder en face si nous voulons que la communication passe. Une épistémologie, après tout, est comme une théorie scientifique ou une hypothèse. Comme toute autre théorie, elle peut être le foyer d'une controverse où le parti qui gagne pourrait bien s'arroger un certain sentiment de supériorité. Mais une épistémologie ressemble aussi à une théorie scientifique en ce sens qu'elle n'est jamais exacte. Au mieux, et même si elle fonctionne très bien, elle n'est qu'une hypothèse de travail, sujette à de futures corrections et de futures évolutions. Le chercheur peut faire de son mieux mais il ne pourra jamais (et c'est dans la nature même des choses) parvenir à une

théorie qui ne soit pas sujette à réfutation. Ce sont toujours les faits qui n'avaient pas encore été découverts et les changements de courants dans l'évolution de la pensée scientifique qui auront le dernier mot – jamais le savant lui-même.

Notre étude est aussi confrontée à une autre difficulté: nous mêmes sommes parvenus maintenant à une position épistémolo-gique particulière, mais à partir de cette position, que nous avons essayé de rendre cohérente, il nous faut passer en revue une grande variété de points de vue – mélange de cohérence et d'incohérence. Parmi les psychiatres contemporains, certains se [261] conforment aux conceptions aristotéliennes, c'est-à-dire à une épistémologie datant de l'époque athénienne classique; d'autres s'efforcent de penser avec rigueur selon une épistémologie comparable à celle de Wiener ou de Korzybski; d'autres encore (et c'est la majorité) ne se soucient pas de questions épistémologiques et leurs propos mélangent, implicitement et de façon complexe, des prémisses épistémologiques provenant de tous les courants de la pensée occidentale des deux derniers millénaires.

Aucun d'entre nous ne parvient à la rigueur parfaite. Dans nos écrits, quelquefois, nous pouvons prendre le temps de contrôler le flou de la pensée, mais ce n'est guère le cas quand nous parlons. Il est extrêmement difficile dans la conversation d'exprimer ce que l'on veut dire, et il est rare que l'on parle d'une façon consistante en fonction d'une seule épistémologie. Nous mentionnons ce relâchement du discours verbal parce que les données utilisées dans cette enquête sont pour la plupart des propos tenus par des psychiatres au cours de conversations informelles. Ils n'ont souvent pas mûrement réfléchi à leurs déclarations; ils se sont exprimés comme ils ne le feraient pas s'ils devaient écrire dans un contexte plus formaliste. Je sais que moi-même, dans une conversation et même pendant une conférence, je m'écarte continuellement de l'épistémologie esquissée au chapitre précédent. Ce chapitre même a été en effet difficile à écrire sans que nous nous égarions continuellement dans d'autres directions de la pensée; il se peut même que ce chapitre contienne encore de telles défaillances. Je sais que je n'aimerais pas être tenu pour responsable, sur le plan scientifique, de beaucoup de phrases isolées que j'ai prononcées lors de conversations avec de savants collègues. Mais je sais aussi que, si quelqu'un d'autre avait pour tâche d'étudier mon mode de pensée, il ferait bien d'étudier les phrases que j'ai pu prononcer dans un cadre informel, plutôt que mes écrits.

C'est pourquoi nous demandons au lecteur de se rappeler que la plupart des propos de psychiatres cités dans ce chapitre ne sont pas des déclarations scientifiques mûrement pesées et réfléchies, mais plutôt des indications sur la façon de penser de leurs auteurs – qui souvent tâtonnent entre un discours scientifique et un autre. En outre, ces échantillons sont des spécimens de propos; et, quoique les formes, la syntaxe et les métaphores de la parole exercent indubitablement un effet contraignant sur les façons de [262] penser de celui qui parle [96; 184], il n'existe pas une relation univoque entre la pensée et la parole. Il arrive souvent, semble-t-il, qu'un locuteur souhaiterait pouvoir parler en respectant une épistémologie plus souple ou plus subtile, mais il se trouve limité par les formes du langage qui ont cours dans sa culture et à son époque. Au cours du présent chapitre, cependant, nous ignorerons la possibilité de cette divergence entre la pensée et le discours au risque d'être un peu injustes envers les orateurs. Notre but, après tout, est justement de décrire ces limitations mêmes de la pensée psychiatrique qui sont caractéristiques de la subculture des psychiatres de notre époque. Le chapitre suivant tentera d'analyser les diverses tendances de la pensée psychiatrique, et donc étudiera les différences entre les idées qui sont encore en germe et le langage d'aujourd'hui. Nous espérons que ceux qui ont

parlé ne se sentiront pas offensés d'être cités en tant que simples êtres humains, témoins d'une époque et sujets à l'erreur, plutôt que comme les auteurs méticuleux de théories rigoureuses.

Le plan de notre description sera le suivant.

Nous étudierons d'abord, une par une, une série de notions qui reviennent couramment dans le discours des psychiatres: leurs hypothèses concernant la pathologie, la réalité, la substance, l'énergie, la quantification, et la nature réflexive de leur discipline.

Traiter séparément ces questions revêtira évidemment un côté fallacieux parce que l'épistémologie d'un homme n'est pas constituée d'éléments séparés: il s'agit d'un système unitaire et complexe qui sous-tend sa pensée et son discours. Mais la falsification qui consiste à traiter les éléments séparément est nécessaire pour ramener le sujet de notre discussion à des fragments maniables. En outre, comme (es éléments sont traités séparément, le lecteur aura plus de mal à apprécier le changement progressif et continu de la pensée psychiatrique: la dimension temporelle sera absente. Pour rétablir cette dimension manquante, le chapitre suivant esquissera l'évolution actuelle des tendances dans l'épistémologie psychiatrique.

Nous allons maintenant procéder à l'examen de cinq concepts épistémologiques, l'un après l'autre, comme s'ils constituaient des notions indépendantes. 263



LA PATHOLOGIE

C'est en tant qu'étude de la maladie mentale que la psychiatrie s'est développée. Nous illustrerons la façon dont les psychiatres contemporains considèrent cette science de la pathologie en citant l'un d'entre eux qui divise l'histoire de la psychiatrie en trois époques (période descriptive, période épithétique et période thématique) et qui décrit ces périodes en ces termes:

Dans la période de la *psychiatrie descriptive*, il était courant de parler du psychiatre comme d'un «aliéniste», c'est-à-dire une personne s'occupant de comportements étranges (...).

Le *stade épithétique* de la psychiatrie (...) quand le psychiatre s'intéressait aux types «introverti», «renfermé», «schizoïde», etc. Ce sont des catégories qualificatives et l'attitude émotionnelle [du psychiatre] a fait de ces adjectifs des épithètes.

La *psychiatrie thématique* est un stade ultérieur. Il s'agit de l'étude des thèmes ou des problèmes qui sont importants pour le patient, aussi bien pendant la période de morbidité que pendant la période qui a précédé. Ces trois niveaux (descriptif, épithétique et thématique) sont tous pertinents et nécessaires aujourd'hui. Il arrive qu'on dédaigne les aspects descriptifs et épithétiques, mais chacun de ces trois niveaux est encore nécessaire.

Peut-être s'agit-il d'un vestige des périodes descriptive et épithétique, mais, dans l'ensemble, la terminologie de la psychiatrie est riche en mots qui décrivent l'indésirable et l'anormal et elle reste pauvre en termes pour décrire les états souhaitables et la santé. La

tendance à la spécialisation dans l'anormal est en train de se modifier dans différents pays de diverses façons; mais, pour le moment, nous parlons seulement de l'importance prise par l'anormalité et nous remarquons que, même au sein du milieu psychiatrique, les praticiens et les thérapeutes regrettent souvent [264] que leur spécialité soit une science de l'anormal. Ils préconisent vivement les uns et les autres la nécessité de l'étude du normal.

L'importance que la psychiatrie accorde à l'anormalité est dramatiquement ressentie par quiconque travaille dans des sciences voisines telles que la psychologie ou l'anthropologie. Nous qui travaillons dans les disciplines voisines, nous attendons des psychiatres une terminologie et des idées qui soient applicables dans nos domaines. En anthropologie, par exemple, on a tendance à emprunter le vocabulaire des diagnostics psychiatriques pour décrire les êtres humains des autres cultures. On décrit les Allemands comme «paranoïaques»; on diagnostique au sujet de la culture japonaise une insistance sur l'analité; la culture balinaise est d'une certaine façon reliée à la «schizophrénie»; et ainsi de suite.

Quoi qu'il en soit, pour le moment nous négligerons les impacts sur les autres sciences et nous nous intéresserons aux raisons pour lesquelles le langage de la psychiatrie insiste sur l'anormal et nous réfléchirons à ce que cela implique. D'abord, il y a la thérapie elle-même: le patient est différent – ou il se sent lui-même différent – du reste de la population; c'est pour remédier à cette différence qu'il consulte, ou bien pour devenir capable de la supporter. Mais ce seul fait ne serait pas suffisant pour déterminer la caractéristique dont nous parlons. Si, par exemple, il était efficace de parler de normalité au malade, le langage de la psychiatrie aurait certainement développé une terminologie riche pour ce type de thérapie éducative. Qu'il n'en ait pas été ainsi résulte de diverses circonstances: non seulement il est impossible de «dire [la vérité] au malade», mais également les psychiatres croient que l'état de santé vers lequel pourrait progresser un patient A aurait un caractère d'unicité qui ne concernerait que lui-même; et les états des patients B, C et D auraient chacun des possibilités spécifiques de progression et de développement. Le langage peut seulement traiter de phénomènes fréquents; jamais il ne peut nommer ce qui est unique et encore moins des développements individuels qui ont ce caractère d'unicité et des évolutions complexes qui font encore partie du futur. Il apparaîtrait que les phénomènes de la pathologie sont en réalité plus simples, plus généraux et plus répétitifs que ceux de la normalité et de la santé.

En outre, selon la théorie générale esquissée au précédent [265] chapitre, on doit considérer les organismes comme des entités autocorrectrices. Si cette hypothèse est correcte, alors un organisme a principalement besoin d'un type d'information: les données sur ses erreurs et sur les conditions qui, dans le monde extérieur, menacent sa survie ou provoquent son malaise. Quel que soit le domaine de la vie humaine pris en considération, il existe un riche vocabulaire pour décrire les appétits, les insatisfactions, les malaises, et ainsi de suite; il décrit aussi abondamment les moyens de corriger ces éléments. Mais, dans tous les secteurs de la vie, le vocabulaire manque, dans l'ensemble, de mots qui expriment les états de calme, de satisfaction et de détente; il manque de mots pour décrire des conditions satisfaisantes dans le monde extérieur. Une quantité de tournures et de métaphores servent à dire que l'on a chaud ou que l'on a froid, mais pour exprimer que la température du corps est juste ce qu'il faut, nous n'avons que peu de mots. Je me rappelle de façon frappante le plaisant choc culturel qu'occasionna ma découverte du mot balinaise *tis*, qui désigne cet état de la température du corps qui est juste ce qu'il faut, une sensation ni de chaud ni de froid, la sensation de douce détente qui fait suite à l'activité sexuelle [22].

Une particularité similaire dans l'analyse de l'indésirable, de la médiocrité, se manifeste aussi dans le domaine de l'esthétique. Il est beaucoup plus facile pour un critique d'art de dire ce qui est mauvais dans un tableau ou dans une composition musicale que d'exprimer ce qu'il apprécie ou qu'il admire. En effet, il se met souvent à bafouiller et à être incohérent quand il essaie de dire ce qu'il admire ou ce qui le réjouit.

Il est vrai que les êtres humains, outre qu'ils sont autocorrecteurs et qu'ils évitent les situations déplaisantes et pénibles, sont aussi à la recherche du plaisir – et nous parlerons ultérieurement de la place du plaisir dans la pensée psychiatrique. Pour le moment, observons que la psychiatrie cherche surtout à percevoir et décrire l'anormal et le non-souhaitable et que le vocabulaire technique est presque entièrement centré sur les aspects pathologiques. De nombreux psychiatres achèvent en fait leur formation sans être familiarisés avec certaines des notions fondamentales de la science apparentée mais non normative qu'est la psychologie.

En outre, deux tendances rendent la réflexion du psychiatre 266 sur le thème de la pathologie encore plus complexe, et même paradoxale:

- a. la tendance à douter de la réalité des «entités cliniques»;
- b. et la conviction que les symptômes du patient sont des indices de vitalité et de santé parce qu'ils représentent les efforts qu'il fait spontanément pour se guérir. Ce sont des tentatives de changement autocorrectif – aussi inepte que puisse paraître une telle autocorrection.

Nous citerons trois psychiatres pour montrer que l'intérêt majeur porté à l'entité clinique tend à se reporter sur les mécanismes de «défense».

Un analyste freudien déclare:

La nosologie de Freud est pauvre et [par exemple] l'hystérie n'apparaît pas comme une entité. Freud cherche plutôt à détecter une étiologie. Les symptômes (manifestes) que vous pouvez noter ne sont pas les critères, mais c'est de l'«hystérie» si ces symptômes trouvent leur origine dans une pulsion sexuelle de la petite enfance qui a été réprimée et si les défenses entraînent une fonction somatique sous une forme symbolique.

Et, en une autre occasion, le même analyste affirme:

Il n'existe pas quelque chose qui serait *une* maladie mentale. Il n'y a que des mécanismes de nature névrotique ou psychotique. La normalité englobe tous les mécanismes névrotiques et psychotiques. Si aucun d'entre eux n'est prédominant et s'ils sont tous sous le contrôle de l'individu, alors celui-ci est normal.

Selon un autre freudien:

La névrose exprime une tendance à répéter l'expérience et à maîtriser le stimulus par la répétition.

Et:

Si l'enfant est capable de faire face aux conditions et de maîtriser les événements traumatisants par la répétition, alors il est normal.

267

De même, un jungien minimise l'accent qui était mis sur l'entité clinique; mais, alors que les freudiens soulignent l'étiologie, il insiste, lui, sur le pronostic. Pour décrire l'entretien initial, il explique:

J'examine les aspects psychiatriques du cas (non pas les aspects typologiques), mais je ne les observe pas pour un diagnostic – plutôt pour un pronostic. Ce n'est pas une anamnèse mais une conversation et, en fonction des demandes du patient, je vois si je pense que je peux l'aider.

La question devient même encore plus complexe si l'on ajoute une dimension sociologique ou culturelle aux notions de pathologie. Par exemple, dans une discussion sur le problème de la délinquance, un analyste freudien affirme:

Je ne commencerais pas par la personne qui est «en faute», mais par les personnes qui définissent ce qu'est une faute. Nous devrions demander: «Pourquoi *qui* appelle cela un crime ?»

Cette interprétation de la psychiatrie comme science de la pathologie met en évidence le résultat de l'essai de comparaison entre l'épistémologie des psychiatres et celle des auteurs de ce livre. Ce que nous avons dit plus haut se ramène à ceci: l'une des caractéristiques de la psychiatrie, que les psychiatres reconnaissent et quelquefois déplorent, semble bien être une caractéristique prévisible lorsqu'on se place dans la perspective de notre épistémologie. En effet, si le processus de communication est, par essence, surtout un processus d'autocorrection; si, en raison de sa nature même, seuls des phénomènes répétitifs peuvent être traités, et si les phénomènes d'anormalité sont plus simples et plus répétitifs que les phénomènes singuliers, complexes et diversifiés de la santé – alors la position adoptée en psychiatrie est celle à laquelle on doit s'attendre.

Le seul élément inattendu est l'absence relative de terminologie et d'énoncés précis pour traiter des moyens instrumentaux de la thérapie. Les psychiatres sont à court de mots pour décrire la façon d'exécuter leur tâche. Très peu a été fait pour spécifier les astuces et les recettes de la thérapie. Effectivement, les jeunes internes en psychiatrie, [268] tout comme d'autres personnes qui se familiarisent avec la profession, se plaignent fréquemment que leurs enseignants ne peuvent pas leur dire ce qu'il faut faire.

En somme, c'est une science assez peu structurée en ce qui concerne ses façons d'opérer, une science dont l'axe théorique est le diagnostic d'anormalité, et qui analyse la dynamique normale dans des circonstances anormales. La dynamique des circonstances normales et des méthodes d'application des processus thérapeutiques a été relativement peu étudiée. Les exceptions à cet énoncé général doivent cependant être mentionnées.

En ce qui concerne la spécification des méthodes thérapeutiques, il faut noter que les principaux essais dans cette direction se rencontrent dans les écoles et les branches de la psychothérapie où le processus thérapeutique est envisagé comme proche d'un processus technologique. Comme nous l'avons indiqué plus haut, la pauvreté générale de la terminologie et des prescriptions pour définir des façons d'agir en psychothérapie provient

probablement en partie du manque de spécificité des objectifs que se fixe la thérapie. Mais l'idée que l'on ne peut pas décrire les buts de la vie, pas plus que la santé, est en soi une prémisse épistémologique. C'est une notion qui est certainement liée historiquement à l'origine européenne des principales écoles de la pensée psychiatrique. Les États-Unis sont notoirement le pays du «savoir-faire». La culture américaine souligne – presque comme si c'était un article de foi religieuse – l'idée que l'on peut définir des buts et que les moyens de les atteindre peuvent alors être clairement planifiés. En général, les Européens ont du mal à le croire; leurs objectifs se définissent par rapport à la normalité courante plutôt que par rapport à un résultat spécifique.

Les contacts culturels entre les États-Unis et l'Europe mènent à d'étranges mélanges et oppositions. Un psychiatre né en Europe raconte:

Il y a une sorte d'*opportunisme de la santé*. Après une thérapie réussie, le patient continue à utiliser cet opportunisme comme un test au sujet de ce qu'il veut faire, comme un test de valeurs.

269

Mais quand il entend l'expression l'«opportunisme de la santé», un freudien né aux États-Unis fait la grimace et explique qu'elle lui rappelle le titre d'un livre sur William Blake paru récemment, *The Politics of Vision*.

Nous éclaircirons peut-être ce problème de contact culturel en mentionnant, à l'intention des lecteurs américains, la remarque d'un Anglais sur la différence entre les mots «britannique» et «anglais». Au Royaume-Uni, il y a beaucoup de systèmes culturels: anglais, irlandais, écossais, gallois et de nombreux systèmes locaux moins importants. Ils sont politiquement tous mis dans le même sac sous le terme générique «britannique». Du fait de cet aspect politique, et parce que les complications locales des modèles s'estompent lorsqu'ils sont tous classés ensemble, le mot «britannique» en est arrivé à désigner une tournure d'esprit orientée vers des buts assez spécifiques, tandis que les termes régionaux renvoient à des visions du monde qui n'ont pas la même tonalité chauvine et expansionniste. Il semblerait que les contacts culturels – que ce soit en Grande-Bretagne ou bien dans le *melting pot* américain – poussent les êtres humains à s'orienter de plus en plus vers des objectifs limités et à ne plus chercher à perpétuer des modèles de comportement sophistiqués, recherche qui constituait auparavant une habitude plus enrichissante. Ainsi, le terme «britannique» désigne ce masque du sujet britannique tourné vers l'extérieur et sous lequel il paraît être un produit des contacts culturels; mais, derrière le masque de chaque «Britannique» – même le plus virulent –, il y a un Anglais ou un Irlandais ou un Écossais ou bien un habitant du Yorkshire dont les valeurs plus intimes s'enracinent dans les complexités de sa culture régionale particulière. En ce sens, tout le problème de l'orientation des objectifs dans la psychiatrie américaine est lié au conflit entre, d'une part, l'homme qui pratique des contacts culturels et se fixe des objectifs limités et, d'autre part, l'homme intact culturellement qui s'attache à des modèles sophistiqués de comportement.

Pour en revenir à l'univers psychiatrique, remarquons que les plus grands efforts effectués pour préciser les méthodes opératoires, au sein des variantes de la pratique psychiatrique, se sont développés aux États-Unis. Exemples: la thérapie «non directive» de Rogers, la narco-analyse, les techniques de l'hypnose de Milton Erickson, Brenman et Gill, etc. Et peut-être faudrait-il [270] mentionner l'apparition récente de la dianétique [78],

thérapie imaginée par un ingénieur en électronique qui tente de mettre le savoir-faire des ingénieurs à la disposition de la psychiatrie.

Dans tous ces développements, nous observons que les modèles de la culture américaine ont un impact sur des systèmes dont l'origine européenne est prépondérante. En fait, nous découvrons ici un profond conflit de valeurs et un conflit épistémologique – un conflit entre une vision du monde dans laquelle les valeurs suprêmes sont censées être complexes et ne peuvent être spécifiées, et une vision du monde selon laquelle, à n'importe quel moment, les valeurs humaines ultimes peuvent se préciser en fonction d'objectifs précis. Demain ce conflit devra se résoudre sans doute, mais on peut le rattacher à des tendances actuelles dans l'épistémologie de la psychiatrie.



LA RÉALITÉ

Nous pouvons ouvrir la discussion sur la réalité en citant la réponse d'un conférencier d'obédience freudienne à une question dans l'auditoire: «Oui, effectivement, je voulais y venir (...). En fait, je dois reprendre tout ce que j'ai dit». La notion de réalité est insaisissable parce que la vérité est toujours relative au contexte et le contexte est déterminé par les questions que nous nous posons au sujet des événements.

Inévitablement, le concept de réalité a une double face, ce qui fait que toute référence à la «réalité» est ambiguë. On ne peut jamais être tout à fait sûr que l'on se réfère au monde tel qu'il *est* ou bien au monde tel que nous le *voyons*. Cette ambiguïté affecte la pensée théorique en psychologie et en psychiatrie et affecte également les préceptes éthiques et moraux implicites ou explicites en thérapie. En fait, la seule façon de préserver quelque clarté dans le langage philosophique ou psychologique, c'est d'avoir conscience de cette inévitable ambiguïté. Et pourtant, il est difficile, voire impossible, d'imaginer une psychiatrie scientifique qui ne recourrait pas finalement à une certaine notion de la réalité.

271

Dans les grandes lignes, il y a cinq acceptions communes du terme «réalité» dans le langage psychiatrique.

1. Le mot «réalité» est utilisé pour désigner le monde extérieur tel que nous le percevons par nos sens. Lorsqu'il utilise le mot dans ce sens, celui qui parle suppose que les données sensorielles sont simples et crédibles; il occulte le fait que ces données doivent être interprétées selon des méthodes qui soient conformes à ses propres interprétations et à celles des autres. Dans ce sens, le terme «réalité» s'oppose à des mots tels que «imaginaire», d'une part, et «projection», d'autre part – ici, «imaginaire» renvoie à des productions du courant intérieur de la vie psychique et «projection» se réfère au résultat de la perception idiosyncrasique, particulièrement quand l'idiosyncrasie n'est pas reconnue. Les phrases qui suivent, et qui ont été prononcées par des psychiatres, illustrent cette utilisation du concept.
Un jungien:

La réalité implique une projection minimale.

Un freudien:

Le seul but de l'analyse est de clarifier ce que le patient perçoit – d'obtenir un changement dans sa perception.

Un autre psychiatre:

La perception des choses de l'extérieur peut être fausse. Ou on peut agir de travers. Ou bien le ressenti peut être mal perçu.

2. Le mot «réalité» est utilisé par certains psychiatres d'une manière qui semble, superficiellement, diamétralement opposée à celle décrite ci-dessus. Cela provient peut-être de la diffusion des habitudes de pensée relativistes (des théories comme, par exemple, celle de la «relativité culturelle» selon laquelle l'interprétation des mêmes événements sera probablement différente d'une culture à l'autre): des psychiatres [272] commencent à défendre l'idée que chaque individu a sa propre «réalité» qui est unique, son «univers privé». Un jungien:

Quand je regarde une lumière, je suppose que la «clarté» est au-dedans de moi – que je la projette sur la lampe.

Un autre jungien (parlant d'une patiente qui avait un grand talent créateur et à qui on avait proposé un important engagement artistique):

Elle a dit: «Mais cela ne me concerne pas. Je ne sais pas pourquoi ces choses m'arrivent à moi.» C'est exactement comme si elle n'avait rien à voir avec tout cela. Alors, bien sûr, elle ne trouve pas sa place. Elle fait beaucoup de choses, mais rien n'est réel nulle part. De sorte que son problème, d'un bout à l'autre, est de devenir adaptée – de découvrir ce qui arrive dans les relations humaines. Elle habite un univers mythologique où tous les événements sont des images platoniciennes de ce que, par exemple, pourraient être l'amitié ou l'amour.

3. Le mot «réalité» est utilisé d'une troisième façon qui, dans une certaine mesure, résout la contradiction entre la première et la seconde. Si un homme a une vision personnelle, idiosyncrasique, de lui-même et du monde dans lequel il vit, ce fait peut être considéré comme une partie de la «réalité». Il peut prendre conscience qu'il a cette perspective idiosyncrasique. Et, s'il en est conscient, il possède, *ipso facto*, plus d'information et se trouve donc dans une position plus favorable pour agir d'une façon mieux adaptée au monde dans lequel il vit, plus finalisée. Il peut, dans un certain sens, transcender la réalité unique qui est la sienne, puis agir en fonction d'une réalité plus abstraite d'un degré. Il peut corriger ses vues personnelles ou bien il peut «prendre en compte» que les autres ne voient pas le monde comme lui le voit. S'il admet les particularités de ses propres processus mentaux, un homme a plus de liberté pour corriger ces particularités. Nous pouvons voir là une théorie de la thérapie de l'*ajustement* – selon cette théorie, si un patient possède un mode d'interprétation [273] très spécial de la réalité, il ne changera jamais ses habitudes ou en tout cas ne le fera jamais immédiatement au cours du processus thérapeutique: au contraire, ses habitudes persisteront pendant qu'il acquiert de nouvelles habitudes. Peut-être acquerra-t-il l'habitude de jauger et d'évaluer chaque nouvelle conclusion à laquelle il parvient, ce qui l'aidera à corriger ses erreurs habituelles qu'il connaît bien.

Pour citer un exemple tiré de mon expérience personnelle, j'éprouve quelquefois l'impression d'être désorienté en sortant du métro et en arrivant dans la rue. J'ai la sensation intuitive d'être face au nord alors que, en fait, je suis face au sud. Si je suis mon intuition, j'observe bientôt que les numéros des rues indiquent que je me déplace dans la direction opposée à celle où je désire me rendre. La sensation intuitive demeure inchangée, mais je sais à présent que je suis en train de me tromper et je sais que, pour parvenir à ma destination, je n'ai qu'à faire le contraire de ce que me dicte mon intuition. Obéir à cette prémisse intellectuelle qui va à l'encontre de l'intuition suscite quelque anxiété, mais, au bout de quelques minutes, je constate que l'intuition s'est corrigée d'elle-même. Par analogie, il semblerait que, si le thérapeute et le malade agissent en conformité avec la théorie de l'ajustement, cela puisse conduire à des changements plus profonds dans la perception du patient – peut-être est-ce dû à une tendance de l'esprit à économiser et à raccourcir les cheminements de ses propres évaluations [187]; il annulerait ainsi à la fois sa propension initiale à la distorsion et son habitude ultérieure de correction. Pour illustrer cette conception de la réalité, nous citerons: Un jungien:

Le fait de savoir à quel type vous appartenez devrait vous conférer une sorte de liberté – le pouvoir de ne plus demeurer complètement prisonnier de ce type.

Un freudien:

Le diagnostic (...) à travers les symptômes, un regard sur la nature réelle de la maladie (...) C'est le domaine et l'obligation du médecin de diagnostiquer. C'est surtout pour le diagnostic que le patient va chez le médecin (...) Une [274] fois que le diagnostic est fait, le médecin est relativement inactif. La guérison dépend de la disposition du patient à affronter les exigences de la réalité telles qu'elles sont indiquées dans le diagnostic.

4. Le mot «réalité» est utilisé dans un quatrième sens qui n'est associé qu'indirectement et par inadvertance aux trois premiers. Ce sens apparaît généralement dans l'expression «principe de réalité», principe habituellement opposé au «principe de plaisir». Cela donne au mot «réalité» une coloration évaluative de contrainte ou de déplaisir. Ici, le terme «réalité» glisse de la référence à ce qui existe ou à ce qui est perçu et en vient à se référer à un monde de valeurs. Et le lien entre les trois premières acceptions et ce quatrième sens est peut-être en rapport avec la question soulevée dans le précédent chapitre, puisque, selon notre épistémologie, la perception et l'évaluation sont des notions étroitement imbriquées. En outre, le «principe de réalité» et le «principe de plaisir» semblent être en liaison avec la perspective temporelle. Un freudien pose le problème en ces termes:

La psyché naît quand l'enfant devient capable de différer ou d'inhiber la décharge, quand le bébé apprend à attendre ou commence à attendre, quand il réalise que des préparatifs sont en cours pour soulager ses tensions.

Et, ici encore, la même hypothèse – selon laquelle la «réalité» est en rapport avec des perspectives de temps plus éloignées plutôt qu'avec des plaisirs immédiats – est

implicite dans la citation suivante d'un freudien. Discutant des qualifications nécessaires à un analyste, il disait que le candidat «devait être en mesure d'envisager son travail de la même façon qu'il envisage un problème et être capable de renoncer aux gratifications qui sont potentielles dans toute relation entre deux personnes». De même, les psychiatres peuvent dire d'une action donnée qu'elle est motivée en fonction du plaisir (prélogique) ou en fonction de la réalité selon qu'elle conduit à une gratification immédiate ou différée; mais cette relation au temps n'est pas claire et n'est pas habituellement énoncée sous cette forme [275] tranchée. Après tout, la motivation peut provenir du désir de survie aussi bien que du plaisir ou de la souffrance; et les motivations de survie ressortissent au «principe de réalité»: elles sont peut-être le noyau même de ce principe. L'imbrication entre «survie» et «gratification différée» se comprend facilement puisque l'homme qui projette une gratification différée doit obligatoirement envisager de survivre beaucoup plus longtemps pour profiter de ce à quoi il aspire. Finalement, le chevauchement entre ces motivations de «réalité» et les usages du terme «réalité» qui renvoient à un univers perçu provient de la circonstance suivante: quiconque souhaite vivre longtemps et parvenir à des objectifs à long terme au sein d'une communauté humaine doit soit percevoir l'univers humain comme les autres le perçoivent, soit savoir comment ses propres perceptions diffèrent des leurs.

5. Le mot «réalité» est utilisé par opposition à des mots tels que «magie»; ici il y a une confusion considérable, due en partie à une définition de la «réalité» en termes pragmatiques au lieu qu'elle soit définie en termes objectifs ou épistémologiques. Un jungien nous a déclaré:

La réalité, c'est ce qui fonctionne – mais ça ne suffit pas. Même si, à la longue, rien d'autre ne marche que la réalité.

La difficulté survient parce qu'il est évident que la magie a certains effets, particulièrement chez celui qui la pratique; par conséquent, la magie ne peut être écartée ou ignorée comme élément de l'univers égocentrique. Et pourtant, la valeur que Freud a conférée à l'ego rationnel a placé cette entité sur un pinacle du haut duquel toute la «magie» de la vie humaine est parfois apparue comme irréaliste. Les extraits suivants d'une discussion à ce sujet entre plusieurs freudiens serviront d'illustration:

Premier freudien:

Les charlatans encouragent sciemment la pensée magique. Il nous faut distinguer entre un traitement rationnel qui est la tâche du psychanalyste et une guérison purement magique.

[276] Deuxième freudien:

Certes, la crédulité du patient est utilisée par le charlatan. Mais la *foi* aussi est normale et nécessaire – le sentiment d'être aimé et l'espoir que cet amour satisfera un besoin (...) Le psychanalyste travaille non pas rationnellement mais magiquement. La foi est un composant inévitable de la nature humaine et doit être utilisée.

Troisième freudien:

Pouvons-nous récuser la magie ? (...) Que savons-nous de l'effet du psychisme sur l'organisme ?

Deuxième freudien:

L'amour est une fonction préréaliste et prélogique – il ne repose pas sur la pensée égocentrique.

Premier freudien:

C'est une exigence de la réalité que l'amour existe en ce monde.

L'opinion de l'auteur sur ces questions a été esquissée au chapitre précédent. Je pense que certaines difficultés disparaissent si l'on dit que la foi est une acceptation de certaines propositions secondaires (*deutero-propositions*) dont la validité s'accroît *réellement* si nous les acceptons.



LES «SUBSTANCES» EN PSYCHIATRIE

L'un des imbroglios les plus remarquables qui aient marqué la pensée occidentale est celui qui a pris naissance à partir des mots «forme» et «substance» et cette confusion a eu des répercussions que l'on retrouve dans la théorie psychiatrique. Traditionnellement, pour le courant de pensée qui, en commençant avec Aristote, [277] s'est poursuivi jusqu'à nos jours en passant par saint Thomas d'Aquin, la «substance» est ce en quoi les qualités sont inhérentes, ce qui «sous-tend» ou est le support des qualités. Ainsi, lorsque nous disons que «le citron est jaune», cela implique que le jaune existe. Le jaune est donc, en quelque sorte, séparable de la «substance» du citron à laquelle il est cependant lié d'une certaine façon. Selon cette argumentation, la «substance» n'a elle-même aucune qualité (pas même la qualité de substantialité). C'est ainsi que, pour quelqu'un qui croit à la transsubstantiation dans le sacrement de la messe, il n'est pas gênant que le contenu du calice, après la transsubstantiation en sang, ne présente pas les caractéristiques physiques et chimiques du sang. Selon la croyance orthodoxe, seule la substance est changée, non les qualités.

Nous ne mettrons pas ici un terme à ces vieilles discussions, mais il est nécessaire d'indiquer quelle position nous prenons et, à partir de là, d'examiner comment les controverses traditionnelles sont implicites dans la pensée psychiatrique moderne.

Influencés par la pensée de Whitehead [178], nous inclinons à penser que les paradoxes de la «forme» et de la «substance» proviennent probablement de la relation sujet-prédicat. Si nous traduisions cette idée de Whitehead dans la terminologie de la théorie des communications, nous dirions que la relation sujet-prédicat est une prémisse ou une règle de la codification linguistique indo-européenne^u.

L'énoncé d'une telle prémisse ou d'une telle règle de codage [278] n'est pas de l'information sur la relation entre le «jaune» et la «substance» du citron; nous dirions plutôt que l'énoncé de la règle est de l'information sur la relation entre celui qui parle et le citron.

De ce point de vue, nous considérerions que tout le cycle des paradoxes forme-et-substance provient d'une confusion des niveaux d'abstraction. Un énoncé d'une règle de codage est à un niveau d'abstraction et un énoncé sur le citron est à un autre. Tirer de la forme linguistique des conclusions sur la relation entre le citron et sa couleur, c'est mélanger ces niveaux d'abstraction. Si, dans le langage, nous séparons les attributs de la substance, cela n'indique pas qu'une quelconque séparation ait «réellement» lieu.

Si nous nous tournons maintenant vers les psychiatres, nous constatons que les problèmes de substance ont été abordés par Freud et que, étant un intellectuel occidental du XIXe siècle, il n'a naturellement pas remis en cause les schémas de pensée traditionnels, aristotéliens et thomistes. Aux États-Unis, de nos jours, ce courant de pensée est moins en vogue; il est peut-être même sur le point de devenir incompréhensible pour les générations à venir. Les auteurs de ce livre ont, avec un certain nombre de psychiatres américains, assisté à une conférence sur l'histoire des idées freudiennes, donnée par un intellectuel d'Europe centrale. Le conférencier traitait de l'histoire de la notion de «libido». Il souligna que Freud avait dégagé ce concept après avoir étudié les biographies de plusieurs personnes en partant des constatations suivantes. Un individu adulte mène diverses activités, politiques, professionnelles, sociales, sexuelles, etc. On peut remonter à la source de ces activités et on peut montrer que celles d'aujourd'hui ont remplacé ou se sont développées à partir de celles qui les ont précédées. C'est ainsi qu'il est possible de tracer une sorte d'arbre généalogique des activités en remontant jusqu'à la petite enfance. Le conférencier affirma que le terme «sexualité», tel qu'il est utilisé par Freud, renvoyait d'une façon générale à toutes les activités de l'individu qui peuvent avoir pour origine le suçotement du pouce chez le petit enfant.

Freud a vu qu'un changement se produisait, que les activités se remplaçaient l'une l'autre tout au long de la vie; et il sentait qu'il était nécessaire de postuler l'existence de quelque chose de continu pour être en mesure de parler de changements. [279] Nous disons que le papier tournesol passe du bleu au rouge, et, pour pouvoir parler de ce changement, nous devons nous référer à un substantif – le papier ou la teinture – qui perdure à travers le changement ou, comme on dit, «subit» le changement, un élément qui en soi n'est ni rouge ni bleu mais au sein duquel l'évolution du rouge au bleu se produit. De la même façon, Freud a postulé la libido pour disposer d'un substantif qui puisse «subir» les changements qu'il observait dans la vie psychosexuelle.

Dans sa démarche intellectuelle, Freud a évidemment suivi passivement le mode de pensée aristotélien et thomiste. Ce qui est intéressant, c'est que l'auditoire, constitué de jeunes psychiatres américains, fut très étonné. Il est vrai que notre langage continue à véhiculer l'habitude de séparer le sujet du prédicat, la substance de l'attribut; mais, bien que cette habitude linguistique persiste, il semble que la pensée subtile qui a présidé aux premières postulations de la libido par Freud soit en partie dépassée.

On peut certainement regretter l'abandon d'une telle subtilité. La théorie de la substance, après tout, a contribué à maintenir des règles de codage justes, en soulignant le fait que toute attribution de forme ou de qualité était *seulement* une attribution. Faute d'une règle équivalente, les locuteurs tombent continuellement dans des erreurs sémantiques, et il n'est pas rare qu'ils finissent par se méfier totalement du langage. Prenons quelques exemples qui éclaireront ce que nous venons de dire.

Un freudien:

La généralisation de la métaphore tue toujours. Le Congrès, par exemple, est une institution éminemment intéressante, mais, si on la réduit à la terminologie que peut utiliser un anthropologue, par exemple, dans un diagramme reproduisant la structure de la famille américaine, il perd tout intérêt.

Un jungien:

Je ne m'y consacre pas [à l'anamnèse] d'une façon systématique. Beaucoup plus de choses viennent d'une manière progressive. C'est comme un personnage dans un roman, qui prend vie graduellement. Autrement, *ce n'est qu'un type*, un élément d'une typologie.

280

Un freudien:

La précision du compte rendu tue l'imagination. Je préférerais que vous ayez un compte rendu imaginaire de ce que j'ai dit.

Un freudien:

Plus je poursuis mon expérience en psychiatrie, plus je suis convaincu qu'il est impossible de traduire en mots ce que je fais.

Effectivement, les membres de la profession – et particulièrement les plus doués et les plus imaginatifs – passent une bonne partie de leur temps à se plaindre que «le littéral tue», et le progrès de leur science se trouve considérablement entravé par leur réticence à prendre des notes sur ce qui se passe en thérapie. Cette contestation de l'écrit est, nous semble-t-il, liée à des erreurs de codage et surtout à cette erreur qui met sur le même plan le message codé et ce à quoi il renvoie.

Si, selon l'expression de Korzybski, nous confondons la «carte» et le «territoire», alors, en effet, le cartographe a tué le territoire pour nous: il a détruit notre imagination et il nous a emprisonnés dans ses petits symboles sur le papier de telle sorte que jamais plus nous ne reverrons le paysage. Si nous croyons que l'institution complexe du Congrès est le diagramme conçu par un anthropologue, alors nous aurons naturellement à nous méfier de tous les diagrammes. Si, par contre, les règles du codage sont claires, et si le diagramme est considéré pour ce qu'il est, c'est-à-dire une tentative pour coder une idée qui est dans la tête d'un anthropologue, alors aucun mal n'a été fait.

Il semble que nous puissions prendre plusieurs positions. La position classique est celle de Freud: il a séparé la «substance» de ses attributs et en a fait une formule de codage. Ensuite, on trouve ceux qui confondent la carte et le territoire et qui aboutissent à toutes les erreurs d'un faux concret – ils traitent la libido comme une entité causale au lieu de la traiter comme une formule linguistique. Il y a aussi ceux qui protestent contre l'établissement de toute carte et contre toutes les tentatives de précision parce qu'ils refusent les erreurs de la seconde position. [281] Enfin, une quatrième position est possible qui accepterait comme de simples procédés les formules de codage telles que la séparation de la substance et de l'attribut.



ÉNERGIE ET QUANTIFICATION

Nous pouvons introduire ce sujet par une série de citations. Tous ces propos ont été tenus par des analystes freudiens.

L'énergie était un pseudo-concept. Il [Freud] pensait que ce devait être une sorte d'énergie, mais que cela pourrait évoquer aussi un certain positionnement dans le corps.

Freud a aussi un point de vue économique, qui définit la tendance à maintenir à un minimum les niveaux d'excitation (...) Des poussées soudaines doivent être pénibles.

Le matériel refoulé (...) est comme un corps étranger dans le psychisme et il exerce une pression en cherchant à se décharger (...) Il peut parvenir à s'exprimer sous une forme dérivée.

D'un point de vue neurophysiologique, une névrose exprime les efforts que fait une pulsion refoulée pour arriver à se décharger. C'est une irruption d'énergie à travers le mur qui sépare le conscient de l'inconscient.

C'est autour du concept d'énergie que Freud et ses adeptes ont construit des théories qu'ils ont eux-mêmes comparées aux théories économiques du XIXe siècle. Les fondements de la psychanalyse ont été posés à la même période scientifique que les fondements des théories économiques classiques et ils sont étroitement liés à la physique des années 1850. A cette période, le principe de la conservation de l'énergie (le premier principe de la thermodynamique), formulé par Mayer en 1840 et par Joule en 1845, dominait les courants de pensée orthodoxes. Le présent exposé n'a pas pour but de chercher dans quelle mesure les théories de la physique de l'époque ont contribué à déterminer [282] la formation des théories économiques et de la théorie psychanalytique. Nous remarquons seulement que, dans ces trois domaines, on rencontre des tendances similaires et, également, que des courants de pensée apparentés ont dominé en biologie à la même époque. Ils ont abouti à la théorie de la sélection naturelle ainsi qu'à d'autres idées, comme par exemple que le mâle serait surtout catabolique et la femelle anabolique.

Il est notoire également que les psychiatres ont ignoré tout le courant de pensée influencé par le second principe de la thermodynamique (Carnot 1824; Clausius 1850; Clerk Maxwell 1831-1879; Willard Gibbs 1876; Wiener, *Cybernetics*, 1948). Alors que le mot «énergie» est quotidiennement sur leurs lèvres, il est d'autant plus étonnant que l'«entropie» leur soit presque inconnue. S'ils avaient adopté la notion alternative de Freud, celle d'un «positionnement spatial» mentionnée dans la première des citations ci-dessus, l'état actuel de la théorie aurait peut-être été plus cohérent.

Nous ne désirons pas procéder dans le cadre de la présente étude à une critique de la théorie freudienne. Kubie, qui était lui-même un praticien freudien, l'a déjà fait [94]. Nous nous fixerons plutôt deux tâches: nous chercherons à tirer au clair les liens entre la formulation freudienne du système de l'énergie et la théorie générale de la communication proposée ici; et nous chercherons ensuite à comprendre les implications secondaires (*deutero-implications*) des théories freudiennes. En admettant que les freudiens et beaucoup d'autres psychiatres partagent encore ces façons de penser au XXe siècle [61], quelles en sont les conséquences pour leurs opérations thérapeutiques et leurs valeurs sociales ?

Les théories freudiennes de l'énergie ont quatre types de contenus principaux:

1. L'énergie psychique a un rapport avec (mais n'est pas synonyme) des notions telles que motivation, pulsion, but, désir, amour, haine, etc. La nature exacte de la relation entre l'énergie psychique et la motivation est floue, mais il semble que l'énergie psychique soit, au sens strict, une «substance» dont l'aspect phénoménal est la motivation. L'énergie psychique prend sa source dans les profondeurs du système instinctuel de la personnalité.
2. L'énergie psychique est indestructible. [283]
3. L'énergie psychique est protéenne: elle se transforme de sorte qu'un désir ou une haine qui n'ont pas été utilisés dans une direction pourront de façon prévisible s'exprimer phénoménalement dans quelque autre direction. La sublimation est un exemple de cette transformation de l'énergie.
4. L'énergie psychique est limitée en quantité et la quantité totale disponible dans un organisme donné est du même ordre de grandeur que la quantité dont l'organisme a besoin pour la motivation des multiples activités de la vie. Si, par exemple, l'organisme gaspille beaucoup d'énergie en conflit psychique, il en sera appauvri en conséquence.

Historiquement, Freud et les philosophes du XIXe siècle n'eurent connaissance d'aucun modèle physique d'où ils auraient pu tirer une formulation précise sur la nature d'une finalité. Ils ne sont pas parvenus à percevoir l'analogie formelle entre les caractéristiques autocorrectrices du milieu interne (ce que soutenait alors Claude Bernard) et les phénomènes autocorrecteurs du comportement adaptatif et intentionnel. En effet, les problèmes de téléologie non résolus ont déterminé l'importance de l'abîme qui, historiquement, existait alors entre les sciences naturelles et les sciences humaines. Il semble que les théories freudiennes de l'énergie aient tenté d'établir un pont au-dessus de cet abîme en empruntant à la physique le concept d'énergie et en assimilant partiellement cette notion à la motivation. (La théorie de la sélection naturelle constituait une autre tentative du même genre).

De nos jours, il existe de nombreux modèles physiques et biologiques qui présentent des caractéristiques autocorrectrices, notamment les servomécanismes [134], les systèmes écologiques [80], et les systèmes homéostatiques [37] – et nous savons beaucoup de choses sur le fonctionnement et sur les contraintes de ces modèles [153].

Tout le problème de la téléologie a par conséquent changé, et il est évident aujourd'hui qu'on parviendra probablement à jeter un pont entre les sciences naturelles et les sciences humaines à partir de la notion d'entropie et à partir du second principe de la thermodynamique plutôt qu'à partir de l'énergie et du premier principe [180]. Notre présent exposé sera par conséquent centré sur l'opposition qui existe entre un système de théories et d'actions dérivé de la conservation de l'énergie et un système reposant sur des considérations d'entropie. [284]

Nous partons de deux sortes d'oppositions.

Premièrement, l'énergie physique est indestructible. L'entropie négative (ou ordre) peut être créée (et l'est continuellement) par des entités finalisées et peut être détruite par ces entités ou par l'intrusion d'événements aléatoires.

Deuxièmement, l'énergie est une «substance» dont la quantité et les variations sont indépendantes des buts ou de l'état d'esprit de quelque organisme que ce soit (il y a toujours autant d'énergie présente dans un système physique donné, quels que soient nos désirs ou notre information). L'entropie négative, par contre, est une quantité synonyme d'information; elle est par conséquent déterminée, au moins en partie, par l'état d'esprit existant chez un certain être humain ou une autre entité finalisée. L'entropie représente un énoncé sur une relation entre une entité finalisée et un certain ensemble d'objets ou d'événements.

Ces deux différences, en se combinant, créent une profonde opposition entre les philosophies qui mettent l'accent uniquement sur l'énergie et celles qui soulignent l'importance de l'entropie en plus de l'énergie. Cette contradiction peut s'énoncer ainsi: si nous considérons l'homme uniquement en termes de conservation de l'énergie, l'image que nous nous ferons de sa situation ressemblera à celle d'une boule de billard; c'est le prototype du matérialisme fataliste du XIXe siècle. Si toutefois nous ajoutons l'idée d'entropie à la conservation de l'énergie (car l'homme est soumis au premier principe), notre tableau de l'homme devient celui d'un démon de Maxwell: il est capable dans une large mesure de trier des cartes dans un jeu et d'imposer son ordre à l'univers dans lequel il vit – cet ordre étant sa définition de l'entropie négative. Il est concevable qu'un tel homme puisse trier les isotopes de l'uranium pour contrôler des sources d'énergie bien au-delà de celles de son propre métabolisme. Ou bien il pourra peindre des tableaux, ou bien ordonner des sons musicaux pour en tirer du plaisir. Il existe, certes, des limites à ce qu'il peut faire. Il ne peut pas créer de machines à mouvement perpétuel et il est peu probable qu'il puisse faire sauter la banque du casino de Monte-Carlo. Mais, entre les limitations qui sont celles de sa propre ignorance (dans les jeux, il augmente délibérément sa propre ignorance en battant les cartes), celles de la conservation de l'énergie et de la matière et celles qui sont dues au fait qu'il n'a qu'un pouvoir limité de changer ses propres désirs et ses propres finalités, [285] l'homme de ce second tableau a les possibilités et les faiblesses d'un être humain. Il n'est pas passif: il est partie prenante dans son univers propre.

Cependant, l'image de l'homme-boule de billard ne symbolise pas correctement la philosophie de la vie selon Freud. En d'autres termes, les théories freudiennes ne se limitent pas strictement à considérer l'homme en fonction de la conservation de l'énergie – et, effectivement, pourquoi le devraient-elles ?

En réalité, il existe au moins trois idées qui modifient ce que serait l'image intolérablement restrictive de la boule de billard pour se rapprocher de quelque chose qui ressemblerait plus à une image de l'humanité.

Premièrement, l'énergie psychique est liée ou équivaut à la motivation et, en conséquence, des notions plus appropriées à l'étude de l'entropie et de la finalité sont introduites sous le couvert de cette mauvaise dénomination.

Deuxièmement, le concept de transformation de l'énergie, emprunté à la physique, est atténué pour donner l'idée que l'homme peut négocier dans ses échanges d'énergie.

Troisièmement, une série d'entéléchies (c'est-à-dire d'entités internes mythiques, finalisées, véritables démons de Maxwell) –le Ça, le Moi et le Surmoi (ou *animus* et *anima* de la théorie jungienne) – sont introduites dans le système théorique et plus ou moins personnifiées.

De ces trois façons d'humaniser le tableau, les deux premières sont nettement fallacieuses, mais les raisons pour humaniser l'image théorique de l'homme ont été de bonnes raisons. La seule métapsychologie qui pouvait légitimement être édifiée à partir de ce que Freud savait de la physique du XIXe siècle aurait été totalement destructrice de l'esprit humain, alors que ce qu'il a produit, bien que scientifiquement faible, a quand même été moins destructeur.

Bizarrement, bien que Freud ait été critiqué à de nombreuses reprises, pour avoir introduit des entéléchies dans son système théorique, il semble aujourd'hui que cela ait assez bien résolu temporairement le problème de la finalité qu'il n'était pas possible à l'époque de résoudre de façon plus définitive. La solution de Freud était bonne en ce sens qu'il est assez facile aujourd'hui de traduire ces entéléchies en notions plus modernes. Que le corps humain contienne de nombreux circuits interdépendants et [286] autocorrecteurs, nous le savons maintenant et nous connaissons la nature générale de ces circuits. Il est par conséquent facile d'imaginer à la place d'entités telles que le Ça, le Moi et le Surmoi d'autres réseaux plus complexes auto-optimisants et autocorrecteurs. Avec les métaphores énergétiques de Freud, cependant, on ne peut rien faire, sinon reconstruire presque totalement la théorie, en repartant des considérations sur l'entropie.

Ici, cependant, nous ne nous occupons que des implications des théories de l'énergie pour l'épistémologie. Nous nous demandons seulement comment ces théories, justes ou fausses, ont contribué à façonner les conceptions du psychiatre sur l'homme.

Une remarque d'un freudien orthodoxe, retranscrite mot pour mot, illustrera ce qui nous semble être une attitude générale. L'orateur était en train d'établir un critère pour distinguer «guérison magique» et «traitement rationnel» et il tirait ce critère de la proposition suivante qu'il considérait comme un postulat fondamental: «Vous ne pouvez pas atteindre un objectif sans dépenser une quantité adéquate d'énergie.»

Un tel postulat détermine toute une conception de la vie, et il vaut la peine d'examiner ses implications secondaires (*deutero-implications*) avec quelque attention. D'abord, ce postulat énonce un coût avec toutes les implications morales et économiques possibles de ce concept, y compris les notions d'économie et de gaspillage et l'idée que la dépense d'énergie n'est pas en elle-même agréable. En outre, à partir de cette conception d'un coût mesurable, le théoricien en vient forcément à une grotesque quantification réciproque, non seulement de l'«énergie» mais également de la valeur des objectifs qui devront être atteints grâce à la dépense d'énergie appropriée. Nous en arrivons ainsi à une philosophie de la vie et à un critère de la santé qui seraient tirés d'une mesure de la «productivité» au lieu de renvoyer à la «créativité». Nous aboutissons à un tableau de l'homme économique dans sa brutalité.

Il vaut la peine de mentionner également que, partant de la quantification et de l'économie de l'«énergie» les plus rudimentaires, les théoriciens prolongent naturellement la quantification à d'autres entités apparentées. Par exemple: «Il faut d'abord que le patient établisse un transfert positif et ce transfert positif est progressivement épuisé par les opérations de l'analyste.»

Mais on peut alléguer que ces tableaux quantitatifs sont vrais [287] et inévitables, et nous pouvons seulement répondre que c'est un tableau secondaire (*deutero-picture*) dont la validité dépend largement de la croyance de l'homme; et l'on peut démontrer avec d'autres

citations que cette croyance n'est pas nécessaire. Il y a, par exemple, le proverbe français «Pour faire des omelettes, il faut casser des œufs» [sic]. Cette idée, dans ses implications, est tout à fait différente du postulat du psychanalyste et se relie beaucoup plus étroitement aux considérations d'entropie. Le proverbe français implique que des modèles soient détruits pour que d'autres modèles puissent être créés et, dès que l'on fixe combien de modèles doivent disparaître, les notions de valeur, sèchement quantitatives, se volatilisent. Il faut encore que l'homme fasse des choix, et choisir A signifiera souvent la destruction ou la perte de B – mais, dans un monde de modèles, il ne peut pas y avoir de dénominateur commun, ni de mesure de valeur qui soit simple: il ne peut pas y avoir une économie psychique parallèle aux théories économiques du commerce du XIXe siècle.

Quant à la validité générale de ces théories de l'économie psychique, nous admettrons que de telles visions du monde peuvent être imposées aux gens par la matrice sociale dans laquelle ils vivent, et que ces gens apprendront secondairement (*will deütero-learn*), au moins en partie, à voir leur univers en ces termes. Cela n'est cependant pas une raison pour croire que ces théories ont une validité autre que «secondaire» (*a deütero-validity*). Il est improbable que l'homme diffère des autres animaux en ayant un système de valeurs spirituelles aussi grossièrement simplifié.

Finalement, il faut encore ajouter ceci: alors que les théories freudiennes de l'énergie tiennent une place tellement centrale que les freudiens s'y réfèrent comme à des postulats, il existe beaucoup d'autres questions annexes que même les plus orthodoxes aborderont en des termes impliquant des idées d'entropie. Au cours de la même conférence sur la «guérison magique» et le «traitement rationnel» dont nous avons tiré la citation sur l'énergie présentée plus haut, le conférencier a parlé des effets du diagnostic. Ses paroles méritent d'être répétées:

Le diagnostic (...) un regard à travers les symptômes, un regard sur la nature réelle de la maladie (...) c'est le domaine et l'obligation du médecin de diagnostiquer (...) c'est surtout pour le diagnostic que le patient [288] va chez le médecin et, une fois que le diagnostic est fait, le médecin est relativement inactif (...) La guérison dépend de la disposition du patient à affronter les exigences de la réalité, telles qu'elles sont indiquées dans le diagnostic.

Ici, comme dans toute évocation de thérapie intuitive (de l'*insight*), on présuppose que l'efficacité de la thérapie provient non pas de l'énergie, de forces, etc., mais de la communication. Ce qui est communiqué s'appelle diagnostic. Ce terme inclut en fait une grande variété d'informations à différents niveaux d'abstraction, et particulièrement d'informations sur ce que nous appelons ici les systèmes de codage du patient et du thérapeute. On dit que la thérapie dépend en partie de l'accroissement de l'information (c'est-à-dire de l'entropie négative).

Ainsi, la position freudienne – et la position des thérapeutes non freudiens a été fortement influencée par les freudiens – peut être synthétisée en un cocktail de formulations sur l'énergie, consciemment empruntées à la physique du XIXe siècle, et de formulations dans lesquelles les idées d'entropie sont implicites, bien qu'elles n'aient pas été tirées sciemment du second principe de la thermodynamique.



LA PSYCHIATRIE, SCIENCE RÉFLEXIVE

En physique, et partiellement en anthropologie et dans diverses sciences, entre autres notamment en histoire [42], on se rend compte maintenant qu'il faut inclure l'observateur et même le théoricien dans le système étudié. Les théories physiques et les travaux historiques sont tous deux des élaborations humaines; on ne peut donc les comprendre qu'en tant que produits d'une interaction entre les données et le chercheur, être humain qui vit à une certaine époque au sein d'une certaine culture. La question qui se pose ici est de savoir si la psychiatrie est aujourd'hui une science réflexive dans le sens où les psychiatres ont l'habitude de considérer que leurs théories et leurs pratiques sont l'œuvre [289] d'êtres humains et, en conséquence, matière à étudier du point de vue psychiatrique.

Les propos de bon nombre des psychiatres cités dans ce chapitre montrent qu'ils étudient de plus en plus leurs propres théories et actions d'un point de vue psychiatrique. Nous pourrions citer ici quatre opinions pour illustrer différents types de pensée réflexive.

Un jungien:

Les gens s'orientent effectivement d'eux-mêmes vers ses travaux [ceux de Jung] selon l'archétype culturel qui leur est naturel (religieux, esthétique, philosophique ou social). Mais l'analyste jungien est quelqu'un qui devrait avoir élaboré à travers cela une position véritablement psychologique (...) qui subordonne tous ces archétypes à la compréhension psychologique (...) Il serait régressif, à mon point de vue, de retomber dans une *Weltanschauung* [vision du monde] religieuse ou philosophique.

Un freudien:

La métapsychologie [est] la coordination de différents points de vue (dynamique, historique et économique).

Un médecin psychiatre:

Le premier devoir du thérapeute est de parvenir à être à l'aise. S'il est lui-même anxieux ou tendu, il ne peut pas faire de thérapie. Et cela est vrai même s'il contrôle son angoisse.

Un jungien:

Une analyse, c'est une relation personnelle à l'intérieur d'un cadre impersonnel.

Le sujet de la réflexivité est traité à la fin de notre tour d'horizon sur l'épistémologie en psychiatrie, parce que c'est dans ce domaine que les différentes tendances et les changements sont actuellement les plus évidents dans l'univers psychiatrique. La plus grande différence entre les théories psychiatriques d'hier [290] et les théories qui seront probablement celles de demain dépendra peut-être de la mesure dans laquelle les théoriciens considéreront leurs propres élaborations comme l'objet de l'étude psychiatrique.

La nature non réflexive de la théorie psychanalytique à ses débuts sera illustrée par ces propos d'un intellectuel européen qui faisait une conférence sur l'historique des idées de Freud. Il disait approximativement que Freud considérait la psychanalyse comme une

investigation de caractère historique – plus particulièrement une investigation sur l'histoire de la vie de l'analysé. L'analyste, à la fin de l'analyse, devrait avoir une connaissance parfaite des éléments significatifs et importants de l'histoire de la vie du malade depuis sa naissance jusqu'au moment où ce patient est entré en analyse.

Dans la discussion qui suivit l'exposé, le conférencier insista à nouveau sur le fait que l'histoire de la vie du patient telle qu'elle était étudiée par Freud se terminait au moment même de l'entrée en analyse et non pas à la fin. Et il convenait, lui qui parlait en analyste sagace, jetant à présent un regard d'historien vers le passé, que la théorie thérapeutique aurait pu progresser beaucoup plus rapidement si Freud avait considéré l'analyse elle-même comme une partie de la période étudiée. L'orateur était, lui, conscient de la nécessité de la réflexivité en psychiatrie et il savait que Freud avait adopté un point de vue différent. La psychanalyse a toujours souligné qu'elle était en étroite relation avec l'histoire, et il est donc intéressant de trouver un énoncé aussi éloquent de l'absence de réflexivité de la pensée psychanalytique à ses débuts. Aujourd'hui, par contre, c'est l'histoire elle-même, plus que toutes les autres sciences, qui a pris conscience de sa propre réflexivité.

La question n'est pas simple, parce que, quoique Freud – au moins au départ – ait pu adopter une position non réflexive, de nos jours au moins une certaine conscience de la nature réflexive de la science est devenue presque (sinon tout à fait) orthodoxe et il résulte de ce changement que toute l'épistémologie de la psychiatrie est en train de prendre une forme très différente. Même à l'époque de Freud, on s'est vite rendu compte que les tendances névrotiques de l'analyste constituaient un important ensemble de facteurs déterminants de la progression de toute analyse, ce qui, après tout, constitue le premier pas vers la reconnaissance de la réflexivité. Dès les premiers temps, on a [291] attendu de l'analyste, dans les cercles orthodoxes, qu'il se soumette à l'épreuve d'une analyse didactique, et les analystes les plus sérieux acceptent l'idée ou le sentiment que cette expérience de formation n'est jamais achevée. Pour eux, les expériences thérapeutiques, durant lesquelles ils jouent maintenant le rôle du thérapeute, constituent une partie centrale de leur propre évolution personnelle, continue, au cours de laquelle ils accomplissent ou subissent eux-mêmes des changements. Ils s'efforcent d'en être conscients et par conséquent ils arrivent à une connaissance réflexive du processus thérapeutique dans lequel ils ne sont pas seulement des manipulateurs mais des participants – à la fois actifs et passifs.

Ce ne sera pas le cas pour ceux des analystes qui considèrent qu'il ne leur incombe pas de perfectionner leur métier, mais seulement d'en user comme un instrument de travail utile et lucratif; mais il en existe une pléiade d'autres qui jugent que la profession analytique implique une continue auto-investigation et pour qui, en conséquence, une véritable séance d'analyse doit toujours être un travail réflexif. Il est probable que ceux-là considèrent la thérapie non pas comme un objectif qui peut être atteint, mais plutôt comme une habitude de vie continue, acquise en analyse didactique, mais poursuivie tout au long de leur carrière professionnelle.

Le fait que le psychiatre envisage la psychiatrie comme une science réflexive ou non déterminera les aspects les plus profonds de l'éthique et de la pratique de son activité – ou sera déterminé par ces aspects. Sa relation au patient, sa conception de l'interaction humaine, et son besoin de se défendre lui-même contre les attaques du patient seront différents selon que son amour-propre sera investi dans une image statique de lui-même comme professionnel formé dans un certain métier ou dans une image dynamique de lui-

même en constante évolution et en constante formation. Pour le thérapeute statique, la découverte de toute erreur qu'il peut faire sera une menace; pour celui qui est dynamique, la découverte de l'erreur est porteuse de la promesse de nouveaux progrès.

En présentant la psychiatrie comme une branche de la pathologie, nous avons indiqué qu'il y a un profond clivage entre ceux qui cherchent à atteindre des objectifs limités et immédiats et ceux qui veulent soutenir les développements des modèles qui 292 s'élaborent. Ici, en ce qui concerne la question de la réflexivité, nous avons une opposition du même ordre entre ceux qui sont prêts à considérer les processus thérapeutiques comme une relation de cause à effet unilatérale dans laquelle le thérapeute lui-même ne change pas pour l'essentiel et ceux pour qui la procédure thérapeutique implique un processus dynamique permanent chez le thérapeute lui-même. Et, bizarrement, ce sont ces derniers qui, dans l'ensemble, sont au diapason des théories épistémologiques les plus modernes et qui ont cours dans les autres sciences.



[1] La séparation entre sujet et attribut, et en général la notion de qualités séparables des substantifs, n'est pas une caractéristique obligatoire du langage et ne se trouve effectivement pas dans toutes les langues existantes. Par exemple, Dorothy Lee [96] explique que la langue de Trobriand n'a pas cette caractéristique. Elle n'a pas de mots que le docteur Lee considère comme des adjectifs: au lieu de cela, elle compte de multiples formes substantives hautement différenciées. C'est ainsi qu'il est possible au locuteur trobriandais de se passer des adjectifs «mûr» et «pas mûr» parce qu'il utilise un substantif pour l'«igname mûr» et un autre pour l'«igname pas mûr». En fait, non seulement il «se passe» de la forme adjectivale, mais même il ne pense pas en termes de qualités qu'il soit concevable de séparer des substantifs puisqu'il n'a pas l'idée de ce qu'est un adjectif. En latin également, il est impossible d'utiliser un verbe sans inclure dans le mot même qui dénote l'action une référence à l'agent. *Cogito* est traduit en français par «je pense», mais il est clair que l'on commet ici un abus: la relation indiquée entre la personne et l'acte de pensée est changée. «*Cogito ergo sum*», formule centrale pour l'épistémologie, ne peut être traduit que d'une façon approximative en langue française.



293



X - La convergence de la science et de la psychiatrie

Gregory Bateson

Tout ce qui a été dit au chapitre précédent des psychiatres, de leur culture et de leur façon de penser était en quelque sorte statique. De fait, nous avons remarqué que les psychiatres avaient certaines idées sur l'énergie, sur la contrainte et le contrôle, sur la réussite, sur la normalité, etc.; et que ces idées faisaient partie d'un système structuré. Mais nous avons négligé les éléments du temps et du changement. Notre tâche immédiate va maintenant être de rassembler ces remarques sur la pensée psychiatrique pour leur faire indiquer un changement général.

Nous proposons dans le présent chapitre la thèse suivante: un grand nombre de modifications sont en train de se produire peu à peu dans les façons de penser en psychiatrie et ces diverses modifications sont en corrélation, de telle sorte que, dans

l'ensemble, on peut reconnaître une tendance très large, quoique peu définie. En outre, nous montrerons que cette tendance est liée aux changements fondamentaux qui sont en train de se produire au sein de systèmes scientifiques et philosophiques actuels, plus rigoureux. En fait, il semble que s'esquisse une convergence entre la psychiatrie et les sciences mathématiques, les sciences naturelles et les sciences appliquées. Nombreux sont ceux qui, contribuant à ces changements – en tant que théoriciens des sciences naturelles ou de la psychiatrie –, sentent qu'il y a un profond fossé entre ces deux disciplines. Mais nous prétendons ici que, en dépit de la grande distance qui les sépare, un processus de convergence est en train de se dérouler. Les théoriciens des deux disciplines sont en effet confrontés aux mêmes phénomènes de communication et d'interaction. [294]

Lorsque nous faisons état d'un changement, il nous est évidemment difficile d'affirmer avec certitude quelles tendances l'emporteront dans l'évolution actuelle des opinions. Les idées que nous-mêmes mettons en avant dans ce livre se trouvent en concurrence avec d'autres pour survivre; et nous, qui sommes entrés dans la compétition, nous ne sommes nullement en position de prévoir quel est le cheval qui va gagner. De plus, nous ne sommes que des humains et, comme tels, nous prédirions inévitablement que notre position théorique est celle vers laquelle la pensée psychiatrique américaine évoluera.

Cependant, il y a des données que l'on peut examiner d'un œil un peu moins partisan. Par exemple, nous pouvons nous demander quels sont les éléments de la pensée psychiatrique contre lesquels les psychiatres semblent protester aujourd'hui. Il nous est impossible de sortir du jeu et de faire un bond dans l'avenir pour dire dans quelle direction se développeront les nouvelles idées et les nouveaux systèmes, mais il est possible de voir quelles idées les psychiatres sont en train de rejeter. Le mieux, pour indiquer quelle direction ils vont prendre, c'est d'indiquer de quoi ils s'éloignent progressivement.

Il faut rappeler que les gens en général – et les psychiatres ne font pas exception – sont beaucoup moins clairs au sujet des pensées nouvelles qu'ils s'efforcent d'acquérir qu'ils ne le sont au sujet des idées anciennes dont ils aimeraient se débarrasser.

C'est pourquoi nous présentons la série de tableaux A, B et C qui énumèrent les points que de nombreux psychiatres contestent actuellement; puis, essayant de nous projeter dans l'avenir, nous mentionnons à côté de chaque point de la liste une notion opposée, pour indiquer une direction vers laquelle l'évolution tend peut-être. Nous soulignons cependant que la liste des positions dont la pensée psychiatrique se détache peu à peu est probablement plus exacte que la liste des tendances positives qui, après tout, sont déduites de la première. En somme, ce tableau est donc une liste d'importants foyers de controverses, dans le domaine de la psychiatrie, présentés sous forme de polarités. En face de chaque thème controversé, les idées plus nouvelles sont énumérées dans la colonne de droite, de sorte que cette colonne présente notre conjecture sur l'évolution probable de l'opinion générale. (Nous ne voudrions cependant pas écarter à la légère la possibilité [295] d'une synthèse hégélienne entre les nouvelles idées et les anciennes).

Le seul fait de dresser une telle liste nous démontre d'ailleurs que les changements ne peuvent pas réellement être considérés comme des éléments séparables. Si le lecteur en doute, nous l'invitons à établir sa propre liste de foyers de changement. Il constatera qu'une sorte de pont, plus abstrait, existe entre chaque paire d'éléments de sa liste et que, par conséquent, il est forcé d'adopter un système quelconque de classement de ces éléments. En

outre, il trouvera que beaucoup d'autres classements sont possibles parce que ces éléments font partie d'un tout complexe d'interconnexions.

Nos tableaux montrent l'une des façons de classer approximativement les éléments apparentés. Dans le tableau A sont énumérés les changements qui paraissent indiquer un agrandissement des *Gestalten* étudiées. Dans le tableau B, on trouve les tendances spécifiquement liées aux découvertes formelles des philosophes, des mathématiciens et des ingénieurs qui ont abordé les problèmes de communication. Le tableau C dresse la liste des tendances que nous décrirons comme «humanistes» – c'est-à-dire des foyers de controverses dans lesquels les tenants des idées récentes contestent toute réduction de l'individu à une dimension matérialiste ou purement biologique.

Sans doute, tous les points que nous énumérons font-ils partie d'une révolte générale contre le scientisme du XIXe siècle avec ses idées de réductionnisme, de contrôle, de formules manipulatoires, etc. De plus, il semble que cette révolte se produise à la fois chez les humanistes et chez les savants des sciences formelles et les philosophes qui s'intéressent aux problèmes de communication.

Il semble que, pour tous les points du tableau A, qui énumère les agrandissements successifs de la *Gestalt*, les humanistes comme les ingénieurs seront d'accord sur la direction dans laquelle un changement de la pensée serait souhaitable.

Les humanistes souhaitent l'augmentation des dimensions et de l'importance de la *Gestalt* parce qu'il y a là comme un écho de liberté: certaines données toutes faites et dépersonnalisées lorsqu'on les observe comme les éléments d'une petite *Gestalt* [296] prennent une apparence de vie, de dynamisme et de liberté quand elles sont analysées comme parties intégrantes de totalités plus vastes.

TABLEAU A. - Changements de la pensée psychiatrique caractérisés par des *Gestalten* de plus en plus grandes

Ce dont la pensée psychiatrique a tendance à s'écarter

Intérêt centré sur des *Gestalten* de petite dimension.

Intérêt pour les recherches structurales synchroniques.

Focalisation sur des parties.

Focalisation sur des organes ou des systèmes d'organes à la fois dans le diagnostic et dans la thérapie.

Position déterminée par l'idée que des approches et des disciplines diverses s'excluent mutuellement, (par ex., «organique» opposé à «fonctionnel», etc.).

Centrage sur l'individu.

Centrage sur des systèmes extérieurs à l'observateur.

Position qui ignore la matrice sociale.

Position qui considère que les théories sont «objectives».

Ce vers quoi tend la pensée psychiatrique

Intérêt porté à des *Gestalten* plus grandes.

La *Gestalt* étudiée est agrandie par l'adjonction de la dimension temporelle.

Intérêt pour les processus et les indications diachroniques.

Focalisation sur des totalités.

Focalisation sur l'organisme considéré comme un tout, comme en médecine psychosomatique.

Position modifiée par des approches interdisciplinaires et combinées.

Centrage sur l'interaction.

Centrage sur des systèmes dans lesquels l'observateur est inclus [15; 42; 43; 130; 131; 22; 25; 113; 120].

Position qui met l'accent sur la matrice sociale et la culture.

Position réflexive. La *Gestalt* est agrandie non seulement par l'inclusion de l'observateur mais aussi du théoricien et de ses biais culturels et

Effort pour parvenir à des théories absolues.

psychologiques [15; 42; 43; 130].

Effort pour se limiter à construire des théories relativistes.

297

TABLEAU B. - Changements particulièrement liés aux progrès de la méthodologie scientifique, de la philosophie formelle et de l'ingénierie de la communication

Ce dont la pensée psychiatrique tend à s'éloigner

Explication en termes de substances aristotéliennes.

Manipulation floue, additive et soustractive, de substances et de variables explicatives, ignorant souvent la règle des dimensions.

Tendance à isoler des variables.

Accent mis sur des variables quantitatives.

Insistance sur le premier principe de la thermodynamique et l'économie énergétique.

Études des systèmes énergétiques clos.

Etude de chaînes causales linéaires.

Recherche de systèmes logiques clos.

Ce vers quoi tend la pensée psychiatrique

Description en fonction de variables galiléennes telles qu'elles ont été définies par Lewin [97].

Manipulation formelle de variables par multiplication et par des opérations plus complexes.

Tentatives de reconnaître des constellations de variables interdépendantes. A ce stade commencent à converger les façons de penser des ingénieurs et des psychologues de la «forme» {*Gestalt*}.

Accents mis sur des variables pro-positionnelles, des modèles et des réseaux de causalité.

Insistance sur le second principe de la thermodynamique et l'entropie négative qui est assimilée à l'information.

Étude des systèmes énergétiques ouverts – c'est-à-dire relais, cellules, organismes et ensembles modélisés de ces systèmes.

Étude de chaînes causales circulaires et réticulées à l'intérieur desquelles les groupements linéaires ne sont considérés que comme des arcs de circuits plus vastes.

Découverte qu'aucun système de cette sorte ne peut être construit sans contradiction.

298

TABLEAU C. - Changements particulièrement liés à l'orientation humaniste

Ce dont la pensée psychiatrique tend à s'éloigner

Valorisation et recherche de contrôles, de formules, de méthodes de manipulation planifiées, de coercition, etc. Explications en termes de déterminisme causal.

Tentatives pour élaborer des systèmes d'explication clos.

Ce vers quoi tend la pensée psychiatrique

Valorisation de la spontanéité, de l'interaction non planifiée, etc.

Préférence pour l'indéterminisme philosophique, etc. Crainte de tout système «préfabriqué» qui pourrait être considéré comme mécaniciste.

Même si l'on agrandit à l'extrême la *Gestalt* pour y inclure tout l'univers perceptible, le penseur peut envisager un monisme mystique et peut s'identifier lui-même comme une partie vivante d'une totalité quasi vivante.

Pour des raisons entièrement différentes, le savant qui s'occupe de sciences formelles a tendance également à préférer des *Gestalten* plus grandes. Il ne les recherche pas par goût (à moins qu'il n'ait lui-même des penchants au mysticisme), puisque l'esprit même de sa profession le pousse à réduire les *Gestalten* à la plus petite complexité, qui lui procurera ce qu'il considère comme une compréhension (*insight*) suffisante. Son habitude d'utiliser la règle de parcimonie ? et le rasoir d'Ockham le prédispose à garder les *Gestalten* petites. Mais, s'il s'est convaincu, à l'encontre de ses préférences professionnelles, qu'il est nécessaire de penser en fonction d'unités plus grandes et plus complexes, il insistera sur cette nécessité. Il faut d'abord que la doctrine des *Gestalten* plus grandes s'impose à lui par ses découvertes, mais, dès lors, il partagera avec l'humaniste les préférences pour les grandes *Gestalten*. L'ingénieur ou le scientifique insisteront sur ces grandes unités parce qu'ils attachent de l'importance à la clarté et à l'exhaustivité de l'explication; l'humaniste, lui, parce qu'il apprécie la vie et ses complexités.

Une étonnante convergence est en train de se produire, une convergence qui rassemble d'étranges compagnons de route. Le scientisme du XIXe siècle est [299] apparemment le facteur qui a stimulé deux mouvements: celui des humanistes est survenu en dehors de la subculture des professionnels des sciences naturelles et ce mouvement a contesté les formules de causalité «à l'em-porte-pièce» des naturalistes de la génération précédente. L'autre mouvement (celui des sciences formalisées) est survenu au sein de la subculture des sciences de la nature où cela a été un mouvement imposé aux scientifiques par leurs données mêmes. Le physicien s'est aperçu qu'il ne pouvait comprendre les données que s'il réalisait qu'il les recueillait par ses propres activités, et que celles-ci interféraient dans une certaine mesure avec le monde extérieur qu'il était en train d'étudier. C'est pourquoi il a été obligé d'inclure l'observateur à l'intérieur du système étudié. De même, il a découvert qu'il pouvait comprendre ses propres idées seulement s'il acceptait le fait qu'elles étaient siennes, et donc en partie déterminées par la culture et l'époque dans lesquelles il vivait. Dès lors, il était forcé d'admettre la nature réflexive de ses constructions théoriques – c'est-à-dire qu'il lui fallait inclure le théoricien comme observateur au sein même du système étudié.

L'insistance de Sullivan sur les phénomènes d'interaction illustre bien l'évolution vers de grandes *Gestalten* et la nécessité de ce changement à la fois pour des raisons humanistes et formelles [120; 160]. Cette insistance est manifestement un élément dont se sert l'homme pour se défendre contre la pensée plus ancienne, plus mécaniste, qui le voyait si lourdement déterminé par sa structure psychologique interne que l'on aurait pu facilement le manipuler en appuyant sur les boutons appropriés. Cette doctrine limitait l'entretien thérapeutique à un processus à sens unique avec le patient maintenu dans un rôle relativement passif. La doctrine de Sullivan place l'entretien thérapeutique à un niveau humain et le définit comme une rencontre significative entre deux êtres humains. Le rôle du thérapeute ne doit plus être déshumanisé en fonction de buts définis qu'il se propose d'atteindre; et le rôle du patient n'est plus déshumanisé en tant qu'objet à manipuler. L'insistance de Sullivan sur l'interaction est donc un énoncé métacommunicant sur la valeur qu'il faut attribuer à l'homme et aux relations humaines. C'est une correction humaniste de la vieille tendance manipulatrice.

Si, d'autre part, on regarde la même doctrine sullivanienne de l'interaction avec les 300 yeux d'un mathématicien ou d'un technicien des réseaux, on trouve qu'elle est précisément la théorie qui s'avère adéquate quand on prend en compte le fait que le système de deux personnes a une circularité 147. Du point de vue formel, aucun système interactif ne peut être totalement déterminé par une de ses parties uniquement, quelle que soit cette partie; aucune personne ne peut manipuler l'autre efficacement. En fait, non seulement l'humanisme, mais aussi la rigoureuse théorie de la communication conduisent à une même conclusion: les problèmes sont ceux de l'interaction tout autant que ceux des structures internes. Si la thérapie consiste à corriger un codage faux ou idiosyncrasique, nous retrouvons encore l'importance de l'interaction mais nous y arrivons cette fois grâce à la rigoureuse théorie des communications, plutôt que par la simple conscience du fait que «l'homme est humain».

Un autre exemple illustre comment l'approche humaniste et l'approche des théories de l'information et des systèmes coïncident partiellement dans ce qu'elles tentent de dire: c'est le contraste entre les attitudes de Jung et de Freud envers les composants inconscients de la personnalité qui nous fournira cet exemple. On peut résumer l'attitude freudienne par la fameuse citation: «*Wo Es ist, soll Ich werden*»^[1]. Quant à la position jungienne, elle est vague, mais elle semble souligner que l'on ne peut atteindre la plénitude de la vie que si l'on accepte le fait que la plupart des processus mentaux sont nécessairement inconscients et qu'il faut vivre avec. Les deux écoles, pareillement, commencent par reconnaître l'inconscient; elles supposent que, dans la vie mentale du patient avant la thérapie, les composants inconscients sont des corps étrangers dans le courant de la vie psychique. L'ambition freudienne de substituer le Moi au Ça ou d'inclure le Ça dans le domaine du Moi semble aux jungiens une anomalie, comme s'ils plaidaient en faveur d'un contrôle manipulateur et conscient de ces «corps étrangers». En réponse à cela, ils préconiseraient simplement d'accepter – et même d'accepter joyeusement – le fait que le corps étranger, toujours et inévitablement inconscient, fait réellement partie du Soi et que le Soi en est partie, 301 l'inconscient collectif étant, dans un certain sens, plus grand que le Soi.

Ce contraste entre les deux écoles, dans leur façon d'évaluer l'inconscient, fait apparaître que le jungien est moins clair, plus mystique et en même temps plus humaniste. Tandis que, au contraire, le freudien, à première vue, apparaît plus précis, scientifique et matérialiste. Si l'on voulait caricaturer, on pourrait décrire les freudiens comme froids, objectifs et même pragmatiques, tandis que les jungiens apparaîtraient comme des enfants de la nature, aux yeux ingénus, tout de douceur et de lumière (et c'est à peu près ainsi que les freudiens les voient).

Mais, lorsqu'on pose la question du statut des processus inconscients en termes de «technicité», il apparaît que les lois formelles des systèmes sont conformes à la position jungienne plutôt qu'à celle de Freud. Les ingénieurs, certes, ne montrent pas un tel enthousiasme (à l'exception peut-être des dianéticiens), mais ils nous diront tout simplement qu'aucune partie d'un système circulaire ou réticulé ne peut être dominée par – ou incluse dans – une autre partie parce que les éléments du système sont eux-mêmes interactifs. Ils considèrent que la citation de Freud est elle-même un rêve, et, en réponse à tout rêve ambitieux d'agrandir soit le domaine du Soi, soit celui de l'inconscient, ils pourraient recourir à l'analogie simpliste de l'iceberg: la partie d'un iceberg qui s'élève au-dessus du niveau de la mer ne peut pas être augmentée en ajoutant de la glace à son sommet. De même, pour la conscience, les techniciens diront que, si ce phénomène doit être considéré comme la fonction d'une certaine partie de l'appareil mental dans lequel sont

centralisés des rapports provenant d'autres parties, alors le contenu informationnel de cette conscience ne peut jamais être qu'une modeste fraction d'une activité mentale totale.

Ils allégueront que, pour chaque adjonction (accroissement 1) à l'appareil de la conscience, un apport additionnel beaucoup plus grand (accroissement 2) sera nécessaire si l'on veut que les activités de l'accroissement 1 deviennent conscientes; et un nouvel accroissement de plus sera nécessaire si l'on veut que les activités de l'accroissement 2 soient également rapportées à la conscience, et ainsi de suite.

En outre, les circularités de la théorie jungienne, que Jung et d'autres ont enrichies de références à la *mandala* du Tibet et à [302] la Fleur d'or du mysticisme chinois (forme d'argument qui est littéraire, artistique, mystique ou humaniste plutôt que rigoureuse), ces circularités se placeront à côté des formulations de la théorie de la communication comme énoncés assez directs – c'est-à-dire très légèrement symboliques – sur les processus qui sont supposés se produire dans la communication intrapersonnelle et interpersonnelle.

Ainsi parvenons-nous à nouveau à une position curieuse et inattendue: bien qu'il y ait de nombreuses querelles non encore réglées entre les «ingénieurs» partisans des systèmes formels, d'une part, et les humanistes, d'autre part, il existe une plate-forme commune entre les approches de ces deux groupes. Bien plus, cette plate-forme s'étend à des sujets qui provoquent des réactions violentes. Chez les psychiatres humanistes, l'agression du psychisme que constitue une thérapie par électrochocs ou par des procédés chirurgicaux tels que la lobotomie est considérée comme brutale et potentiellement destructrice. L'attitude humaniste envers ces façons de faire peut se résumer en un mot: l'horreur. Mais l'horreur qu'expriment les humanistes n'est pas moindre que celle qu'expriment les savants et les techniciens qui voient dans ces opérations une pagaille aveugle et stupide, la destruction de la précieuse entropie négative de l'organisme. L'un d'entre eux m'a fait une fois amèrement remarquer: «Je suppose qu'un patient lobotomisé ne serait pas gêné de travailler à la bombe atomique».

A partir de ce qui a été dit jusqu'à maintenant, il semblerait que l'on puisse examiner les opinions et les façons de penser de n'importe quel individu donné, puis formuler un jugement quantitatif quant à sa position entre les deux pôles extrêmes du scientisme du XIXe siècle d'une part et la théorie de la communication interactive d'autre part. Mais, en fait, cela est impossible. Si nous tentons ce genre de diagnostic individuel des savants, nous trouvons que chacun a une gamme très complexe d'idées et exprime des points de vue qui le placeraient, par exemple, en pointe par rapport à l'opinion générale (par exemple en considérant le processus thérapeutique comme une interaction), alors que, dans un autre domaine, il se cramponnera à des positions caractéristiques du XIXe siècle (par exemple en ce qui concerne l'économie de l'énergie psychique).

Il faut rappeler, après tout, que la position plus récente, dans [303] son ensemble, ne s'est pas encore décristallisée et que, dans leur forme extrême, les nouvelles idées sembleraient menacer les bases mêmes de la communication en réduisant le monde entier à un flux héraclitéen. Il est en effet courant de trouver quelqu'un qui a des idées arrêtées et conservatrices, d'après lesquelles il émettra des affirmations caractéristiques de la pensée du XIXe siècle; mais, lorsque cette même personne sera rassurée quant à ses idées, elle se lancera peut-être dans l'exploration de notions moins rigides dans d'autres domaines de la théorie. Il n'y a probablement aucun système, ni individuel, ni philosophique, qui soit «moderne» de façon conséquente et totale sur ces questions, et cette généralisation

s'applique aussi bien aux humanistes qu'aux scientifiques qui travaillent à partir de systèmes formels.

Mais il ne suffit pas de dire que les humanistes et les scientifiques des sciences «pures» sont semblables en ce sens qu'ils recherchent des *Gestalten* plus grandes et qu'ils trouvent difficile ou impossible de le faire d'une façon constante. Il est nécessaire également de demander tant à l'humaniste qu'au scientifique s'ils sont l'un et l'autre en train d'utiliser des *Gestalten* plus grandes de la même façon et dans la même mesure. On peut examiner cette question à l'aide d'un exemple.

Imaginons quatre personnes dans un bois. Premièrement, un bûcheron avec une hache, en train de couper un arbre. C'est un homme qualifié, mais ses pensées ne sont pas encombrées par des investigations épistémologiques ou scientifiques complexes. Deuxièmement, un savant du XIXe siècle. Troisièmement, un humaniste – ce peut être un artiste ou un poète. Et, quatrièmement, un scientifique de la plus moderne variété des partisans des théories des rétroactions.

Eh bien, demandons-nous un moment en quoi les trois penseurs professionnels peuvent contribuer à la connaissance et à la compréhension de l'activité du bûcheron.

Le savant du XIXe siècle proposera des formules pour décrire d'une façon fictive et simplifiée la pénétration du tranchant d'une hache, également amplifiée et fictive, de masse m , se déplaçant à une vitesse v ; etc. Il nous donnera les trajectoires de copeaux fictifs (peut-être sphériques) volant dans une atmosphère simplifiée. Il se peut même qu'il nous donne des formules reliant certaines des variables de l'activité musculaire du bûcheron. Et ainsi de suite. Il ne dira [304] que peu de choses sur lui-même – sauf laisser entendre par sa réticence même qu'il n'est pas décidé à prêter attention à sa propre personne.

L'humaniste, en revanche, qu'il soit artiste ou poète, nous dira beaucoup de choses au sujet de lui-même. Il peut aussi inclure l'observateur dans le système étudié, et en arriver à un point tel que le bûcheron lui-même soit exclu, ainsi que la scène dans la forêt. Dans un cas extrême (mais qui n'est pas rare), il se pourrait que l'humaniste soit obscurément touché par la façon dont le bûcheron parvient à résoudre le contraste entre la force et la précision de ses mouvements. Et la résolution de cette contradiction – ressentie plutôt que perçue consciemment – pourrait susciter la création d'une forme musicale ou d'une autre forme abstraite dans laquelle la force et la précision de l'artiste s'exerceraient et se combineraient également. L'opposition serait ainsi résolue à deux niveaux.

Dans ce cas l'objet créé (poème, peinture ou musique) véhiculera d'importants messages secondaires (*deutero-messages*). Il pourra ainsi enrichir l'expérience des personnes que cela touche parce que ces messages secondaires sont d'une manière ou d'une autre fabriqués à partir de la chose créée elle-même. L'artiste aura dit quelque chose d'obscurément vrai au sujet d'un certain nombre de relations – de la relation entre le bûcheron et sa hache, de la relation entre lui-même et le bûcheron, de la relation entre lui-même et son instrument ou moyen d'expression ainsi que de la relation entre lui-même et son public. L'insistance humaniste pour que l'on agrandisse la *Gestalt* jusqu'à inclure l'observateur conduit ainsi à des formulations qui concernent l'esprit humain. Mais l'humaniste, fût-il artiste ou même poète, sera incapable de dire en quoi consiste ce qu'il a dit.

Le scientifique orienté vers la circularité, de son côté, partira du point où son prédécesseur du XIXe siècle s'est arrêté. Il acceptera les formules qui décrivent la

pénétration de la hache et le vol des copeaux ainsi que l'activité musculaire du bûcheron et, au-delà de ces formules, il continuera à tenter de donner un tableau plus complet. Il découvrira, par exemple, que, tout à fait indépendamment de ce que contiennent ces formules, les coups de la hache forment une série complexe, chaque coup séparé étant partiellement déterminé par l'état du tronc de l'arbre à la suite des coups précédents. L'examen de cette série le conduira à des problèmes très difficiles qu'il ne peut pas [305] écarter, comme s'ils avaient été résolus, même sur le plan des principes, par les formules du XIXe siècle. En étudiant ces problèmes, il se trouvera obligé d'inclure dans sa description les caractéristiques et particulièrement les caractéristiques intentionnelles du bûcheron. Parmi celles-ci, il y aura des éléments tels que la relation entre la force et la précision qui, avec beaucoup d'autres, auraient pu aussi toucher l'humaniste ou l'artiste.

C'est ici que la ressemblance entre le scientifique qui travaille à partir des systèmes formels et l'humaniste pourrait paraître maximale pour rediminuer ensuite. Ce que le chercheur fera de la relation entre la force et la précision ne ressemble pas du tout à la synthèse de l'artiste; le contraste ne sera pas aussi grand que l'on aurait pu s'y attendre, parce que le chercheur est lui-même un être humain et est conscient que ce fait est un élément pertinent du système qu'il est en train de décrire. Sa recherche s'étendra à une étude des relations d'interaction présentes dans le système, et sa synthèse comportera de nombreux niveaux de référence. Quand il traitera de la combinaison de la force et de la précision, non seulement il y verra le simple problème technique de combiner de grandes forces avec des autocorrections microscopiques, mais il observera également la répercussion de ce problème dans ses propres activités en tant qu'observateur et analyste.

Si le scientifique ne savait pas qu'il est un organisme humain, ses formules, comme celles du savant du XIXe siècle dont il est question plus haut, trancheraient dans le tissu de la vie, sans considération pour la trame et la structure de ce que d'autres organismes vivants ont édifié peu à peu, dans leur recherche de codes et d'entropie négative. Il pourrait, par exemple, affirmer que les gens sont compréhensibles si on les considère comme des entités économiques «automaximalisantes»; une assertion de ce genre balaierait toutes les complexités des relations humaines et pourrait conduire à une pathologie grave si les gens tentaient de vivre de cette façon. Mais, connaissant sa propre humanité, le savant a la possibilité d'avancer à tâtons vers une synthèse qui ne heurtera pas de front l'artiste.

Il y a toutefois une différence qui persistera: le scientifique attachera toujours de l'importance au fait de savoir exactement ce qu'il est en train de dire. L'artiste peut être satisfait quand il est sûr que sa création sonne vrai par rapport à sa propre [306] intégrité émotionnelle; le savant doit aussi examiner la logique interne de sa synthèse et la vérifier en la confrontant à des observations ultérieures. Pour ce faire, le savant doit savoir clairement ce qu'il est en train de dire. Son hypothèse, comme la création de l'artiste, représente un codage de données; et, s'il doit vérifier cette hypothèse, il lui faut connaître ses propres processus de codage. Il doit être au courant des opérations grâce auxquelles des événements extérieurs ont été enregistrés – c'est-à-dire codés – pour fournir des données; et il doit savoir comment ces données ont été manipulées et transformées (recodées) pour devenir des hypothèses. Pour savoir ce qu'il dit, le chercheur doit connaître son propre système de codage. L'artiste et l'humaniste n'ont pas besoin de faire cet effort particulier.

Il subsiste encore une contradiction. Une grande partie de l'horreur que les humanistes ressentent vis-à-vis des scientifiques provient certainement d'un malentendu:

- ou bien le scientifique est dépassé s'il se cramponne aux approximations du XIXe siècle;
- ou bien l'humaniste est en retard sur son temps s'il ne comprend pas les approches scientifiques actuelles.

Mais l'horreur exprimée par les humanistes provient aussi en partie d'une différence réelle entre l'humanisme et les approches même les plus sophistiquées de la science.

Nous devons examiner cette différence et abandonner ici les généralités tirées de notre réflexion sur la scène imaginaire dans la forêt, pour nous tourner vers les problèmes plus spécifiques de la culture et de la théorie psychiatrique.

La psychiatrie – et cela comprend non seulement les théories, mais aussi les pratiques et l'éthique du thérapeute – est apparemment en train d'évoluer lentement dans deux directions, l'une que nous appelons humaniste et l'autre que nous appelons «circulariste», faute d'un meilleur terme. On a décrit une large zone où les deux tendances se chevauchent, mais une différence significative est apparue dans le degré de précision que la psychiatrie peut tenter d'atteindre. S'il est favorable à la tendance humaniste, le psychiatre se contentera d'une compréhension assez succincte des démarches opératoires et du codage de sa propre pensée. Dans ce cas, il vérifiera la validité de sa synthèse et de ses opérations thérapeutiques comme un artiste le ferait, par 307 rapport à sa propre intégrité émotionnelle. Si, par contre, il est «circulariste», il s'efforcera d'arriver à une articulation totale des choses et de vérifier sa synthèse par des critères de la consistance logique et de l'efficacité prédictive des faits. Qui plus est, cette opposition définit un dilemme qui est réel en ce sens que chacune de ces tendances en conflit offre certains avantages qui seraient nécessairement perdus en cas d'adhésion trop étroite à la tendance opposée. L'humaniste aura certainement l'avantage dans la séance thérapeutique effective parce qu'il a la liberté de répondre rapidement et en douceur, comme un être humain qui partage cette humanité avec celle de son patient. Pas plus que le bûcheron ou l'artiste, il ne s'encombre du poids de processus analytiques ni de calculs dont le «circulariste» doit ressentir le poids. L'humaniste, comme l'artiste, peut agir spontanément à partir de son intégrité personnelle et il n'a pas besoin de s'arrêter constamment pour déterminer exactement ce qu'il est en train de dire.

D'autre part, l'humaniste ne créera jamais une science «cumulative», car il ne peut pas transmettre sa sagesse d'une façon claire à ses successeurs. Dans la mesure où la psychiatrie demeure un art, elle n'échafaudera pas un corpus grandissant d'hypothèses vérifiables. En art, les conventions et les modes changent d'une époque à l'autre et les messages secondaires (*deutero-messages*) que l'artiste communique changent au cours des temps. Mais l'art n'est pas un moyen qui convient à l'étude de la nature de tels messages, parce que l'artiste doit toujours laisser implicites ses propres systèmes de codage, sans qu'ils soient examinés.

Examiner ces systèmes d'une façon précise et même avec acharnement, c'est la tâche du chercheur scientifique qui, lui, à cause de cet acharnement et de cette minutie, devient maladroit et est privé de la grâce et de l'aisance dans l'interaction dont il aurait besoin pour être un habile thérapeute. Il peut passer des années à édifier des formules mathématiques décrivant l'interaction, mais l'humaniste peut en apprendre plus sur la façon d'interagir en passant quelques heures sur une piste de danse.

Il est certain que des compromis seront progressivement trouvés. Le chercheur de formules échafaudera des méthodes pour décrire avec une précision accrue ce qui se passe entre l'humaniste et son patient dans une séance de thérapie. Une certaine partie de cette description précise sera graduellement assimilée par les [308] humanistes qui, grâce à cela, seront plus capables de faire progresser leurs méthodes. Ils modifieront alors le caractère de la séance thérapeutique et le chercheur devra alors recommencer à la décrire. Tout le processus de progression de la théorie et de la pratique dans une science humaine ressemble à une étrange variante de la fameuse course entre Achille et la tortue. Toute hypothèse significative créée par le théoricien à partir de l'observation qu'il fait du praticien contribue à faire progresser l'habileté de ce dernier et le met à même d'élaborer de nouveaux apports. Ces apports prennent à leur tour une avance sur le théoricien qui, à son tour, doit procéder à de nouvelles observations.

Mais il y a un aspect de l'épistémologie des sciences formelles pures qui n'a pas encore été mentionné dans ce chapitre et qui est peut-être plus important que cet accord sur les rôles respectifs de l'humaniste et de l'homme de science – et le compromis suggéré ci-dessus consiste effectivement en une attribution de rôles. Lorsque des humanistes tombent sur les formules des hommes de science, ils expriment leur crainte et leur désapprobation, car ils redoutent de voir ces derniers affirmer qu'une de leurs hypothèses est définitive et complète. L'humaniste croit que tout énoncé de ce genre, définitif et exhaustif, signifierait la destruction de son système de valeurs et finirait par réduire le patient de façon irréversible à un objet manipulable. Ce serait certainement le cas, mais aujourd'hui les scientifiques savent qu'aucune hypothèse de ce genre ne peut être édiflée sans qu'elle conduise soit à une contradiction, soit à une régression à l'infini. Gödel [63] a découvert qu'aucun système de propositions ne peut être complet en lui-même sans aboutir à des contradictions. Cela peut être interprété et signifier qu'Achille ne peut jamais rattraper la tortue dans la course dont nous parlons. Le théoricien peut élaborer ses théories seulement à partir de ce que le praticien était en train de faire la veille. Demain, le praticien fera quelque chose de différent à cause de ces théories mêmes.

[1] En allemand dans le texte. Plusieurs traductions ont été proposées et discutées. Selon Jacques Lacan: «Là où c'était, je dois advenir». [NdT].



XI - Individu, groupe et culture

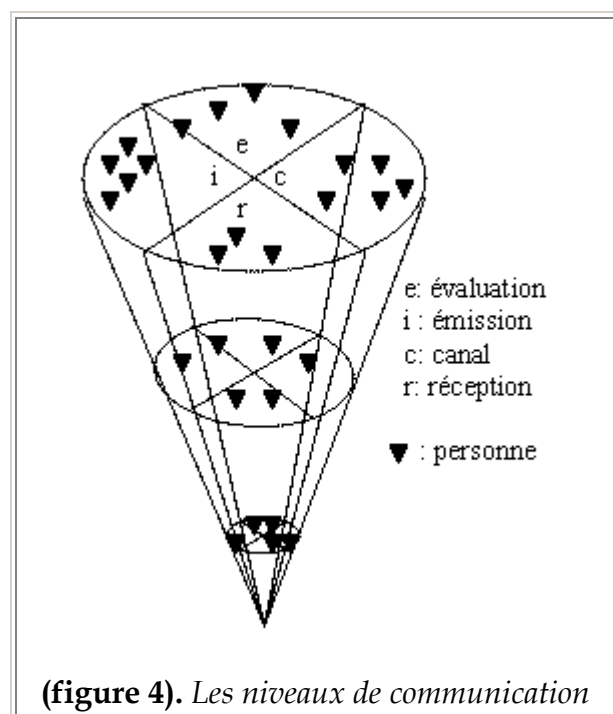
- La théorie de la communication humaine -
Jurgen Ruesch & Gregory Bateson

La tradition, en théorie des sciences, est de faire une distinction entre ce qui est supposé exister dans la réalité et ce qui est effectivement perçu par un observateur humain. La différence entre la réalité perçue et la réalité supposée serait due aux particularités et aux limitations de l'observateur humain. Quand on étudie la communication chez l'homme, il

est difficile, sinon impossible, de distinguer réalité perçue et réalité supposée. En psychiatrie et dans les sciences humaines, ce qui nous intéresse de toute façon, c'est de rechercher de quelle manière un observateur perçoit le monde plutôt que ce que ce monde est réellement, parce que le seul moyen dont nous disposons pour déduire quelque chose quant à l'existence du monde réel, c'est de comparer les vues d'un observateur avec celles d'autres observateurs. Ce sont les divergences de leurs visions qui nous permettent de faire certaines inférences sur les processus psychologiques des intéressés et, en combinant les diverses observations, d'obtenir une image de ce que l'on pourrait appeler la réalité supposée. Cette réalité supposée est-elle une image exacte de ce qui se passe effectivement ? Personne n'est en position d'en décider.

Il n'en reste pas moins que supposer une réalité est généralement utile. Dans le domaine de la communication, on peut obtenir l'approximation la plus voisine de ce que le physicien appelle la «réalité» en supposant qu'un observateur supra-humain considère la communication humaine à partir d'une position située à l'extérieur des systèmes sociaux qu'il étudie; de cette façon, lui-même, en tant qu'observateur, n'influence vraisemblablement pas les phénomènes qu'il va observer. Le tableau qu'il pourrait obtenir

310



(figure 4). Les niveaux de communication

à partir de ce poste d'observation privilégié est schématisé dans la figure 4 et est décrit en détail dans le tableau D. En construisant cette esquisse, nous avons fait l'hypothèse qu'un observateur humain peut diriger son attention sur divers aspects de la communication et disposer d'une gamme variée de grossissements, les limitations et les caractéristiques de son appareil perceptif restant les mêmes. L'analogie que l'on peut évoquer ici est celle du champ de vision lorsque l'on regarde au microscope. Selon le grossissement utilisé, la structure des objets étudiés dans le champ apparaîtra avec plus ou moins de détails. Et, quand le grossissement augmente, l'étendue du champ observé doit diminuer. Il en est de même pour l'observateur humain de la communication. Il ne peut avoir qu'une seule focalisation à la fois. Selon qu'il s'orientera vers des unités petites ou

grandes, il verra les différentes fonctions avec plus ou moins de détails. Il s'ensuit que les processus de réception, d'évaluation et de transmission 311 peuvent être observés aux niveaux d'organisation intrapersonnel, interpersonnel, groupal et culturel. Sur la figure 4, les divers processus de communication ont été représentés par les différentes «sections» d'un cône.

Au niveau intrapersonnel, le foyer d'observation se limite au Soi et les différentes fonctions de la communication se trouvent à l'intérieur du Soi. Au niveau interpersonnel, le champ perceptif est occupé par deux personnes, au niveau groupal par plusieurs personnes, et au niveau culturel par plusieurs groupes. En même temps, à chacun de ces niveaux, l'importance de l'individu particulier diminue et aux niveaux supérieurs il devient seulement un petit élément dans le système de communication.

La focalisation de l'observateur humain n'est pas fixe; il s'agit plutôt d'un phénomène fluctuant et oscillant dans lequel de brefs coups d'oeil sont jetés rapidement sur différents niveaux et sur différentes fonctions. La communication est un phénomène extrêmement dynamique, avec de fréquents changements des niveaux et des fonctions, qui vont de l'évaluation à la transmission et à la conduction.

Les choses sont relativement simples si nous supposons l'existence d'un observateur qui regarde de l'extérieur nos systèmes de communication humains. Mais elles deviennent plus compliquées si nous introduisons un observateur humain qui, lui-même, fera partie intégrante du système. Dans le domaine psychiatrique, on peut supposer que l'observateur opère au niveau interpersonnel et nous discuterons donc des questions de communication telles qu'elles apparaissent à un observateur qui opère à ce niveau. En d'autres termes, l'observateur qui, dans ce cas, se trouve être le psychiatre, explore au niveau interpersonnel le système de communication de l'examiné et fait des inférences quant aux événements qui ont lieu au niveau intrapersonnel. En outre, et toujours en opérant interpersonnellement, il peut faire des inférences à d'autres niveaux et il peut même communiquer celles-ci au patient, par exemple en interprétant pour lui la culture dans laquelle il vit. Mais, que le scientifique choisisse d'observer la communication au niveau interpersonnel ou au niveau du groupe, il lui faut à tout moment déterminer sa position comme observateur. Cela implique non seulement que soient clarifiés les niveaux auxquels il opère, mais également que soient identifiées les fonctions qu'il remplit au sein du système de communication [312] qu'il est en train d'étudier. L'identification de la position de l'observateur, nous l'appellerons la situation sociale ou le contexte de la communication.

I. La situation sociale ou le contexte dans lequel la communication a lieu

Chacun a ses idées personnelles sur la façon d'étiqueter les situations sociales [149, p. 398]. La concordance ou la discordance des interprétations dépend des processus suivants:

- a. la «perception de la perception de l'autre», ou l'établissement d'une unité de communication (voir p. 37, 237 et 279);
- b. la position de chaque participant et sa fonction d'observateur et rapporteur (voir p. 38, 225 et 227, et [147, p. 110; 180, p. 189]);
- c. l'identification des règles propres à une situation sociale (voir p. 42 et [149, p. 405]);
- d. l'identification des rôles dans cette situation (voir p. 41 et [149, p. 405]).

II. Les réseaux de communication

Tous les types de réseaux coexistent (p. 44), mais ce sont les objectifs du participant qui déterminent lequel va être utilisé. L'observateur sera attentif à l'échange de messages du participant, et c'est la dimension du réseau utilisé qui déterminera à quel niveau l'observateur devra analyser les événements [151, p. 7]. Le choix du réseau détermine aussi les processus de métacommunication (p. 231) – c'est-à-dire les instructions implicites ou explicites échangées par les participants entre eux, ainsi qu'avec l'observateur, au sujet de la manière dont les messages doivent être interprétés. [313]

Le réseau intrapersonnel

est caractérisé par le fait que:

- l'auto-observateur est toujours totalement participant (voir p. 227);

- l'origine et la destination des messages sont toujours situées au sein d'un seul et même organisme (voir p. 54), et la correction des erreurs est donc difficile, sinon impossible (voir p. 227);
- on ne peut jamais examiner le système de codage utilisé (voir p. 228).

Au sein du réseau intrapersonnel (voir p. 29), on peut distinguer trois groupes de fonction différents:

1. La *réception* comprend à la fois la proprioception et l'extéroception. La proprioception nous fournit des informations sur l'état de l'organisme; dans le langage courant, ces données, si on en a pris conscience, sont évoquées comme des impressions ou des sensations. Dans la proprioception, les organes terminaux sont essentiellement internes et réagissent à des stimuli chimiques ou mécaniques (voir p. 44 et [150, p. 22]). Dans l'extéroception, les organes terminaux sont fixés sur ou près de la surface du corps et procurent des informations sur les relations entre le soi et l'environnement (voir p. 197 et [150, p. 23]). Les organes terminaux extéroceptifs réagissent à des phénomènes ondulatoires tels que la lumière et le son, ainsi qu'à d'autres stimuli mécaniques et chimiques.
2. La *transmission* comporte à la fois la propriotransmission et l'extérottransmission (voir p. 45). Dans la propriotransmission, les impulsions nerveuses sont véhiculées par les voies efférentes jusqu'aux muscles lisses et les impulsions chimiques empruntent les voies humorales à des fins de régulation de l'organisme. Dans l'extérottransmission, la contraction des muscles striés sert à agir sur le monde extérieur, y compris pour communiquer avec d'autres individus (voir p. 231).
3. Les *fonctions centrales* comprennent la coordination, l'interprétation et le stockage de l'information (voir p. 194). L'information reçue par la proprioception ou la propriotransmission complète l'information acquise par l'extéroception et par l'extérottransmission [150, p. 22-23]. La relation de complémentarité entre la proprioception et l'extéroception est telle qu'une information complète ne pourrait être obtenue que par une combinaison de ces deux fonctions. Mais une combinaison totale semble être impossible et, dans son fonctionnement, l'organisme semble se spécialiser à certains moments dans l'un ou l'autre de ces moyens d'expérience – et il en résulte que l'on ne peut alors agir sur des données qui auraient pu être obtenues par l'autre moyen: la douleur peut empêcher de percevoir des événements externes; le fait d'être exposé à des événements extérieurs violents peut empêcher la prise de conscience de la douleur et de la fatigue.

314 et 315

TABLEAU D. - Spécifications des réseaux aux quatre niveaux de communication

NIVEAUX	ORIGINE DU MESSAGE	ÉMETTEUR	CANAU	RÉCEPTEUR	DESTINATION DES MESSAGES
I Intrapersonnel («à l'intérieur d'un seul»).	Terminaison sensorielle ou centre de communication.		Voies nerveuses, voies humorales et contiguités.	Centre de communication ou organes effecteurs.	
II Interpersonnel («un à un»).	Centre de communication de la personne envoyant le	Organe effecteur de la personne émettrice.	Son, lumière, chaleur, odeur, vibrations voyageant dans	Organes sensoriels terminaux de la personne qui reçoit.	Centre de communication de la personne qui reçoit le

	message.		l'espace d'une part, contact chimique ou mécanique avec objets et personnes d'autre part.		message.
III A. Groupal («un à plusieurs»: messages centrifuges).	Centre de communication du groupe: leader ou comité.	Personne spécialisée comme porte-parole ou directeur par le centre de communication.	Multiples messages: presse, radio, haut-parleurs, cinéma, circulaires, prospectus.	Personnes engagées dans la réception et l'interprétation des messages entrants pour le groupe; lecteurs, auditeurs, spectateurs, critiques.	Les personnes qui sont membres d'un groupe. L'identité des personnes n'est pas spécifiée nommément; on les connaît par leur rôle. C'est le groupe qui est spécifié.
B. Groupal («de plusieurs à un»: messages centripètes).	Plusieurs personnes qui sont membres d'un groupe. L'identité des personnes n'est pas spécifiée nominalement. Elles sont connues par leur rôle. Le groupe est spécifié.	Porte-parole qui exprime la voix des gens, de la famille ou d'autres petits groupes dans le voisinage.	Le courrier, le bouche à oreilles, ou autres démarches instrumentales que font les gens.	Spécialistes professionnels qui font métier de recueillir les messages: analystes de la presse, services de renseignements, agences gouvernementales.	Centre de communication du groupe – directeur, comité, ou personne en charge de responsabilité.
IV A. Culturel: messages de liaison spatiale («de beaucoup à beaucoup»).	Nombreux groupes qui ne sont pas nommément détaillés, mais connus par leurs rôles, exprimant des valeurs morales, esthétiques ou religieuses – par ex., le clergé, les enfants, etc.	Groupes spécialisés dans la formulation de normes de vie; législateurs.	L'écriture; règlements et lois écrits et oraux; coutumes transmises par contact personnel, souvent implicitement dans l'action. Ce sont les personnes qui deviennent le canal.	Groupes engagés dans la réception et l'interprétation des messages culturels, tels que des juges, des savants, des hommes de loi, des ministres.	De nombreux groupes composés de personnes vivantes, non spécifiés nominalement mais connus par leur rôle.
B. Culturel: messages de liaison temporelle («de beaucoup à beaucoup»).	Nombreux groupes qui ne sont pas spécifiquement désignés et dont les membres sont plus âgés que les récepteurs ou bien déjà morts.	La voix du passé, fréquemment un personnage mythologique ou historique.	L'écriture, la production culturelle telle que les objets, les structures architecturales, etc., ainsi que le contact personnel de génération à génération, souvent implicitement.	Groupes spécialisés dans la réception et l'interprétation des messages du passé – archéologues, historiens, clergé.	Nombreux groupes non spécifiés dont les membres sont plus jeunes que les émetteurs qui sont à l'origine du message.

est caractérisé par le fait que:

- les possibilités de recevoir, de transmettre et d'évaluer des messages sont également partagées, et par conséquent le système se compose d'éléments potentiellement équivalents: les individus participants; l'orientation spécifique du flux de messages qui caractérise le réseau nerveux est donc absente; le lieu d'origine aussi bien que la destination des messages sont connus de ceux qui émettent comme de ceux qui reçoivent; par conséquent, la correction de l'information est possible;
- obligatoirement, la personne engagée dans l'observation des autres doit à la fois participer et observer; quand on observe, une *Gestalt* plus grande est prise en considération; quand on participe, la *Gestalt* se rétrécit en fonction des objectifs de l'individu. La participation comme l'observation font toutes deux partie de l'expérience et sont donc des moyens de recueillir de l'information; et les deux types d'information ainsi recueillis se complètent l'un l'autre, mais la complémentarité n'est jamais absolue (voir p. 231 et [120, p. 98; 149, p. 193]). A chaque moment précis, il faut que l'individu choisisse spécifiquement l'un ou l'autre de ces moyens d'expérience, et par conséquent il ne peut pas recueillir l'information qui aurait pu être obtenue par l'autre moyen.

De cette relation de complémentarité et du fait qu'il est [317] impossible de recueillir une information complète, il s'ensuit que l'être humain ne peut jamais se percevoir lui-même parfaitement dans sa relation avec les autres. Il existe toujours une différence entre sa vision plus proprioceptive de lui-même et la connaissance de lui-même qu'il obtient par ses extérocepteurs, ou à partir des observations des autres [149, p. 394-396]. De même, il ne peut pas entretenir au même moment à la fois une image proprioceptive de lui-même et une image de lui-même telle qu'elle est définie par son statut et par sa situation sociale [149, p. 408].

C. Le réseau groupal

est caractérisé par le fait que:

- les possibilités de recevoir et de transmettre sont inégalement réparties parmi les individus; cette restriction ou cette spécialisation de la fonction est caractéristique dans toute organisation et a pour effet dans une certaine mesure de redonner une direction au flux des messages; elle rassemble également les individus en une unité plus grande capable d'exécuter les trois grandes fonctions de réception, de transmission et de coordination;
- il est caractéristique que, dans de grands groupes organisés, seule la source ou seule la destination des messages est distincte et connue des participants; une partie est inconnue parce que les individus peuvent agir soit comme source ou destination, soit comme des canaux qui assurent simplement le relais des messages vers d'autres individus; la correction des messages est donc retardée et souvent elle n'est possible que si l'on abandonne pour des raccourcis les voies traditionnellement établies (voir p. 53).

On peut essentiellement distinguer deux types de messages:

1. La communication *d'un à plusieurs* constitue surtout un flux de messages à sens unique du centre vers la périphérie. La réponse à ce flux est retardée, sinon tout à fait inexistante. La personne «isolée» est engagée plus activement dans la transmission tandis que les «plusieurs» sont plus concernées par la réception (voir p. 53).

2. La communication *de plusieurs à un* est principalement un flux de messages à sens unique vers un centre. Les messages doivent être progressivement condensés du fait [318] que la capacité du récepteur a des limites. La personne «isolée» est plus engagée dans la réception tandis que les «plusieurs» ont tendance à s'engager dans une transmission active (voir p. 53).

De ce qui a été dit au sujet de la complémentarité, il s'ensuit que l'information obtenue par tout individu donné dans un groupe organisé est moins complète à chaque fois que le système gagne en complexité et en différenciation. Dans les groupes organisés, chaque individu se voit assigner des fonctions spécifiques soit comme observateur, soit comme transmetteur, soit comme coordinateur, et cette spécialisation implique un appauvrissement de la perception. Il est évident aussi que, là où deux groupes sont en contact, l'information sur laquelle les membres de chaque groupe fondent l'image qu'ils se font de leur propre groupe et de l'autre groupe est sans souplesse, stéréotypée et projective [149, p. 402].

D. Le réseau culturel

Outre les réseaux intrapersonnel, interpersonnel, et de groupe organisé, qui sont plus ou moins perçus comme tels par les individus, il existe quantité de cas où l'individu est incapable de reconnaître la source et la destination des messages et où, par conséquent, il ne saisit pas que ces messages voyagent dans une structure de réseau. Faute d'un meilleur terme, nous décrivons ce système non perçu comme le réseau culturel, parce que beaucoup de prémisses, dans chaque culture, sont véhiculées de cette façon (voir p. 55).

La caractéristique de ce réseau est que des messages sont transmis par beaucoup à beaucoup. Mais les sources et les destinations des messages sont inconnues. Les potentialités de réception et de transmission ne sont pas attribuées et il est donc impossible de corriger l'information (voir p. 55).

Quand ils participent à un réseau culturel, dans la plupart des cas, les gens ne se rendent pas compte qu'ils sont récepteurs et émetteurs de messages. Ils croient plutôt que le message est une description sans paroles de leur façon de vivre. Ils ne lui attribuent pas une origine humaine, mais c'est eux-mêmes qui transmettent [319] le message aux autres en vivant conformément à son contenu, contenu qu'ils considèrent simplement comme la «nature humaine» (voir p. 55).

Exemples de messages communément véhiculés ainsi par un réseau qui n'est pas perçu:

- messages sur les langages et les systèmes linguistiques (voir p. 56);
- principes éthiques (voir p. 58 et [147, p. 108]);
- théories sur la relation de l'homme avec l'univers et avec ses semblables (voir p. 58).

En dehors du fait qu'ils sont implicites dans la vie quotidienne et présents dans les aspects matériels de la culture, de tels messages peuvent être aussi véhiculés par des supports tels que:

- la parole imprimée [73; 117], les documents et les monuments historiques et mythologiques (voir p. 59 et [147, p. 108]).

E. Raccourcis dans de grands réseaux

Outre les canaux bien établis le long desquels circule le flux des messages, il est commun de trouver des raccourcis qui réduisent le temps de transmission et diminuent le nombre des étapes intermédiaires. Dans le cas des grands réseaux suprapersonnels, s'établissent des liens interpersonnels qui personnalisent la communication de masse (par exemple, des émissaires personnels d'un gouvernement).

Dans les réseaux intrapersonnels ou interpersonnels, la fonction du «raccourci» est de transmettre des signaux d'alerte (voir p. 54) qui maintiennent la cohésion de ce réseau particulier en avertissant, souvent efficacement, qu'il y a menace de dissolution de ce réseau (par exemple l'angoisse) (voir p. 52).

III. Caractéristiques techniques de la communication

La description technique de la communication comporte des indications sur la «machinerie» de la communication, sur les méthodes de codage des données, [320] sur l'effet de ces données sur le comportement du système et une théorie générale sur la nature de l'information (voir p. 193-240).

A. Indications sur le codage

Dans toutes les communications qui ont lieu dans des réseaux de divers ordres, il est nécessaire de décrire la transformation (le codage) par laquelle des données sur des événements et sur des objets de différentes sortes sont représentées par d'autres événements (le message) dans le réseau. L'état actuel des connaissances est totalement insuffisant pour fournir des informations précises sur la nature technique du codage interne. On a cependant suggéré que le fonctionnement du cerveau est d'une façon prépondérante digital, et que ce fonctionnement digital est développé de façon à permettre le maniement mental de *Gestalten*.

1. Au niveau *intrapersonnel*: décrire le codage, c'est expliciter la relation qu'il y a entre les signaux nerveux, chimiques ou autres, et les événements internes ou externes auxquels ils renvoient (voir p. 193-240; 227).
2. Au niveau *interpersonnel*, la description de ce codage définira les processus de symbolisation du langage en même temps que les symbolismes plus subtils présents dans la communication non verbale.
3. Au niveau *groupal*, en plus des processus verbaux et non verbaux présents au niveau interpersonnel, nous rencontrons de nouveaux types de symbolisations qui ne sont généralement pas considérés comme tels. Les modèles de l'organisation du groupe laissent des traces chez les individus qui en font partie. Cependant, dans la mesure où ces individus n'agissent pas comme lieu d'origine ou de destination des messages, mais souvent comme canaux seulement, le codage à ce niveau nécessite que le système total de l'organisation soit intact. C'est le groupe en action qui est porteur de l'information et non pas l'individu (voir p. 54).
4. Au niveau *culturel*, le codage est à nouveau entièrement différent. Aux niveaux intrapersonnel et interpersonnel, le codage [321] est atomisé d'une façon caractéristique; des événements que l'on peut séparer et isoler, tels que l'impulsion nerveuse ou le symbole linguistique, représentent des événements séparables dans le monde extérieur. Au niveau du groupe, il ne semble pas qu'il y ait une telle

atomisation, et l'organisation du groupe est la preuve du codage. Au niveau culturel, observer l'organisation n'est pas à la portée de l'individu qui véhicule implicitement le message culturel dans ses actions quotidiennes. Il est une partie infinitésimale du réseau et sa fonction de canal de la communication est éclipsée par l'importance des événements intrapersonnels et interpersonnels (voir p. [55](#), [59](#), [251](#), [255](#)).

B. Indications quantitatives sur le fonctionnement d'un réseau

Ces indications comprennent des renseignements sur:

1. La *capacité des récepteurs*, des transmetteurs et des canaux; la charge réelle des circuits (surcharge, encombrement, déficit [[155](#), p. 106]).
2. Les *problèmes de seuils*: définition des conditions qui doivent être remplies pour qu'un relais en influence un autre; description des changements de ces conditions (par exemple en raison de l'âge, des événements passés, ainsi que l'impact d'hormones, de toxines et autres agents physiologiques [[107](#), p. 259]).
3. *Caractéristiques temporelles des relais*: période réfractaire, latence, sommations et ainsi de suite. Ces questions intéressent tous les niveaux, que les relais soient des neurones ou des êtres humains [[180](#), p. 74].
4. *Indications sur la maintenance, le métabolisme et le remplacement de parties du système*: la continuité organisationnelle des différents systèmes est maintenue, mais les parties constitutives font généralement l'objet de remplacements continuels. Il nous faut par conséquent décrire les processus par lesquels de nouveaux éléments sont assimilés dans l'organisation systémique. On y parvient en étudiant les échanges énergétiques de l'organisme et comment il exploite l'entropie négative dans l'environnement [[322](#)] pour entretenir sa propre entropie négative interne, ou son organisation. Quand les parties constitutives du système sont des individus humains, il est nécessaire d'examiner également les processus par lesquels des informations sont échangées entre personnes. Le déroulement de cette interaction, une fois organisé, détermine lui-même la future organisation [[153](#); [181](#), p. 20].
5. *Indications sur la stabilité et l'adaptabilité du système*: on trouvera ici des informations sur les variables qui définissent l'état stable ainsi que la description des limites de changement interne au-delà desquelles le système ne pourrait plus corriger les déviations. Ces deux aspects réunis définissent les conditions dans lesquelles se produit obligatoirement un changement irréversible. Vivre entre ces limites peut être considéré comme la grande finalité de tout système [[37](#); [147](#), p. 116].

C. L'état informationnel du système

A n'importe quel moment de la vie d'un système, un grand nombre de ses caractéristiques sont déterminées par des événements antérieurs. Bien que ces caractéristiques apprises soient déjà subsumées dans la description complète du réseau, il convient aussi de considérer ces traits comme un ensemble d'informations. Dans ce type spécial de description, les événements antérieurs sont appelés «l'expérience» et les effets de cette expérience sont supposés être des messages codés ou des signes. Il se peut également que de nombreuses caractéristiques du système, déterminées par la génétique plutôt que par l'environnement, puissent aussi être considérées à juste titre comme de l'information.

Pour l'observateur, et même dans l'auto-observation, on ne peut obtenir des données sur l'état informationnel d'un organisme qu'en observant ses activités d'autocorrection (voir p. [229](#)).

L'état informationnel de réseaux plus vastes tels que les groupes organisés est extrêmement difficile à estimer. Cependant, il est possible de considérer les changements dans le réseau social qui résultent de l'expérience du groupe – par exemple la guerre – comme une sorte d'information. Le siège de cette information n'est pas uniquement dans le [323] seul individu; elle n'est pas contenue non plus dans des archives; on la trouve plutôt dans les changements de la topologie des voies sociales de la communication, changements grâce auxquels le groupe en tant que totalité devient capable de réagir d'une façon modifiée quand il est en présence d'une répétition de l'expérience [180, p. 181].

D. La connaissance et ses effets

Chaque message doit être considéré comme une indication sur le passé, mais chaque indication de ce genre, dans un système autocorrecteur, a nécessairement des implications pour le futur, et spécialement pour l'action à venir du côté du récepteur. Tout message est à la fois indicatif et impératif. Du point de vue de l'observateur, les caractéristiques indicatives d'un message sont amplifiées par l'étude du système dont elles émanent alors que son efficacité impérative est déterminée par les caractères du système qui est touché par le message (voir p. 204 et [155, p. 96]).

IV. Interaction et autocorrection

L'étude de l'interaction s'intéresse à l'effet de la communication sur le comportement de deux ou plusieurs entités en interaction. Cette étude implique donc toujours de faire des énoncés à deux niveaux d'abstraction, sinon plus. Il doit y avoir des énoncés sur les entités qui participent et il doit y en avoir aussi sur l'entité plus grande qui se met à exister du fait de l'interaction. Même dans la relation entre une personne et une chose intervient l'interaction. La personne est autocorrectrice; cela découle de ses observations sur l'effet que ses actions semblent avoir sur la chose [134]. De même, des relations autoritaires (lorsqu'un ou plusieurs participants sont traités comme des «objets») ne peuvent jamais être décrites comme une communication strictement unilatérale. Ce n'est que lorsque les informations concernant les effets de l'action reviennent affecter le système, que l'autocorrection est possible.

Par conséquent, des séquences d'interaction contiennent toujours [324] et nécessairement une part d'imprévisibilité pour les participants. A un instant donné, l'individu n'a pas encore l'information qu'il aura ensuite quand l'effet de son action sera devenu observable. Donc toute prédiction qu'il peut faire sur ses propres actions ultérieures doit nécessairement contenir un élément de conjecture.

Si l'individu est lié rigidelement à ses propres conjectures, au point, par exemple, d'ignorer l'information ultérieure, le système plus grand dont il est seulement une partie sera rigide et incapable d'autocorrection.

L'étude de l'interaction devient ainsi une étude du succès ou de l'échec des autocorrections en cours. Cette étude s'intéresse à la capacité d'une entité de prévoir les événements et aussi à l'aptitude de cette entité à modifier son action quand ses prévisions se révèlent erronées (voir p. 299 et [155, p. 97; 180, p. 113; 160]).

A. Interaction à différents niveaux

On peut considérer l'interaction comme une synthèse des fonctions suivantes: premièrement, nous avons la capacité et l'étendue du réseau; deuxièmement, nous avons la topologie concevable du réseau – c'est la façon dont l'ensemble des alternatives peut être disposé; troisièmement, nous avons affaire aux problèmes de prévisibilité – c'est-à-dire de l'information qu'une partie possède sur l'autre partie ainsi que sur le système global.

Au niveau intrapersonnel, la capacité et l'étendue du réseau sont plus ou moins familiers à l'observateur scientifique, qui peut être le participant lui-même. A ce niveau, les possibilités de réarrangement sont limitées et c'est pourquoi l'organisme peut dans une certaine mesure prédire ses propres réactions. Au niveau interpersonnel, la capacité et l'étendue du réseau sont encore de dimensions accessibles, mais, du fait que la topologie du réseau interpersonnel n'est pas définie, il est difficile, sinon impossible, de prévoir quels événements se produiront dans le champ du système.

Au niveau du groupe, l'extension du réseau peut être grande, mais, dans la mesure où il y a une spécialisation des fonctions des individus qui interagissent, le comportement 325 global du groupe devient plus prévisible que le comportement d'ensembles non organisés. Il est toutefois nécessaire d'ajouter que la définition de la fonction des individus qui participent rend ces individus eux-mêmes moins capables de percevoir de l'intérieur les caractéristiques du groupe dans son ensemble.

Au niveau culturel, les limites temporelles et spatiales du réseau ne sont pas perceptibles pour les participants qui sont aussi incapables de percevoir sa topologie. C'est pourquoi la prévisibilité pour les participants est minime; elle est extrêmement difficile pour l'observateur scientifique.

A tous les niveaux, le degré d'autocorrection dépend de la capacité de prévision du sujet 134.

B. L'information et l'action

Pour traiter de l'information et des échanges d'information, il est nécessaire de souligner qu'il y a une relation duelle entre l'information et l'action. A un certain niveau, il est exact que le comportement dirigé vers un but se corrige par des processus de rétroaction. A un autre niveau, il faut reconnaître que de l'action émerge de l'information codée qui n'est pas disponible jusqu'à ce que l'action soit pleinement engagée. Cette relation entre pratique et connaissance existe non seulement au niveau intrapersonnel mais également à tous les autres niveaux.

L'interaction destructrice, par laquelle des individus vont au-devant de leur autodestruction, ou de la rupture du système dont ils sont des parties, peut être due à de nombreux facteurs. Tout d'abord, ce genre d'action peut résulter d'une information incomplète sur le Soi, sur les autres personnes ou sur le système. Ensuite, il y a les différences dans l'évaluation des buts et des moyens; par exemple une tendance à l'auto-optimisation du sujet (voir p. 209) peut conduire à la destruction d'un système plus grand qui était utile et nécessaire à l'existence de ce sujet. Dans des cas spéciaux, l'autodestruction de l'entité plus petite est un moyen pour que survive le système plus grand. On ne peut, jusqu'à ce jour, discuter de la finalité d'une action qu'après avoir délimité le système au maintien duquel cette action contribue. Pour une telle délimitation, il est nécessaire qu'il y ait 326 un observateur. Quant aux problèmes de finalité des systèmes cosmiques et

biologiques, ils ne sont à la portée ni de notre observation, ni de notre compréhension. Nous ne pouvons donc pas en discuter sérieusement.



Références bibliographiques

- [1] Alexander, F., «The Logic of Emotions and Its Dynamic Background», *Int. J. of Psychoanalysis*. n° 16, p. 399-413, 1935.
- [2] Alexander, F., *Psychosomatic Medicine - Its Principles and Applications*, New York, Norton, 1950; trad. fr., *La Médecine psychosomatique*. Paris, Payot, 1967.
- [3] Alexander, F., et French, T. M., *Psychoanalytic Therapy*, New York, Ronald Press, 1946; trad. fr., *Principes de psychanalyse*, Paris, Payot, 1952.
- [4] Alexander, F., et French, T. M., *Studies in Psychosomatic Medicine*, New York, Ronald Press, 1948.
- [5] Allen, F. H., Diethelm, O., et Sullivan H. S., «Report of Committee on Psychotherapy», *Amer. J. Psychiat.*, n° 101, p. 266-267, 1944.
- [6] Allen, F. H., *Psychotherapy with Children*, New York, Norton, 1942.
- [7] Allen, F. L., *Only Yesterday*. New York, Harper & Bros., 1932.
- [8] Allport, G. W., «The Ego in Contemporary Psychology», *Psychol. Rev.*, n°50, p. 451-478, 1943.
- [9] Anderson, S., *Winesburg Ohio*, New York, Viking, 1919.
- [10] Baker, J., Lettre à *Look*, vol. XIII, n° 20, 27 septembre 1949.
- [11] Balint, M., «On the Psychoanalytic Training System», *Int. J. of Psychoanalysis*. n° 29, p. 163-173, 1948.
- [12] Barker, R. G., Wright, B. A., et Gonnick, M. R., *Adjustment to Physical Handicap and Illness: A Survey of the Social Psychology of Physique and Disability*, New York, Soc. Sc. Res. Council Bull, n° 55, 1946.
- [13] Bateson, G., «Culture Contact and Schismogenesis», *Man*. n° 35, p. 178-183, 1935; trad. fr., de F. Drosso, L. Lot et E. Simion, *Vers une écologie de l'esprit*, t. I, p. 77-87, Paris, Éd. du Seuil, 1977. 328
- [14] Bateson, G., *Naven*, Londres, Cambridge Univ. Press, 1936; trad. fr., *la Cérémonie du Naven*, Paris, Ed. de Minuit, 1971.
- [15] Bateson, G., «Experiments in Thinking about Observed Ethnological Material», *Philos. of Sc.*, n° 8, p. 53-68, 1940.
- [16] Bateson, G., «The Frustration-Aggression Hypothesis», *Psychol. Rev.*, n°48, p. 350-355, 1941.
- [17] Bateson, G., «Regularities and Differences in National Character» in Watson, G., *Civilian Morale*, Boston, Houghton Mifflin, 1942.
- [18] Bateson, G., *Social Planning and the Concept of «Deutero-Learning»*. Conférence sur la science, la philosophie et la religion, second symposium, New York, Harper, 1942, p. 81-97.
- [19] Bateson, G., «The Science of Decency», *Phil. of Sc.*, n° 10, p. 140-142, 1943.
- [20] Bateson, G., «Cultural Déterminants of Personality», in *Personality and the Behavior Disorders*, New York, Ronald, 1944, t. II, p. 714-733.
- [21] Bateson, G., «Bali: The Value System of a Steady State», in *Social Structure Studies, presented to A. R. Radcliffe-Brown*, Oxford University Press, 1949, p. 35-53; trad. fr., extraits traduits et présentés par A. Bensa, sous le titre: «Les usages sociaux du corps à Bali», dans *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°14, p. 3-33, 1974.
- [22] Bateson, G., et Mead, M., *Balinese Character, a Photographic Analysis*. New York, New York Acad. Sc., 1942.
- [23] Beard, C. A., et Beard, M. R., *The Rise of American Civilization*, 2 vol., New York, Macmillan, 1937.
- [24] Beck, B. M., et Robbins, L. L., *Short-Term Therapy in an Authoritative Setting*, New York, Family Service Association, 1946.
- [25] Benedict, R. F., *Patterns of Culture*, Boston, Houghton Mifflin, 1934; trad. fr., *Échantillons de civilisation*, Paris, Gallimard, 1950.
- [26] Bernard, C., *Les Phénomènes de la vie*, 2 vol., Paris, 1878.
- [27] Berkeley, F., *Giant Brains or Machines That Think*, New York, Wiley, 1949; trad. fr. et adaptation par A. Moles; préface de L. Couffignal.
- [28] Bertalanffy, L. von, «The Theory of Open Systems in Physics and Biology», *Science*. n° 111, p. 23-29,

- [29] Born, M., *Natural Philosophy of Cause and Chance*, Londres, Oxford University Press, 1949.
- [30] Brenman, M., et Gill, M., *Hypnotherapy - a Survey of Literature*. New York, Int. Univ. Press, 1947.
- [31] Brill, A. A., «Various Schools of Psychotherapy», *Conn. St. Med. J.*, n°7, p. 530-536, 1943.
- [32] Brogan, D. W., *The American Character*. New York, Knopf, 1944.
- [33] Brunswik, E., «Points of View», in *Encyclopedia of Psychology*, New York, Philosophical Library, 1946, p. 523-537.
- [34] Brunswik, E., *Systematic and Representative Design of Psychological Experiments with Results in Physical and Social Perception*, Univ. of Calif. Syllabus Séries, n° 304, Berkeley, Univ. of Calif. Press, 1947, p. 60.
- [35] Bush, V., *Science the Endless Frontier*, Washington, U.S. Government Printing Office, 1945.
- [36] Cannon, W. B., *Bodily Changes in Pain, Hunger, Fear and Rage*, New York, Appleton, 1929.
- [37] Cannon, W. B., *The Wisdom of the Body*, New York, Norton, 1932; trad. fr., *la Sagesse du corps*, coll. «Connaissance de l'Homme», 1946.
- [38] Carnegie, D. C., *How to Win Friends and Influence People*, New York, Simon and Schuster, 1936; trad. fr. de Denise Geneix, *Comment se faire des amis*, Paris, Hachette, 1976.
- [39] Cobb, S., *Borderlands of Psychiatry*, Cambridge, Harvard University Press, 1943.
- [40] Cobb, S., *Foundations of Neuropsychiatry*, Baltimore, Williams and Wilkins, 1948.
- [41] Collingwood, R. G., *Principles of Art*, Oxford University Press, 1938.
- [42] Collingwood, R. G., *The Idea of History*, Oxford University Press, 1946.
- [43] Collingwood, R. G., *Speculum Mentis*, Oxford University Press, 1946.
- [44] Combs, A. W., Durkin, H. E., Huit, M. L., Miller, J. G., Moreno, J. L., et Thorne, F. C., «Current Trends in Clinical Psychology», *Ann. N.Y. Acad. Sc.*, n°49, p. 867-928, 1948.
- [45] Craik, K. J. W., *The Nature of Explanation*, Cambridge University Press, 1943. [330]
- [46] Davis, J. E., *Principles and Practice of Recreational Therapy for the Mentally III*, New York, Barnes, 1936.
- [47] De Tocqueville, A., *De la Démocratie en Amérique*, Paris, UGE, 1963; trad. angl., *Democracy in America*, 2vol., New York, Knopf, 1946.
- [48] Dollard, J., Doob, L. M., Miller, N. E., Mowrer, O. H., et Sears, R. R., *Frustration and Aggression*, New Haven, Yale University Press, 1939.
- [49] Dos Passos, J., *USA*. New York, Modern Library, 1939.
- [50] Dunbar, F., *Emotions and Bodily Changes. A Survey of Literature on Psychosomatic Interrelationships, 1910-1945*, New-York, Columbia University Press, 3e éd., 1946.
- [51] Dunbar, F., *Synopsis of Psychosomatic Diagnosis and Treatment*, St. Louis, C. V. Mosby, 1948.
- [52] Erikson, E. H., «Configurations in Play-Clinical Notes», *Psychoanal. Quart.* n°6, p. 139-214, 1937.
- [53] Erikson, E. H., «Ego Development and Historical Change. Clinical Notes», *Psychoanal. Study of the Child*, II, p. 359-396, 1946.
- [54] Fenichel, O., *The Psychoanalytic Theory of Neurosis*. New York, Norton, 1945; trad. fr., *la Théorie psychanalytique des névroses*, Paris, PUF, 1979.
- [55] French, L. M., *Psychiatric Social Work*, New York, Commonwealth Fund, 1940.
- [56] Fromm, E., *Man for Himself: an Inquiry into the Psychology of Ethics*, New York, Rinehart, 1947; trad. fr. de J.Claude, *l'Homme pour lui-même*, Editions sociales françaises, collection des Sciences humaines appliquées, 1967.
- [57] Group for the Advancement of Psychiatry, Lettre circulaire n° 114, «Reports on Problems of Psychotherapy», 1948.
- [58] Gérard, R. W., «A Biological Basis for Ethics», *Philos. of Sc.*, n° 9, p. 92-120, 1942.
- [59] Ginsburg, S. W., «Values and the Psychiatrist», *Am. J. Ortho-psychiat.*, n°20, p. 466-478, 1950.
- [60] Glover, E., Fenichel, O., Strachey, J., Bergler, E., Nunberg, H., et Bibring, E., «Symposium on the Theory of the Therapeutic Results of Psychoanalysis», *Int. J. Psychoanal.*, n° 18, p. 125-189, 1937.
- [61] Glover, E., *Basic Mental Concepts, Their Clinical and Theoretical Value*, Londres, Imago Publishing Company, 1947. [331]
- [62] Glueck, B., *Current Therapies of Personality Disorders*, New York, Grune & Stratton, 1946.
- [63] Gödel, K., «Über formal unentscheidbare Sätze der Principia Mathematica und verwandte Systeme», *Monatschr. Math. Phys.* n°38, p. 173-198, 1931.
- [64] Goldstein, K., *The Organism. a Holistic Approach to Biology*, New York, American Book Company, 1939.
- [65] Gorer, G., *The American People*, New York, Norton, 1948.
- [66] Grinker, R. R., et Spiegel, J. P., *Men under Stress*, Philadelphie, Blakiston, 1945.

- [67] Grinker, R. R., et Spiegel, J. P., *War Neuroses*, Philadelphie, Blakiston, 1945.
- [68] *Group Psychotherapy: A Symposium*, New York, Beacon, 1945.
- [69] Gunther, J., *Inside USA*, New York, Harper, 1947.
- [70] Haas, L. J., *Practical Occupational Therapy for the Mentally and Nervously Ill*, Milwaukee, Bruce, 1944.
- [71] Hamilton, G., *Psychotherapy in Child Guidance*, New York, Columbia University Press, 1947.
- [72] Harlow, H. E., «The Formation of Learning Sets», *Psychol. Rev.*, n°56, p. 51-65, 1949.
- [73] Hayakawa, S. I., *Language in Thought and Action: a Guide to Accurate Thinking, Reading, and Writing*, New York, Harcourt Brace, 1949; trad. fr., *On pense avec les mots*. Éd. France-Empire, collection «Nouveaux Horizons», 1966.
- [74] Hilgard, E. R., et Marquis, D. G., *Conditioning and Learning*, New York, Appleton, 1940.
- [75] Hilgard, E. R., *Theories of Learning*, New York, Appleton, 1948.
- [76] Horney, K., *The Neurotic Personality of Our Time*, New York, Norton, 1937; trad. fr., *la Personnalité névrotique de notre temps*, Éd. de l'Arche, coll. «Nouveaux Commentaires», 1973.
- [77] Horsley, J. S., *Narco-Analysis*, Londres, Oxford University Press, 1943.
- [78] Hubbard, L. R., *Dianetics, the Modern Science of Mental Health*, New York, Hermitage, 1950; trad. fr., *la Dianétique. La science moderne de la santé mentale*, 1e éd., Scientology, Publications, 1976.
- [79] Hull, E. L., et al., *Mathematico-Deductive Theory of Rote Learning*, Yale University, Institute of Human Relations, 1940. 332
- [80] Hutchinson, G. E., «Circular Causal Systems in Ecology», *Ann. of N.Y. Acad. of Sc.*, n° 50, p. 221-246, 1948.
- [81] Jacobson, E., *Progressive Relaxation*, Chicago, University of Chicago Press, 1929.
- [82] James, H., *The American*, New York, Houghton Mifflin, 1877; trad. fr., *l'Américain*, Paris, Gallimard, 1982.
- [83] Janet, P., *Principles of Psychotherapy*, New York, Macmillan, 1924.
- [84] Janet, P., *Psychological Healing*, 2 vol., New York, Macmillan, 1925; trad. fr., *la Médecine psychologique*, Paris, Payot, 1980.
- [85] Kardiner, A., *The Psychological Frontiers of Society*, New York, Columbia University Press, 1945.
- [86] Keyserling, H. AL., *America Set Free*, New York, Harper, 1929.
- [87] Kinsey, A. C., Pomeroy, W. B., et Martin, C. E., *Sex Behavior in the Human Male*, Philadelphie, Saunders, 1948; trad. fr., *le Comportement sexuel de l'homme*, Éd. du Pavois, 1948.
- [88] Kluckhohn, C., et Kluckhohn, F. R., «American Culture: Generalized Orientations and Class Patterns», in *Conflicts of Power in Modern Culture*, New York, Harper, 1947, p. 106-128.
- [89] Köhler, W., *Gestalt Psychology*, New York, Liveright, 1947; trad. fr., *Psychologie de la Forme*, Paris, Gallimard, 1964.
- [90] Korzybski, A., *Science and Sanity*, New York, Science Press, 1941.
- [91] Kraepelin, E., *Clinical Psychiatry*, adapté de la 6e éd. all. du *Lehrbuch der Psychiatrie* de Kraepelin par A. Ross Defendorf, New York, Macmillan, 1904.
- [92] Krech, D. C., et Grutchfield, R. S., *Theory and Problems of Social Psychology*, New York, McGraw-Hill, 1948.
- [93] Kubie, L. S., «The Nature of Psychotherapy», *Bull. N. Y. Acad. Med.*, n°19, p. 183-194, 1943..
- [94] Kubie, L. S., «Fallacious Use of Quantitative Concepts in Dynamic Psychology», *Psychoanal. Quart.*, n° 16, p. 507-518, 1947.
- [95] Laski, H. J., *The American Democracy*, New York, Viking, 1948.
- [96] Lee, D., «Lineal and Non-Lineal Codification of Reality», *Psychosom. Med.*, n° 12, p. 89-97, 1950.
- [97] Lewin, R., *A Dynamic Theory of Personality*, New York, McGraw-Hill, 1935; trad. fr., *Psychologie dynamique*, Paris, PUF.
- [98] Lewis, S., *Babbitt*, New York, Harcourt, 1922; trad. fr. de M. Remon, *Babbitt*, préface de Paul Morand, Paris, Club des Éditeurs, 1958; Paris, Librairie Générale Française, 1958. 333
- [99] Licht, S., *Music in Medicine*, Boston, New England Conservatory of Music, 1946.
- [100] Liddell, H. S., «Reflex Method and Experimental Neurosis», in *Personality and the Behavior Disorders*, New York, Ronald Press, 1944, p. 389-412.
- [101] Lief, A., *The Common-Sense Psychiatry of Dr. Adolph Meyer*, New York, McGraw-Hill, 1948.
- [102] Linklater, E., *Don Juan in America*, New York, Farrar, 1931.
- [103] Lippitt, R., «An Experimental Study of the Effect of Democratic and Authoritarian Group Atmosphères», *Univ. Iowa Stud. Child Welf.*, n°16, p. 43-195, 1940.
- [104] Lowrey, L. G., «Trends in Orthopsychiatric Therapy: General Developments and Trends», *Am. J. Orthopsychiat.*, n° 18, p. 381-394, 1948.
- [105] McCulloch, W. S., et Pitts, W., «A Logical Calculus of the Ideas Immanent in Nervous Activity», *Bull. of Math. Biophys.*, n° 5, p. 115-133, 1943.

- [106] McCulloch, W. S., «A Hierarchy of Values, Etc.», *Bull. of Math. Biophys.*, n° 7, p. 89-93, 1945.
- [107] McCulloch, W. S., «A Recapitulation of the Theory, with a Forecast of Several Extensions», *Ann. of N. Y. Acad. Sc.*, n° 50, p. 259-277, 1948.
- [108] McCulloch, W. S., et Pitts, W., «How We Recognize Universals», *Bull. of Math. Biophys.*, 1947.
- [109] Madariaga, S. de, *Englishmen, Frenchmen, Spaniards*, London, Oxford University Press, 1928.
- [110] Mannheim, K., *Ideology and Utopia*, New York, Harcourt Brace, 1949; trad. fr. de M. Rivière, *Idéologie et Utopie*, coll. «Petite Bibliothèque de sociologie internationale», 1956.
- [111] Mannheim, K., *Man and Society in an Age of Reconstruction*, New York, Harcourt Brace, 1949.
- [112] Mead, M., *And Keep Your Powder Dry*, New York, Morrow, 1942; trad. fr., *Du givre sur les ronces. Autobiographie*, Paris,  d. du Seuil, 1977.
- [113] Mead, M., *Sex and Temperament in Three Primitive Societies*, New York, Morrow, 1935; trad. fr., de G. Chevasus, *Mœurs et Sexualité en O c anie*, Paris, Pion, coll. «Terre humaine», 1969.
- [114] Miller, N. E., et Dollard, J., *Social Learning and Imitation*, New Haven, Yale University Press, 1941.
- 334
- [115] Moreno, J. L., *Psychodrama*, New York, Beacon, 1946.
- [116] Moreno, J. L., «Contributions of Sociometry to Research Methodology in Sociology», *Am. Soc. Rev.*, n° 12, p. 287-292, 1947.
- [117] Morris, C. W., *Signs, Language and Behavior*, New York, Prentice-Hall, 1946.
- [118] Moulton, F., et al., *Mental Health*, Washington, Science Press, 1939.
- [119] Mowrer, O. H., «Learning Theory and the Neurotic Paradox», *Am. J. Orthopsychiat.*, n° 18, p. 571-610, 1948.
- [120] Mullahy, P., et al., *A Study of Interpersonal Relationships*, New York, Hermitage, 1949.
- [121] Murphy, G., *Historical Introduction to Modern Psychology*, New York, Harcourt Brace, 1949.
- [122] Nicole, J. E., *Psychopathology - A Survey of Modern Approaches*, Baltimore, Williams and Wilkins, 4e  d., 1947.
- [123] Oberndorf, G. P., «Constant Elements in Psychotherapy», *Psychoanal. Quart.*, n° 15, p. 435-449, 1946.
- [124] Ogden, C. K., et Richards, I. A., *The Meaning of Meaning*, New York, Routledge, 1936.
- [125] *One Hundred Years of American Psychiatry*, New York, Columbia University Press, 1944.
- [126] Parrington, V. L., *Main Currents in American Thought*, 3 vol., New York, Harcourt Brace, 1927.
- [127] Parsons, T., *Essays in Sociological Theory, Pure and Applied*, Glencoe, Illinois, Free Press, 1949; trad. fr. de G. Pronier, *Soci t s. Essai sur leur évolution compar e*, introduction de François Chazel, Paris, Dunod, coll. «Organisation et Sciences humaines».
- [128] Pavlov, I. P., *Lectures on Conditioned Reflexes*, New York Int. Publishers, 1928.
- [129] Rennie, T. A. C., et Woodward, L. E., *Mental Health in Modern Society*, New York, Commonwealth Fund, 1948.
- [130] Riesman, D., «Authority and Liberty in the Structure of Freud's Thought», *Psychiatry*, n- 13, p. 167-187, 1950.
- [131] Riesman, D., «The Themes of Work and Play in the Structure of Freud's Thought», *Psychiatry*, n° 13, p. 1-16, 1950.
- [132] Roethlisberger, F. J., *Management and Morale*, Cambridge, Harvard University Press, 1949.
- [133] Rogers, C. R., *Counseling and Psychotherapy*, New York, Houghton Mifflin, 1942; trad. fr., *la Relation d'aide et la Psychothérapie*, Paris, ESF, 6e  d., 1986. 335
- [134] Rosenbluth, A., Wiener, N., et Bigelow, J., «Behavior, Purpose, and Teleology», *J. Philos. Sc.*, n° 10, p. 18-24, 1943.
- [135] Ruesch, J., Harris, R. E., Loeb, M. B., Christiansen, C., Dewees, M. S., Heller, S. H., et Jacobson, A., *Chronic Disease and Psychological Invalidism - A Psychosomatic Study*. New York, Am. Soc. Res. Psychosom. Probl., 1946.
- [136] Ruesch, J., Christiansen, C., Patterson, L. C., Dewees, S., et Jacobson, A., «Psychological Invalidism in Thyroidectomized Patients», *Psychosom. Med.*, n° 9, p. 77-91, 1947.
- [137] Ruesch, J., «What Are the Known Facts about Psychosomatic Medicine at the Présent Time ?», *J. Soc. Case W.*, n° 28, p. 291-296, 1947.
- [138] Ruesch, J., «Experiments in Psychotherapy: I. Theoretical Considérations», *J. Psych.*, n° 28, p. 137-169, 1948.
- [139] Ruesch, J., et Bowman, K. M., «Personality and Chronic Illness», *J.A.M.A.*, n° 136, p. 851-855, 1948.
- [140] Ruesch, J., «Social Technique, Social Status and Social Change in Illness», in *Personality in Nature, Society and Culture*. New York, Knopf, 1948, p. 117-130.
- [141] Ruesch, J., «The Infantile Personality: The Core Problem of Psychosomatic Medicine», *Psychosom. Med.*, n° 3, p. 134-144. 1948.
- [142] Ruesch, J., Harris, R. E., Christiansen, G., Loeb, M. B., Dewees, S., et Jacobson, A., *Duodenal Ulcer -*

- A Socio-psychological Study of Naval Enlisted Personnel and Civilians*, Berkeley et Los Angeles, University of California Press, 1948.
- [143] Ruesch, J., Jacobson, A., et Loeb, M. B., *Acculturation and Illness*. Psych. Mon. Gen. Appl., 62, n° 5, 1948.
- [144] Ruesch, J., «An Investigation of Prediction of Success in Naval Flight Training. Psychological Tests», p. 115-152 in *Report* n° 81, et p. 65-83 in *Report* n° 82, Washington, Civil Aeronautics Administration, 1948.
- [145] Ruesch, J., «Individual Social Techniques», *J. Soc. Psychol.*, n° 29, p. 3-28, 1949.
- [146] Ruesch, J., «Mastery of Long-Term Illness», in *Medical Clinics of North America*, Philadelphie, Saunders, 1949, p. 435-446.
- [147] Ruesch, J., et Bateson, G., «Structure and Process in Social Relations», *Psychiatry*, n° 12, p. 105-124, 1949.
- [148] Ruesch, J., et Prestwood, A. R., «Anxiety: Its Initiation, Communication and Interpersonal Management», *Arch. Neurol. & Psychiat.*, n° 62, p. 527-550, 1949. 336
- [149] Ruesch, J., et Prestwood, A. R., «Interaction Processes and Personal Codification», *J. Personality*, n° 18, p. 391-430, 1950.
- [150] Ruesch, J., et Prestwood, A. R., «Communication and Bodily Disease», in *Life Stress and Bodily Disease*, Assoc. Res. Nerv. Ment. Dis., n° 29, p. 211-230, 1950.
- [151] Ruesch, J., «Part and Whole», *Dialectica*, vol. 4, n° 3, 1950.
- [152] Sapir, E., «Communication», *Encyc. Soc. Sc.*, vol. 4, p. 78-80, 1931.
- [153] Schrödinger, E., *What Is Life ?*, New York, Macmillan, 1946; trad. fr., *Qu'est-ce que la vie ?*, Paris, Nouvelles Éditions C. Bourgois, 1986.
- [154] Selling, L. S., et Ferraro, M. A., *The Psychology of Diet and Nutrition*, New York, Norton, 1945.
- [155] Shannon, C. E., et Weaver, W., *The Mathematical Theory of Communication*, Urbana, University of Illinois Press, 1949; trad. fr., *Théorie mathématique de la communication*. Nouvelles Éditions Retz, 1974.
- [156] Shaw, R. F., *Fingerpainting*, Boston, Little, Brown, 1938.
- [157] Siegfried, A., *Les États-Unis d'aujourd'hui*, Paris, Armand Colin, 1939.
- [158] Spengler, O., *Der Untergang des Abendlandes*, 2vol., Munich, Beck, 1923.
- [159] Strachey, J., «The Nature of the Therapeutic Action of Psychoanalysis», *Int. J. Psychoanal.*, n° 15, p. 127-159, 1934.
- [160] Sullivan, H. S., «Conceptions of Modern Psychiatry», *Psychiatry*, n°3, p. 1-117, 1940.
- [161] Szurek, S., «Emotional Factors in the Use of Authority», in *Public Health Is People*, New York, Commonwealth Fund, 1950, p. 222-225.
- [162] Taft, D. R., *Criminology*, New York, Macmillan, 1943.
- [163] Thompson, C., *Psychoanalysis: Evolution and Development*, New York, Hermitage, 1950; trad. fr., *la Psychanalyse; son évolution, son développement*, Paris, Gallimard, 1956.
- [164] Tinbergen, N., *Objectivistic Study of the Innate Behavior of Animals*, New York, Brill, Bibliotheca Biotheoretica, 1942; trad. fr. de M. Genest, revue par M.-C. Busnel, *le Comportement animal*, coll. Life, série «Le monde vivant».
- [165] Titchener, E. B., *Experimental Psychology*, 2 vol., New York, Macmillan, 1910. 337
- [166] Toynbee, A. J., *A Study of History*, New York, Oxford University Press, 1947; trad. fr., *l'Histoire*, préface de Raymond Aron, Paris, Bordas, 1985.
- [167] Trollope, A., *North America*, 2 vol., Londres, Chapman and Hall, 1862.
- [168] Von Neumann, J., et Morgenstern, O., *Theory of Games and Economic Behavior*, Princeton University Press, 1944; trad.fr., *Théorie des jeux et Comportement économique*, Toulouse, Université des Sciences sociales, 1977.
- [169] Wach, J., *Das Verstehen - Grundzüge einer Geschichte der hermeneutischen theorie im 19. Jahrhundert*, 3 vol., Tubingen, Mohr, 1926-1933.
- [170] Warner, W. L., Meeker, M., et Eells, K., *Social Class in America*, Chicago, Science Res. Association, 1949.
- [171] Watson, J. B., *Behaviorism*, éd. revue, New York, Norton, 1930; trad. fr., *le Béhaviourisme*, Bibliothèque du CEPL, série «Les Classiques de la psychologie», 1972.
- [172] Weber, M., *The Protestant Ethic and the Spirit of Capitalism*, Londres, Allen and Unwin, 1930; trad. fr., *l'Éthique protestante et l'Esprit du capitalisme*, Paris, Agora, 1985.
- [173] Weigert, E., «Existentialism and Its Relation to Psychotherapy», *Psychiatry*, n° 12, p. 399-412, 1949.
- [174] Weiss, E., et English, O.S., *Psychosomatic Médiane*, Philadelphie, Saunders, 1943.
- [175] West, J., *Plainville, USA*, New York, Columbia University Press, 1945.
- [176] Weyl, H., *Philosophy of Mathematics and Natural Science*, Princeton University Press, 1944.
- [177] Whitehead, A. N., et Russell, B., *Principia Mathematica*, 3 vol., Cambridge, 2^e éd., 1910-1913.
- [178] Whitehead, A. N., *Symbolism, Its Meaning and Effects*, New York, Macmillan, 1927.

- [179] Whyte, L. L., *The Unitary Principle in Physics and Biology*, New York, Holt, 1949.
- [180] Wiener, N., *Cybernetics or Control and Communication in the Animal and the Machine*, New York, Wiley, 1948.
- [181] Wiener, N., *The Human Use of Human Seings - Cybernetics and Society*, Boston, Houghton Mifflin, 1950; trad. fr., *Cybernétique et Société, l'usage des êtres humains*, préface de F. Hardoin, édition synoptique, Paris, UGE, 1971. 338
- [182] Wittgenstein, L., *Tractatus Logico-Philosophicus*, Londres, Har-court Brace, 1922; trad.fr. de Klossowski, introduction de B. Russell, Paris, Gallimard, coll. «Bibliothèque des idées», 1961.
- [183] Wolberg, L. R., *Médical Hypnosis*, 2 vol., New York, Grune and Stratton, 1948.
- [184] Whorf, B. L., «Science and Linguistics», *Technology Rev.* n° 44 p. 229-248, 1940.
- [185] Wundt, W., *Principes of Physiological Psychology*, 2 vol New York, Macmillan, 1873-1874.
- [186] Zilboorg, G., *A History of Medical Psychology*, New York, Norton, 1941.
- [187] Zipf, G. K., *Human Behavior and the Principle of Least Effort*, Cambridge, Addison-Wesley, 1949.

SOMMAIRE DÉTAILLÉ

Préfaces

Préface à l'édition de 1987

Préface à l'édition de 1968

I – Valeurs, communication et culture

(J. Ruesch & G. Bateson)

Prémises fondamentales

II – Communication et relations humaines

(Approche interdisciplinaire / J. Ruesch)

Canaux de communication de la vie quotidienne

Le contexte dans lequel la communication se produit

La perception de la perception

Comment se situe l'observateur dans un système de communication ?

Identification de rôles et de règles

La définition de la situation sociale

Les systèmes de communication relativement simples

Les systèmes de communication plus complexes

Le réseau culturel

Prémisse de valeur et communication

III – Communication et maladie mentale

(Approche psychiatrique / J. Ruesch)

La situation de la psychiatrie contemporaine

Où en est la théorie psychiatrique

Systèmes linéaires et systèmes circulaires

Objectif des systèmes psychiatriques

Dans quelle position le psychiatre observe-t-il ?

Structure et processus

Dimensions des systèmes psychiatriques

Le système de Freud

La partie et le tout

Les processus que décrivent les systèmes psychiatriques



Postulats généraux des théories psychiatriques

Troubles de la communication et psychothérapie

IV – La communication et les valeurs américaines

(Approche psychologique / J. Ruesch)

La morale des puritains et des pionniers

L'égalité

La socialité

La réussite

Le changement

La psychiatrie dans le système de valeurs américain

V – Perspectives américaines

(Approche intégrative / J. Ruesch)

Perspectives spatiales

Perspectives temporelles

Gestalten

Processus

Intégration

Une perspective de la thérapie américaine

VI – La communication et le système de contrôle et régulation

(Approche anthropologique / J. Ruesch & G. Bateson)

La scène américaine

Systèmes internes de contrôle et régulation

Systèmes externes de contrôle par opposition

Communication et contrôle systémique

L'autorité gouvernementale dans la perspective de contrôle et de régulation systémiques

Le façonnement des personnalités dans un système de régulation

La structure familiale et sa régulation

La psychiatrie dans un univers d'équilibres et de régulations

VII – Information et codage

(Approche philosophique / G. Bateson)

En quoi consiste le codage ?

Codage et valeur

Intégration sélective et intégration progressive et continue

La diversité des codages

Contradictions internes du «codage-évaluation»

Communication à sens unique : l'observateur non observé

Communication intrapersonnelle : l'auto-observation

Communication entre deux personnes et métacommunication

VIII – Communication et conventions

(Où la validité repose sur la croyance / G. Bateson)

IX – La pensée psychiatrique

(Approche épistémologique / G. Bateson)

La pathologie

La réalité

Les «substances» en psychiatrie

Énergie et quantification

La psychiatrie, science réflexive

X – La convergence de la science et de la psychiatrie

(G. Bateson)

XI – Individu, groupe et culture

(La théorie de la communication humaine / J. Ruesch & G. Bateson)

Références bibliographiques

